E. M. DE S.T HILAIRE

HISTOIRE MILITAIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

SOUVENIRS INTIMES

Librairie A. MOUVEAU

103, Rue de Vaugirard

Paris

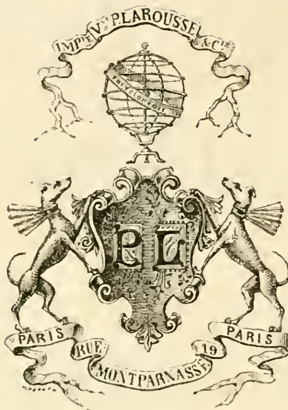

SAINTE-MARIE
MOISSAC
Tarn et Garonne

HISTOIRE MILITAIRE

DU CONSULAT

ET

DE L'EMPIRE


IMPRIE Ve P. LAROUSSE & Cie
PARIS
RUE
MONTPARNASSE
19
PARIS

HISTOIRE MILITAIRE
DU CONSULAT
ET
DE L'EMPIRE

— SOUVENIRS INTIMES —

PAR

E. M. DE SAINT-HILAIRE

ÉDITION ILLUSTRÉE
DE
Gravures hors texte par les meilleurs Artistes

TOME PREMIER

PARIS
A. MOUVEAU ET G. CAROLL, LIBRAIRES
103, RUE DE VAUGIRARD, 103



A Louis Desnoyer,

RÉDACTEUR EN CHEF DE LA PARTIE LITTÉRAIRE DU JOURNAL

LE SIÈCLE.

Hommage

De la sincère reconnaissance et de l'inaltérable amitié

de l'auteur.

Emile Marco de Saint-Hilaire


LIBRARY
MAY 06 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

L'illustration typographique a manqué jusqu'à ce jour aux *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, intéressante et pittoresque histoire de Napoléon, par M. Émile Marco de Saint-Hilaire. Et cependant il n'est pas de livre contemporain dont la lecture soit aussi attachante, et dont le succès ait été aussi populaire. Chaque article est un épisode historique qui peint le caractère, les habitudes et le langage de Napoléon, enfant, officier d'artillerie, général en chef, consul, empereur et martyr. Le guerrier, le législateur, le monarque, le père de famille, l'ami, le captif, l'homme tout entier est représenté là, non pas tel que l'imagination s'est plu à se le créer, ou que l'esprit de parti a osé le défigurer; mais bien tel qu'il était réellement, avec ses facultés si admirables, son génie si multiple, ses qualités de cœur si rares chez les grands hommes, ses erreurs inévitables, et qu'il sembla ne commettre que pour montrer qu'il tenait encore à l'humanité par quelques faiblesses.

On ne trouve pas dans les *Souvenirs intimes* de M. Émile Marco de Saint-Hilaire de ces descriptions inutiles, de ces détails oiseux qui ne font que ralentir le récit ou diminuer l'intérêt du drame: c'est l'histoire prise sur le fait et mise en action, à la Malmaison, à Saint-Cloud, aux Tuileries, à Fontainebleau, partout, et jusqu'à Sainte-Hélène. Ce sont ces luttes soutenues par une intelligence supérieure, contre l'érudition parfaite mais routinière des législateurs du Conseil d'État; c'est l'éclat des fêtes splendides offertes aux autres princes de l'Europe; c'est la magnificence des revues de la grande armée; c'est l'agitation et le terrible aspect des champs de bataille de l'Italie, de l'Égypte, de l'Autriche, de la Prusse, de l'Espagne et de la Russie.

Et puis où trouver, si ce n'est dans les *Souvenirs intimes du temps*

de l'Empire. le tableau fidèle des camps, les allures du soldat français, son langage tout à la fois si spirituel et si énergique; sa gaieté intarissable au bivouac, son insouciance de la vie au milieu du danger, en un mot sa complète abnégation, et, plus que tout cela encore, l'espèce de culte qu'il professait pour son Empereur?

L'auteur des *Souvenirs intimes*, il faut l'avouer, a toujours eu sur ses devanciers et ses rivaux, soit comme historien, soit comme romancier, un avantage immense : celui d'avoir connu presque tous les membres de la famille impériale, d'avoir habité leurs demeures, et d'avoir vu Napoléon de près; de lui avoir parlé, et de l'avoir entendu, maintes fois, dispenser le blâme ou l'éloge, distribuer les honneurs ou les récompenses. Personne ne possède aussi parfaitement que M. Émile Marco de Saint-Hilaire la connaissance des localités, celle des personnages qui entouraient le grand homme, ainsi que l'étiquette et les usages qui étaient observés à la cour impériale. Les nombreuses relations qu'il n'a cessé d'entretenir avec la plupart des notabilités de l'Empire n'ont fait que compléter la riche collection de ses piquants *Souvenirs*, et que graver plus profondément dans sa mémoire les événements dont sa jeunesse avait été le témoin. Pour bien décrire, à quarante ans de distance, tous les grands et tous les petits faits de cette féconde et prestigieuse époque, il eût fallu se trouver placé dans les mêmes conditions que lui.

Tous les articles dont se compose cette publication des *Souvenirs intimes du temps de l'Empire* ont été revus avec soin par l'auteur, qui a cru devoir les classer par ordre chronologique, afin de n'altérer en rien la vérité historique, et de former, en quelque sorte, un complément indispensable à toutes les histoires de Napoléon. Les *Souvenirs intimes* de M. Émile Marco de Saint-Hilaire le suivent, en effet, depuis la maison paternelle d'Ajaccio, à travers la République, le Consulat, l'Empire et la Restauration, jusqu'à sa mysterieuse prison de Longwood, c'est-à-dire depuis le berceau jusqu'à la tombe !

Fellens frères.



SOUVENIRS INTIMES

Du Temps

DE

L'EMPIRE.

LE SAC

DU

PÈRE MAGLOIRE

DIT FLAMBARD.

Il n'y a pas encore un mois qu'une petite fille de cinq ou six ans tout au plus,

blonde, gracieuse comme un chérubin, vint frapper à une porte voisine de la maison où habitaient ses parents :

« Mon parrain Chamaillard ! appela-t-elle plusieurs fois de sa petite voix haletante, grand-papa Flambard est mort ; voulez-vous monter, *s'il vous plaît?* Grand'maman Magloire veut vous parler tout de suite, tout de suite.

— Qu'est-ce donc ? demanda de l'intérieur une voix tremblotante. Qui est là ?

— C'est *Tonton!* répondit avec impatience la petite fille, dont le nom était Jeanneton ; et, après avoir frappé de nouveau, elle répondit : Mon parrain Chamaillard !... grand'maman Magloire vous demande tout de suite, parce que papa Flambard est mort.

— Ah ! mon Dieu ! je m'y attendais ! fit la même voix avec un accent plaintif. Mon enfant, donne-moi seulement le temps de prendre mes lunettes et mes pantoufles ; je te suis. »

La petite fille remonta l'escalier pas à pas, en s'aidant de la rampe d'une main, tandis que de l'autre elle essuyait ses grands yeux bleus baignés de larmes.

Le parrain Chamaillard était un ancien procureur *en la Cour*, auquel la charge qu'il avait jadis exercée, son grand âge (soixante-dix-sept ans), et sa qualité de célibataire avaient donné, aux Thernes, où il s'était retiré depuis plus de vingt-cinq ans, une réputation et une influence dont il nous serait difficile d'énumérer les charges nombreuses. Il ne se faisait pas une transaction, un mariage, un baptême, un enterrement, sans qu'on vînt mettre à contribution la complaisance et les sages avis de ce *bon M. Chamaillard*. Sa griffe se trouvait apposée sur tous les actes libellés dans le ressort de la commune de Neuilly, et cette ubiquité de l'ancien procureur était passée en proverbe.

« Je monte, mon Tonton !... » répéta-t-il encore à l'enfant, qui ne pouvait plus l'entendre, et il continua de chercher par la chambre ses lunettes qu'il avait sur le nez...

Laissons-le dans cette occupation et disons ce qu'était le *grand-*

papa Flambard, dont la petite-fille venait d'annoncer la mort à son parrain.

Magloire, que l'on appelait plus communément de son nom de guerre Flambard, avait débuté dans la carrière militaire à l'âge de dix ans.

En 1788, il était entré, en qualité de fifre *surnuméraire*, dans le régiment des gardes-françaises, alors à Versailles, et n'avait déposé les armes qu'en 1812, sur les bords de la Bérésina, après avoir passé par l'Italie, l'Egypte, l'Allemagne, l'Espagne et la Russie. C'était un de ces hommes pour lesquels la nature se montre quelquefois généreuse jusqu'à la prodigalité : il avait une santé de fer, un estomac d'autruche, des jambes de cerf et des bras d'Hercule ; il joignait à ces avantages physiques une humeur joyeuse et une inaltérable insouciance, jointes à une bravoure à toute épreuve. Trouvant tout bien, et, contre l'ordinaire de ses camarades, ne se plaignant jamais, Flambard était un soldat accompli; il l'eût été longtemps encore si les glaces de la Russie ne fussent venues tout à coup frapper d'inutilité toutes ces précieuses qualités, en lui gelant les deux pieds.

Dans un de ces courts moments de répit que Napoléon laissait à ses soldats entre deux victoires, Flambard s'était marié à Paris ; puis, pendant six ans, il n'avait pas un seul instant pensé à sa famille; seulement, après la désastreuse campagne de Moscou, obligé de dire adieu à son drapeau, il songea enfin sérieusement à sa femme et à sa fille.

« Parbleu! se dit-il, j'ai encore quelques bons quarts d'heure à passer dans la patrie : j'ai laissé mitonner là-bas, aux Thernes, vrai quartier-général des blanchisseuses, une épouse et une petite fille respectables; allons les retrouver. J'arriverai, il est vrai, le physique un peu hypothéqué dans ses fondations; mais, sans parler des trésors un peu *moustatchini* que j'ai dans mon sac, je rapporte en sus une pension de deux cent soixante-treize francs qui, mélangée avec les deux cent cinquante francs de ma croix, fait un

superbe capital de cinq cent vingt-trois francs à dépenser par an, ou un franc quarante-trois centimes un tiers par jour à l'ordinaire, à ce que m'a dit le capitaine quartier-maître qui a été *brûlé* par le froid ; c'est plus qu'on n'a dans la garde, où je n'ai jamais pu me faire colloquer, faute de protections suffisantes. N'importe, avec ce *quibus* on peut vivre en s'abstenant de *nopces* et festins ; mais l'avantage d'avoir été un crâne vainqueur n'est pas à dédaigner d'une épouse fidèle et d'une fille mineure. Madame et mademoiselle Magloire doivent me recevoir à grands *flas flas* ! Filons donc au pas de course et aussi vivement que le permettent mes pieds, qui pourraient avoir l'honneur de vivre à l'Hôtel des Invalides, si j'avais été un intrigant ou le vil flatteur de mes chefs. »

L'espoir du brave Flambard ne fut pas trompé : sa femme, sa fille et M. Chamaillard le reçurent à bras ouverts, et le soignèrent à l'envi les uns des autres. Après la révolution de juillet, Mlle Magloire se maria à un honnête menuisier, sobre, laborieux, et qui n'avait d'autre défaut que d'être d'une avarice sordide, et de se montrer plus intéressé qu'un juif polonais. Le sac que Flambard avait apporté de Russie, et dont il ne cessait de vanter l'immense valeur, sans jamais s'expliquer catégoriquement sur la nature des objets qu'il renfermait, était bien entré pour beaucoup dans le choix que le menuisier avait fait de la fille du vieux soldat ; cependant le gendre aimait sincèrement sa femme et était, au demeurant, bon père et garçon spirituel, quoique dépourvu d'éducation.

Lui aussi avait eu, l'année qui suivit son mariage, une petite fille que le vieux procureur tint sur les fonts baptismaux, et à laquelle il donna le nom de Jeanneton, parce qu'il s'appelait Jean. Tous continuèrent de vivre ensemble, et le père Flambard, sans que le vieux voisin s'en montrât jaloux, devint le patriarche d'une famille que l'économie et la concorde firent prospérer, quoiqu'elle ne fût pas riche. M. Chamaillard ne possédait pour tout revenu qu'une pension alimentaire de quatre cents francs que lui faisait un ancien papetier auquel il avait rendu jadis un important service ; ce qui

faisait dire à l'ancien procureur, dans ses moments d'humeur joyeuse, « qu'il avait de tout temps descendu le fleuve de la vie avec des *rames de papier.* »

Le père Flambard était, comme tous les vieux héros de l'Empire, babillard outré, quoique toujours original dans ses narrations, quelquefois même sublime. Chaque jour, ou plutôt chaque soir, lorsque la famille était assemblée, il la régalait du récit de quelque grande bataille. Tantôt il les menait tambour battant au passage du pont d'Arcole ou du Danube (passages si différents l'un de l'autre); tantôt il les faisait voyager à vol d'oiseau du Grand-Caire à Madrid, ou bien encore, après les avoir promenés sur les dalles de granit de Berlin, il leur faisait traverser tout à coup les décombres enflammés de Moscou.

Or, comme on se lasse d'écouter les histoires les plus merveilleuses, du moment qu'elles sont répétées trop souvent, le bon voisin, la femme, la fille et le menuisier surtout, que les tableaux aquatiques, fantastiques et pyrotechniques de son beau-père ennuyaient prodigieusement depuis longtemps, ne prêtaient plus à sa voix qu'une attention distraite, et finissaient presque toujours par s'endormir du plus profond sommeil. Il n'y avait que la petite Jeanneton qui fût tout oreilles, et elle n'interrompait le consciencieux narrateur que pour lui demander en ouvrant de grands yeux :

« Est-ce que c'est bien vrai, tout ça, grand-papa ?

— Oui, mademoiselle *Tonton*, répondait Flambard en fronçant le sourcil, aussi vrai que l'empereur Napoléon n'est pas plus mort que moi à Sainte-Hélène, et que j'ai votre fortune, à tous, dans mon sac ; mais ce n'est pas l'heure encore de vous faire jouir de ces trésors variés. »

Puis le vieux soldat continuait de plus belle ses récits historiques.

Cependant, un soir son gendre s'était oublié en dormant au point de ronfler en sa présence comme une pédale d'orgue, tandis qu'il racontait les féeries du bal donné à l'Empereur à Dresde en 1812 ; cette fois le père Flambard se piqua au vif, et, appliquant

sur la table un coup de poing dont le retentissement réveilla en sursaut tous ses auditeurs, y compris la petite fille, il dit à son gendre, d'un ton de dépit qu'il ne chercha pas à déguiser :

«De quoi, de quoi, raboteur, *renifleur* ! Vous avez l'incohérence de ronfler comme *la* trombone du chef de musique du 9e léger, où j'ai eu celui d'être caporal de voltigeurs, tandis que je narre le grand Napoléon!... Vous êtes donc devenu tout à fait un propre à pas grand'chose?... J'en suis fâché ; mais je ne ferai plus jouir personne, ici, de ma conversation... Et puis ma famille ira chercher de l'agrément où elle voudra ! »

En disant ces mots, le père Flambard se leva brusquement et alla se coucher sans dire bonsoir même à son vieux voisin, et sans embrasser la petite Jeanneton, qui lui tendait les bras en lui faisant avec ses lèvres roses l'appel d'un baiser.

« Plus souvent que mon gendre verra jamais de mon vivant ce que j'ai dans mon sac! » dit-il encore en enfonçant de travers son bonnet de police.

Mais cette résolution du vieux soldat était au-dessus de ses forces; ne sachant plus à qui faire le récit de ses belles campagnes d'Italie et d'Egypte, il avisa le corps de garde annexé à la barrière du Roule, et se décida à raconter ses *souvenirs intimes* aux conscrits qui occupaient ce poste. On pense bien que ceux-ci reçurent Flambard comme un *ancien* qui avait eu l'ineffable bonheur de voir Napoléon en *personne* , et, qui plus est, l'insigne honneur de lui parler à *lui-même*.

La réception qui lui fut faite lui causa tant de joie, qu'il ne quitta plus le poste que pour aller prendre ses repas, et ce fut au corps de garde que la mort le surprit, une après-dînée, comme un boulet de canon au commencement d'une bataille. Il fut frappé d'une attaque d'apoplexie au moment où, saisissant un fusil dans le ratelier, il allait figurer, pour la vingtième fois peut-être, devant les tourlourous ébahis, la fameuse charge à la baïonnette exécutée par la garde des consuls à Marengo.



— De quoi... renifleur, vous avez l'incohérence de ronfier!!.

(t. I, p. 14.)

On le transporta chez lui, où les secours les plus prompts lui furent inutilement prodigués. Dans la nuit même il expira. Flambard était mort comme il avait vécu, les armes à la main, et la tête appuyée sur son sac, qui était la seule chose qu'il eût rapportée de ses longues pérégrinations guerrières.

Ce fameux sac ne ressemblait ni au sac de Diogène, ni au sac plus populaire du chat botté : c'était tout simplement un sac tel que l'ordonnance du ministre de la guerre, sous l'Empire, prescrivait aux colonels d'infanterie de ligne le modèle et la fourniture aux compagnies d'élite de leurs régiments.

« C'est mon plus ancien et mon plus fidèle compagnon d'armes, disait-il à ceux qui s'étonnaient de la bizarre affection qu'il conservait pour ce meuble, en le regardant avec des yeux pleins d'amour et d'espérance; nous avons toujours vécu, ajoutait-il, l'un portant l'autre, et *réciproquement*, comme disaient jadis ces blancs-becs de savants qui sortaient de l'École Polytechnique ou d'une école quelconque : il m'a épargné plus d'une balle et m'a garanti les épaules du sabre et de la lance de ceux que nous avions coutume de frotter six fois par an régulièrement. Partout où il a plu au *petit tondu* de nous faire passer et repasser, quand il y avait halte ou séjour, il a reposé ma tête fatiguée en me faisant oublier les fatigues de la veille et les périls du lendemain. C'est un vieux troubadour avec lequel je n'ai jamais eu de raisons, parce qu'il n'avait de langue et d'oreilles que pour moi, son chef de file; aussi lui ai-je confié mon trésor, et après qu'il aura été inférieur au Père éternel de me faire passer l'arme à gauche indéfiniment, ma femme et mes enfants n'auront qu'à *débouclиner* mon sac pour voir ce qu'il a dans le ventre ; ils y trouveront plusieurs mines d'or dont ils pourront faire leur profit, s'ils comprennent la manière de s'en servir. »

Dans la dernière année de sa vie, l'amour de Flambard pour son sac avait encore augmenté; chaque nuit il le mettait sur son chevet en guise d'oreiller ; le jour il l'enfermait soigneusement dans une armoire dont lui seul avait la clef: jamais avare ne mit autant de

soin à cacher son trésor à tous les yeux. Cette conduite du vieux soldat, plus peut-être que ses paroles, avait nécessairement jeté dans l'esprit de sa femme, de sa fille et de son gendre surtout une curiosité vive et inquiète. Quand le bonhomme fut mort, cette curiosité fiévreuse, qui jusque-là avait été enchaînée par le respect autant que par la crainte de lui déplaire, se réveilla tout à coup dans la famille, et c'était pour assister à l'ouverture du sac du père Flambard que la petite Jeanneton était venue chercher son parrain.

En entrant chez ses voisins, celui-ci les trouva plongés dans la désolation. Il essaya de les consoler :

« Au moins, leur dit-il, ce bon Flambard, avant que Dieu le rappelât à lui, avait pensé à vous. Je suis sûr qu'il vous a laissé quelque chose que vous n'attendez pas ; peut-être allez-vous vous trouver riches pour le restant de vos jours.

— Ah ! oui, fit le gendre en s'essuyant les yeux, l'affaire est dans le sac.

— C'est pour cela, mon bon monsieur Chamaillard, que nous vous avons prié de monter, ajouta la fille en sanglotant ; nous avons voulu des témoins.

— Vous avez bien fait, répliqua le vieux procureur ; il faut toujours procéder dans les formes. »

Le menuisier alla chercher le sac du défunt, qui lui sembla bien léger ; il en fit la remarque en le posant sur une table. La veuve se signa, le vieillard se mit en devoir de défaire les boucles ; mais elles étaient si rouillées par l'humidité qu'il ne put en venir à bout.

« Prenez garde, monsieur Chamaillard, vous allez vous faire mal aux doigts, dit le gendre en lui offrant son couteau fraîchement aiguisé, à l'aide duquel tous deux parvinrent à rompre ce nouveau nœud gordien. »

Pendant l'opération, les yeux des assistants s'étaient fixés sur ce mystérieux héritage de vieille peau usée et pelée.

« Si nous allions y trouver de petites barres d'or, comme il y en a chez les changeurs du Palais-Royal ? disait la fille.

— Il y aura peut-être le pain d'épice que grand-papa aura rapporté pour moi, dit à demi-voix la petite Jeanneton en se haussant sur la pointe des pieds pour mieux voir. Il m'en promettait tous les dimanches.

— S'il allait en tomber de vrais diamants! reprit le gendre, la voix haletante et l'œil en feu. Papa beau-père a été dans le pays où on les ramasse. Qui sait s'il n'a pas fait son magot? ç'a été un satané farceur de fricoteur dans son jeune temps, que le père Flambard!

— Mon pauvre défunt a toujours été un brave et loyal soldat, répliqua sa veuve avec une sorte de fierté dans le regard. Ce n'était pas un pillard; ce sac contient peut-être des bijoux ou quelques pierres précieuses que lui aura donnés une princesse russe à qui il aura sauvé l'honneur et la vie pendant que Moscou brûlait...

— Ah! alors, s'il n'a sauvé que cela, dit le gendre en faisant un effort pour couper le dernier lien, il est impossible que nous ayons de quoi vivre comme de bons bourgeois. »

De tout temps les gendres ont été intéressés comme des banquiers.

Le bienheureux sac une fois ouvert, M. Chamaillard y plongea sa main tremblante, et en retira successivement et avec précaution les objets suivants :

Une foule de paperasses de différentes écritures et de vieux morceaux de parchemins, qui consistaient en brevets, en états de service, notes, ordres du jour, copies, lettres, etc., etc., formant à peu près une liasse de deux cents feuilles.

Le fragment d'une *patience* de bois de sandal sur lequel était écrit : « Fabriquée au Caire, le premier décadi de nivôse an VII, et cassée au Kremlin le 17 septembre 1812. »

Un assignat de cinq cents livres.

Une collection de boutons d'uniforme portant différents numéros de régiments des armées républicaines et impériales.

Une pipe sans tuyau, écornée et noire comme une négresse.

Une paire de galons de laine de caporal.

Une longue mèche de cheveux blonds.

A cette découverte, la mère et la fille échangèrent un regard d'intelligence, et le menuisier regarda malignement le vieux procureur en disant :

« Tiens, tiens, tiens ! voyez-vous ça ! voluptueux de père Flambard, va ! » ajouta-t-il en rehaussant le col de sa cravate d'un air coquet.

M. Chamaillard continua l'inventaire et tira encore du sac :

Le pompon d'un ancien garde-française.

Puis..... rien.

Alors le menuisier stupéfait plongea ses regards au fond du sac. Le voisin le secoua et il en tomba encôre :

Une petite médaille du couronnement, en argent, du module d'une pièce de vingt-cinq centimes.

Et un sou de Monaco, au millésime de 1778, qui était l'année de la naissance de Flambard.

« Voilà tout ce qui reste de monnaie? dit le gendre pâle comme un mort. Eh bien ! excusez ! le père Flambard peut se vanter de nous avoir monté une couleur fameusement prolongée, avec son sac dont un marchand de peaux de lapin ne voudrait pas. N'importe ! c'était un brave homme.

—Dieu veuille avoir son âme ! » dit la veuve en se signant de nouveau.

La fille embrassa tendrement la petite Jeanneton, un peu confuse de ce que grand-papa n'eût rien laissé pour elle. L'ex-procureur était resté comme anéanti, car lui aussi avait pensé un peu à lui en faisant l'inventaire de la succession du vieux soldat. En replaçant pêle-mêle dans le sac les vieux papiers qui étaient restés épars sur la table, il en prit un machinalement.

« Attendez donc, dit-il après l'avoir parcouru des yeux, voici peut-être quelques dispositions testamentaires qui pourraient nous éclairer et faire changer un peu la face des choses.

— Ah ! bah ! fit le gendre avec un ton d'incrédulité mêlé de go-

guenarderie ; elles ne feront seulement pas changer le Monaco du père Flambard avec lequel j'aurais pu acheter un pain d'épice à Tonton, qui n'aurait pas été tout a fait déshéritée par son grand-père : Tiens, mon Tonton, prends cela en attendant, ça ne fera de tort à personne. »

En disant ces mots, le menuisier avait donné à sa fille un gros baiser comme pour l'indemniser.

« Ecoutez ! dit le voisin en commençant à lire ce qui suit :

« Je me suis engagé volontairement ; j'ai fait toutes les campa-
« gnes depuis 1792 jusqu'en 1812 ; j'ai vu l'Empereur dans
« trente-huit occasions différentes ; il m'a adressé la parole trois
« fois, m'a tiré la moustache deux fois ; je lui ai parlé une
« fois... »

— Mon père a toujours eu du bonheur, dit la fille.

« J'ai servi dans vingt-trois régiments, continua de lire le vieux
« voisin ; j'ai obéi à quatre-vingt-douze capitaines et à trente-cinq
« colonels qui *m'ont commandé.* »

— Le père Flambard a fait une grande consommation d'officiers !... s'écria le gendre.

« A chaque capitaine et à chaque colonel qui descendaient la garde
« insensiblement, continua M. Chamaillard, je prenais quelques
« papiers dans les archives du régiment. Ces papiers sont les seules
« choses que je m'accuse d'avoir dérobées pendant mes vingt années
« de campagnes consécutives... »

— Ah ! mon Dieu ! interrompit le menuisier en haussant les épaules, faut-il qu'il y ait des hommes qui possèdent si peu de sentiments pour leur famille !... Et faisant un geste de mépris, il ajouta : De méchants papiers tout barbouillés, tout...

« Tous sont là, se hâta de continuer le voisin, ils contiennent la
« relation exacte, précise et véridique des faits d'armes et des ac-
« tions d'éclat qui ont illustré mes vingt-trois régiments. Ces
« belles actions sont restées méconnues ou ont été passées sous si-
« lence par les gros bonnets de l'état-major qui ont fait des bul-

« letins au quartier-général ; ils n'ont pas voulu les mentionner « par esprit de corps et par jalousie. Il faut qu'elles soient connues! « Je laisse ces papiers à ma femme et à ma fille pour qu'elles les « fassent imprimer d'abord, puis ensuite pour qu'elles les fassent « débiter dans Paris au moyen des crieurs publics qui ont la mé- « daille... »

— En voilà des canards [1] ! s'écria de nouveau le menuisier, et à nos frais encore !

M. Chamaillard continua :

« Le produit certain qu'on doit en retirer tôt ou tard assurera « l'existence de ma famille lorsque je ne serai plus. C'est le seul « héritage que puisse laisser un vieux soldat qui l'a toujours chérie « et qui n'emporte d'autre regret, avant d'aller rejoindre pour tou- « jours ses compagnons d'armes morts pour la liberté et la gloire de « la France, que celui de n'avoir pu embrasser sa femme et ses « enfants avant de mourir. Vive l'Empereur ! »

« Fait à l'hôpital militaire de Wilna, le 9 décembre 1812.

« *Signé* MAGLOIRE, *dit* FLAMBARD,
« caporal de voltigeurs au 9e léger. »

Le brave soldat avait probablement dicté ces lignes (car elles n'étaient que signées de lui) dans un moment où il ne croyait plus revoir son pays.

« Eh bien ! mes amis, ajouta M. Chamaillard attendri, après avoir achevé sa lecture, ce pauvre Flambard ne vous avait pas trompés, voilà un trésor, un vrai trésor.

— Oui, drôlement *chicard* et *chicandard*, dit encore le gendre en faisant la grimace ; mais qui débrouillera jamais ces pancartes?

— Ne vous en inquiétez pas, répliqua l'ex-procureur; j'ai de par le monde un jeune ami que j'ai vu naître, et qui se chargera volontiers de cette besogne. De plus, je suis certain qu'il remplira parfaitement le vœu exprimé par le légataire, en arrangeant ces

[1] En termes populaires, on appelle *canards* tous les petits imprimés que débitent dans les rues les crieurs publics, et qui ne coûtent qu'un ou deux sous.

dossiers de façon à les rendre curieux pour ses lecteurs, après les avoir publiés dans un journal.

— Y aura-t-il à payer? demanda le gendre avec vivacité.

— Au contraire! » répondit le vieillard avec un sourire et un signe de tête qui dut rassurer le menuisier.

La dépouille mortelle du père Flambard reçut, le lendemain, de la compagnie de grenadiers de la garde nationale de Neuilly, les honneurs militaires; puis on procéda immédiatement au partage du *trésor* que contenait le fameux sac. Tout le monde eut sa part, et cette délicate opération ne souleva même de la part du gendre aucune contestation.

D'abord, personne n'ayant eu les cheveux blonds dans la famille, la boucle de cheveux mystérieuse fut d'un commun accord jetée au feu.

Le fragment de *patience* échut à la veuve du défunt, qui le destina à remuer le poussier dont elle alimentait quotidiennement sa chaufferette.

La fille fit monter en bague la petite médaille du couronnement qui lui fut adjugée.

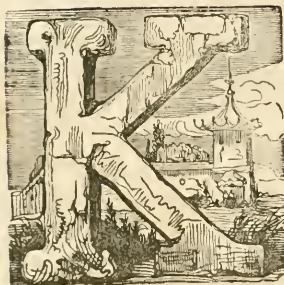
Tonton fut, sinon la mieux partagée, du moins la plus avantagée par le nombre des legs : les galons de caporal servirent à lui faire des jarretières; le pompon de garde-française, la pipe et les boutons d'uniforme lui furent abandonnés comme des joujoux.

Le gendre s'arrangea du sac pour y mettre ses clous, non sans l'avoir préalablement tourné, retourné et décousu, afin de s'assurer qu'il ne contenait ni double fond ni poches secrètes; puis, de son propre mouvement, il donna à l'ex-procureur l'assignat de cinq cents francs. Il fit plus : persuadé que l'aumône porte bonheur, le dimanche suivant, en présence de tous les assistants, il déposa le sou de Monaco dans la bourse de velours brodée d'or du curé de Neuilly, qui, ce jour-là, par extraordinaire, quêtait en personne pour les pauvres de la commune.

Enfin tous les papiers contenus dans le sac du père Flambard

échurent à l'auteur de cet article, qui, sous le titre de *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, a fait imprimer en partie les *archives* laissées par *le père Flambard.*

KRETTLY.



rettly!... ce nom gracieux d'opéra-comique et de vaudeville n'est cependant pas celui d'une bergère valaisanne ni d'une laitière de Chamouny; Krettly est le nom d'un soldat de la grande époque impériale, d'un héros complet auquel il ne manque qu'un Homère pour être placé au premier rang dans cette pléiade de braves qui entoura l'étoile de Napoléon. Parmi les principaux compagnons du grand homme, les uns ont gagné des batailles, les autres ont conquis des royaumes; ceux-ci ont ceint leur front victorieux d'un diadème de roi, ceux-là ont placé sur leur tête une couronne de prince, de duc, de comte, de baron; mais celui dont nous parlons n'a rien demandé, et n'a que bien peu reçu pour prix de ses grandes actions; et quand son empereur l'eut décoré un des premiers de l'étoile de l'honneur, il crut que la patrie était quitte envers lui.

En passant légèrement sur les premières années de la vie de Krettly, nous dirons que, comme autrefois Duguesclin, il fut écolier fort indocile; son père, major de musique des gardes suisses de Louis XVI, et des menus-plaisirs de la reine Marie-Antoinette, le fit entrer, en qualité de fifre, au régiment de Salis en 1789. Bientôt Krettly, alors âgé de treize ans, passa dans le régiment des gardes-

françaises, parce que la bastonnade était alors le châtiment militaire à l'ordre du jour dans les régiments suisses, et que ce châtiment avait été effacé du code pénal des gardes-françaises.

Le 18 juillet 1792, Krettly prenait place dans les rangs du 104e régiment d'infanterie, que l'on venait de former des débris de deux autres, celui des gardes-françaises et celui des suisses, et il vit le feu pour la première fois à Jemmapes. Le 104e régiment avait été lancé, par Dumouriez, sur un bois protégé par une redoute qu'occupait l'infanterie hongroise. Pendant l'action, le colonel du 104e tombe au milieu des Hongrois.

« Mes camarades! crie-t-il à ses soldats, ne me laissez pas mourir à cette place : ce serait une honte pour vous d'abandonner même mon cadavre aux ennemis de la république. »

Cette prière avait été entendue de Krettly, que l'odeur de la poudre avait déjà enivré, et, aux dépens de sa vie, il parvint à dégager son colonel, qui rendit du moins le dernier soupir sous le drapeau de son régiment.

Krettly passa ainsi quelques années à l'armée du Nord, préludant par des actes d'intrépidité aux brillants faits d'armes qui devaient plus tard rendre son nom populaire parmi les soldats de la Grande-Armée. Enfin, en l'an VI (1797), il entra en qualité de trompette dans le régiment des guides du général en chef Bonaparte, qui était alors en Italie.

Revenu en France, Krettly avait pris garnison à Rouen. C'est là que le régiment des guides reçut l'ordre de se rendre à Toulon, pour s'y embarquer pour l'Égypte, sur le vaisseau amiral que montait le général en chef avec son jeune et brillant état-major. La musique des guides était excellente. Napoléon, qui connaissait toute l'influence de l'harmonie militaire sur l'esprit du soldat, avait exigé, bien plus encore par politique que par goût, que Bessières, qui commandait les guides, apportât une attention particulière à la composition de cette partie du personnel. Ce fut pendant les petits concerts qui avaient lieu l'après-dînée sur le pont du vaisseau-amiral, et aux-

quels le général en chef ne manquait jamais d'assister, que Krettly fixa pour la première fois l'attention de Bonaparte. Le jeune trompette s'était toujours montré d'humeur si joviale, que ses camarades lui avaient donné le surnom de *Bamboche*, suffisamment justifié d'ailleurs par quelques espiègleries de garnison. Ce nom de Bamboche avait fait rire le général en chef, qui, dans la suite, ne désigna jamais autrement Krettly.

Après la perte de notre flotte, Napoléon avait eu l'idée de visiter l'isthme de Suez, d'examiner les traces de l'ancien canal qui unissait le Nil au golfe arabique, et de traverser cette mer. La révolte du Caire l'avait surpris dans ce projet qui ne fut qu'ajourné, car au mois de décembre suivant il le mit à exécution et partit pour Suez, avec quelques savants de l'Institut d'Égypte, plusieurs officiers de son état-major et une compagnie de ses guides, ayant en tête le trompette Krettly. Le général en chef voyageait dans une berline avec son secrétaire intime Bourrienne, Monge et Berthollet; ceux qui l'accompagnaient étaient à cheval. Pendant le premier jour de marche, on avait éprouvé, en traversant le désert, une chaleur insupportable; mais le soir, le froid s'étant fait sentir en raison inverse de la température de la journée, tout le monde en souffrit et s'en plaignit vivement. Cet immense désert, seule route que suivent les caravanes de Suez, du Sinaï et des contrées situées au nord de l'Arabie, voyait, depuis des siècles, périr par une foule de causes tant d'individus qui ne craignaient pas de le traverser, que leurs ossements, semés çà et là sur le chemin, l'indiquaient suffisamment au voyageur assez hardi pour entreprendre un si périlleux voyage. Pour suppléer au bois qui manquait tout à fait, Bonaparte eut l'idée de faire ramasser une grande quantité de ces ossements pour en faire du feu. Monge lui-même fit le sacrifice de plusieurs têtes d'une forme extraordinaire qu'il avait recueillies sur la route, et déposées dans la voiture du général en chef. Lorsqu'il fallut passer la nuit dans le campement qui avait été choisi, à peine cet amas d'ossements fut-il allumé, qu'une odeur insupportable obligea de lever le

camp et de le porter plus en avant, l'eau étant trop rare pour qu'on essayât de l'employer à éteindre ce foyer infect.

Deux jours après, Napoléon et sa petite troupe passèrent la mer Rouge à *pied sec,* comme jadis les Hébreux, afin d'aller visiter les fontaines de Moïse. La nuit était profonde lorsqu'on revint au bord de la mer, et la marée commençait à monter. Il est présumable qu'on s'écarta un peu de la direction qu'on avait suivie le matin, car on s'égara. Cependant la marée montait toujours; déjà les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Le désordre se mit bientôt dans les rangs des guides. Krettly, qui nageait comme un véritable *poisson rouge*, abandonna sa monture, exécuta une *coupe* classique et parvint à gagner la baie ; mais en se mettant sur le dos pour *faire la planche,* afin de se reposer un peu, il aperçut le général Caffarelli, qui, démonté, se débattait à la surface de l'eau et allait périr ; car ce brave commandant du génie avait une jambe de bois. Le trompette plonge aussitôt, harponne le général, et aidé d'un maréchal-des-logis, nommé Charbonnier, parvient à ramener le général sur la berge. Cette action généreuse valut à Krettly un éloge du général en chef, qui, dès ce moment, commença d'apprécier *Bamboche* à sa juste valeur.

Après avoir échappé presque miraculeusement au danger qu'il avait couru de son côté, Bonaparte dit tranquillement aux officiers de son escorte :

« Ma foi ! il est malheureux que je n'aie pas péri comme Pharaon ; tous les prédicateurs de la chrétienté n'eussent pas manqué de faire sur moi un beau texte. C'est une occasion qu'ils ne retrouveront peut-être jamais. »

En revenant au Caire, Bonaparte voulut s'assurer par ses yeux s'il n'y avait pas possibilité d'unir la mer Rouge à la Méditerranée par un canal. Cette fois, ce fut à cheval qu'il fit cette excursion. Il se mit en marche, suivi seulement d'un seul piquet de guides dont Krettly faisait encore partie. Mais toujours disposé à s'aventurer, Bonaparte poussa son excellent cheval arabe, qui, rapide comme

le vent, laissa bien loin derrière lui l'escorte de son maître. Cependant, parmi les soldats, deux guides, sans doute mieux montés que leurs camarades, l'avaient suivi : le premier était un brigadier nommé Henri, le second le trompette Krettly. Ils avaient déjà parcouru un espace immense, quand Bonaparte ralentissant un peu l'allure de son cheval, tourna la tête pour la première fois, et se mit à rire en s'apercevant de la disparition presque totale de son escorte : mais il n'en continua pas moins sa course sur le littoral qu'il voulait explorer ; et, après l'avoir parcouru dans toute son étendue, il s'arrêta : le jour était sur son déclin. Excédé de fatigue et succombant sous une chaleur étouffante, il mit pied à terre et s'étendit nonchalamment à l'ombre de deux palmiers, qui formaient sur le sable fin et brûlant un parasol naturel.

« Bamboche ! dit-il alors à Krettly, qui avait suivi l'exemple de son général, j'ai bien faim.

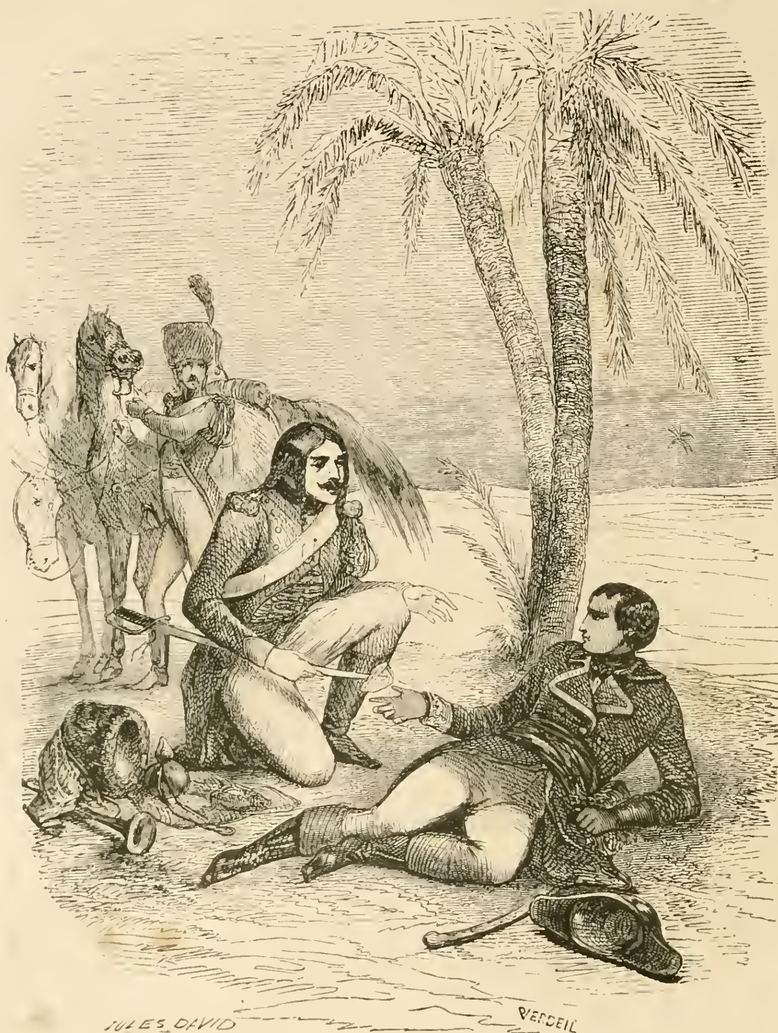
— Vous en avez le droit, mon général, répondit Krettly, qui conserva toujours avec Bonaparte, général ou empereur, son langage pittoresque de soldat. Malheureusement les boutiques de comestibles ne sont pas communes dans ce pays de sauterelles ; quoiqu'il y fasse une chaleur à cuire un bœuf à la grillade, les alouettes n'y tombent pas toutes rôties, comme, au temps du *paganisme,* la manne y tombait dans le bec des Israélites. »

Bonaparte ne put s'empêcher de sourire à ces paroles.

« Mauvais plaisant ! dit-il.

— Cependant, mon général, si vous ne vous montrez pas trop difficile sur la nature des aliments, on pourra vous contenter ; à la guerre comme à la guerre, en Syrie comme à Pontoise. Henri ! ajouta-t-il en s'adressant au sous-officier qui commençait à s'endormir, mets la table et prépare le couvert ; seulement le général se passera de nappe et de serviette. Pendant ce temps, moi, je vais découper le rôti et assaisonner la salade. »

Napoléon, qui ne perdait pas de vue un seul des mouvements de Krettly, se mit à rire de plus belle lorsqu'il le vit tirer de son sac



— Tenez, mon général, que préférez-vous, l'aile ou la cuisse?

(t. I, p. 27.)

un morceau de jarret de *bourrique,* ficelé dans une musette de toile grossière, que ses camarades lui avaient donné en partant de l'isthme de Suez, puis couper proprement ce morceau en deux parties égales, à l'aide de son sabre, *qui,* disait-il, *avait toujours eu un fameux fil,* et présenter gracieusement à Napoléon un des deux morceaux en lui disant :

« Tenez, mon général, que préférez-vous, l'aile ou la cuisse ?

— Gourmand ! répliqua Bonaparte, tout en dévorant avec avidité ce mets grossier, tu manges de la viande sans pain ?

— Pardon, mon général, j'ai du pain.»

Et aussitôt Krettly offrit à son général quelques *paniosques*, petits biscuits arabes.

Bonaparte répéta un instant après :

« La faim est un peu calmée, mais la soif a augmenté. Dis-moi, Bamboche, n'as-tu rien à boire ?

— Malheureusement, mon général, je n'ai à vous offrir qu'une seule nature de boisson. Voilà. »

Et Krettly avait passé à Napoléon une espèce de blague à tabac faite de peau de bouc, et aux trois quarts remplie d'une eau saumâtre et nauséabonde. Bonaparte la prit avec vivacité, mais après avoir bu quelques gorgées, il la lui rendit avec une exclamation de dégoût :

« Ah dame ! excusez, dit Krettly, si je n'ai pu la mettre à la glace; je sais que ce liquide ne vaut pas votre chambertin ; mais, du reste, j'ai voulu vous faire une surprise agréable, en vous gardant pour le dessert ces quelques gouttes d'aragui.

Cette liqueur est composée avec du miel, des dattes et des oignons du pays, que l'on fait distiller. L'aragui est le cognac d'Arabie.

— Donne vite, » dit Napoléon.

Le général en but avec plaisir, après quoi il remonta à cheval. La petite caravane reprit sa marche au galop. Bonaparte ayant ordonné au brigadier Henri de chevaucher un peu sur la droite pour

s'assurer s'il n'apercevait pas au loin quelques officiers de l'état-major ou des guides de l'escorte, Krettly resta seul avec lui. La nuit était tout à fait venue.

«Il était temps de songer un peu aux autres, dit avec indifférence le général en chef au trompette ; je les avais tout à fait oubliés.

—Si mon cheval et celui d'Henri n'eussent pas été bons coureurs, mon général, vous vous seriez trouvé seul dans ce désert qui ne finit pas.

— Bonaparte n'est jamais seul, même dans le désert! » répondit Napoléon d'un ton d'inspiré.

Comme le trompette ne se sentait pas de force à lutter de mysticisme et de grandiose avec son général, il se contenta d'enregistrer cette belle parole dans sa mémoire, en compagnie de beaucoup d'autres que nous aurons l'occasion de citer dans le cours de cette notice biographique.

Bonaparte retrouva enfin sa suite, qui était fort inquiète de sa disparition. On se félicita réciproquement, et Krettly fut complimenté pour avoir eu le bonheur de s'être égaré en tête-à-tête avec le général en chef.

A quelques jours de là, il revenait tranquillement au Caire, avec le chef d'escadron Lambert, lorsque tout à coup, au détour d'un petit monticule, ils furent chargés par un groupe d'Arabes qu'ils n'avaient pas aperçu. Ces Arabes escortaient un chameau porteur de la correspondance de Circassie, de Syrie et d'Éthiopie. A cette brusque attaque, le chef d'escadron et le trompette mettent le sabre à la main et font bonne contenance. Krettly, entouré d'Éthiopiens, commence par brûler la cervelle à leur chef, abat ensuite le poignet de celui qui se montre le plus acharné contre lui, sabre à droite, à gauche, d'estoc et de taille ceux qui le pressent trop vivement, met le reste de la bande en fuite ; puis s'élançant sur le chameau, qui servait en même temps de boîte aux lettres et de forteresse ambulante à ces maugrabins, étrangle le conducteur qui veut faire résistance, le jette à bas de sa monture et se rend maître ainsi

de toute la correspondance officielle et particulière du Levant.

Jamais, de mémoire d'Arabe, chameau du désert n'avait été pris d'assaut d'une manière plus prompte et plus étrange ; jamais dans un pays, quelque civilisé qu'il fût, correspondance n'avait été aussi lestement confisquée.

Dans cette escarmouche, Krettly reçut deux coups de sabre sur la tête et un coup de lance.

Les hommes d'élite se recherchent et s'attirent ; Krettly avait contracté une étroite liaison avec un canonnier des guides nommé Moustache, le même qui plus tard fut premier courrier de cabinet de l'Empereur. Ce Moustache était d'une force musculaire si extraordinaire, que moins pour en faire parade que pour égayer ses camarades, il s'amusait parfois, étant de faction, à se mettre au port d'armes avec une pièce de quatre en guise de carabine. Or, un jour que Krettly et Moustache avaient dirigé leur promenade du côté de Ramleh, par un bonheur inespéré, les deux maraudeurs trouvèrent abandonnée sur le sable une dame-jeanne remplie d'un excellent vin de Chypre, et un sac de hêches, espèce de petites pâtes cuites au soleil. Moustache ramasse l'énorme dame-jeanne, et la place sous son bras comme si c'était une simple bouteille de bordeaux ; Krettly s'empare du sac de hêches, et ils se mettent en route pour le bivouac des guides, avec l'intention de faire un fin souper avec leurs camarades. Mais nos deux gastronomes avaient compté sans leur hôte ; chemin faisant, ils se trouvent tout à coup face à face avec un chef d'escadron de dragons appelé Barthélemy, et un garde-magasin des vivres de l'armée. Le chef d'escadron les aborde, et les toisant tous deux de la tête aux pieds :

« Pillards ! » leur dit-il d'un ton plus que sévère.

Cette apostrophe, qui n'était pas méritée, fait tressaillir Krettly ; Moustache serre plus tendrement que jamais la dame-jeanne sous son bras.

« Pillards ! répète l'officier supérieur, où avez-vous fait cette capture ? Je veux le savoir !

— Commandant, répond Krettly avec beaucoup de calme, nous l'avons trouvée sur le sable, ainsi nous ne l'avons pas *capturée.*

— C'est le refrain habituel des maraudeurs et des *fricoteurs* de l'armée, ajouta le garde-magasin des vivres avec un geste d'incrédulité.

— C'est possible, *monsieur Riz-pain-sel*, réplique aussitôt Krettly, en regardant de travers le garde-magasin ; mais les véritables maraudeurs et les *fricoteurs* sont ceux qui maraudent et *fricotent* aux dépens des soldats qu'ils laissent *crever de faim.*

— Allons, laissez là ces provisions, et rentrez au camp, interrompit le chef d'escadron.

— Pardon, mon commandant, si nous ne vous obéissons pas, dit à son tour Krettly, avec tout le respect qu'il devait à un supérieur ; cela nous est impossible pour le quart d'heure : *primò* d'abord, les ordres du jour du général en chef ne s'opposent nullement à ce que l'on fasse des trouvailles de cette qualité-là ; et ensuite, comme dit notre porte-étendard, le citoyen Legros, ventre affamé n'a pas d'oreilles.

— Impossible de vous obéir relativement à la chose, mon commandant, répéta Moustache en faisant passer lestement sous le bras gauche l'énorme dame-jeanne qu'il tenait sous le bras droit.

— Ah ! vous ne voulez pas obéir ! s'écria le chef d'escadron furieux, c'est ce que nous allons voir ! Et, en disant ces mots, il tira son sabre.

— Mon commandant, reprit froidement Krettly, en dégaînant contre nous pour une affaire qui ne regarde pas le service, vous nous forcez à nous défendre... Eh bien donc, ajouta-t-il en sortant de son impassibilité, si vous tenez tant à la dame-jeanne de Moustache et à mes flèches, il faudra les gagner : c'est maintenant à la force du poignet et au petit bonheur. »

Et Krettly avait mis flamberge au vent. Quant à Moustache, jugeant bien que le pire qui pouvait arriver de cette collision était de faire l'abandon de sa dame-jeanne, il se hâta, avant de la céder,

d'avaler quelques gorgées de la liqueur qu'elle contenait. Le garde-magasin tremblait. Heureusement pour tous, les choses ne tournèrent pas au tragique.

« Je te retrouverai », dit le chef d'escadron en lançant un coup d'œil menaçant au trompette : et, après avoir mis son sabre dans le fourreau, il continua son chemin avec le garde-magasin.

« Arrive qui plante! » s'écria Moustache.

Rentré au bivouac des guides, Krettly fut placé à la garde du camp, en face de l'ennemi ; et lorsqu'on partit pour Jaffa, le trompette fut honteusement mis à pied, en punition de l'insubordination que nous venons de raconter. Par bonheur, le général d'artillerie Duroc, le même qui plus tard fut grand-maréchal du palais de l'Empereur, lui permit de monter sur un de ses dromadaires ; mais, arrivé devant Jaffa, il fut de nouveau remis à la garde du camp, et cette fois ce fut l'adjudant-major Dalhmann qui lui infligea cette punition. Le trompette s'insurgea encore ; l'adjudant irrité le maltraita. Le premier, ne tenant aucun compte du respect qu'il devait à l'un des chefs de son corps, se conduisit envers son adjudant-major comme il l'avait fait à l'égard du chef d'escadron Barthélemy ; quelques bourrades furent même échangées entre eux, et Krettly encourut cette fois la peine de mort.

Sur ces entrefaites, l'assaut allait être donné à la ville de Jaffa. Le traitement affreux que les Turcs avaient fait subir à un parlementaire envoyé par le général en chef, avait exaspéré l'armée. Après avoir empalé cet officier, ils lui avaient coupé la tête et l'avaient jetée par-dessus les remparts. Nos soldats étaient impatients d'escalader les murailles pour venger l'assassinat de leur frère d'armes. Tout le monde allait prendre part à l'assaut général qui venait d'être ordonné ; Krettly seul devait rester à la garde du camp, en attendant qu'il fût décidé de son sort.

« Vais-je donc demeurer ici spectateur du combat, tandis que mes camarades se couvriront de gloire? se demanda-t-il. Non. Mieux vaudrait cent fois être fusillé. »

Abandonnant son poste aussitôt, il s'élance un des premiers sur les remparts de Jaffa, avec les 18e et 32e demi-brigades, et armé d'une pioche, il travaille à élargir la brèche déjà faite à la muraille, en même temps que les Turcs, qui se sont réfugiés dans le château, ne cessent de faire pleuvoir sur lui une grêle de balles. Le chef de la 32e demi-brigade, témoin de l'audace et de l'intrépidité de Krettly, le fit appeler après l'action et lui dit :

« Comment se fait-il qu'appartenant aux guides du général en chef, tu sois monté à l'assaut avec mes grenadiers? »

Krettly raconte alors à ce chef de corps le différend qu'il avait eu avec le commandant Barthélemy, à Ramleh, ainsi que la malheureuse affaire qui en est résultée avec l'adjudant-major de son régiment, puis il ajoute :

« J'ai pensé qu'entre deux genres de mort, celle que je devais subir pour la faute que j'avais commise, et celle que je devais trouver en montant un des premiers à l'assaut, il n'y avait point à hésiter; j'avais préféré cette dernière comme étant plus agréable...; mais je n'ai pu me faire tuer... Que voulez-vous, mon colonel, depuis huit jours je n'ai pas de bonheur.

— Je tâcherai d'arranger ton affaire, reprit le chef de la 32e. En attendant, reste ici avec mes grenadiers. »

Un compte fidèle de la conduite que le trompette avait tenue pendant l'assaut fut mis sous les yeux du général en chef. Bonaparte donna immédiatement l'ordre de faire rentrer Krettly à son corps ; mais auparavant, le chef de brigade Bessières vint le chercher pour le conduire à la tente de Bonaparte.

« Savez-vous, monsieur le trompette, lui dit ce dernier très-sévèrement, que vous méritez d'être fusillé, non pour être monté un des premiers sur la brèche (et il appuya sur ces mots), mais pour avoir insulté un de vos chefs! »

Krettly baissa les yeux.

« Va! reprit Napoléon en fronçant le sourcil, tu es bien heureux

d'avoir acquis la réputation d'intrépide parmi tes camarades, et si je ne te savais tel...» ajouta-t-il en le menaçant de l'index.

Napoléon achevait à peine, que l'adjudant-major Dalhmann, qu'il avait fait mander, entra dans sa tente. Une explication des faits tels qu'ils s'étaient passés eut lieu en présence du général en chef, qui adressa de nouveaux reproches au trompette sur ce qu'il appelait sa maudite tête, et qui termina sa mercuriale en disant :

« Allons! faites des excuses à votre adjudant-major, et qu'il ne soit plus question de rien entre vous. »

Dalhmann et Krettly se serrèrent cordialement la main. Krettly, dans la suite, eut le bonheur de sauver cet officier des mains des mamelucks, au combat du Mont-Thabor ; ce combat fut livré au bas de la petite colline de Nazareth, où s'illustra Junot, qui, avec trois cents hommes, battit quatre mille Turcs. C'est à cette occasion que Napoléon dit à son aide de camp, lorsque plus tard il songea à créer la noblesse impériale.

« J'ai été au moment de te faire duc de Nazareth, au lieu de duc d'Abrantès; mais j'ai pensé que *Junot de Nazareth* ressemblerait un peu trop à *Jésus de Nazareth;* or, je ne veux pas qu'on rie de ce que je fais. »

Lorsque le trompette et l'adjudant-major furent sortis de la tente, on entendit Napoléon dire d'une voix animée à ses officiers d'état-major :

« Messieurs, il faut user de ménagements envers les soldats de notre armée qui sont souffrants, et surtout ne pas se montrer trop sévère à leur égard, car on ne doit pas oublier que si un Français vaut dix Turcs, un brave tel que Krettly en vaut cent. »

II

Le siége de Saint-Jean-d'Acre fournit à Krettly l'occasion de réparer dignement la faute qu'il avait commise. Les Turcs ayant fait prisonnier un bataillon de la 18e demi-brigade, forcèrent nos soldats à boucher la brèche que notre artillerie élargissait à chaque instant. Le général en chef, ne voulant pas tirer sur ses propres soldats, expédia un officier en parlementaire à la tour de Tantourah. Chose qui paraîtra incroyable, vingt et un officiers avaient été envoyés déjà et aucun d'eux n'était revenu ; le vingt-deuxième venait d'être tué en approchant de la tour, et personne ne se souciait plus de se charger du message pour le féroce Djezzar, lorsque Krettly vint s'offrir généreusement d'être le vingt-troisième parlementaire, se flattant d'être, non pas plus brave, mais moins malheureux que ceux qui l'avaient précédé.

Bonaparte fait remettre au trompette un de ces mouchoirs blancs, signe ordinaire que prend tout envoyé, de quelque nation qu'il soit, dans ces sortes de missions. Krettly s'avance en faisant flotter ce guidon improvisé qu'il avait attaché à l'extrémité d'une branche de palmier; puis, dès qu'il fut parvenu à portée de fusil, il se jeta à plat ventre et continua de ramper jusqu'au pied de la tour; là, il se leva et sonna la sommation ordinaire; mais, pour toute réponse, les Turcs font aussitôt sur lui une effroyable décharge qui coupe en deux la branche de palmier qu'il tient à la main, et qui perce son guidon de tant de balles qu'il ressemble à une dentelle. Après une telle réception, Krettly comprend de reste que les Turcs ne veulent pas entrer en pourparler avec lui, et, sans perdre de temps à en chercher la raison diplomatique, il ramasse un caillou, coupe avec son sabre le cordon de sa trompette, roule la pierre dans la lettre que le général en chef lui a remise pour Djezzar, lie le tout ensem-

ble et le lance aux maugrabins qui, sur le rempart, sont restés tout ébahis de tant de sang-froid et de témérité.

En revenant, Krettly rencontra Eugène Beauharnais, seul et blessé à la tête par un éclat d'obus. Pour faciliter à son commandant la descente du boyau de la tranchée, le trompette lui offrit son bras, que celui-ci accepta.

« Je te connais déjà de nom, lui dit Eugène, j'aime les soldats aussi résolus que toi.

— Mon commandant, répond Krettly avec modestie, ce que vous me faites l'honneur de me dire me flatte d'autant plus, qu'en fait de bravoure et de résolution, vous vous y connaissez; vous n'êtes pas non plus de ces traînards qui ont toujours des *engelures aux yeux* [1].»

A dater de ce jour, le fils de Joséphine accorda à Krettly une bienveillance, nous dirons même une amitié, dont il lui donna par la suite les plus touchants témoignages.

A peine le trompette avait-il quitté son commandant, que les soldats de la tranchée le conduisirent en triomphe à la tente du général Verdier, qui le félicita et l'engagea à aller en personne rendre compte de sa mission au général en chef.

Napoléon était à table quand Krettly entra dans sa tente. Après avoir exprimé à son parlementaire toute sa satisfaction, il emplit lui-même un verre de vin de Chypre, et l'offrant au trompette :

— Tiens, bois cela, *Bamboche*, lui dit-il en souriant. Une politesse en vaut une autre, ajouta-t-il en se rappelant l'aragui du désert. Maintenant nous sommes quittes.»

Bonaparte abandonna un instant le siége de Saint-Jean-d'Acre pour aller, dans la vallée de Josaphat, au secours de Kléber et de Junot, qui étaient bloqués, malgré la victoire éclatante que ce dernier venait de remporter. A peine arrivé sur le champ de bataille

[1] Il est présumable que Krettly faisait ici allusion aux nombreuses ophthalmies qui firent tant d'aveugles en Egypte.

de Mont-Thabor, Krettly aperçut l'adjudant-major Dalhmann entouré par un groupe de mamelucks, et prêt à succomber sous leurs coups. Il s'élance pour le délivrer, reçoit au même instant un coup de lance et deux coups de feu. Tout couvert de sang, il sabre les mamelucks qui le pressent, et parvient à dégager son capitaine.

Le trompette tournait bride pour aller rejoindre son peloton, lorsqu'il s'aperçut qu'il était poursuivi par un mameluck qui semblait acharné après lui. Malgré sa fatigue et ses blessures, Krettly s'arrêta pour faire face à ce nouvel ennemi; il pare un coup de taille, et son sabre est coupé un peu au-dessous de la poignée par le damas du Turc ; mais prompt comme l'éclair, Krettly se jette à corps perdu sur lui, le saisit à la barbe, et, par un effort inouï, le renversant sur la croupe de son cheval, lui brise le crâne avec la crosse de son pistolet, seule arme qui lui restait. Un sabre d'honneur, donné par Bonaparte au brave trompette, fut la récompense de ce fait d'armes.

De retour devant Saint-Jean-d'Acre, Krettly fut envoyé en parlementaire vers le commodore anglais Sidney Smith, à bord du vaisseau amiral. Le métier de trompette a quelquefois cela de bon ou de mauvais qu'il tient tout à la fois au champ de bataille et à la diplomatie militaire. Sidney Smith, à la manière de certains héros d'Homère, lesquels n'aimaient rien tant, après un rude assaut donné à la ville de Priam, que de faire rôtir un quartier de bœuf, régala Krettly d'une tranche énorme de rosbeef, qui était encore fumant sur la table du commodore, pour aider le trompette à passer le temps qu'il allait mettre à répondre à la missive de Bonaparte. Quand l'un eut achevé sa part du rosbeef et l'autre sa lettre, ils se retrouvèrent sur le pont du vaisseau. L'élégance de l'uniforme du trompette ayant attiré l'attention du commodore, ce dernier lui demanda c urtoisement et en s'exprimant en bon français à quel corps de l'armée française il appartenait.

« Aux guides du général en chef Bonaparte, répondit Krettly.

— Vous êtes de fiers sabreurs ! reprit Sidney Smith en souriant,

puis, s'adressant aussi à l'officier qui avait accompagné Krettly : Messieurs, ajouta-t-il, votre armée est brave et intrépide ; mais il paraît que vous manquez de projectiles, puisque vous venez manœuvrer autour de nous pour nous forcer à tirer sur vos soldats, afin qu'ils puissent ramasser nos boulets et nous les envoyer ensuite.

— En ce cas, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, répliqua Krettly. Ce n'est qu'un emprunt que nous vous faisons. »

La réflexion fit sourire le commodore, qui congédia les deux diplomates avec beaucoup de politesse.

Bonaparte leva le siége de Saint-Jean-d'Acre pour rentrer en Égypte en suivant la route du Caire. Arrivé sur le rivage de Gazan, Krettly aperçoit une caravane de chameaux ; il s'élance avec son chef d'escadron sur la caravane. Deux Arabes veulent leur barrer le passage; d'un coup de revers Krettly décolle la tête du premier, et d'un coup de pointe traverse de part en part le corps du second. Les chameaux étaient conquis.

A la bataille d'Aboukir, Krettly devait donner une preuve éclatante de ce courage et de cette humanité qui distinguent les soldats français et les placent au-dessus des autres soldats de l'Europe. A peine Krettly, le sabre au poing, commençait à *fonctionner* sur le champ de bataille, qu'il entend les cris :

« A moi !... à mon secours !...»

Le trompette regarde autour de lui et aperçoit au loin un maréchal-des-logis du 3e régiment de dragons qui, déjà grièvement blessé, va succomber sous le cimeterre de deux Turcs. « Ah ! *savoyards!* cria-t-il aux Turcs avec indignation, il faut vous mettre deux contre un pour essayer de nous vaincre!... Attendez, attendez ! il ne s'agit que de mettre la partie égale pour vous prouver que vous n'êtes que des paltoquets du désert ! » Et en parlant ainsi, Krettly s'était élancé, avait tué un des Turcs et avait mis l'autre en fuite. Le sous-officier de dragons était tombé de faiblesse ; il fallait l'enlever de cette place où il était exposé aux ricochets des boulets. Krettly le prit dans ses bras, le posa en travers sur son cheval et le

porta à l'ambulance pour le faire panser. En attendant que vînt son tour, il adossa le blessé à un palmier, et s'adressant à un chirurgien qui, l'habit bas et les manches de chemise retroussées, mettait un peu en ordre les instruments de sa trousse, il le pria d'extirper au plus vite la balle que le dragon avait reçue dans la poitrine. Le chirurgien, l'esprit occupé sans doute de blessures plus graves, ne répondit pas.

« Allons, citoyen Esculape, dit Krettly qui était quelque peu clerc en mythologie, que ce soit celui-là ou un autre, n'importe! Ils sont tous Français, et plus ou moins endommagés. Je n'ai pas rapporté du champ de bataille ce dragon encore vivant pour le voir tourner de l'œil en votre présence comme un rat du Nil. Le temps presse; travaillez sur cet homme-là.

— Eh! que voulez-vous que je lui fasse! reprit le chirurgien d'un ton d'humeur, je n'ai seulement pas de linge.

— Parbleu! qu'à cela ne tienne! répliqua Krettly déjà mécontent de l'espèce d'insouciance que le chirurgien avait témoignée pour le blessé, je vais vous donner de quoi faire de la charpie. »

Et saisissant une des manches de chemise du chirurgien, il l'arracha et la lui présenta, en ajoutant avec tranquillité :

« Voilà pour servir d'appareil; si une seule ne suffit pas, je vous prendrai l'autre pour faire une compresse. »

Le chirurgien, furieux, allait répondre et se fâcher, lorsqu'un boulet de gros calibre, parti de l'escadre turco-anglaise, vint en ricochant au pied du palmier les couvrir d'une pluie de sable et se loger dans le corps d'un Turc qui gisait étendu à quelques pas de là.

« *Excusez*, dit Krettly en désignant le cadavre du Turc horriblement mutilé, ce *paroissien-là* ne se plaindra pas à vous du locataire qui vient d'entrer chez lui si brutalement! »

Après avoir pansé le dragon, le chirurgien et Krettly le mirent à l'abri des boulets, et ce dernier remonta à cheval pour retourner son régiment.

« Votre nom?... votre nom?... demanda d'une voix éteinte le blessé à son libérateur qu'il voyait s'éloigner.

— Krettly, brigadier-trompette des guides, connu avantageusement. »

Dans ce moment, le général en chef prescrivait aux 32e et 18e demi-brigades un de ces mouvements bizarres qui, avec lui, ont tant de fois décidé du sort d'une bataille, et, par une charge de cavalerie exécutée entre ses propres feux et ceux de l'ennemi, séparait les Turcs de leur flotte en les mettant dans l'impossibilité d'échapper. Cette périlleuse manœuvre, dirigée par Bonaparte en personne, détermina le succès de la journée; mais presque tous les guides qui lui servaient d'escorte furent tués ou blessés. Krettly traversa le camp des Turcs au moment même où le pacha, stupéfait de tant de hardiesse, sortait de sa tente. Ce dernier tira au trompette un coup de pistolet à bout portant qui lui enleva une de ses nattes.

« Ah! Mamamouchi de malheur! s'écria Krettly en faisant le moulinet avec son sabre; tu ne cries seulement pas gare!... Attends un peu! » Et sans donner au pacha le temps d'armer son second pistolet, Krettly appliqua sur la tête de ce chef un si furieux coup de sabre que son turban fut séparé en deux, et qu'il lui grava sur le front la motié d'une croix de Saint-André. Le sang aveuglait le Turc, et il ne fut pas difficile au trompette de le faire prisonnier. Il le conduisit lui-même au général en chef. Chemin faisant, le pacha lui fit signe de prendre l'étoile et le croissant d'or qui brillaient sur son turban. Krettly remit religieusement ces deux objets à Bonaparte, qui lui dit :

« Je prends le croissant. Toi, Bamboche, garde l'étoile, elle pourra te servir un jour. »

Krettly a gardé précieusement cette relique, qu'il possède encore à l'heure où nous écrivons.

Le lendemain de la bataille, Krettly parcourut tous les hôpitaux pour retrouver le jeune maréchal-des-logis de dragons à qui il avait sauvé la vie. Après bien des courses il finit par le découvrir. Il était

dans un état aussi satisfaisant que la gravité de ses blessures pouvait le permettre ; mais il ne possédait pas une obole. Krettly partagea sa bourse avec lui, et, par la même raison que le blessé lui avait demandé son nom la veille, il voulut savoir le sien.

« Je me nomme Carrière, lui dit-il, maréchal-des-logis au 3e dragons.

— Eh bien ! mon cher Carrière, si, comme je l'espère, nous ne laissons pas nos os ici, et si nous revoyons la France, nous nous retrouverons. »

Ces paroles étaient une sorte de prédiction qui devait se réaliser quarante ans plus tard. Ces deux braves, qui s'étaient quittés un matin dans les déserts de l'Égypte, se retrouvèrent un soir au *Théâtre de la Gaîté*. Mais n'anticipons pas sur les événements.

En arrivant au Caire, Bonaparte fut salué avec enthousiasme par la population égyptienne ; mais il ne resta pas longtemps dans cette capitale : il avait pressenti que de hautes destinées l'attendaient en Europe, et comme on ne laisse pas en arrière des soldats tels que Krettly, le général en chef, en quittant l'Égypte, le fit monter sur le même bâtiment que lui. Arrivé à Fréjus après une traversée périlleuse, Bonaparte partit en poste pour Paris, où l'attendait le 18 brumaire. Quant à Krettly et à ses compagnons, ils vinrent plus tard habiter la caserne de Babylone, non plus comme guides du général Bonaparte, mais bien comme *garde* du premier consul, corps privilégié que jalousaient tous les autres corps de l'armée.

Un jour que Krettly causait à la porte du quartier avec quelques-uns de ses camarades, sous-officiers comme lui, plusieurs maîtres d'armes s'approchèrent en lui demandant d'un ton arrogant à parler à ceux de leurs *collègues* qui appartenaient au régiment, c'est-à-dire aux maîtres d'armes des guides.

« Ils sont morts en Égypte, leur répondit le trompette en les toisant d'un mauvais œil, car il avait jugé tout d'abord où ces ferrailleurs voulaient en venir.

— Mais, trompette, reprit l'un d'eux en retroussant sa mousta-

che en véritable casseur de fleurets, vous devez en avoir quelques-uns ou se disant *tels,* parmi vous? »

Sur la réponse négative de Krettly, les maîtres d'armes laissèrent si clairement deviner l'intention qu'ils avaient d'engager une mauvaise querelle, que le trompette, impatienté de leur ténacité, leur dit :

« Eh bien! messieurs, entrez, bouchez-vous les yeux, mettez la main sur le premier venu d'entre nous, et vous trouverez un lapin qui vous prouvera que si les prévôts sont restés en Égypte, tous les bons sabreurs n'y ont pas laissé leurs os!

— Alors je mets la main sur toi! s'écria celui qui déjà l'avait interpellé.

— C'est ce qui pouvait vous arriver de plus flatteur, reprit Krettly, et vous tombez avec moi comme *le dieu Mars* en carême. Marchons! »

Chacun des maîtres d'armes ayant fait choix d'un champion, on se rendit sur le terrain, où l'on mit le sabre à la main, et en quelques minutes onze de ces maîtres d'armes furent mis hors de combat.

Deux jours après, de nouvelles provocations étaient adressées aux chasseurs de la garde du Premier Consul : on les défiait d'oser se rendre au Champ-de-Mars. Malgré la défense expresse de leurs chefs, beaucoup répondirent au défi, et, sans se donner le temps de s'expliquer, plus de cent cinquante hommes mirent le sabre à la main et se battirent en ligne. Cette bataille rangée commençait à devenir des plus meurtrières pour les deux partis, lorsque tout à coup parut le général Lefèvre, alors commandant de Paris, qui, sans doute, avait été prévenu, car il arriva à la tête d'un escadron de dragons qui se mit à charger indistinctement provocateurs et provoqués. Lefèvre n'avait pas cru trouver de meilleur moyen pour rétablir l'ordre et faire rentrer chacun dans le devoir. Plusieurs régiments quittèrent immédiatement Paris, et ces querelles de corps finirent faute de querelleurs.

Eugène Beauharnais, colonel des guides, ayant appris que son

protégé Krettly s'était trouvé dans toutes ces rencontres, le fit appeler pour lui adresser de justes reproches.

« Je déteste les spadassins», lui dit-il. Le trompette chercha à se justifier, en prouvant à son colonel que lui et ses camarades n'avaient fait que se maintenir dans les bornes d'une légitime défense.

« Eh bien! reprit Eugène d'un ton qui ne permettait plus de réplique, je ne veux pas que pareil scandale se renouvelle parmi vous. Quant à toi, si tu continues ce métier, je fais mettre dans le fourreau de ton sabre une lame de bois. »

Cette idée sembla originale à Krettly, qui répondit en souriant : « Eh bien! mon colonel, il y aura encore moyen d'épousseter les habits de ceux qui cherchent des taches sur les nôtres. »

Quelques jours après cette scène, à la suite d'une de ces collisions sanglantes qui avaient porté le deuil dans les régiments, Krettly se trouvait attablé avec le tambour-major d'un régiment de ligne et plusieurs de ses camarades dans une des guinguettes qui avoisinaient alors l'École-Militaire, et, le verre à la main, ratifiait de nouveau le traité de paix qui avait été juré. Ce tambour-major, d'une taille colossale, avait plusieurs fois essayé, mais inutilement, en sa qualité de maître d'armes, de *tâter* le trompette-major des guides, dont la réputation dans l'art de l'escrime était faite depuis longtemps. Krettly n'avait répondu aux provocations du tambour-major que par des quolibets.

« Ma foi, trompette, lui avait dit le tambour-major en frisant sa moustache du bout des doigts, il est fort avantageux pour vous de n'être pas tombé sous ma main l'autre jour, parce que je vous eusse tué infailliblement, ce qui m'aurait causé un sensible déplaisir, attendu que vous m'avez l'air peu susceptible. »

A ces mots, Krettly regarda fixement l'interlocuteur, et lui dit d'un air narquois :

« Allons donc, major! croyez-vous que j'eusse eu peur de vous! C'est moi, au contraire, qui vous eusse *descendu*, ce qui m'aurait

fait tant soit peu de chagrin, parce que vous n'auriez point perdu les rafraîchissements d'aujourd'hui. A votre santé, major. »

Et Krettly présenta son verre.

« Toi?... s'écria aussitôt le maître d'armes en changeant subitement de ton et de manières, et en posant son verre sur la table pour ne pas trinquer.

— Oui, moi, reprit Krettly avec calme. Vois-tu, quoique tu sois bien grand, je te *flanquerais* dans cette bouteille, toi et ta canne. »

A ces mots, le tambour-major exaspéré se dressa de toute sa hauteur; mais, se ravisant tout à coup, il prit une bouteille, et, la posant avec violence devant Krettly toujours impassible :

« Eh bien! s'écrie-t-il hors de lui, *flanque*-moi donc dans celle-là!... »

Krettly, sans s'émouvoir, prit la bouteille, la leva jusqu'à hauteur de l'œil, la pencha horizontalement, et, la mettant ensuite sur la table :

« Je ne veux pas, dit-il froidement ; elle est vide, et tu t'y *embêterais* trop... A votre santé, major! »

Un éclat de rire accueillit ces paroles et mit fin à la provocation du maître d'armes, qui consentit, non sans peine, à trinquer avec le trompette des guides.

Maintenant, suivons Krettly dans cette belle campagne qui devait se terminer par la mémorable bataille de Marengo.

III

Notre récit a suivi Krettly à Marengo. Or, dès le commencement de la bataille, l'intrépide trompette tua de sa main un officier autrichien qui essayait de lui barrer le passage au moment où il allait porter l'ordre au 8e dragons de s'avancer sur la colonne autrichienne. A son retour un boulet de canon coupa son plumet; mais Krettly ne s'arrêta pas longtemps à de telles bagatelles, et se ran-

gea bientôt à son escadron, près duquel se tenait le Premier Consul avec une partie de son état-major.

« Eh bien! *Bamboche*, lui demanda Bonaparte en le voyant arriver, tu n'as rien *attrapé* en route?

— Au contraire, mon général, j'ai un plumet de moins; mais si pour m'indemniser, vous voulez me permettre d'aller enlever les pièces qui m'ont joué ce tour-là, ce ne sera pas long. »

Napoléon regarda fixement le trompette.

« Toujours le même! dit-il.

— Général, permettez-vous? répéta Krettly en faisant passer lestement sa trompette sur son épaule.

— Non! ce serait trop de témérité.

— De la témérité! mon général. Soit; mais donnez-moi seulement la moitié d'un piquet, et les pièces sont à vous : c'est à prendre ou à laisser. »

Bonaparte, qui d'abord avait refusé, consentit après avoir réfléchi un moment.

« Eh bien, essaye donc, lui dit-il.

— Camarades! s'écria Krettly, c'est en fourrageurs qu'il faut charger! En avant! suivez-moi! »

En moins de dix minutes le trompette, à la tête de ses vingt hommes, avait sabré, culbuté, mis en fuite les canonniers autrichiens et ramené leurs pièces.

Ce fait d'armes valut à Krettly une trompette d'honneur en argent.

Après cette mémorable journée de Marengo, Krettly revint à Paris en qualité de trompette-major des chasseurs de la garde des consuls. Il y devint amoureux d'une belle et timide jeune fille qu'il jura d'épouser, sans songer pour cela à divorcer avec son rude et glorieux métier. La première fois qu'il se hasarda à parler de ses projets de mariage à son ancien commandant, Eugène Beauharnais, qui venait d'être nommé colonel des chasseurs consulaires, celui-ci se mit à rire.

« Y songes-tu, mon brave? lui dit-il. Un gaillard tel que toi ne doit avoir pour femme que la lame de son sabre, et pour belle-mère que la patrie.

— Mais, mon colonel., j'épouse Mlle Touzin ; et il me semble que l'idée n'est pas aussi bouffonne que vous le supposez.

— Mademoiselle Touzin !... dit Eugène avec étonnement. Elle t'aime donc?

— Mais..... *un peu*, répliqua Krettly, en remontant le col de sa cravate noire d'un air vainqueur. »

La jeune personne était fille de M. Touzin , jadis carrossier du vicomte de Beauharnais, père d'Eugène. Cette circonstance fit cesser toute nouvelle objection. Krettly se maria le 9 ventôse an X. Eugène fut le parrain de son premier-né.

Krettly fit ensuite la campagne d'Allemagne de 1805, et se distingua brillamment à Austerlitz.

L'Empereur était à la tête de sa réserve, commandée par le général Oudinot, lorsqu'il vit que deux de ses brigades, entraînées par trop d'ardeur, étaient prises à revers par toute la garde impériale russe. Napoléon détacha aussitôt son régiment des guides et ses grenadiers à cheval pour leur porter secours. Krettly sonne la charge, et cette cavalerie d'élite fond sur la garde impériale russe, qui bientôt est mise en déroute ; mais à peine le trompette avait-il repris haleine, qu'il aperçut à quelques pas de lui son commandant Daumesnil (celui qui depuis fut gouverneur de Vincennes), entouré d'une douzaine de grenadiers russes, au milieu desquels il se défend avec courage, mais sans espoir. Krettly s'élance, renverse les uns, bouscule les autres, blesse ceux-ci, tue ceux-là et parvient à dégager Daumesnil. Au même instant, un Russe, plus acharné que les autres, saisit la trompette de Krettly et s'y cramponne d'une main vigoureuse afin de le renverser. Krettly lui abat le poignet d'un coup de sabre, et la main du Russe, comme celle d'un autre Cinégyre, reste crispée à l'instrument. Le commandant Daumesnil

était sauvé, mais son libérateur était criblé de contusions et de blessures.

Krettly savait juger au premier coup d'œil toutes les conséquences d'un mouvement bien ou mal combiné. Dans une circonstance décisive, il prévient le colonel Morland du danger qu'il y avait pour lui à exécuter une charge sur une division russe formée en carré, et au centre de laquelle étaient placées quatre pièces de canon prêtes à faire feu.

« Ah bah! dit sèchement le colonel, vous perdez la tête : sonnez la charge ! »

Le régiment s'ébranle ; mais, ainsi que Krettly l'a prévu, quatre coups de canon chargés à mitraille partent à la fois ; une partie de l'état-major du régiment tombe, et le brave Morland, qui le matin même avait été fait général, paye de sa vie le tort d'avoir négligé l'avis du simple trompette-major. Le lieutenant-colonel Dalhman prit aussitôt le commandement du régiment. Une seconde charge s'exécute; on pénètre dans le carré russe, et Krettly, à la tête de ses deux pelotons de trompettes, se rue avec tant d'impétuosité sur les canonniers ennemis, que les pièces sont enlevées. Huit des trompettes qui le suivirent reçurent après ce glorieux coup de main la croix de la Légion-d'Honneur.

Krettly avait à peine essuyé son sabre à la crinière de son cheval, qu'il vit s'avancer le corps des gardes-nobles russes. Le colonel de ce régiment avait reconnu de loin le maréchal Bessières en observation, et il dirigeait rapidement son cheval vers lui pour le provoquer en combat singulier; mais Krettly a deviné l'intention du Russe et s'est porté près du maréchal, qui a déjà mis l'épée à la main.

«Monseigneur, s'écrie Krettly, ce n'est pas à vous de faire le coup de sabre avec cet homme; c'est trop peu qu'un tel adversaire : je m'en charge, moi !

— Je ne veux pas! » répond avec vivacité Bessières en se mettant en garde pour se défendre.

Mais déjà le trompette est en face du colosse russe et semble le

défier. Celui-ci, plein de dépit de se voir enlever l'adversaire qu'il cherchait, se précipite avec furie sur Krettly, fort étonné de l'entendre prononcer ces mots très-distinctement en français.

« Eh bien, *tape* donc, drôle, si tu l'oses et si tu t'en sens le courage ! Seulement gare à ton cou !

— Oh ! oh ! grand Cosaque, réplique le trompette à voix basse, si tu lèves le bras, tu es perdu. »

Au même instant le colonel lui porte un coup qui devait être mortel.

« Hop ! fait Krettly en relevant le sabre du Russe, en même temps que par une savante riposte il lui plonge le sien dans la poitrine S'étant emparé du cheval de son ennemi vaincu, il le donna un moment après au colonel Desmichels (aujourd'hui lieutenant-général en Afrique) qui venait de perdre le sien.

Le trompette-major trouva dans le porte-manteau du colonel russe une magnifique paire de rasoirs dont il se sert encore maintenant, et, à ce sujet, il n'y a pas longtemps qu'il nous disait avec gaieté en se caressant le menton :

« J'éprouve chaque matin un plaisir que je ne saurais exprimer à me faire la barbe avec les rasoirs de celui qui croyait si bien me *faire la queue.* »

Quelques jours après, le grade de lieutenant en second aux chasseurs de la vieille garde (les guides) fut accordé à Krettly. Son brevet est daté de Schœnbrunn, le 2 nivôse an XIV, et signé de l'Empereur.

L'année suivante, la campagne de Pologne fournit à Krettly une nouvelle occasion de prouver son dévouement et son intrépidité. C'était quelques jours avant la sanglante bataille d'Eylau ; Napoléon était à Landsberg. De tous les officiers qu'il avait dépêchés au maréchal Lannes, dont le corps d'armée se trouvait éloigné de plus de cent lieues du quartier-général impérial, aucun n'était revenu. Il commençait à concevoir de sérieuses inquiétudes, lorsqu'il fit appeler le général Corbineau pour lui demander un officier de ses chas-

seurs à cheval dont il connût parfaitement le courage et la *résolution*.

« J'ai, lui dit-il, une mission importante et périlleuse à lui confier. »

Le général se disposait à aller chercher l'homme qu'il fallait, lorsque Napoléon aperçoit Krettly qui, ce jour-là, était de piquet auprès de lui. Il rappelle Corbineau :

« Général, ne vous mettez pas davantage en quête, j'ai mon affaire : allez chercher le lieutenant Krettly, qui se promène là-bas en soufflant dans ses doigts. Il n'aura pas froid tout à l'heure. »

Tandis que le général s'acquitte de sa commission, l'Empereur s'asseoit et écrit un ordre. Corbineau revient bientôt suivi de Krettly.

« Ah ! ah ! te voilà ! dit Napoléon.

— Oui, sire.

— Je suis bien aise de te voir, ajouta-t-il en pliant sa dépêche. »

Puis le regardant fixement en lui donnant le papier.

« Puisque tu n'as rien à faire, ajouta-t-il, tu vas partir et te rendre au corps d'armée que commande le maréchal Lannes. La route est longue et difficile, je t'en préviens... Il me faut absolument une réponse. Allons, pars!

— Vous l'aurez, sire, répond Krettly en cachant la dépêche dans la manche de sa pelisse.

— Que fais-tu ? lui demande Napoléon, qui a observé ce mouvement. Si tu étais pris?... »

Krettly qui a deviné la pensée de l'Empereur, car, dans ces sortes d'occasions, ses yeux en disaient plus que ses paroles, lui répond avec tranquillité :

« Sire, cette lettre ne sera jamais lue par un ennemi de votre majesté, je vous en donne ma parole d'officier. *Je vous en fais mon billet.*

— Cependant, répliqua l'Empereur, il peut arriver qu'on la prenne... et toi aussi, ajouta-t-il à voix basse.

— On ne me la prendrait pas, sire, parce que je la mangerais auparavant.

— Mais, monsieur l'entêté, répliqua encore Napoléon, si vous êtes tué *auparavant?*

— On ne me tue jamais, moi! votre majesté le sait bien. »

A ces mots, Napoléon frappa familièrement sur l'épaule du lieutenant :

« Bien, mon brave! Je réponds de toi, tu ne seras pas tué; à mon tour *je t'en fais mon billet.* Cependant je veux qu'après avoir mangé ma dépêche tu puisses encore faire ma commission. »

L'Empereur lui expliqua alors le contenu de cet ordre, et pour mieux en graver le texte dans sa mémoire il le lui fit répéter mot pour mot.

« Maintenant, reprit-il, pars; de l'adresse, du courage, et tu reviendras. Je te le prédis. »

Krettly crut à la prédiction, car jamais les paroles de Napoléon ne l'avaient trompé.

Son voyage fut heureux jusqu'à Pultusk. Arrivé là, il pénétra dans la forêt pour gagner plus vite Ostrolenka où se trouvait le corps d'armée du maréchal Lannes, et il fut assailli par une nuée de Cosaques qui lui causèrent quelque inquiétude; mais, se fiant au pronostic de l'Empereur, il prit indifféremment la première route qui s'offrit à lui, et eut assez de chance pour rencontrer la bonne et arriver sain et sauf auprès du général Savary, qui avait remplacé dans son commandement le maréchal grièvement blessé. Krettly avait fait d'un trait cent trente-une lieues de pays.

Après avoir remis à Savary l'ordre dont il était porteur, il repartit aussitôt, en emmenant avec lui le colonel Rosé du 88e de ligne, qui avait sauvé son aigle pendant que ses malheureux soldats périssaient au milieu d'un marais de la Pologne, et qui venait d'être appelé par l'Empereur au commandement d'un régiment de la garde. En passant près d'un petit village où une ambulance avait été établie, ils trouvèrent devant la porte d'entrée deux gendarmes étendus par terre et dont les corps étaient encore tièdes. Dans l'intérieur, l'administration entière avait été égorgée; tous les malades ou blessés

avaient été jetés par les fenêtres, et les chirurgiens assassinés sur le corps des mourants. Cet affreux massacre était l'œuvre d'un corps de Cosaques réguliers qui venait de passer.

Les deux voyageurs, le cœur navré, continuèrent leur route; mais, arrivés à quelque distance de Lansberg, ils aperçurent au loin le grand parc d'artillerie qui, avec la brigade d'escorte, occupait plus de deux lieues d'étendue et leur barrait la route. A cette vue, l'inquiétude s'empara de Krettly. Craignant de se laisser devancer par l'aide de camp que de son côté Savary avait dû expédier à l'Empereur, il quitte le colonel Rosé, lui laisse le traîneau, s'élance sur un petit cheval polonais sans selle et qui n'a pour guide qu'un filet, part au grand galop et passe au milieu des soldats du train en criant à tue-tête : Gare!... gare!... Place pour les dépêches de l'Empereur!» Ceux-ci ne se dérangent pas assez vite au gré de son impatience, il les bouscule, fait sauter son cheval par-dessus un obusier et poursuit sa route. A peine a-t-il fait une lieue de ce train, que sa monture s'abat. Il en achète aussitôt une autre, car les chevaux de prise ne manquent jamais sur les routes qu'une troupe victorieuse a parcourues. Cette seconde monture s'abat aussitôt de fatigue comme la première. Cinq autres ont successivement le même sort. Enfin, il arrive dans les plaines d'Eylau où il sait que l'Empereur doit se trouver, l'aperçoit entouré de son état-major, et se présente devant lui.

« Que me veut cet homme? »

Telle fut la brusque exclamation de Napoléon à la vue de son messager qu'il est impossible de reconnaître. Krettly avait un colback sur la tête, un vieux carrick sur le dos, un sabre à son côté, et des pistolets passés dans un mouchoir qui lui servait de ceinture. Les longs cheveux de cette queue que les chasseurs seuls de la garde avaient conservée flottaient épars sur ses épaules et sur sa poitrine, et lui donnaient un aspect sauvage; ajoutez à cela qu'il était couvert de neige, et que sa chevelure ainsi que ses longues moustaches rousses étaient parsemées de petites perles congelées par le froid.

Krettly, ayant repris haleine, se fit reconnaître.

« Ah ! c'est toi ! s'écria l'Empereur. Eh bien ! me rapportes-tu des nouvelles ?

— Oui, sire, répond Krettly en lui tendant la lettre de Savary. »

Napoléon brise le cachet, déplie la dépêche et la parcourt rapidement des yeux. Au fur et à mesure qu'il lit son front se déride, et dès qu'il a fini :

« Ah ! ah ! il était temps », dit-il, comme délivré de la crainte d'un immense danger.

Puis se retournant avec vivacité, en faisant un geste de la main aux officiers de son état-major, il leur dit avec douceur :

« Messieurs, un peu en arrière, je vous prie. »

Tous s'étant éloignés, il se rapprocha de Krettly.

« Maintenant, lui demanda-t-il en baissant la voix, conte-moi comment tout cela s'est passé, et sois bref. »

Celui-ci raconta à l'Empereur toutes les particularités de son voyage, sans oublier l'épisode de l'hôpital. Pendant ce dernier récit, Napoléon parut en proie à une vive agitation, puis, la narration achevée, il le congédia en lui disant après avoir passé l'index sur sa bouche.

« Surtout je te défends de parler à qui que ce soit de ce que tu as vu à l'ambulance. Va rejoindre ton escadron, ajouta-t-il, en lui tirant sa moustache qui était réduite à l'état de glaçon, je suis content de toi. »

A peine Krettly avait-il fait cinquante pas qu'il rencontra Berthier et Bessières.

« Eh bien ! quelle nouvelle ? lui demanda ce dernier, en dégageant doucement le bras que le prince avait passé sous le sien. »

A cette question le lieutenant se trouva fort embarrassé. Il n'y avait cependant pas à balancer.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur m'a cousu la bouche.

— Ah ! c'est différent. Je comprends. C'est bien.

— Monsieur le maréchal, reprit Krettly, votre excellence daignerait-elle m'apprendre où je trouverai mon régiment?»

Berthier, qui s'était approché, le lui indiqua ; et comme Krettly le saluait pour le remercier de ce renseignement, Berthier s'aperçut qu'il n'avait pas de monture.

« Est-ce que vous avez perdu votre cheval? lui demanda-t-il en faisant signe à un piqueur. Je vais vous en prêter un des miens. » Puis, remarquant également que ses pistolets étaient couverts de neige, le prince ajouta : Vous prendrez les pistolets que vous trouverez dans les fontes de la selle ; je désire que vous les conserviez en souvenir de l'estime que j'ai pour vous, persuadé d'ailleurs que vous vous en servirez parfaitement à la première occasion. »

Krettly ne tarda pas à en faire un bon usage, car à peine avait-il eu le temps de se mettre en tenue et de prendre le commandement de son peloton, que déjà l'affaire s'était engagée sur tous les points à la fois.

On était au 8 février 1807, jour de sanglante mémoire. La neige n'avait pas cessé de tomber à gros flocons depuis le matin. A midi, elle était devenue si épaisse que les chefs de corps pouvaient à peine distinguer les manœuvres de l'ennemi. Plusieurs de nos régiments, emportés par leur ardeur au milieu des bataillons russes, combattaient corps à corps. Sur ces entrefaites, Napoléon fait donner au maréchal Bessières l'ordre de charger avec ses chasseurs à cheval, et avec les mamelucks et les grenadiers à cheval de sa garde, un carré formidable qu'avaient formé les Russes. La charge s'exécuta : ce carré en cachait un autre qui était au centre, et le régiment des chasseurs fut forcé, momentanément, de battre en retraite ; mais, en se repliant, il trouva tout à coup devant lui dix-huit pièces d'artillerie qui commencèrent à le foudroyer. Le danger était imminent : le général Daumesnil, qui commandait les chasseurs de la garde, accourt... Il aperçoit Krettly occupé à rallier son peloton, et s'écrie : « A moi, Krettly!... Aux pièces ! en avant ! »

En entendant la voix de son colonel, le brave lieutenant com-

prend sa pensee ; il s'élance, ce qui reste de son escadron le suit : ils fondent sur les pièces, sabrent les canonniers ; d'un coup de pistolet Krettly étend mort le commandant de la batterie ; il continue de frapper tout ce qui se présente, et bientôt les dix-huit pièces d'artillerie sont prises et amenées en triomphe.

Cependant cette horrible boucherie, qu'on appelle la bataille d'Eylau, n'avait donné la victoire ni aux Français ni aux Russes ; des torrents de sang avaient coulé sans utilité et sans résultat. Napoléon récompensa ceux de ses soldats qui s'étaient distingués, et lorsque Berthier mit sous ses yeux le rapport circonstancié des faits d'armes et des actions d'éclat dont cette journée avait été remplie, qu'il vit inscrit un des premiers sur la liste de ceux qui avaient droit à ses faveurs le nom de Krettly, il s'écria :

« Quel courage ont ces hommes-là ! »

Huit jours après, l'ex-trompette-major recevait la lettre suivante :

« Eylau, le 16 février 1807.

« A M. Krettly, lieutenant en second aux chasseurs à cheval de la « garde impériale.

« Je vous préviens, monsieur, que l'Empereur, par décret de ce « jour, vous a nommé porte-étendard d'honneur, et lieutenant en « premier dans les chasseurs à cheval de sa garde. J'apprendrai avec « plaisir que cette nomination vous ait été agréable.

« Le prince de Neufchâtel, major-général, ministre de la guerre.

« Alexandre Berthier. »

« Ma foi ! c'est un grade que je n'aurai pas volé ! » dit Krettly en ne dissimulant pas la joie que ce nouvel avancement lui faisait éprouver.

Après la bataille de Friedland, Napoléon l'ayant rencontré sur le champ de bataille, lui fit signe d'approcher.

« Eh bien ! lui demanda-t-il en le prenant par le menton, as-tu fait des tiennes, hier ?

— Non, sire ; je me suis battu, voilà tout.

— C'est quelque chose ; mais mille autres en ont fait autant.

— Sire, votre majesté peut, sans crainte de se compromettre, en ajouter quelques-uns de plus. »

Napoléon se prit à sourire, et saisissant l'oreille du porte-étendard, qu'il tira un peu plus fort que d'habitude : « Allons, reprit-il, je suis content de toi : malheureusement je n'ai plus d'armes d'honneur ; vous avez tous épuisé mes fabriques. Je te donnerai quelque chose de moins glorieux, mais de plus solide, qui t'aidera à élever ta famille. »

En effet, l'Empereur lui assigna une rente de 500 francs, hypothéquée sur le *monte Napoleone.*

Pendant la conférence qui eut lieu sur le radeau du Niémen, où Napoléon et Alexandre traitèrent les affaires du monde, le maréchal Bessières fit partir trois détachements de chasseurs à cheval, pour se rendre à grandes journées à Dresde, par où l'Empereur devait passer à son retour de Tilsitt. Arrivé dans cette capitale de la Saxe, Krettly fut le premier officier que Napoléon y rencontra.

« Encore toi ! lui dit-il d'un air de satisfaction ; on te trouve donc partout ?

— Que voulez-vous, sire, vous nous avez accoutumés à voyager aussi vite que votre aigle. »

Krettly fut envoyé *en dépêche* de Dresde à Paris ; mais à peine avait-il revu les bords de la Seine, qu'une maladie aiguë s'empara de lui. L'homme qui avait échappé au cimeterre des mamelucks, à la mitraille des Autrichiens, des Russes et des Prussiens ; celui qui avait survécu à vingt blessures et aux fatigues de dix campagnes, cet homme faillit succomber dans son lit à un accès de fièvre. Pendant cette maladie, Napoléon s'étant informé plusieurs fois de l'état de sa santé, Krettly, dès qu'il put se soutenir, crut devoir aller aux

Tuileries remercier l'Empereur de sa bienveillante sollicitude, et lui demander un congé. A ce sujet, Napoléon lui dit avec aménité :

« Tu as besoin de repos, je le vois ; rétablis-toi donc entièrement, et rappelle-toi qu'une fois en bonne santé, si j'ai besoin de tes services, le congé que je t'accorde aujourd'hui n'est qu'un congé d'*attente.* »

Krettly n'en resta pas moins deux années entières dans un état de souffrance qui lui fit regretter maintes fois de n'être pas mort sur le champ de bataille. Enfin, ennuyé d'une inaction qui lui était plus fatale peut-être que l'état de marasme dans lequel il était tombé, il résolut de demander à l'Empereur une place qui fût en harmonie avec ses goûts et sa situation, et crut ne pouvoir choisir un meilleur emploi que celui de sous-inspecteur dans les eaux et forêts. L'idée d'une pétition est bientôt arrêtée dans sa tête ; il la rédige lui-même, et aborde laconiquement la question, parce qu'il sait mieux que personne que Napoléon n'aime pas les périphrases ; puis il attend que le moment favorable soit venu pour la lui remettre. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Krettly entend parler d'une partie de chasse que l'Empereur doit faire à Grosbois, chez le prince de Neufchâtel. Pour aller à ce château, il lui faut nécessairement passer par Choisy-le-Roi ; c'est dans ce bourg que l'ex-trompette-major ira l'attendre à cheval. En quittant le régiment, Krettly avait conservé *Fanny*, charmante petite jument d'origine arabe, qu'il avait élevée, et pour laquelle il avait un attachement tout particulier. Dans les courts instants de loisir que lui avait laissés le service militaire, il l'avait dressée à exécuter mille gentillesses. Entre autres talents, la jolie bête avait celui de saluer gracieusement en se cabrant de telle sorte, que Pellier et Beaucher se fussent montrés jaloux de son instructeur. Or, par une tiède matinée du mois de mai 1812, Krettly, monté sur sa jument, s'achemine vers Choisy-le-Roi. Tout, sur la route, lui semble avoir pris un air de fête.

« Bien certainement, se dit-il, l'Empereur doit passer par là av-

jourd'hui, car le temps est magnifique. » Parvenu aux premières maisons, il trouve un piquet de guides d'escorte qui le laisse passer, comme étant une ancienne connaissance ; mais, un peu plus loin, les gendarmes d'élite qui bordent la route lui font signe de s'arrêter. Au même instant des cris de *Vive l'Empereur!* se font entendre ; Krettly fait sentir l'éperon à *Fanny*, et celle-ci, redoublant d'ardeur, passe au triple galop au milieu des gendarmes, qui restent stupéfaits en entendant ce terrible coureur s'écrier d'une voix de Stentor :

« Vive l'Empereur ! Enfoncés, messieurs les gendarmes! »

L'ex-trompette-major arrive ainsi jusque devant la voiture de Napoléon, de l'intérieur de laquelle le grand-écuyer Caulincourt donnait l'ordre aux postillons d'arrêter, présumant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Krettly profite de ce temps d'arrêt, et, se plaçant en face de la portière de la voiture : « Allons, *Fanny*, dit-il, saluez l'Empereur! » La jument obéit aussitôt, elle se cabre, agite gracieusement ses jambes de devant, et hennit d'une façon toute coquette.

« Qu'est-ce que cela ? s'écria Napoléon en mettant vivement la tête à la portière.

— Sire, un de vos anciens guides.

— Comment t'appelles-tu ? »

A cette interpellation inattendue, Krettly demeure interdit ; il ne peut croire que l'Empereur ait oublié son nom, ne songeant pas qu'il ne l'avait jamais vu qu'en tenue de soldat, et qu'en cet instant il s'offrait à ses regards vêtu d'un habit bourgeois et sans moustaches ; mais si Krettly fit promptement cette réflexion, le souvenir de son porteur de dépêches d'Eylau ne revint pas moins vite à la mémoire de l'Empereur, qui s'écria :

« Eh mais !... c'est mon pauvre Bamboche !

— Lui-même, sire.

— Sais-tu que tu as forcé la consigne, et que tu mériterais la salle de police ?

— C'est précisément ce que je viens vous demander, sire, la salle de police pour retraite. »

Krettly présenta alors son placet.

« Tu ne veux donc pas rester en repos! lui dit l'Empereur après avoir lu la demande.

— Pardon, sire ; mais je crains d'attraper la goutte.

— Toujours le même! reprit Napoléon. Allons, va pour une sous-inspection dans les eaux et forêts; tu vivras là tranquillement, avec les carpes et les lapins.

— Matelotte et gibelotte... ça rime », marmotta Krettly enchanté de la réception.

L'Empereur ayant signé la demande avec son crayon, la donna à Caulincourt en lui disant :

« Ecrivez en marge : Accordé dans les vingt-quatre heures. »

Puis reprenant le papier des mains du grand-écuyer pour le rendre lui-même au solliciteur :

« Es-tu content? lui demanda-t-il.

— Toujours, sire.

— Eh bien! au revoir. »

Et sur un signe de Napoléon, la voiture partit comme un trait.

Ils devaient en effet se revoir, mais dans des circonstances moins heureuses.

IV

Huit jours après son entrevue avec l'Empereur, Krettly recevait sa nomination de garde-général des eaux et forêts à Montélimart. Cette nouvelle existence lui parut monotone, mais elle changea vers les premiers mois de 1814, lorsque les alliés eurent inondé la France. Il conçut l'idée de lever un corps de partisans, mais il était trop tard. Déjà les souverains alliés étaient maîtres de la capitale; Napoléon avait abdiqué et se dirigeait, par le midi de la France, vers

le lieu de son embarquement pour l'île d'Elbe. Krettly, ayant su que Napoléon devait passer par Montélimart, voulut voir son empereur une dernière fois. En allant au-devant de lui, il rencontra un vieil officier de l'armée d'Égypte. Krettly hâte le pas, rejoint cet officier, le reconnaît et l'aborde. Tous deux se serrèrent la main sans prononcer une parole, et continuèrent tristement leur marche. Arrivés ensemble à l'hôtel de la Poste, devant lequel la voiture de Napoléon était arrêtée, ils furent aperçus par le général Bertrand, qui vint au-devant d'eux et les introduisit auprès de Napoléon. Ils le trouvèrent assis devant le feu, les coudes posés sur une petite table et la tête appuyée dans ses deux mains. En voyant Krettly, l'Empereur se leva, fit quelques pas vers lui, et ne l'appelant pas comme autrefois Bamboche! il lui tendit la main en prononçant ce seul mot : «Viens! »

Krettly se précipite sur cette main qu'il couvre de pleurs; mais Napoléon l'attire à lui, et avec une émotion qu'il ne cherche pas à déguiser :

«Que fais-tu?... C'est sur mon cœur que doivent venir se reposer tous les braves de ma vieille garde. Viens donc, te dis-je! »

Le vieil officier d'Égypte, présent à cette scène, pleurait à chaudes larmes, et, après être tombé à deux genoux, avait saisi les basques de la redingote de l'Empereur et les portait avidement à ses lèvres.

Napoléon le relève et l'embrasse à son tour.

« Mes enfants, leur dit-il après un moment de silence, votre dévouement à la patrie, votre amour pour ma personne feront un jour votre gloire et la mienne. Les revers s'effacent avec le temps, les passions s'affaiblissent et disparaissent; mais l'histoire reste. Vous serez grands comme moi dans la postérité. »

Cette noble pensée parut consoler Napoléon; son regard avait quelque chose d'inspiré, et sa belle physionomie reprit en cet instant ce calme et cette sérénité qui lui étaient ordinaires. Puis il y eut encore quelques minutes de silence. Enfin, de ce ton familier

dont il usait volontiers avec ses vieux soldats, il donna sur la joue de Krettly quelques petits coups du revers de sa main en lui disant avec un sourire indéfinissable.

« Est-ce que, par hasard, vous ne croiriez plus à ce que dit votre empereur, monsieur? »

Celui-ci, le voyant en si bonnes dispositions, lui demanda la faveur de l'accompagner à l'île d'Elbe.

« Impossible, répondit Napoléon un peu sèchement; je l'ai refusé à des gens qui m'aimaient autant que toi. Tu n'es pas raisonnable, mon ami, reprit-il ensuite avec abandon; tu as une femme et des enfants : tu te dois à ta famille. Une seule chose m'afflige : c'est la crainte qu'on ne rende malheureux ceux que j'ai rendus heureux pour les récompenser de ce qu'ils ont fait pour la France et pour moi. Ce sera pourtant le triste système de ceux qui vont me succéder. Pour eux, régner sera tout; la patrie ne sera rien. »

Napoléon se tut et redevint pensif.

Krettly et son compagnon auraient voulu rester avec l'Empereur encore bien longtemps; mais craignant que leur visite ne devînt indiscrète, Krettly se hâta de reprendre la parole :

« Sire, encore un mot essentiel à vous dire.

— Parle.

— Défiez-vous du passage de Donzerre et surtout de celui d'Avignon. »

L'Empereur regarda Krettly avec étonnement.

« Oui, sire, tout le monde est instruit de la route que votre majesté doit suivre; je l'ai explorée moi-même, mais comme sur un terrain ennemi.

— C'est bien, c'est bien ! je te remercie... Adieu, messieurs. »

A ces mots, Krettly et le vieil officier prirent congé de l'Empereur, qui leur dit encore en les voyant s'éloigner : « Mes amis, faisons des vœux pour un meilleur avenir. »

Après le départ de Napoléon, Krettly reprit ses fonctions à Montélimart et continua de les remplir avec le même zèle qu'aupara-

vant ; mais le garde-général des eaux et forêts eut à subir, en sa qualité d'ancien soldat de l'*usurpateur*, des tracasseries, des dénonciations, des menaces anonymes, des injustices sans nombre. La nouvelle du retour de l'île d'Elbe lui fit oublier tous ses chagrins.

Le vieux porte-étendard des guides accourut aussitôt à Paris. Mais, à ce moment, il était difficile d'approcher de Napoléon. En vain pendant dix jours essaya-t-il de pénétrer dans le palais des Tuileries ; pendant dix jours, l'inexorable consigne le repoussa de toutes les grilles. Enfin, le onzième, il épia l'instant où l'Empereur, qui revenait à cheval après avoir visité le faubourg Saint-Antoine, arrivait au palais par le guichet du Pont-Royal. A peine Krettly l'a-t-il aperçu, que rien ne l'arrête ; il court comme un insensé au-devant de son ancien général ; les factionnaires veulent le retenir, il force la consigne, n'écoute rien, en maltraite même quelques-uns, et, hors d'haleine, arrive sous le grand vestibule du pavillon de Flore, en même temps que Napoléon mettait pied à terre.

« Sire ! sire ! s'écrie-t-il, un de vos anciens braves ! »

En entendant cette voix, l'Empereur se retourne avec vivacité ; le vieil uniforme des chasseurs à cheval de sa garde frappe ses regards ; il reconnaît Krettly : « Toi ? mon vieil ami ! » dit-il.

Malgré ces mots de *mon vieil ami*, et l'accent de bienveillance avec lequel ils ont été prononcés, le vieux soldat d'Egypte, fasciné par le prestige que Napoléon exerçait toujours sur ses soldats, reste muet et comme en adoration devant lui.

« Je pensais à toi il y a quelques jours, reprend Napoléon, et j'étais étonné de n'avoir pas encore eu ta visite.

— Sire, répond enfin Krettly, je me battais dans le Midi pour votre majesté.

— Tu te battras donc toujours? répliqua l'Empereur avec un sourire.

— Il faut bien faire quelque chose, sire ; j'apporte à votre majesté un rapport fidèle de tout ce qui s'est passé depuis son départ dans mon département ; j'ai tout vu , j'étais partout.

— Comme jadis, dit Napoléon en prenant le rapport. Viens demain trouver Bertrand, ton rapport sera lu, et si j'ai quelque commission à te donner, nous verrons. »

A ces mots, Napoléon lui ayant tendu la main, Krettly la pressa respectueusement dans les siennes, et se retira transporté de joie et d'orgueil à la pensée que son empereur lui avait conservé une petite place dans son souvenir.

Le lendemain, Krettly accourut aux Tuileries; mais ce fut le colonel Bussy, aide de camp de l'Empereur, qui le reçut au lieu du grand-maréchal.

« Sa majesté a lu votre rapport, lui dit-il, et voici la réponse qu'elle m'a chargé de vous transmettre : « Dites au capitaine Krettly qu'il vienne au palais quand il voudra ; les portes lui seront toujours ouvertes ; il y sera bien reçu. »

Des députations de tous les départements de la France arrivèrent bientôt en foule auprès de l'Empereur, pour lui adresser les félicitations d'usage : celles de l'Isère et de la Drôme se présentèrent à leur tour. Krettly s'était mis à la tête de cette dernière :

« Eh bien ! messieurs, dit Napoléon en frappant familièrement sur l'épaule de son protégé, êtes-vous contents de la résolution de cet homme-là ?

— Oui, sire, répondit le chef de cette députation, il a rendu d'immenses services au pays et à votre majesté. Malheureusement des gens plus haut placés que lui n'ont pas fait de même.

— Messieurs, c'est que les conséquences n'effrayent que les lâches ou les timides. Je n'ai besoin ni des uns ni des autres ; je ne me repose que sur le dévouement et le courage de ceux qui me comprennent. N'est-ce pas, mon vieux camarade? ajouta-t-il d'une voix élevée, en saisissant un des favoris de Krettly. Va, mon brave ! j'espère avant peu te faire monter quelques échelons de plus. »

L'Empereur continua de s'entretenir successivement avec chacun des membres de la députation, et lorsqu'elle fut sur le point de se retirer, il revint à Krettly.

« Tu iras trouver de ma part le ministre de la guerre, le prince d'Eckmülh... Tu le connais bien... Il te donnera une commission pour prendre le commandement d'un corps franc dans ton département. C'est convenu. »

Le ministre ayant délivré cette autorisation à l'ancien porte-étendard des guides, celui-ci se disposa à retourner à Montélimart pour y organiser ce corps ; mais, avant de quitter Paris, il voulut remercier Napoléon. Il le trouva préoccupé et inquiet.

« S'il arrivait encore des jours de revers, lui dit l'Empereur avec abandon, et si je n'avais ni le temps ni la possibilité de récompenser comme je le veux tes services, eh bien ! je me souviens qu'en Egypte tu fis un prisonnier de distinction que tu m'amenas... un pacha, je crois ? »

La surprise de Krettly fut extrême en songeant que le fait que lui rappelait l'Empereur s'était passé plus de quinze ans auparavant, et que depuis lors il ne lui en avait jamais parlé ; mais Napoléon, sans remarquer son étonnement, continua :

« Je ne gardai que le croissant qui surmontait son turban, et je te donnai l'étoile qui y était attachée. L'as-tu conservée, cette étoile ?.. »

Pour toute réponse, Krettly écarta avec vivacité son gilet, et offrit aux regards de l'Empereur l'étoile du pacha d'Aboukir, qui brillait sur sa poitrine.

« Ah ! ah ! tu l'as conservée !... C'est extraordinaire, dit Napoléon en se rapprochant pour voir l'étoile de plus près.

— Moins extraordinaire, sire, que la mémoire de votre majesté.

— Eh bien ! c'est cela, reprit Napoléon d'un air réfléchi ; si les choses changent encore pour moi, il te suffira de montrer cette étoile à mon fils, à qui j'enverrai le croissant; et quand il sera grand, il exécutera mes intentions en payant les dettes d'honneur que son père lui aura léguées. »

Ces mots : *Si les choses changent encore pour moi*, étaient dans

la bouche de l'Empereur un de ces pressentiments qui ne l'ont jamais trompé. Des larmes vinrent aux paupières de Krettly.

« Ah! sire, ne parlez pas ainsi, lui dit-il avec attendrissement; vos paroles font trop de mal!

— Mon pauvre ami, tu les interprètes tout de travers, reprit avec émotion l'Empereur. Elles n'ont d'autre sens, en ce moment, qu'une simple prévoyance pour toi.

— Merci, sire, mille fois merci!

— Surtout, garde pour toi seul ce que je viens de dire... Maintenant tu vas retourner dans ton département, n'est-ce pas? Alors rappelle-toi que j'y ai besoin de tes services... de ta vieille amitié, ajouta-t-il en ouvrant ses bras à Krettly, qui s'y précipita tout éperdu. Cet embrassement fut le dernier qu'il reçut de l'Empereur.

Le surlendemain, Napoléon prenait la route de Belgique, Krettly suivait celle du Midi. S'étant arrêté quelques jours à Lyon, Krettly y apprit les résultats de la bataille de Waterloo, et prévit quelles en seraient les funestes conséquences. Le drame héroïque de la vie de Krettly était en effet terminé. Il redevint garde-général des eaux et forêts, comme devant; mais à peine était-il de retour dans sa famille, qu'un de ses chefs, qui n'osait encore demander officiellement sa destitution, le dénonça aux employés supérieurs de l'administration; il fut signalé par le parti triomphant comme un des *brigands de la Loire*. Cet homme, disait l'un, a été admis dans l'intimité du *tyran* pendant les Cent-Jours. C'est un des séides de Bonaparte, disait l'autre. Un buveur de sang, disait celui-ci. Il a tué de ses mains plus de cinquante de nos amis les alliés, ajoutait celui-là. Ces stupides clameurs devinrent tellement violentes, que Krettly, craignant enfin que la populace ameutée contre lui ne se livrât envers sa famille à de coupables excès, suivit le sage conseil qu'on lui donnait. Il quitta sa place, et vint à Paris pour tâcher de s'y créer de nouveaux moyens d'existence.

Quelques incidents signalèrent ce triste voyage. Arrivé près de la petite ville de Tain, il fit rencontre d'un régiment autrichien.

Un des soldats, par bravade sans doute, donna dans sa voiture un si vigoureux coup de crosse de fusil qu'il enfonça le panneau. Krettly n'eût pas fait attention à cette plaisanterie toute germanique, si trois autres soldats n'eussent arrêté sa voiture en se précipitant sur la portière, qu'ils ouvrirent avec violence. Krettly saisit ses pistolets, et mettant le doigt sur la détente :

« Qu'y a-t-il pour votre service? leur demanda-t-il froidement.

— Royaliste ou bonapartiste? lui crièrent les soldats en baragouinant le français.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre pour le moment, leur répondit Krettly, mais il fut un temps où j'étais beaucoup *l'autre*, et à cette époque je vous eusse fait tous trotter à la plate-longe. Voilà tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-il en tirant à lui la portière de sa voiture. J'ai l'honneur de vous saluer. »

Il est probable que les Autrichiens ne comprirent de ce discours que le salut qui le terminait, car ils laissèrent l'orateur continuer paisiblement sa route. Arrivé à Châlon-sur-Saône, Krettly y laissa sa famille. Il vint seul à Paris, et se logea chez une de ses sœurs. En sa qualité d'officier retraité, il était obligé de se présenter à l'état-major de la place pour avoir un permis de séjour. Il crut faire merveille en endossant pour cette visite officielle l'uniforme de son ancien régiment des guides. A peine était-il entré dans le cabinet du général commandant, que celui-ci, le regardant de travers, lui demanda d'un ton dédaigneux :

« Est-ce que vous avez servi dans l'ex-régiment des ex-chasseurs de l'ex-garde de l'ex-*usurpateur*?

— Oui, mon général.

— Combien d'années?

— Vingt et un ans consécutifs.

— Vingt et une années consécutives de brigandage, reprit celui-ci avec l'accent du mépris.

— Mon général, répliqua tranquillement Krettly, je me souviens

parfaitement d'avoir eu l'honneur de servir sous vos ordres à Alexandrie, à Berlin et à Varsovie.»

A ces mots, le général entra en fureur; et, frappant de ses deux poings fermés le bureau devant lequel il était assis, s'écria avec exaspération : «Non, vous n'aurez pas de permis de séjour! je ne vous en donnerai pas.»

Il y avait derrière lui un vieil officier émigré, assis devant un bureau; ce devait être son chef d'état-major, à en juger par le nombre de décorations étrangères dont il avait la poitrine chamarrée; il était resté jusqu'alors spectateur muet de cette scène, et s'était contenté de faire au solliciteur quelques signes d'intelligence pour l'engager à se modérer. Krettly s'était contenu.

«Mon général, se hasarda à dire doucement l'émigré, il faudrait cependant que cet officier, malgré ses *opinions*, n'eût pas la crainte d'être arrêté à Paris s'il y a affaire.

— Eh bien! donnez-lui votre signature si vous voulez, répondit aigrement le général; quant à la mienne, il ne l'aura jamais.»

En effet, Krettly n'ayant pu obtenir le permis de séjour qu'il sollicitait, prit gaiement son parti, et, sans calculer les suites de ce refus, salua le général en disant : «On s'en passera.»

Krettly ne possédait pour toute fortune que sa pension et la dotation affectée à sa croix, lesquels n'étaient pas payées par le gouvernement de la Restauration. Il se trouvait dans la position la plus critique, lorsqu'un fâcheux incident vint encore aggraver cette situation : nous voulons parler du procès politique que le général Debelle eut à soutenir devant la Cour des pairs, au commencement de l'année 1816. Krettly y figura comme témoin. A l'issue des débats, signalé à la police comme un homme *exalté et dangereux*, il fut mis en surveillance *spéciale*, comme la plupart des officiers qui avaient fait partie de la garde impériale, et dès lors commença pour lui une suite de vexations et de persécutions.

La prudence lui faisait une loi de ne plus loger chez sa sœur; et bien lui en prit, car le lendemain même du jour où il en était sorti,

un commissaire de police, accompagné de deux acolytes et de quatre gendarmes, vint dès six heures du matin pour l'arrêter. Ne le trouvant pas, il se contenta d'opérer une visite domiciliaire des plus minutieuses, et se retira honteux d'avoir laissé échapper sa proie. Malheureusement la sœur de Krettly, qui avait entendu prononcer les mots de *conspiration*, de *Chambre des pairs*, etc., craignant cette fois pour les jours de son frère, eut l'imprudence d'aller immédiatement au logement qu'il avait loué dans le faubourg Saint-Germain, pour l'avertir du péril qui le menaçait. Elle fut suivie par un des gendarmes : cela devait être. Un quart d'heure après, la maison était cernée. Krettly prend sur-le-champ son parti : armé jusqu'aux dents, et déterminé à tenter le passage à travers les estafiers, il est déjà sur le palier lorsqu'il aperçoit un gendarme qui cause avec la portière, dont la loge est située au milieu de l'escalier.

« Madame, lui dit-il très-haut, avec audace, donnez-moi donc l'adresse du propriétaire. Il fume chez moi à ne pas y tenir », ajoute-t-il en regardant le gendarme en face.

Tandis que celle-ci cherche une plume pour écrire cette adresse, le gendarme s'approche de Krettly et lui demande :

« Monsieur est locataire de la maison ?

— Oui, monsieur.

— Alors ne connaîtriez-vous pas un officier de la vieille garde, qu'on appelle M. Gret... Diable de nom ! Attendez, j'ai là le mandat et le signalement de l'individu.

— Ah ! oui ; M. Bamboche, voulez-vous dire ?

— Du tout ! réplique le gendarme en souriant, le nom ne ressemble pas à celui-ci : il finit en *i*.

— Alors, nous nous trompons tous les deux, reprend froidement Krettly. Bien obligé, madame, dit-il ensuite à la portière qui lui remettait l'adresse du propriétaire ; puis, descendant avec une tranquillité apparente les quelques marches qui conduisaient à la porte de la rue, il s'esquiva subitement. »

Quitter Paris et la France était de toute nécessité. Krettly se ré-

fugia en Belgique, et se rendit à Bruxelles. Nous avons dit qu'il était musicien, et qu'il jouait également bien de plusieurs instruments. En effet, au retour de Marengo, il était allé souvent chez Eugène Beauharnais, exécuter avec son colonel des duos de flûte, qui se terminaient ordinairement par un assaut d'armes. Krettly songea donc à donner à Bruxelles des leçons d'escrime et des leçons de musique. Une place de première flûte au théâtre du Parc étant venue à vaquer, l'ex-trompette-major se mit sur les rangs, et, selon son habitude, la place fut emportée d'assaut.

Sur ces entrefaites, des officiers belges avec lesquels il s'était lié, apprenant que le vieux soldat avait laissé forcément sa femme et ses enfants à Paris, les firent venir secrètement à Bruxelles, et un beau matin Krettly entend frapper de petits coups à sa porte.

« Qui est là? demanda-t-il en se réveillant en sursaut.

— C'est moi », répondit une douce voix dont le son lui fit battre le cœur.

Il va ouvrir : c'était Mme Krettly.

Il faut avouer qu'une telle surprise eût causé à bien des maris une émotion moins agréable.

Une place assez lucrative, qu'un général belge lui fit obtenir plus tard, vint procurer à sa famille une sorte d'aisance. Dans cette conjoncture, il pensa à rentrer en France, et alla se fixer à Maubeuge. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, alors ministre de la guerre, à qui il s'adressa pour obtenir cette autorisation, la lui fit expédier courrier par courrier; mais une circonstance imprévue devait bientôt porter au vieux soldat un coup plus rude que tous ceux qu'il avait reçus. On se rappelle le fameux procès de la conspiration du 19 août 1820, conspiration dont le secret vint mourir entre les mains de Krettly. Ce complot avait pour but de renverser Louis XVIII, et de mettre à sa place le fils de l'Empereur, avec le prince Eugène pour régent. Le 19 août, tout fut découvert, et la police de Paris se mit à la piste des conjurés.

Krettly apprit trois jours après les détails de ce complot avorté,

de la bouche d'un homme qui vint à Mons, pour lui demander asile. Cet homme, c'était Maziau, l'un des chefs principaux de la conspiration, avec qui il avait servi dix ans dans les chasseurs de la vieille garde, et dont les enfants avaient été élevés avec les siens. Il n'en fallut pas davantage pour le compromettre. Après beaucoup de démarches tentées dans l'intérêt du fugitif, celui-ci disparaît tout à coup, et Krettly est mandé, un mois après, comme témoin, à la Cour des pairs, qui a instruit le procès.

Dans les divers interrogatoires qu'il eut à subir, il montra une présence d'esprit et une générosité vraiment admirables. Il avait juré à son ancien camarade de ne jamais le trahir. Il tint parole.

« Qu'avez-vous fait de Maziau? lui demande le président de la Cour des pairs.

— Il s'était arrêté un moment chez moi avant d'aller à Anvers, où, disait-il, il avait affaire. Il partit, et je n'en ai plus entendu parler.

— Il vous avait remis des fonds pour payer les frais du voyage que vous deviez faire avec sa femme, qui voulait aller chercher ses enfants?

— Il me donna douze napoléons.

— Dites douze pièces de *vingt francs!* interrompit d'un ton aigre le procureur-général.

— Deux cent quarante francs; soit! dit Krettly.

— Mais c'est chez vous qu'on a perdu la piste de cet homme? reprit le président avec impatience. Nous savons que depuis il a fort mal agi à votre égard. Pourquoi ne pas rendre service au gouvernement en indiquant le lieu de sa retraite? »

Une telle invitation frappe toujours désagréablement l'oreille d'un honnête homme, et pour l'éluder, Krettly répondit :

« Maziau a abusé de ma confiance et de ma bonne foi, c'est la vérité; aussi m'est-il devenu odieux; mais si je savais où il est caché, au lieu de le livrer à la justice, je lui brûlerais la cervelle.

— Vous n'êtes donc pas l'ami de votre pays? lui demanda l'un des pairs.

— Pardon : je suis l'ami de mon pays et des lois de l'honneur.

— En ce cas, dit alors le général Rapp, vous saurez que les lois de l'honneur vous ordonnent de déclarer où est cet accusé. »

Ces instances fatiguaient Krettly; il répondit avec dignité :

« Général, quand il serait en mon pouvoir de livrer Maziau, je ne le ferais pas : livrer un homme qui est venu se jeter dans les bras d'un ancien camarade pour sauver sa tête, serait une lâcheté. Et vous le savez, mon général, un vieux soldat, qui a vingt blessures sur le corps, qui a reçu plusieurs armes d'honneur en Égypte et en Italie, qui a gagné ses épaulettes sur les champs de bataille d'Austerlitz et d'Eylau, ne livre jamais un compagnon d'armes, quelque coupable qu'il soit, lui offrirait-on en échange toutes les richesses du monde, car ce serait une action infâme.

— Mon ami, vous comprenez mal vos devoirs, répliqua Rapp d'un ton sec.

— Les devoirs d'un soldat, mon général, reprit Krettly avec feu, sont de défendre sa patrie, de montrer sa poitrine à l'ennemi, d'obéir aveuglément à ses chefs, et de leur sauver la vie quand il le peut!... J'ai connu un brave général à Austerlitz, continua-t-il en fixant des regards animés sur Rapp, qui reçut un coup de sabre d'un Russe, d'un soldat du train, au moment où, placé à notre tête, il se précipitait sur les pièces de canon ennemies. Il avait été blessé au front, et son chapeau était à terre; prompt comme l'éclair, un sous-officier ramassa le chapeau d'une main, et de l'autre tua le soldat russe. Ce général, c'était vous, monseigneur; ce sous-officier, c'était moi! »

Rapp ne répondit pas, mais il fut visiblement ému, et l'interrogatoire en resta là.

Les conséquences de cette malheureuse affaire devinrent de plus en plus funestes à Krettly. Tandis que son temps se passait en confrontations et en interrogatoires, ses associés, n'entendant rien à

l'exploitation d'une petite fabrique qu'il avait fondée, le ruinèrent. Krettly vendit tout ce qu'il possédait pour payer les dettes de l'association et revint à Paris avec sa famille. Il y vivait assez tranquillement, lorsque tout à coup le tocsin des trois jours vint à sonner l'agonie de la Restauration. Juillet 1830 fournit au vieux trompette l'occasion de *secouer la poussière* qui avait terni sa carabine d'Egypte. Il prit part à la fusillade populaire, et fut le général d'une foule de soldats improvisés.

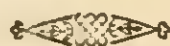
Neuf années se sont écoulées depuis. Et maintenant, veut-on savoir ce qu'est devenu l'homme qui a fait captifs des pachas, l'homme qui s'est entretenu familièrement avec Napoléon et Sidney Smith, qui a sauvé la vie à des généraux devenus célèbres dans l'histoire, qui a rougi de son sang le terrain de vingt champs de bataille? Veut-on savoir à quelle condition infime en est réduit aujourd'hui ce Krettly, si audacieux devant les pyramides, si infatigable dans les marais de la Pologne, si hardi dans les plaines de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, si brave, si désintéressé et si loyal toujours?

Dans un coin obscur de l'orchestre d'un théâtre du boulevard du Temple, voyez ce petit homme à cheveux blancs dont l'œil lance encore des éclairs, et dont les mouvements sont pleins de vivacité. Il tient dans ses mains nerveuses un de ces stradivarius à cent écus la douzaine. La pose de ce corps sillonné de tant de blessures, brisé par tant de fatigues, révèle encore l'âme et le cœur qu'il recèle.

Eh bien! cet homme, c'est Krettly, modeste MUSICIEN A L'ORCHESTRE NON MOINS MODESTE DU THÉATRE DE LA GAITÉ.

C'est à cette place que celui qui s'est si souvent mesuré le sabre à la main avec les plus braves soldats de l'Europe, qui tant de fois a bravé le cimeterre égyptien, la lance russe, la baïonnette prussienne, la mitraille autrichienne, sans baisser la tête devant la mort, *la* courbe maintenant chaque soir, quand l'impatience et le mécontentement du *paradis* se traduisent par quelques-uns de ces projectiles dont le gamin du lieu est très-prodigue envers les acteurs.

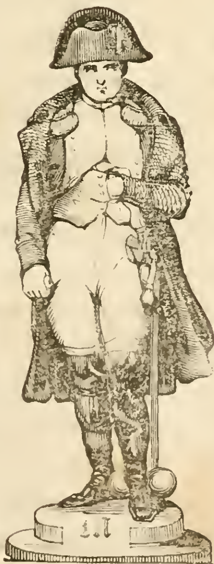
Que de fois, au milieu de ces cataclysmes populaires de fruits à moitié rongés, n'a-t-on pas vu l'ancien porte-étendard des guides mettre une main sur sa poitrine pour épargner une souillure au ruban rouge qui décore sa boutonnière et qui compose désormais toute la fortune et toute la consolation du vieux soldat!



LA CORSE

ET

LA FAMILLE BONAPARTE PENDANT LA RÉVOLUTION.



adame Bonaparte mère, veuve encore jeune, se dévouait alors tout entière aux soins de sa nombreuse famille. Joseph, l'aîné de ses enfants, la secondait avec ardeur, en s'occupant de l'éducation de ses frères, de ses sœurs, avec une sollicitude toute paternelle, car Louis, Jérôme, Pauline et Caroline, étaient encore enfants. Napoléon, de six ans plus âgé que Lucien, venait de ramener de la maison royale de Saint-Cyr sa sœur Élisa. Un frère de leur père, archidiacre, veillait, quoique alité depuis longtemps, à l'intérêt de tous. C'est lui qui doua, pour ainsi dire, M[me] Bonaparte de cette force d'âme dont elle donna tant de preuves au temps de sa merveilleuse prospérité, comme dans ce long exil des siens, dont elle n'eut pas la consolation d'envisager le terme à sa dernière heure; l'abbé Fesch, son frère, complétait

cette famille, dont la fortune n'était pas brillante, quoiqu'elle tînt un des premiers rangs dans l'île.

L'éducation continentale de Lucien et de ses deux aînés, jointe à la députation de leur père, Charles Bonaparte, à Paris, les avait rendus Français de cœur et d'esprit. Déjà Joseph était entré dans l'administration départementale; Napoléon se préparait, par des études sérieuses, à marcher dans une carrière où l'attendaient tant de prodiges; Lucien, encore adolescent, courut se jeter dans les sociétés populaires avec le naïf enthousiasme d'une tête ardente, toute pleine des souvenirs de collége et des grands noms de Rome et de la Grèce.

Cependant la violence des actes et des écrits révolutionnaires du continent et les attaques contre la religion, devenues de jour en jour plus vives, émurent vivement, dans le cours de l'année 1792, l'opinion publique de la Corse. Son ancien chef, le fameux Pascal Paoli, était de retour d'un voyage qu'il avait fait à Paris et où il avait été traité comme un grand homme; mais il avait jugé trop sévèrement ceux qui dirigeaient la révolution; il revint dans sa patrie inquiet et mécontent. Son arrivée à Ajaccio fut annoncée officiellement. Ses compatriotes l'appelaient depuis longtemps de leurs vœux; l'enthousiasme que son nom seul inspirait lui donnait une force morale supérieure à celle du gouvernement. Les autorités, la garnison, les sociétés populaires s'occupèrent avec ardeur de la réception qu'elles voulaient lui faire. Quant à Lucien, il ne rêva plus qu'au discours qu'il allait prononcer devant le héros. Voulant traiter de préférence un sujet patriotique de l'histoire de son pays, il choisit pour texte la mort du curé de Guagno, qui, cerné dans le creux d'un ravin par les troupes génoises et ne pouvant en sortir qu'à condition de prêter serment d'obéissance aux *tyrans de sa patrie*, aima mieux se laisser mourir de faim. Aucune république ancienne n'offrait l'exemple d'un plus héroïque martyre : vingt ans plus tard, Lucien célébrait encore la mort sublime du curé de Guagno dans un des chants de sa *Cirnéide*, sous le nom de Mosol.

Son discours achevé, l'orateur de dix-sept ans, accompagné d'une foule de compatriotes, courut au-devant de Paoli, qui avait déjà accueilli ses deux aînés comme les fils de l'homme qui lui avait été le plus cher. Paoli embrassa le jeune orateur avec effusion, l'appela son *petit Tacite*, et l'emmena dans sa modeste résidence de Rostino. Le jeune homme était loin alors de se douter que les tempêtes politiques pussent jamais le séparer de son protecteur.

On approchait de l'année 1793. Les sentiments hostiles de Paoli contre la France se montraient chaque jour plus à découvert; chaque jour aussi il paraissait moins content des dispositions de son jeune compagnon, et moins sûr d'entraîner la famille Bonaparte dans la défection qu'il méditait. La catastrophe du 21 janvier vint mettre le comble à sa haine, et dès lors il ne crut plus devoir la contenir.

Pendant ce temps, la famille Bonaparte exilée avait pu rejoindre Napoléon et Joseph sur une frégate qui la débarqua à Marseille, où elle réclama la protection de cette France pour laquelle elle était proscrite, et d'où vingt ans plus tard elle devait être proscrite de nouveau.

Cependant, il fallait lutter contre la mauvaise fortune. La famille Bonaparte était privée de toutes ressources. Napoléon, simple lieutenant d'artillerie, consacra dès ce moment la plus forte part de sa solde au soulagement de tous; Joseph eut le bonheur d'être nommé commissaire des guerres, et Lucien obtint, peu de temps après, un modeste emploi dans l'administration des subsistances militaires. A titre de réfugiée patriote, Mme Bonaparte reçut des rations de pain de munition et quelques modiques secours.

L'emploi que Lucien avait obtenu réclama sa présence à Saint-Maximin, petite ville située à quelques lieues de là. On était au mois d'août 1793. L'armée révolutionnaire du général Cartaux était arrivée à Marseille pour y réprimer l'esprit de rébellion excité par l'exemple de Lyon, qui résistait aux ordres de la Convention. Quelques jours après, Toulon fut livré aux Anglais; Lucien, qui eut

toujours en horreur la trahison et le joug de l'étranger, parla éloquemment contre cet envahissement à la tribune de la société patriotique de Saint-Maximin : la faveur populaire le porta à la présidence du comité révolutionnaire. Pour consolider son influence, Lucien passait les soirées à ce comité, où toute la ville venait l'entendre. Il n'y avait d'applaudissements que pour lui. Les femmes assistaient régulièrement aux séances, où elles apportaient leur ouvrage. Les riches y travaillaient avec autant d'ardeur que les pauvres, pour ne pas être accusées d'incivisme, et faisaient chorus avec les hommes lorsqu'on y chantait les hymnes patriotiques.

Il y avait alors à Saint-Maximin une vingtaine d'habitants renfermés comme suspects dans un ancien couvent de religieuses qui s'étaient dispersées. Le comité révolutionnaire, dont Lucien était le chef, se composait d'artisans, de gens du peuple et d'un ancien moine qui, sachant seul lire et écrire, avait accaparé toute l'influence avant l'arrivée du jeune réfugié. Il inspira un véritable enthousiasme à ce défroqué, qui n'avait rien d'aimable, mais qui n'était pas méchant. Ce dernier s'attacha aux pas de Lucien, qui en fit son secrétaire intime. Celui-ci s'occupa du soin d'améliorer le sort des prisonniers, et en délivra même quelques-uns pour représenter des pièces révolutionnaires sur un théâtre de société qu'il avait créé. Une femme jeune, spirituelle et bien née, incarcérée comme monarchiste, s'était plus compromise que les autres : c'était une parente de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, une dame Barthélemy. Lucien eut beaucoup de peine à lui persuader qu'afin de se disculper entièrement il lui fallait accepter un rôle dans une pièce républicaine, sur un théâtre dont il était à la fois directeur, régisseur, professeur, souffleur et le premier sujet. Il la chargea du rôle de Junie dans la tragédie de *Brutus*, ce qui lui valut aussitôt sa liberté pleine et entière.

Lucien passa de cette manière le reste de cette déplorable année. Comme il était de mode rigoureuse de prendre des noms antiques, il adopta celui de Brutus, comme son secrétaire, l'ex-moine,

avait pris précédemment celui d'Epaminondas. Tous les membres du comité de Saint-Maximin suivirent leur exemple, et dans les séances on aurait pu faire un cours de nomenclature grecque ou romaine. Les paisibles habitants de cette petite ville laissaient Lucien se livrer à son goût pour la déclamation théâtrale : les hommes étaient ravis de ce que la tourmente révolutionnaire ne faisait pas de victimes chez eux, et les femmes étaient enchantées qu'on y jouât la comédie; mais tout à coup un orage parti des hautes régions de la politique vint fondre sur eux et troubler leur douce quiétude. Barras et Fréron étaient à Marseille : Lyon venait de succomber; l'armée de Cartaux, où se trouvait Napoléon, assiégeait Toulon; la proscription des suspects, plus largement organisée par la loi de Merlin (de Douai), livrait trois cent mille citoyens à la dictature de Barras et de Fréron. La commune de Saint-Maximin espérait vainement se dérober à leur attention... De misérables dénonciateurs leur apprirent que la maison où étaient enfermés les suspects avait été librement ouverte à la famille des détenus, « qui ne craignaient pas d'augmenter leurs forfaits en se livrant journellement à la musique et à la comédie. »

« Il faut détruire un pareil scandale! s'écria Barras à la lecture de ce rapport, et mettre au pas ces ennemis acharnés de la république. »

Et aussitôt il dépêcha à Saint-Maximin un de ses familiers. Brutus était à la promenade avec Epaminondas, lorsqu'une vieille femme, dont le fils était d'autant plus suspect que bien qu'incarcéré il avait figuré dans les comparses de la tragédie, accourut vers Lucien :

« Au nom du Ciel, citoyen président, lui dit-elle, viens nous défendre! on emporte nos enfants à Orange ; souviens-toi de ta promesse ! »

Lucien avait solennellement promis à la tribune du comité que jamais aucun détenu de Saint-Maximin ne serait conduit à Orange

sous quelque prétexte que ce pût être. Aussi s'écria-t-il avec un geste d'effroi et de surprise :

« A Orange!... Et sans l'ordre du comité dont je suis le président?... Qu'on sonne le tocsin! »

Il se hâte de retourner à la ville, qu'il trouve en émoi, et convoque le comité sur la place même qui touche à la maison de détention. Le couvent était entouré d'une foule interdite qui masquait la porte d'entrée. Là stationnaient trois ou quatre charrettes déjà chargées de prisonniers. Un homme, ceint d'une écharpe tricolore et coiffé d'un chapeau à plumes, présidait à l'opération avec quelques gendarmes et un autre individu, empanaché comme lui, qui inscrivait sur un calepin le nom des victimes. Lucien s'élança vers le chef de cette bande.

« Au nom de la loi, lui dit-il, retirez-vous! Le comité révolutionnaire n'a point ordonné d'extradition. La société populaire va s'assembler; venez y présenter vos pouvoirs, et, en attendant, qu'on réinstalle les suspects où on les a trouvés! Gendarmes, au nom de la loi, débarrassez les prisonniers des liens dont vous les avez chargés! »

Le familier de Barras, d'abord surpris de tant d'audace, veut effrayer Lucien du nom de celui qui l'envoie.

« Citoyen modéré, lui dit-il, je ne te connais pas : laisse-moi accomplir ma mission, et retire-toi. »

Mais le tocsin avait sonné. Les parents des victimes, dont quelques-uns étaient armés, avaient repris courage à la voix de leur généreux défenseur. Lucien profita habilement de cet avantage, en ordonnant à la foule de délier elle-même les captifs. Un instant après, les prisonniers se trouvaient dans leurs chambres bien fermées et protégés par une troupe nombreuse. Le délégué de Barras, qui n'était qu'un misérable pourvoyeur de guillotine, faisant ce métier en amateur, avait disparu, et grâce à l'énergie de Lucien, qui se souciait fort peu du péril auquel il s'exposait de grand cœur, trente malheureux furent soustraits à l'échafaud. Parmi ces derniers

se trouvaient quelques membres de la famille Rey, l'une des plus respectables de la ville : on verra comment l'un d'eux se montra reconnaissant de ce service.

La fin de l'année fut marquée par la prise de Toulon : Napoléon s'était révélé à la France.

Les premiers mois de 94 virent les jacobins redoubler de fureur. Robespierre aîné exerçait alors un pouvoir sans limites. Son jeune frère avait été envoyé en qualité de commissaire extraordinaire à l'armée des Alpes. Napoléon avait reçu le grade de général de brigade, et avait été envoyé à Nice pour commander l'artillerie. Ses relations de service l'avaient rapproché de Robespierre jeune, qui, ayant apprécié son caractère, et voulant remplacer le commandant de Paris, Henriot, dont l'incapacité fatiguait son frère, avait jeté les yeux sur Napoléon. Grâce à sa nouvelle promotion, la famille Bonaparte se trouvait dans une situation moins fâcheuse. Pour se rapprocher de son fils, Mme Lætitia était venue s'établir avec ses filles au château de Sallé, près d'Antibes, à quelques milles du quartier-général. Lucien avait momentanément quitté Saint-Maximin pour voir sa mère : Napoléon venait les visiter chaque fois que ses devoirs lui en laissaient le loisir.

Un jour celui-ci annonce à Lucien qu'il ne dépendait que de lui de partir pour Paris dès le lendemain et de les y établir tous, très-avantageusement. Cette confidence parut charmer Lucien, qui n'aspirait qu'à voir enfin Paris.

« Oui, ajouta Napoléon, on m'offre la place d'Henriot ; je dois ce soir rendre une réponse définitive. Qu'en penses-tu ? »

Lucien paraissait réfléchir ; son frère reprit en hochant la tête :

« Cela vaut la peine d'y regarder à deux fois. A Paris, il ne s'agit pas de faire de l'enthousiasme à froid : il ne serait pas aussi facile d'y sauver sa tête qu'à Saint-Maximin.

— Robespierre jeune est honnête, répliqua Lucien, mais son frère ne badine pas. Il faudrait le servir, et...

— Y penses-tu ? moi, soutenir cet homme !... Jamais ! La poire

n'est pas mûre. Il n'y a encore de place honorable pour moi qu'a l'armée. Prends patience; plus tard, je commanderai Paris, je t'en réponds ! »

Puis Napoléon exprima toute l'indignation que lui inspirait le régime de la Terreur, dont il prédit la chute prochaine, et finit par dire :

« Qu'irais-je faire à présent dans cette galère ! »

Robespierre jeune le sollicita vainement. Quelques semaines après, le 9 thermidor vint délivrer la France et justifier les prévisions de Napoléon. Dix jours auparavant, la trahison de Paoli avait été consommée ; une consulte générale, sous sa présidence, avait offert au monarque anglais le titre de roi de la Corse, que celui-ci avait accepté ; mais Paoli porta bientôt la peine de son parjure, car il vécut assez de temps pour assister aux victoires et à l'avénement au consulat de ce fils de Charles dont il avait mis la tête à prix.

La terreur jacobine avait tellement pesé sur tout le monde, que la réaction devait être violente. Robespierre jeune avait témoigné trop d'intérêt au général Bonaparte pour que celui-ci ne fût pas proscrit à son tour. Arrêté d'abord sur de frivoles imputations, puis mis en liberté, il fut définitivement destitué, et se rendit à Paris pour y solliciter de l'emploi. Pendant ce temps, Joseph s'était retiré à Gênes. Lucien ne tarda pas à voir changer en froideur et en dédain les bienveillantes dispositions qu'on lui avait montrées jusqu'alors. Les suspects, rendus à leurs familles, oublièrent bien vite que c'était lui qui les avait sauvés, pour ne se souvenir que de leur détention. Ils envahirent la société populaire de Saint-Maximin, et jusque dans ce petit coin de terre, ils donnèrent une parodie du grand drame qui se jouait à Paris. Des royalistes du Midi s'étaient réunis en bandes d'assassins. A ce chant affreux : *Ah! ça ira! ça ira! les aristocrates à la lanterne!* avait succédé l'hymne non moins sanguinaire appelé : *Le Réveil du Peuple.*

Ne pouvant plus tenir tête aux contre-révolutionnaires, Lucien quitta Saint-Maximin et partit pour Saint-Chamans, comme inspec-

teur d'une administration militaire. Cette commune était assez calme ; il y fut bien accueilli. Le service dont il était chargé ne remplissant qu'une partie de ses journées, il allait habituellement passer l'après-dînée dans la famille Peyrolles, très-considérée dans le pays, et qui jouait innocemment, tous les soirs, aux *petits jeux* dans le jardin de la maison où se réunissaient quelques voisines.

Un soir qu'il était en train de déclamer le *récit de Théramène* afin de retirer un gage, on vient le prévenir qu'un militaire le demande à la porte. Il reconnaît le jeune Auguste Rey, de Saint-Maximin, dont il a sauvé les parents. Ce jeune homme, à peine âgé de seize ans, était revêtu de l'uniforme adopté par les assassins du Midi, connus sous la bizarre qualification de *compagnons de Jésus.*

« Eh bien ! mon cher Auguste, lui demande Lucien, qu'y a-t-il pour ton service?

— Marche, brigand, et donne-moi tes mains ! » lui répond le jeune homme, qui tire en même temps de sa poche une corde et se dispose à le garrotter. La résistance eût été inutile ; les *compagnons* étaient nombreux. Lucien fut donc conduit à son logement pour y livrer ses papiers. Auguste l'accompagnait, tenant d'une main le bout de la corde et de l'autre un sabre nu qu'il brandissait sans cesse pour le faire marcher plus vite. La famille Peyrolles était accourue afin d'intercéder en sa faveur ; elle offrit même de se porter caution.

« C'est un brigand ! avait répliqué le reconnaissant jeune homme. A notre tour d'être les maîtres ; et vous, citoyens, taisez-vous ! »

On enleva à Lucien, avec ses papiers, tout ce qu'il possédait. Puis M. Auguste lui ayant mis les menottes, le fit monter à côté de lui dans un cabriolet de poste que d'autres *compagnons de Jésus* escortèrent à cheval.

« Où me conduis-tu? demanda Lucien ; vas-tu me faire égorger pour me récompenser d'avoir sauvé la vie à tes parents?

— Je te mène dans les prisons d'Aix.

— Dans les prisons d'Aix!... Mais il y a quelques jours que tous les prisonniers y ont été massacrés par vous autres...

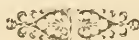
— Cela ne te regarde pas. »

Lucien fit tous ses efforts pour toucher le cœur de son jeune gardien : son éloquence fut inutile. Arrivé à Aix, M. Auguste dit au geôlier en lui livrant le prisonnier :

« Tiens, en voilà encore un à mettre en cage... Garde-nous-le bien jusqu'à *notre prochain retour*. »

Lucien frémit en entrant dans cette horrible maison où, malgré la grande quantité d'eau qu'on avait employée pour en laver les murs, on distinguait encore les traces du sang des malheureux que l'on venait d'y assassiner. Sa détention ne dura que six semaines, grâce aux démarches que Napoléon fit à Paris auprès du Comité de salut public, dont Carnot était alors président. Après sa délivrance, n'ayant plus d'emploi, il se retira dans une ferme près de Marseille, et se livra entièrement à des travaux d'agriculture. Il y vivait paisiblement, à l'abri des secousses politiques, lorsque la journée du 13 vendémiaire, en assurant le triomphe de la Convention, vint porter son frère au commandement de Paris. Lucien, nommé immédiatement après commissaire des guerres, rejoignit Napoléon, qu'il trouva avec tout son état-major installé à l'hôtel du commandant de la division.

« Eh bien! lui dit ce dernier, n'avais-je pas raison, lorsqu'à Saint-Maximin je t'engageais à prendre patience? Tu le vois, je commande Paris! »



UN PREMIER AMOUR.





apoléon n'était point parfait, me disait un jour, dans une de nos causeries habituelles, le général M..., qui l'avait connu à cet âge épineux où les passions gouvernent l'homme; mais ses défauts ne furent jamais des vices, et leurs sources restèrent constamment nobles et généreuses. Je puis vous attester qu'il est toujours maître des siennes. Sa sobriété, entre autres, était si remarquable, continua-t-il, qu'il eut plus d'une fois à supporter les plaisanteries de ses camarades; mais il n'était de caractère à se laisser ni fléchir, ni piquer par de pareilles gens, et les repoussait d'abord doucement; mais si elles devenaient importunes, alors son regard calme et un peu dédaigneux, ce sourire froid qui errait sur ses lèvres minces et serrées, avertissaient à temps les persiffleurs que le jeune lieutenant n'était pas d'humeur à souffrir plus longtemps d'être le but des railleries d'hommes plus âgés que lui et placés dans une position plus élevée que la sienne; et ceux-ci, devant la dignité du regard de Napoléon, faisaient aussitôt trêve à leurs plaisanteries.

Il aimait les sciences abstraites; ses auteurs favoris étaient toujours ceux qui portaient à la réflexion; et quand il voulait ne se livrer qu'aux rêveries de l'imagination, il lisait Ossian. Certes, Napoléon aurait lu Byron avec ravissement; et cependant il détestait l'affectation, de quelque genre qu'elle fût; sa parole brève et un peu saccadée rendait toujours sa pensée avec promptitude et clarté;

il n'était pas jusqu'à ses lettres d'amour qui étaient courtes et disaient beaucoup en peu de mots; elles étaient, en effet, si énergiques, qu'il y avait dans une seule ligne plus de pensées que beaucoup de beaux diseurs n'en eussent délayé dans des pages entières.

Napoléon était rêveur, on pourrait même dire romanesque. Je l'ai vu rester longtemps les yeux levés au ciel, au déclin d'une belle soirée d'Italie ; et cet homme si positif, si occupé de grandes et nobles choses, n'en conserva pas moins toujours pour Joséphine une tendresse aussi vive que passionnée ; elle dura même encore longtemps après son mariage avec elle. Je l'ai vu poser, chaque soir, avant de se coucher, le portrait de sa femme près de lui. Habitude sentimentale qu'il conserva encore quand il était empereur. Il a avoué que son cœur battait d'émotion lorsqu'il apercevait au loin, fuyant au travers des arbres , la robe blanche d'une jeune femme. Souvent il s'arrêtait dans une allée sombre du parc de la Malmaison, pour écouter le tintement de la cloche du village de Ruel qui annonçait la prière du soir. Et pourtant on a accusé Napoléon de n'être qu'un comédien lorsqu'il assistait aux cérémonies religieuses, tandis que plus que personne il détestait les athées, méprisait la femme qui ne priait pas, disant que les Italiennes avaient au moins cet avantage sur les Françaises, qu'elles demandaient pardon à Dieu au moment où elles venaient de faillir.

«Une femme sans remords , disait-il encore, est une triste et bien méprisable conquête.»

Parmi les traits caractéristiques que je peux citer de Napoléon, je trouve présent à ma mémoire un de ceux qui peuvent le mieux prouver son extrême délicatesse envers les femmes. Quand il était commandant d'artillerie à Toulon, moi j'étais sous-officier[1]; nous étions assez liés, puisqu'il me racontait franchement ses affaires, et particulièrement ses affaires d'amour.

«Toi, me disait-il, si tu avais une fortune faite, tu la mangerais avec les femmes, tu serais leur esclave, elles te conduiraient comme

[1] C'est toujours le général M..... qui parle.

un enfant : moi je les révère, je les adore; elles irritent fortement mon imagination; mais je crois avoir une idée assez juste de leur organisation morale pour ne jamais me laisser dominer par elles. D'ailleurs, ajoutait-il, en frappant de la main son front déjà rêveur, j'ai là quelque chose qui m'occupe avant tout. »

Cependant Napoléon était organisé de manière à ressentir toute la puissance des femmes; et la preuve en est, qu'un soir il s'arrêta devant moi, et me dit d'une voix brève :

« Louis, décidément, je suis amoureux.

— Amoureux ! m'écriai-je.

— Tout à fait amoureux d'une jeune fille qui demeure dans une petite maison derrière les remparts; elle n'a rien que sa beauté; mais elle est vraiment ravissante; de plus, elle possède un esprit fin et rempli de gentillesse; je passe des heures à l'écouter, à regarder ses beaux yeux noirs, sa taille svelte et légère... Elle a surtout des mains et des pieds admirables.

— Et, sans doute, elle vous aime?

— Comme une petite folle, à l'italienne enfin, car elle est Florentine, sans mesure, sans raisonnement, sans grimaces, et nullement comme la femme du monde, qui s'assure si elle est bien coiffée avant de vous regarder tendrement.

— Eh bien! repris-je en riant, ce doit être une jolie maîtresse pour vous.

— Non vraiment; cette enfant a une mère qui m'impose d'une manière étonnante. Son mari, qui était d'une bonne famille, a tout sacrifié pour l'épouser, parce que la vertu de la dame resta sévère; je crois que le pauvre homme est mort de chagrin et de misère. Elle veut conserver sa fille honnête et pure, et vraiment elle a pris le bon moyen avec moi; c'est de me montrer, comme elle le fait, une confiance aveugle dans ma loyauté. Cependant l'autre soir, après avoir renvoyé sa fille, elle me dit : « Monsieur Bonaparte, vous aimez Naddi? » Je ne répondis pas. Elle répéta : « Vous aimez Naddi; c'est pour cela qu'il ne faut plus venir ici, ou me jurer sur l'épée

que vous portez que vous respecterez mon enfant, que vous n'abuserez pas de son innocence; en un mot, que vous ne l'entraînerez dans aucune démarche qui pourrait lui faire oublier ses devoirs, ou l'éloigner de sa mère. Elle n'a pour toute fortune que le travail de mes mains et des siennes, qui sont encore inhabiles; mais j'ai juré à son père, qui est mort pour m'avoir trop aimée, et n'avoir pas voulu me déshonorer, que sa fille ne faillirait jamais tant que moi, Thérésa, sa mère, je serais de ce monde. Tenez, croyez-moi, je lui prouverais, ainsi qu'à vous, que si elle s'oubliait, moi je n'oublierais pas mon stylet italien... Pourtant, il ne faut pas que la pauvre petite ait trop à combattre, il est de mon devoir d'éloigner d'elle le danger; aussi est-ce une prière que je vous fais lorsque je vous prie de ne plus revenir ici; à moins que vous ne fassiez le serment que j'exige : le jurez-vous ? »

— Je l'ai juré, continua Napoléon; et, en effet, je ne regarde plus Naddi, je ne lui parle plus qu'en présence de sa mère; mais je suis bien malheureux.

— Et comment avez-vous connu ces dames ? lui demandai-je.

— On voulait abattre leur maison, c'est-à-dire que ces messieurs du comité du génie, naturellement très-renverseurs, l'avaient jugé ainsi. Ils m'ont chargé de voir cela, et j'ai trouvé que la petite habitation de Thérésa ne gênerait en rien nos opérations. Cette commission m'a donné mon entrée chez ces dames, et voilà où j'en suis. »

Pendant plusieurs jours le commandant fut triste et soucieux; enfin, il me demanda ce que je pensais d'un mariage d'inclination.

« C'est selon, lui dis-je; pour l'homme qui n'a point d'ambition, c'est une destinée souvent heureuse; mais celui qui a de l'avenir devant lui ne doit jamais faire un mariage d'amour; agir ainsi, c'est paralyser son existence et se barrer le chemin de la fortune.

— C'est vrai, dit-il, c'est vrai; vous avez raison, mon cher Louis. »

Je fus deux jours sans voir Napoléon; le troisième il m'écrivit

un petit billet plus indéchiffrable encore que de coutume, pour me prier de venir le trouver, parce qu'il était malade : il avait la fièvre.

J'y fus, et je le trouvai assis auprès d'une grande cafetière pleine de café léger, dont il se versait une tasse de quart d'heure en quart d'heure. Je lui fis observer que ce régime, loin d'être bon pour son indisposition, n'avait pas le sens commun.

« J'ai un rapport à faire ce soir, me dit-il, il faut que je me dégage la tête ; et puis, quand je suis de mauvaise humeur, le café me remonte.

— Est-ce que l'amour va mal ?

— Au contraire, me répondit-il, peu s'en est fallu qu'il n'allât trop bien ; heureusement j'ai su me vaincre. »

Je le regardais avec une curiosité interrogative qu'il comprit, car il me dit aussitôt :

« Je n'aime pas beaucoup à parler de moi, et surtout des choses que les hommes regardent comme des enfantillages ; cependant j'éprouve le besoin de te conter ce qui s'est passé ; car j'ai réellement du chagrin. Avant-hier, poursuivit-il, je suis arrivé chez la veuve ; elle était sortie ; mais Naddi était là, belle et tendre comme de coutume ; elle m'attendait. Longtemps je me suis tenu loin d'elle, répondant le plus froidement possible à ses innocentes agaceries ; mais elle s'est mise à pleurer et à me reprocher ma froideur. J'ai voulu la rassurer, la consoler ; et je me suis trouvé si près d'elle, que le danger était imminent. Naddi pleurait, doucement appuyée sur mes bras ; je la consolais de mon mieux sans trop savoir ce que je lui disais ; je promettais bien des choses, j'allais même, je crois, m'engager, quand Naddi, à moitié vaincue, m'a doucement repoussé, et, saisissant le pommeau de mon épée, m'a sommé de jurer par elle que je serais son mari. Alors un froid m'a saisi, un frisson m'a passé dans le cœur, et, fort heureusement pour elle et pour moi surtout, je me suis senti la force de demeurer honnête homme, en lui disant que je ne pouvais jurer une chose semblable. Mais ces dia-

bles de femmes, continua Napoléon, rien ne les arrête quand elles aiment. Malgré mon refus, Naddi se montrait encore bien tendre ; moi, je me suis dégagé de ses bras, et j'ai eu le courage de la quitter. A quelques pas de la maison, j'ai rencontré sa mère à qui j'ai tout conté. Elle m'a remercié avec effusion, mais elle m'a engagé à cesser tout à fait de voir sa fille. Cependant, a-t-elle ajouté, ma pauvre enfant va être bien malheureuse; si je pouvais retourner à Florence, la distraction du voyage et l'absence la guériraient peut-être ; ici elle passe une vie si triste, et je suis si souffrante...

— Si vous voulez me prouver votre estime, lui ai-je répondu, acceptez de moi ce qu'il vous faut pour retourner chez vous; ne m'oubliez pas, mais ne dites pas non plus à Naddi de me chasser entièrement de son souvenir... Si tu avais vu, Louis, comme elle m'a serré les mains!... Et ce matin je lui ai envoyé trois mois de mes appointements que j'ai empruntés, sans savoir comment je les rendrai ; d'ici là il se passera bien des choses; quoi qu'il en soit, Naddi m'a fait passer des moments aussi doux que ceux qui s'écoulaient auprès d'Adélaïde, il y a sept ans, lorsque j'étais en garnison à Valence.

— Quelle était donc cette Adélaïde? lui demandai-je curieusement, vous ne m'en avez jamais parlé.

— C'était la fille de Mme Ducolombier, reprit Napoléon avec un gros soupir. J'allais passer chez elle toutes les soirées que j'avais de libres; on ne pouvait pas être plus innocent que nous l'étions, sa fille et moi. Imagine-toi que nous nous ménagions de petits rendez-vous au milieu de l'été, au point du jour, et, tu le croiras avec peine, tout notre bonheur se réduisait à manger des cerises ensemble, comme Jean-Jacques avec je ne sais plus quelles demoiselles...»

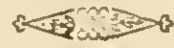
Ici j'interrompis le commandant par un grand éclat de rire. Napoléon haussa les épaules; et, me regardant avec une sorte de pitié :

« Mon cher Louis, me dit-il, l'espèce humaine possède deux grandes vertus qu'on ne saurait jamais trop respecter : le courage chez l'homme, et la pudeur chez la femme. »

Puis il prit une nouvelle tasse de café et me congédia.

Et cependant celui qui venait d'agir avec tant de générosité et de délicatesse à la fois, celui qui venait de prononcer de si sages paroles était sans fortune, et presque dans le besoin ! Bientôt après il commanda des armées, et s'assit sur un trône qu'il avait su élever au-dessus de tous les trônes de l'Europe. Un jour, aux Tuileries, j'osai rappeler à l'Empereur le souvenir de Naddi.

« Ah ! mon cher, me répondit-il, ne me parlez pas de cela, c'est un des amours les plus vrais et les plus forts que j'aie ressentis en ma vie ; mais alors je n'étais que pauvre commandant d'artillerie. »



DEVANT TOULON.

1793



oulon avait été livré aux Anglais. Maître de cette ville, l'amiral Hoode ne négligea rien pour la mettre sur un pied formidable de défense. La Convention enjoignit aussitôt à Dugommier de l'assiéger, et, dès les premiers jours de décembre 1793, l'armée républicaine occupa les hauteurs du cap Brun et de Malbousquet, où elle se retrancha.

Après plusieurs escarmouches, Dugommier résolut de s'emparer du Petit-Gibraltar. Cette redoute prise, du haut du promontoire apparaissait la mer avec les deux flottes anglaise et espagnole réunies, qu'on pourrait facilement chasser de la rade ; mais comment s'emparer de cette position ? Qu'on se figure une montagne presque

à pic, défendue par plusieurs rangs de palissades environnées de fossés, hérissée de toutes parts de pieux entassés les uns sur les autres, et gardée, au sommet, par quinze cents soldats et trente-six bouches à feu.

Dugommier chargea Mouret d'enlever la redoute de Malbousquet, Garnier d'attaquer le fort Saint-Antoine, La Poype de forcer le mont Pharaon, et Laharpe de s'emparer des batteries du cap Brun. Ce plan ne fut pas plutôt conçu, que le général O'Hara, s'apercevant d'un mouvement extraordinaire parmi les assiégeants, assembla à la hâte un conseil de guerre. Après de longues discussions sans résultat, un émigré, M. de Meuron, se levant tout à coup, s'offrit d'aller lui-même reconnaître les forces ennemies, afin de s'enquérir du point qu'ils se proposaient d'attaquer, et, le soir même, il sortit de Toulon.

Le ciel était sombre; la pluie fine et glacée qui tombait couvrait d'un brillant verglas les troncs d'arbres qui jonchaient la route; le silence de la nuit n'était interrompu que par les sourds *qui vive!* des sentinelles, répétés lentement par les échos des montagnes. M. de Meuron se traîna le long des palissades, et, après plusieurs heures d'une marche pénible, atteignit les premiers avant-postes français. Ses pieds, dépouillés de leur chaussure, ne formaient plus qu'une large plaie; alors, il se coucha à plat-ventre et côtoya les fossés en rampant.

Tout à coup un *qui vive!* plus distinct que les autres se fit entendre à peu de distance de lui; un coup de feu partit, et une balle siffla à son oreille. Il n'en poursuivit pas moins sa route; mais l'éveil était donné; et, après avoir fait des efforts inouïs pour pénétrer dans le camp, il se vit contraint de remettre au lendemain l'exécution de son projet.

Le général O'Hara, n'ayant pas vu revenir M. de Meuron, résolut d'envoyer un nouvel espion, car tout faisait présager une attaque pour la nuit prochaine; mais pas un seul des hommes qu'il avait sous son commandement ne voulut se charger de cette périlleuse

mission ; alors il ordonna qu'on lui amenât un ouvrier du port, le premier venu, en recommandant toutefois de le choisir de préférence parmi ceux que la misère est sur le point de conduire au désespoir.

Le général fut obéi. Un homme à peine vêtu, les traits flétris par le malheur, mais l'œil fier encore, se présenta au quartier-général des Anglais.

« Ton nom? lui demanda O'Hara.

— Jacques Pitois.

— Combien gagnes-tu par jour?

— Vingt-quatre sous, et j'ai trois enfants.

— Veux-tu devenir riche?» reprit le général en regardant cet homme fixément.

Jacques, comprenant ce que ce regard et ces paroles signifiaient, répondit froidement :

« Qu'exigez-vous pour cela?

— T'introduire, cette nuit, dans le camp français, et, demain matin, revenir me dire ce que tu auras vu et entendu.

— C'est bien, reprit Jacques, j'irai.

— Va! A ton retour, je te ferai compter cent louis. »

Jacques Pitois fut arrêté, le soir même, à l'entrée du camp des républicains. Conduit devant les commissaires de la Convention, et reconnu pour espion, il fut condamné à être fusillé; des soldats l'entraînèrent : en chemin, il tua l'un d'eux et put échapper aux poursuites des autres.

Quant à M. de Meuron, après être resté toute la journée dans un fossé, il était parvenu, à la faveur de la nuit, à s'introduire au milieu des assiégeants. Fait prisonnier, lui aussi, au moment où il se disposait à regagner Toulon, on l'amena devant les représentants Fréron et Robespierre jeune, auxquels il déclara qu'il s'appelait le comte de Meuron, émigré, et qu'il s'était glissé dans le camp républicain pour observer les mouvements de l'ennemi.

« Et maintenant que j'ai tout avoué, continua-t-il, faites-moi fusiller ; seulement dépêchez-vous. »

Fréron échangea un rapide coup d'œil avec Robespierre, et répondit à M. de Meuron que si l'on fusillait les espions, on guillotinait les émigrés ; et, sur un signe du proconsul, il fut conduit dans une tente et gardé à vue par deux soldats.

Pendant ce temps, Dugommier, après avoir divisé son armée en trois corps, se disposait à une attaque générale. Après une longue et pénible marche à travers les ténèbres, les colonnes françaises arrivèrent au pied du Petit-Gibraltar.

Là, se présentait un épaulement haut de dix-huit pieds, défendu par les feux croisés et continus des assiégés ; on y avait pratiqué des embrasures, et dans ces embrasures étaient placés des canons qui foudroyaient nos premiers rangs, pendant que des pièces de gros calibre, posées au-dessus, mitraillaient les derniers bataillons.

Malgré le désavantage du terrain, et quoique nos jeunes volontaires n'eussent à opposer à la mitraille des Anglais qu'un feu presque inutile, à cause de la pluie qui était venue à tomber par torrents, ils redoublaient d'efforts et préludaient, par des actions d'éclat qui devaient rester inconnues, à leur grandeur future. Les commissaires de la Convention, l'écharpe tricolore au côté, le feutre emplumé sur la tête, le sabre au poing, parcouraient leurs rangs et les animaient du geste et de la voix. Soldats, officiers, tous luttaient de valeur et de dévouement ; il n'y avait plus de grade parmi eux, il n'y avait que du courage.

Ce fut alors qu'on vit, à l'attaque du Pharaon, un commandant d'artillerie de vingt-trois ans, qui, ayant eu tous ses canonniers tués ou blessés autour de lui, fit à lui seul le service d'une pièce ; il la chargea, la pointa et fit feu lui-même. C'était ce même jeune homme qui, au commencement de l'attaque, avait dit courageusement à un représentant qui critiquait la position d'une batterie :

« Mêlez-vous de votre métier de représentant et laissez-moi faire le mien d'artilleur ; cette batterie restera là, je réponds du succès.

Ces paroles étaient hardies, sans doute, puisqu'elles pouvaient faire tomber la tête de celui qui les avait prononcées. Il le savait; mais, chez ce jeune officier encore obscur, se développait une puissance d'énergie et de volonté peu ordinaire; déjà chez lui perçait le grand capitaine qui devait, quelques années plus tard, remplir le monde de son nom.

Pâle, sous de longs cheveux noirs; de taille moyenne, les joues creuses, le corps débile, le geste impérieux, la parole saccadée, le regard pénétrant comme celui de l'aigle, et les traits du visage sculptés sur le masque des anciens Césars, tel était alors le portrait de celui qui devait bientôt parcourir, à grandes journées, l'Italie en vainqueur; qui devait graver, avec la pointe de son épée, son nom au pied des grandes pyramides; qui devait relever en France, le trône de Charlemagne et s'y asseoir, le premier de sa dynastie; vaincre l'Allemagne, disputer aux Anglais l'empire des mers, et donner à ses lieutenants, pour récompense de leurs exploits, des duchés et des trônes; c'était lui enfin qui, après avoir tout osé, tout soumis, devait aller mourir sur un rocher perdu au milieu de l'Océan.

Criblés par la mitraille, mais non découragés, les assiégeants tentèrent un dernier effort pour pénétrer dans l'impénétrable redoute. A défaut d'échelles, ils s'élevèrent les uns sur les autres jusqu'au haut des créneaux; puis, choisissant, pour s'élancer dans les embrasures des canons, l'instant où la pièce exécute son mouvement de recul, le fusil en bandoulière et le sabre dans les dents, ils se précipitèrent sur les artilleurs anglais. Trois fois repoussés sur les parapets d'où on les précipitait dans l'espace, trois fois les bataillons républicains y remontèrent. On luttait, on s'étreignait corps à corps; le carnage était horrible, la confusion affreuse, car la pluie du ciel et le feu des hommes augmentaient le désordre : les Anglais se battaient en hommes certains de vaincre, les Français en héros décidés à mourir. Affaiblis par un combat opiniâtre, écrasés sous le nombre, ceux-ci vont succomber, lorsque des cris de joie se font en-

tendre : c'est un renfort qui leur arrive ! Ils répondent à ces cris de joie par des cris de victoire.

D'où venait ce renfort? C'était le commandant Bonaparte qui l'envoyait, et ceux qui le conduisaient étaient deux hommes qui ne portaient point l'uniforme national. Ils avançaient, en tête, tout couverts de sang et de boue. Voici ce qui était arrivé :

Les soldats chargés de garder le comte de Meuron étaient deux jeunes gens pleins de cœur, ne rêvant que batailles et victoires. Aussi, dès que les premiers coups de canon avaient retenti, l'enthousiasme s'était-il emparé d'eux. Bientôt ils s'étaient indignés d'être les geôliers d'un espion, tandis que leurs camarades se couvraient de gloire, et, après s'être tous deux consultés, ils convinrent de tuer leur prisonnier pour rejoindre ensuite l'armée. Ils allaient mettre ce projet à exécution, lorsqu'ils se sentirent fortement étreints par derrière, renversés et étroitement garrottés. Tout cela avait été rapide comme l'éclair, et ceux qui les avaient ainsi désarmés avaient fui. Pendant ce temps, la fusillade était devenue plus distincte, et quand les deux espions avaient atteint le pied de la montagne, ils s'étaient arrêtés, et l'un d'eux avait demandé à l'autre :

« Qui êtes-vous? que je sache au moins le nom de mon libérateur.

— Jacques Pitois, ouvrier, avait répondu celui-ci. Et vous?

— Le comte de Meuron, émigré. »

En signe de respect, Jacques Pitois avait retiré sa casquette, et tous deux s'étaient mis à gravir la montagne sans prononcer un mot de plus.

« Comment vous trouvez-vous donc ici? dit enfin l'homme du peuple en examinant le comte.

— J'y étais venu pour observer l'ennemi.

— Ah ! c'est ça, interrompit Jacques en replaçant vivement sa casquette sur sa tête; et moi aussi, continua-t-il, je suis un espion des Anglais. »

Le comte de Meuron ne répondit point ; mais l'un et l'autre avaient continué de gravir la montagne en silence. Arrivés à l'endroit où

elle se divise en plusieurs routes, l'émigré et l'ouvrier firent une halte et se regardèrent un moment comme pour s'interroger encore :

« Quel chemin prenons-nous? dit enfin M. de Meuron.

— Celui-ci conduit également dans la place et au pied des retranchements..., répondit Jacques, en indiquant un sentier escarpé.

— Eh bien! fit le comte, suivons-le : c'est le bon. »

Ils marchèrent encore quelque temps, et aperçurent enfin, et à peu de distance, le Petit-Gibraltar. Par un mouvement simultané, tous deux s'arrêtèrent encore une fois : ils virent nos soldats arriver, tout sanglants, jusqu'au bas de la fatale redoute et se faire une échelle de cadavres pour atteindre le niveau du sol; ils les virent s'élancer par l'embrasure où étaient les canons, se précipiter sur les Anglais et succomber après d'héroïques efforts, broyés sur les pièces dont ils avaient voulu s'emparer. A cette vue, il se passa dans l'âme de ces deux hommes quelque chose d'étrange ; tous deux sentirent leur cœur battre, et tous deux s'écrièrent en même temps, en désignant du doigt l'endroit où tombaient les soldats républicains :

« Oui, c'est là! »

Ils étaient beaux dans ce moment solennel. L'espion de haute naissance et l'espion de bas étage avaient disparu; leurs mâles visages n'exprimaient plus les terreurs du coupable qui se cache, mais l'enthousiasme du soldat que rien n'arrête; la honte d'une mauvaise action venait d'être effacée par la réhabilitation d'un courage sublime.

Tous deux s'élancèrent rapidement, franchirent l'intervalle qui les séparait des troupes françaises et parvinrent au pied du mont Pharaon au moment où Bonaparte chargeait et pointait seul son canon; ils s'approchèrent de lui et lui dirent :

« Citoyen commandant, veux-tu que nous t'aidions? »

Celui-ci jeta sur eux un regard rapide; puis leur désignant une pièce entourée de ses canonniers morts :

« A la besogne donc! » leur répondit-il d'une voix brève.

Pendant une heure ils tirèrent sans relâche ; Robespierre jeune, en passant près d'eux, chercha comme à se rappeler un souvenir, puis il s'éloigna. Un moment après, Bonaparte leur dit, en leur désignant le Petit-Gibraltar :

« C'est là-bas qu'il faut aller maintenant! »

Jacques et M. de Meuron, suivis d'une centaine de soldats, arrivèrent bientôt au pied de la redoute. C'était ce secours inattendu qui avait changé la face du combat :

Les Français se précipitèrent avec une nouvelle impétuosité sur les canonniers anglais, et dans cette mêlée on vit l'homme du peuple et l'aristocrate lutter, l'un à côté de l'autre, comme deux lions.

Les assiégés reculèrent ; bientôt le désordre se mit dans leurs rangs. Mitraillés, repoussés et vaincus à leur tour, ceux qui échappèrent à cette boucherie s'enfuirent vers la ville.

Quand tout fut fini, Ricord et Fréron réclamèrent à Bonaparte les deux espions qui s'étaient échappés. Le jeune commandant conduisit les représentants à quelques pas de là, et leur montrant deux cadavres criblés de blessures :

« Les voilà! citoyens commissaires, leur dit-il.

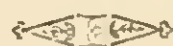
— Alors faites-nous remettre leurs corps, reprit Fréron, afin que la justice ait son cours.

— Ces hommes sont absous par la mort, répliqua Bonaparte, vous n'y toucherez pas. »

Et il se plaça entre les conventionnels et les cadavres de Jacques Pitois et du comte de Meuron, qu'il fit enterrer secrètement, le soir par ses soldats.

L'armée française entra dans Toulon qu'on bombarda pendant deux jours. Beaucoup de ses habitants furent impitoyablement massacrés par ordre de la Convention. Bonaparte avait fait grâce à deux condamnés ; la République victorieuse ne pardonna pas aux vaincus de Toulon.

UN GROGNARD.





Blaise Alboise fut un de ces hommes que la France républicaine et impériale peut opposer avec orgueil aux plus belles figures des temps héroïques, et proposer à l'éternelle admiration des générations à venir.

En 1792, lorsque l'appel aux armes détermina vers la frontière le sublime élan de la jeunesse française, Alboise s'enrôla dans le premier bataillon des volontaires de Seine-et-Oise, qui fut dirigé sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Là, bien que le volontaire n'eût encore que seize ans, il se distingua tout d'abord par sa bravoure. Ce fut surtout à l'affaire de Neuwied. Le commandant de son bataillon ayant fait appel au courage de ses jeunes soldats, à propos d'une batterie ennemie dont le feu continu gênait les mouvements de la demi-brigade, et qu'il était important d'enlever, Alboise se présenta le premier et offrit de diriger ce hardi coup de main. Après avoir reçu de son commandant des instructions quelque peu ambiguës, Alboise, qui ne les a pas bien comprises, se recueille un instant ; puis, après un moment de réflexion :

« Mais où diable nous envoies-tu, citoyen commandant? lui demande-t-il.

— Eh parbleu ! ne le vois-tu pas?... A la mort!

— A la mort!... Eh bien, à la bonne heure!... Mais il fallait donc le dire tout de suite... Suffit! »

Et, se tournant vers sa petite troupe :

« Allons, vous autres! s'écria-t-il, pas de charge! En avant, marche! Faites comme moi, et vive la nation! »

Une demi-heure après, Alboise s'était rendu maître de la batterie prussienne; mais les trois quarts des siens étaient morts.

En 1796, Alboise faisait partie de cette héroïque armée d'Italie, dont Schérer venait de remettre le commandement en chef au général Bonaparte, et ce fut en qualité de simple grenadier, dans la 65e demi-brigade, qu'il prit part à toutes les affaires qui signalèrent cette magnifique campagne. Mais, il faut le dire, si Alboise était un brave soldat, c'était aussi le pessimiste le plus original de l'armée. C'est à lui peut-être que les vieux soldats de l'empire durent, dans la suite, l'épithète de *grognards*, laquelle, toutefois, ne leur fut donnée d'une manière officielle qu'à l'époque où Napoléon était à l'île d'Elbe. Bon fils, camarade dévoué, excellent soldat, Alboise n'avait d'autre défaut que celui de raisonner et de ne paraître jamais content. Cette humeur maugréante faisait dire à ses camarades que, dans le régiment des *mal-contents*, Alboise serait infailliblement devenu colonel.

Au mois de mai 1796, quelques jours avant l'affaire de Lodi, Napoléon, visitant les postes avancés, se plaignait des fréquentes fusillades qu'il avait entendues.

« Il ne faut pas, disait-il, user ainsi sa poudre à tirer sur les buissons. »

A ces mots, une douzaine de balles sifflent à ses oreilles. Un grenadier s'élance et lui fait un rempart de son corps. Un moment après, le général en chef demande brusquement à ce soldat :

« Que fais-tu là? pourquoi as-tu quitté ton poste?

— J'attendais que vous me donniez la permission d'aller dénicher quelques-uns de ces corbeaux tyroliens qui se sont perchés dans le buisson là-bas...

— Est-ce que tu t'imagines qu'ils sont restés là à t'attendre? Retourne à ton poste.

— Mon général, les autres sont dans le ravin, comme hier.

— Raison de plus, ils te tueraient.

— Ouitch!... ça leur est défendu; ils sont trop maladroits! S'ils savaient viser juste, ils nous auraient déjà descendus tous les deux : moi d'abord, vous après.

— Tu ne manquerais donc pas leur chef?

— Dites un mot, je l'éclipse.

— Allons, puisque tu le veux, va!... Mais ne t'y fie pas! »

Et le soldat partit en sifflant le refrain de la *Marseillaise*.

C'était Alboise.

Au bout d'une demi-heure, comme on le croyait mort, parce qu'on avait entendu un grand nombre de coups de feu du côté où il s'était dirigé, il reparut. Il n'avait perdu que son chapeau.

« C'est fait! dit-il au général en chef. Je vous avais bien dit qu'ils ne savent pas viser; maintenant ils n'ont plus qu'à enterrer leur officier de Kinserlicks.

— Merci, dit Napoléon, je me souviendrai de toi.

« C'est toujours ça, reprit le grenadier ; mais il ne faut pas vous tracasser la tête pour si peu de chose. »

Alboise suivit Napoléon en Égypte; mais il ne revit son général face à face qu'après le dernier siége de Saint-Jean-d'Acre. Quoique ayant reçu à cette affaire une effroyable blessure à la tête, ce soldat persistait à se tenir dans les rangs, parce qu'à la fin de la journée le général en chef devait passer la revue de sa demi-brigade, qui s'était brillamment distinguée à cette affaire. On sait que Napoléon était doué d'une mémoire prodigieuse, et qu'il se rappelait parfaitement la figure, le nom et les actions de chacun de ses soldats. Quand il vint à passer devant Alboise, il s'arrêta un moment, comme pour rappeler quelques idées confuses :

« Je te reconnais à présent, lui dit-il; je t'ai vu à Lodi, lorsqu'on tiraillait nos postes avancés. Tu es un brave; mais, mon

pauvre garçon, il paraît que les Turcs sont moins maladroits que les Tyroliens ; ils t'ont fait là une bien mauvaise plaisanterie.

— C'est vrai ! dans ce maudit pays de sauterelles et de mamamouchis, il fait chaud pour moi de toutes les façons ; mais c'est encore pour vous, je n'en ai point de regret.

— Ah ça ! comment t'appelles-tu donc, et de quel pays es-tu ?

— Je m'appelle Blaise Alboise ; je suis de Pontoise, département de Seine-et-Oise.

— J'en suis bien *oise*, reprit Napoléon en riant, en imitant la prononciation du soldat. Et si je te donnais un fusil d'honneur, qu'est-ce que tu me dirais ?

— Je vous dirais merci, comme vous à Lodi : vous vous le rappelez ?

— Oui, oui ; mais guéris-toi d'abord ; j'y penserai.

— A votre aise, quand vous aurez un petit moment de libre. »

Malheureusement, la blessure d'Alboise fut longue à se cicatriser complétement. Napoléon revint à Paris, et le brave soldat fut oublié. Il y a toute apparence qu'il eut, lui, plus de mémoire, bien qu'il n'en dît mot à personne. A son retour en France, après Marengo, son ancien général était déjà premier consul. Lorsqu'il fut question de décider si Napoléon serait proclamé ou non consul à vie, Alboise ne laissa pas échapper l'occasion qui lui était offerte de manifester hardiment son opinion. Le dépouillement du scrutin fut publié par le Sénat le 15 août 1802. Sur 3,577,259 votants, 3,576,285 avaient voté *pour*, et 974 *contre ;* et, chose incroyable, presque tous les votes négatifs avaient été donnés dans l'armée.

Dans un régiment de ligne, un grenadier osa signer NON en très-gros caractères sur le registre où chaque soldat émettait son vote. Ceux qui ne savaient pas écrire devaient apposer une petite barre pour la négative ou une croix pour l'affirmative. Cette opposition unique causa un grand scandale. Le colonel du régiment, craignant qu'on ne le rendît responsable du mauvais effet qu'une telle insubordination pouvait produire dans l'esprit de l'armée,

comme imbue des principes républicains, fit venir près de lui le grenadier *mal pensant.* Il lui adressa d'abord des compliments sur sa belle tenue, persuadé que par la douceur il obtiendrait une rétractation éclatante ; mais, voyant que ce moyen ne réussissait pas, il lui dit en relevant sa moustache :

« Comment! c'est toi, Alboise! toi qui as l'honneur d'être grenadier de la première du deuxième; toi qui as fait les campagnes d'Italie, qui as été en Egypte; c'est toi qui ne veux pas que ton ancien général soit ton chef! Tu déshonores ta grenade!... Est-ce que j'ai signé *non*, moi?... Et cependant je n'ai pas eu l'honneur d'aller aux Pyramides!

— Les Pyramides! les Pyramides! répond Alboise, que ce discours commençait à impatienter; qu'est-ce que ça prouve, les Pyramides? Vous avez signé *oui*, mon colonel, c'est différent.

— Et par quelle raison, grenadier Alboise?

— Par la raison que si je me suis battu pendant dix ans pour qu'il n'y ait pas de rois en France, ce n'est pas non plus pour qu'il y ait à leur place des premiers consuls à vie. C'est aussi mon idée. Et puis, quand même, n'avez-vous pas dit que les volontés étaient libres?...

— C'est-à-dire... ce n'est pas moi, c'est le Sénat... Mais sais-tu bien que lorsque le citoyen Premier Consul saura cela, il est capable de te faire mettre à la salle de police pour le restant de tes jours?

— Rien du tout! cela lui sera bien égal! Et puis, ce que vous me dites là, mon colonel, c'est bon pour vous ou les habits brodés qui ont peur de perdre leurs grades; moi, je ne crains pas de perdre le mien. Je le lui dirai à lui-même, au citoyen Premier Consul; je ne suis pas comme lui, moi, *j'ai de la mémoire : lorsque je promets quelque chose à quelqu'un, je tiens ma promesse.* »

On voit qu'Alboise avait été piqué au vif de l'oubli de Napoléon, relativement au fusil d'honneur qu'il lui avait promis en Egypte, et qu'il ne lui avait pas donné.

Le Premier Consul apprit bientôt que dans un régiment de ligne

un grenadier avait donné un vote négatif. Il demanda son nom.

« Alboise! s'écria-t-il en portant la main à son front. Ah! oui oui, Alboïse, de Pontoise, ajouta-t-il en souriant; je le connais de longue date. On lui dira de ma part que j'ai donné l'ordre de le faire passer dans la garde consulaire, dans *ma* garde », reprit-il en appuyant sur le mot.

Plus tard, la vieille garde impériale ayant été formée avec le noyau de la garde consulaire, Alboise s'y trouva incorporé dès l'origine. De ce moment, sa manie de *grogner* à tout propos ne fit que croître jusqu'au jour de sa mort, qui fut peut-être la première circonstance de sa vie dont il parut satisfait.

On sait que la nuit qui précéda la bataille d'Austerlitz, l'Empereur, voulant juger de l'effet qu'avait produit sur ses soldats la proclamation qu'il leur avait fait lire le matin, parcourut à pied et incognito tous leurs bivouacs.

Arrivé à l'un de ceux occupés par la garde, un grenadier qui nettoyait la batterie de son fusil l'ayant reconnu, lui jeta ces paroles sans cesser son travail et sans avoir l'air de le remarquer :

« Ah! tu veux de la gloire! Eh bien, sois tranquille, va, on t'en *flanquera* demain matin, de cette gloire! Un peu de patience, on t'en *flanquera!* »

C'était Alboise.

Dès le commencement de l'action, un bataillon du 4e de ligne ayant été enfoncé par les cuirassiers de la garde impériale russe:

« Bessières! Bessières! cria l'Empereur en passant au grand galop devant les grenadiers à cheval de sa garde, tes invincibles à la droite de ce bataillon! »

Un instant après, les deux gardes impériales s'étant trouvées en présence, cavaliers, artillerie, étendards russes, tout resta au pouvoir de Bessières.

La vieille garde à pied vit ces exploits et murmura; deux fois elle demanda à grands cris à se porter en avant; mais l'Empereur la maintint au repos. Ses grenadiers le maudissaient alors.



— Ah! tu veux de la gloire... Va, on t'en f...*lanquera* demain matin... (t. I, p. 100.)

« Il n'y aura donc rien pour nous aujourd'hui ?» s'écria l'un d'eux, qui se dépitait plus que les autres de rester ainsi inactif. (C'était encore Alboise.) Napoléon fait un signe avec la main , et, se retournant du côté d'Alboise dont la voix lui est parfaitement connue :

« Silence , lui dit-il , tu es trop gourmand ! »

Le lendemain , en passant la revue de sa garde , il s'arrêta devant lui :

« Ne t'ai-je pas donné une arme d'honneur en Egypte? lui demanda-t-il.

— Oh! donné, donné! c'est-à-dire que vous me l'aviez promise ; mais il me paraît que dans ce temps-là la fabrique allait peu, car je ne l'ai jamais reçue. Au surplus, puisque vous vous en souvenez, ça suffit : je n'ai plus de rancune.

— Et tu fais bien, car tu sais que maintenant nous sommes gens de revue.

— Et de parole », ajouta Alboise avec une intention malicieuse.

Vint le jour de la distribution des croix. Alboise n'avait reçu aucune lettre d'avis. Dieu sait s'il était de mauvaise humeur !

« Aux noms des braves que vous venez d'appeler, dit l'Empereur en élevant la voix , à l'officier supérieur qui remplissait les fonctions de secrétaire de la chancellerie, ajoutez sur votre liste celui d'un de mes vieux braves, celui du grenadier Alboise !

— Présent !... s'écrie aussitôt une voix de stentor qui sort des rangs. Présent! présent !

— Approche. Tu vois que j'ai de la mémoire et que je suis de parole. Tiens, voilà ce que je te devais ; continue à servir d'exemple à nos jeunes conscrits ; il serait à désirer qu'ils te ressemblassent tous.

— Pas dégoûté ! » murmura tous bas Alboise, tandis que Napoléon détachait sa croix et la présentait au grenadier, qui, la recevant d'une main, de l'autre fit le salut militaire, et retourna tran-

quillement à son rang au bruit des acclamations unanimes de ses camarades.

Lors de l'entrevue de Napoléon avec Alexandre à Erfurth, au mois de septembre 1808, au milieu de l'affluence de rois, de princes et de grands personnages de toute sorte qui les entouraient, les deux empereurs aimaient à s'isoler de cette foule d'automates dorés, et à passer ensemble des journées entières dans la plus parfaite intimité. Un matin que Napoléon sortait à pied de son palais, accompagné d'Alexandre, sous le bras duquel il avait amicalement passé le sien, il s'arrêta devant le grenadier qui, posé en faction au bas de l'escalier, lui présentait les armes. C'était Alboise. Napoléon le regarda un moment en secouant la tête d'un air d'orgueil, et faisant remarquer à Alexandre ce soldat, dont le visage est orné d'une cicatrice qui part du front et descend jusqu'au milieu de la joue.

« Que pensez-vous, mon frère, lui dit-il, de soldats qui survivent à de pareilles blessures?

— Et vous, mon frère, répond Alexandre, que pensez-vous des soldats qui les font?

— Ils sont morts, ceux-là!... » murmura Alboise d'une voix grave, sans rien perdre de son immobilité.

Nous ne pensons pas qu'il y ait dans Corneille de plus sublime dialogue.

Alexandre, dont la belle réponse avait un moment embarrassé Napoléon, se tourna alors vers ce dernier en disant avec courtoisie :

« Mon frère, ici comme ailleurs, la victoire vous reste.

— Mon frère, c'est qu'ici comme ailleurs, mes grognards ont donné. »

Et Napoléon s'éloigna en faisant un geste de remerciement à Alboise, qui ne détourna pas même les yeux.

A quelque temps de là, se promenant seul et à pied dans le quartier de sa garde, l'Empereur aperçoit Alboise assis tranquillement sur une pierre, non loin d'un magasin à fourrage, et battant le briquet pour allumer une pipe qu'il tient à la bouche. Il se dirige

de ce côté. Alboise se lève, mais il n'en continue pas moins de battre le briquet en disant :

« Pardon, mon Empereur, mais c'est le diable pour faire prendre l'amadou ; il fait tant de vent!... Vous permettez, n'est-ce pas?

— Eh! mais, jusqu'à un certain point. Ne crains-tu pas de mettre le feu à ce magasin de paille? Ce serait mal travailler pour le roi de Prusse que de lui brûler ses villes.

— Ah bah! le roi de Prusse, répond dédaigneusement Alboise ; encore un drôle de monarque celui-là! Qu'il n'ait pas peur! Si on lui brûle sa Prusse... eh bien on la lui payera! »

Pendant ce temps Napoléon examine le grenadier, qui, frappant plus vite et plus fort sur sa pierre, n'en fait cependant jaillir aucune étincelle, et il ajoute :

« Je te dois quelque chose, Alboise.

— A moi, mon Empereur?... crois pas!... Vous m'avez donné la croix, il y a deux ans, à cause de cette balafre que j'ai reçue il y en a huit ; c'est moi qui vous dois du retour. Patience, on s'acquittera !

— Ce n'est pas pour la balafre ; c'est pour ce que tu as dit dernièrement à l'empereur Alexandre, lorsque tu faisais la faction.

— Je n'ai pas fait de sottises à cet empereur. Pourquoi a-t-il eu l'air de vouloir mécaniser la garde!... Est-ce que par hasard il se serait plaint de moi à mes chefs?

— Non, assurément, reprit Napoléon, puisque je veux te récompenser.

— Il n'y a pas de quoi! Et puis je n'ai besoin de rien. Cependant, si vous voulez me faire une politesse, histoire de dire : « Tiens, voilà!... » Eh bien, à la première garde montante, dites-moi bonjour comme vous me l'avez dit l'autre fois.

— Eh bien, bonjour, mon brave, et touche là! »

Et l'Empereur lui tendit la main.

A ce geste de Napoléon, la vue du vieux soldat se trouble, de grosses larmes coulent de ses yeux : c'est peut-être le seul mouve-

ment de sensibilité extérieure qu'il ait eu en sa vie. D'une main, retirant précipitamment la pipe qu'il avait conservée à la bouche, il la jette et la brise sous son pied, tandis que de l'autre main il saisit celle que lui présente l'Empereur, et, la serrant de façon à lui briser les os, il lui dit d'une voix entrecoupée :

« Oh! toujours, mon Empereur! à la vie! à la mort! Alboise ne vous dit que cela...

— Oui, je te crois, répond Napoléon en essayant de retirer sa main, qui est prise comme dans un étau · entre nous, comme tu le dis, c'est à la vie! à la mort!... Adieu! »

L'année suivante, Alboise était à Schœnbrunn, car il ne quitta pas d'un instant les drapeaux. Après la parade, qui avait lieu chaque jour à onze heures dans la cour du château, l'Empereur donnait volontiers audience aux soldats qui avaient quelques droits à faire valoir ou quelque grâce à demander. Un grenadier sort des rangs et vient à lui.

« Ah! ah! c'est aujourd'hui ton tour, mon vieux Alboise! Que me veux-tu? Parle.

— Sire, il m'est arrivé un grand malheur.

— Une injustice qu'on t'a faite? un passe-droit? Tu viens réclamer, n'est-ce pas?

— C'est pas ça. J'ai une bonne femme de mère qui vivait *chouettement* du produit de la moitié de ma croix que je lui ai abandonné, et d'une espèce de baraque qu'elle appelait sa maison. Le feu a pris à la baraque. Absente maintenant. Comme il ne lui reste plus que soixante-deux ans et les yeux pour pleurer, j'ai trouvé que ce n'était pas assez pour vivre, et alors je viens...

— Tu viens me demander une pension pour elle, interrompit l'Empereur, qui n'aimait pas les longues digressions : c'est juste, la mère d'un brave comme toi doit compter sur moi. J'écrirai ce soir au ministre de la guerre. Es-tu content?

— Non, sire!

— Diable! tu es bien difficile! Que veux-tu donc que je te donne? Un bon sur le payeur de la garde?

— Sire, ce n'est pas encore ça : non pas que je trouve votre signature mauvaise; mais le temps que le trésorier et toute la boutique mettront à enregistrer, timbrer et *patarafer* votre bon, la vieille bonne femme aura descendu sa dernière garde. Tenez, mon Empereur, je ne vais pas par quatre chemins; je viens vous emprunter de l'argent de la main à la main. Et pour que vous ne croyiez pas que c'est une *carotte de longueur* que je veux vous tirer, comme les chapeaux à plumes et les bottes à glands d'or de l'état-major, voici mon brevet de décoré, mon livret; vous toucherez mon prêt, le reste de ma croix; le quartier-maître du régiment vous comptera tout cela à chaque trimestre : il n'osera pas vous *faire la queue*, à vous, j'en réponds!

— Garde tout cela; entre deux vieilles connaissances comme nous, la parole suffit, tu le sais bien. Tiens, voilà une cartouche pour ta mère (c'était un rouleau de mille francs); tu m'en rendras une pareille quand tu seras colonel.

— Oh! oh! un moment! interrompit le vieux grenadier avant de tendre la main; j'accepte, mais à une condition : c'est que ça ne vous gênera pas; car autrement...

— Allons! prends, te dis-je!

— Merci, mon Empereur; mais en ce cas vous direz à mon colonel que je consens maintenant à être nommé caporal, non pas par ambition, mais seulement pour avancer l'époque du remboursement. »

Le lendemain, Alboise reçut les *sardines* de caporal, sans paraître plus satisfait que de coutume.

Ce fut surtout pendant la campagne de Russie que son humeur maugréante se développa tout entière; ces longues marches à travers un pays incendié et désert étaient pour lui un texte inépuisable de plaintes.

Ce fut bien autre chose encore lorsque, après l'incendie de Moscou,

Alboise commença cette désastreuse retraite, errant sans vêtements, sans munitions, sous un ciel de neige, sur un sol parsemé de cadavres. Plus de discipline ; tous les rangs étaient confondus ; la grande armée n'était plus qu'un ramas allant indistinctement du nord au midi. La présence de Napoléon à pied au milieu des soldats, souffrant comme eux des mêmes besoins, des mêmes privations, pouvait seule étouffer les murmures.

Un jour, en parcourant les rangs épars de la vieille garde, dont les débris marchaient avec ceux de l'état-major général, il reconnut le vieux caporal, quoique sa coiffure ne se composât pour le moment que d'un sac à avoine qui lui cachait la moitié du visage.

« Ah! mon pauvre Alboise, lui dit-il en secouant la tête, tu es toujours le même ; je suis content de toi.

— Ma foi! il n'y a pas de mal que vous soyez content, murmura Alboise ; car il y en a *diablement* qui ne le sont guère.

— Je le serais encore bien davantage si j'étais certain, à mon arrivée en France, d'y trouver cent mille hommes comme toi.

— Flatteur! » murmura Alboise entre ses dents.

La dernière fois qu'ils se rencontrèrent, ce fut encore un jour de malheur : on passait la Bérésina.

« Te voilà maintenant pontonnier, lui dit l'Empereur; tu ne manques jamais les bonnes occasions!

— Partout où vous êtes, je sais qu'on attrape toujours quelque chose... Présent!

— Te rappelles-tu le jour où nous nous vîmes pour la première fois? interrompit Napoléon, essayant de détourner ainsi la conversation.

— Oui! c'était en Italie, un jour qu'il faisait chaud; mais la température a *crânement* changé depuis.

— Comment! est-ce que tu aurais froid?

— Moi, froid!... Allons donc! je ne le sens pas; et il y a de bonnes raisons pour ça, ajouta-t-il en portant la main à son visage, couvert d'un large emplâtre. Tenez, pas plus de nez que

sur la main : il est resté dans les traînards ; mais c'est égal, quand je vous vois ça me réchauffe. »

Lorsque le tour d'Alboise fut venu de passer sur le pont, entraîné par la foule qui se ruait comme une avalanche, il fut précipité dans le fleuve. Malgré les énormes glaçons qui menaçaient à chaque instant de le broyer dans leur choc, il arriva un des premiers sur la rive opposée que le canon des Russes balayait déjà. A peine avait-il fait quelques pas qu'il roula sur la neige : un boulet venait de lui fracasser les deux jambes. Un de ses camarades s'approcha pour le secourir :

« Marche, marche ! lui dit-il d'une voix éteinte ; car il va t'en arriver autant.

— Caporal Alboise, je ne veux pas vous abandonner.

— Va ton train... je suis plus heureux que vous autres, dans un moment je n'aurai plus froid ! »

Puis, faisant un dernier effort, l'héroïque soldat se traîna sur les mains jusqu'au bord d'un fossé où la neige s'était amoncelée; ce fut sur ce lit de glace qu'il s'étendit comme pour mourir plus doucement. Il arracha sa croix, celle que Napoléon lui avait donnée à Austerlitz, et après l'avoir portée plusieurs fois à ses lèvres, il la brisa entre ses dents et en avala les morceaux, pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des Cosaques; après quoi il bégaya un dernier *Vive l'Empereur!* suivi d'une imprécation contre les Russes, et mourut.

Et lorsque cette nouvelle lui parvint, Napoléon secoua tristement la tête :

« J'aurai de la peine à le remplacer », dit-il en essuyant, sur sa joue, une grosse larme à moitié gelée.



LE PETIT CAPORAL NOMMÉ SERGENT.

1796.





Quelques vieux soldats, assis autour du feu d'un bivouac, dissertaient à leur manière sur les opérations de la journée. C'était le soir du 5 août 1796, jour de la bataille de Castiglione. Si Wurmser et ses lieutenants n'étaient pas ménagés par les orateurs de ce club improvisé, chacun d'eux, en revanche, s'extasiait, à tour de rôle, sur les moyens et la capacité du jeune général qui commandait alors en chef l'armée d'Italie.

« Faut convenir, disait le vieux Latouche, dont le bras gauche en écharpe était décoré de deux chevrons, faut convenir tout de même, disait-il, que le p'tit caporal leur z'y taille de fameuses croupières, à ces Kinzerlichs ! Avant-hier, à Lonato, bloqué l'Autriche ! Aujourd'hui, à Castiglione, v'là que ce vieux pousse-cailloux de Wurmser vient de se faire démolir comme une vieille baraque ! Enfin, il n'y a pas à dire, c'est qu'ils n'ont pas seulement eu le temps de humer une chique, tous ces généraux de Pitt et Cobourg. Eh bien ! que j'dis, fameux ! le petit caporal ! N'est-ce pas, vous autres?

— Fameux, père Latouche, répondit-on à la ronde.

— Et vous ne vouliez pas me croire, quand je vous disais au passage des Alpes, que je l'avais vu un peu manœuvrer à Toulon, et qu'il se peignait dur. Pourtant, faut être juste : l'armée d'Italie est

composée de lurons d'une certaine espèce, et j'ignore où le citoyen général en chef trouverait des lapins de cette trempe-là. Mais c'est égal, il faut un solide aplomb tout de même pour se remuer comme il se remue. Et ces tartufes d'Italiens qui croyaient que Wurmser allait nous avaler tout crus, nous! Ah! oui, plus souvent! même qu'il va crânement se dissimuler incognito, votre Wurmser, et remonter le Tyrol un peu vite. Ah! vieux carotteur, le petit caporal t'a signé ta feuille de route aujourd'hui; maintenant faut jouer des quilles, mon vieux, et t'as deux farceurs à tes trousses, Masséna et Augereau, qui te feront doubler l'étape d'une solide manière, je t'en réponds, car ils n'ont point d'engelures aux yeux.

— Ah çà, père Latouche, dit alors un des plus jeunes du cercle, il m'est d'avis, d'après tout cela, que depuis Lodi il a mérité de monter en grade, notre petit caporal!

— Pas mal observé, fit Latouche. Écoutez, vous autres anciens!... Parlons peu, mais parlons bien! Je m'en vas donc vous récapituler ses titres à l'avancement : *Primo*, le troupier français n'avait pas de pain, pas de souliers, pas de paye : eh bien! aujourd'hui, en veux-tu? en voilà : il a de tout, le troupier d'Italie; même qu'il a la satisfaction de gratter les écus des pontifes à calottes rouges. Et d'un. *Secundo*, ces propres à rien d'Italiens assassinent nos camarades à Milan et à Pavie. Le petit caporal leur z'y fait payer cher le caprice; nous avons allumé nos pipes à l'incendie de Binasque, et tous ceux qui étaient à Pavie peuvent avoir dans leur sac, comme votre serviteur, quelque fine relique en or, ou quelques bons dieux d'argent, sans compter... Mais chut! faut pas tout dire, les agréments comme les désagréments! Et de deux. *Tertio*, à Borghetto, le p'tit caporal, qui se dit : « Ces pieds crottés de cavaliers ça se fait tirer l'oreille, *au lieur* que mes pauvres troupiers donnent toujours; mettons en danse la cavalerie, Murat en tête, et voyons voir un peu ce que ça fera. » C'est des purs Français tout de même, les cavaliers; aussi, Dieu de Dieu! quelle averse de coups de sabre sur ces mangeurs de soupe d'Autrichiens! Et de trois. *Quatrièmement*,

Mantoue bloquée et Beaulieu disloqué, sans avoir le temps de numéroter ses membres, et v'là que l'Autriche envoie le citoyen Wurmser pour se dire deux mots avec le p'tit caporal, qui te le renverra par ce vieux farceur de télégraphe... Et de quatre. Et à Lonato, à Roveredo, à Castiglione aujourd'hui, est-ce que vous prenez ça pour de la camelote, vous autres? Eh bien! maintenant voyons voir; trouvez-vous qu'il ait mérité de l'avancement, celui qui a fricassé toutes ces pommes de terre en deux tours de casserole? Allons, que chacun donne son avis. Les opinions sont libres, comme disent, à Paris, ces muscadins du Directoire, que ça n'a que de la langue dorée et des toupets poudrés.

—Excusez! père Latouche, à propos de muscadins et de toupet, voilà pas mal de temps que vous astiquez la parole, ce m' semble, se mit à dire alors Morel, dit le Parisien, en accompagnant sa réflexion d'un bruyant éclat de rire.

— Oui, c'est vrai, répliqua Latouche visiblement piqué de la réflexion; mais j'ai plus que de la langue, moi!... J'ai là un briquet qui a un fameux fil. »

Et, en disant ces mots, le vieux soldat frappa sur la poignée de son sabre, et son regard fixe provoqua le Parisien.

« Connu! connu! s'écria tout le cercle en s'interposant. Père Latouche, il est décidé que le petit caporal a mérité de l'avancement. Rrrrrrran, fit-il, en imitant le roulement d'un tambour,—faites-le reconnaître. »

Alors Latouche, étendant sa large main, dit d'une voix forte:

« Soldats de l'armée d'Italie! au nom des vieux troupiers ici présents, vous reconnaîtrez le citoyen Bonaparte pour votre sergent; et vous lui obéirez en conséquence. »

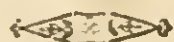
En ce moment l'orateur fut interrompu par un petit homme à la figure pâle, au teint maladif, aux yeux étincelants, vêtu d'une redingote grise, coiffé d'un petit chapeau à trois cornes sans bordure ni plumet, et ne portant aucune marque distinctive de grade. Ce

petit homme frappa légèrement sur l'épaule du vieux soldat, en lui disant avec bienveillance :

« Et à quelle époque le sergent peut-il espérer de passer officier ? »

A cette voix bien connue, tous portèrent respectueusement le revers de la main droite à leur front.

« Nous *voirons*, citoyen général en chef » , répondit Latouche d'un ton sérieux, et retroussant fièrement sa moustache.



LE CONCIERGE DE LA PETITE MAISON

DE LA RUE CHANTEREINE.

1797.



Aucune guerre d'Italie ne fut plus promptement terminée que celle conduite par Napoléon, en 1796 et 1797. On chercherait vainement dans l'histoire l'exemple d'une aussi glorieuse conquête achevée par d'aussi décisives batailles. Le traité de Campo-Formio fut le plus avantageux qu'eût jamais conclu la République française : il devait conduire à la paix générale du continent. Malheureusement, le Directoire ne le vit pas ainsi ; il eut peur de la gloire de Bonaparte, et, aussitôt après la conclusion de ce traité, il le rappela, sous le prétexte de s'appuyer sur la grande influence que la magie de son nom exerçait déjà ; mais, dans le vrai, il ne voulait que l'affaiblir, l'éloigner des affaires de la paix et lui ôter le gouvernement d'Italie. Un vain projet de descente en Angleterre fut le

but dont on colora ce rappel; ensuite on désorganisa son armée pour la disséminer sur les côtes des deux mers.

Napoléon comprit très-bien que le Directoire avait peur de lui, et qu'à tout prix il voulait se débarrasser de sa personne; ce fut alors qu'il proposa son expédition d'Egypte comme un moyen de porter à l'Angleterre des coups plus sûrs que ceux dont on l'avait menacée jusqu'alors.

De toutes les manières, ce projet convenait au Directoire; envisagé sous ces deux faces, il devait, en réussissant, ou porter la gloire directoriale à son comble, ou, en échouant, le débarrasser d'une armée qui n'aurait pas agi sous les ordres de Napoléon comme elle avait fait sous le général Dumouriez : la suite prouva que le Directoire avait raisonné juste.

Les apprêts de cette expédition se firent avec autant de secret que de diligence. Pendant ce temps, Napoléon vivait à Paris dans une sorte d'obscurité; il semblait s'éloigner des affaires publiques pour s'adonner à la culture des sciences : plus il fixait l'attention, et plus le vague de ses démarches servait à dérober aux conjectures sa véritable destination. Il sut faire durer cette incertitude jusqu'au moment de son départ, et maintenir la vacillation de l'opinion, tant au dedans qu'au dehors.

Tous les jours il sortait seul, à pied comme un simple particulier; il parcourait les quartiers populeux de la capitale; il entrait dans les ateliers, dans les fabriques; causait familièrement avec les ouvriers, s'informait de leurs besoins, et leur demandait surtout s'ils avaient été militaires. Un grand nombre sont morts depuis, quelques-uns vivent encore et se rappellent qu'un petit homme, maigre et chétif, basané de figure, était monté dans leur taudis, et qu'après son départ ils avaient trouvé, soit sur une chaise ou sur le palier, une bourse contenant de l'or.

Un jour qu'il revenait d'une de ses courses, un vieillard qui l'attendait depuis longtemps à la porte de sa petite maison de la rue Chantereine, lui remit une pétition et s'éloigna. Napoléon, étonné,

suivit des yeux le vieillard, et, lorsqu'il l'eut vu disparaître, il ouvrit le papier, qui contenait ce qui suit :

« Général, j'ai perdu un œil à la prise de la Bastille; j'ai été « blessé à Jemmapes, et mis hors de combat dans la dernière cam- « pagne. Maintenant, je ne suis plus qu'un vieil instrument brisé, « dont on ne peut plus tirer aucune utilité; on m'a rejeté des rangs « de l'armée. La main qui me reste est mutilée et dans un état qui « me rend toute espèce de travail impossible. Ma femme, que j'avais « abandonnée pour le service de la patrie, est malade et ne peut « guérir faute de secours; j'ai quatre enfants qui meurent de faim. « La supplique que je mets sous vos yeux a été placée dix fois « sous ceux du Directoire, qui n'a pas même daigné me répondre. « L'une des maîtresses du directeur Barras, qui habite un palais, et « pour laquelle il prodigue les deniers de la nation, m'a proposé « d'apostiller ma supplique : j'ai refusé. Un pur patriote, un soldat, « ne doit pas accepter une honteuse protection. »

« Le brave homme! » exclama Napoléon.

Et il s'élança sur les traces du vieillard; mais il ne put l'apercevoir. Rentré chez lui, il montra la pétition à Joséphine.

« Ma chère amie, lui dit-il, il faut qu'à l'instant ce malheureux soit secouru; je ne puis supporter l'idée de savoir un vieux soldat dans un pareil dénûment. »

Parler d'une bonne action à Mme Bonaparte, était aller au-devant de son cœur. Elle donna le signalement du vieillard à tous les gens de sa maison; plusieurs d'entre eux se rappelaient l'avoir vu souvent, immobile devant la porte-cochère. Joséphine leur recommanda de le chercher partout et de l'amener s'ils parvenaient à le rencontrer. Mais leurs peines furent inutiles, et la journée se passa ainsi. Le lendemain, en sortant comme à son ordinaire, Napoléon aperçut le solliciteur à la même place que la veille.

« Enfin, on vous trouve! lui dit-il; c'est bien heureux! Pourquoi n'avez-vous pas attendu ma réponse, hier?

— Mon général, j'ai voulu vous laisser le temps de réfléchir; maintenant, je viens vous la demander. »

Au son de voix de cet homme, Napoléon le regarde avec attention; puis une pensée soudaine vient l'éclairer.

« Vous étiez à Arcole?

— Oui, mon général.

— Vous souvient-il que je fus renversé et foulé aux pieds par nes braves, qui franchissaient le pont aux cris de *Vive la République!* sous le feu meurtrier des Autrichiens?

— Oui, mon général.

— Vous souvient-il qu'un bras ami me tira de dessous les cadavres, et me plaça un drapeau à la main, en s'écriant : *En avant!*

— Oui, mon général.

— Ce bras, c'était le vôtre?

— Je ne l'ai plus; un biscaïen me l'a enlevé.

— Et vous ne me le disiez pas!

— Mon général, ce n'est pas à moi à rappeler ces choses.

— Oui, c'est à moi à m'en souvenir! Conduisez-moi à votre femme; je veux voir les enfants de celui qui m'a sauvé la vie... »

Napoléon appela un de ses aides de camp, et suivit avec lui le vieillard. Ils arrivèrent devant une maison du faubourg St-Antoine, dans une petite rue sale et étroite. Le vieux soldat ouvrit une porte basse, et après avoir prié son géneral de le suivre à travers un escalier dont les marches étaient à moitié brisées, ils pénétrèrent dans une chambre si obscure et si basse, que, malgré la petite taille du futur empereur, il pouvait à peine s'y tenir debout. Comme on était en été, et que cette pièce était sous les toits, il y faisait une chaleur étouffante. Napoléon fut épouvanté du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Une pauvre femme étendue sur quelques brins de paille, pressait dans ses bras une petite fille dont elle tâchait, en essayant de sourire, de faire cesser les pleurs; trois autres enfants un peu plus âgés, et couverts de haillons, étaient couchés dans ce misérable bouge, dans lequel on eût vainement cherché un siége pour s'as-

seoir : c'était, en un mot, le tableau de la misère la plus affreuse.

Napoléon resta un instant stupéfait : puis il chercha des yeux le vieillard, et l'aperçut dans un coin, appuyé contre un angle de mur ; de grosses larmes roulaient sur ses moustaches grises. Il s'avança vers lui, et pressa dans ses mains la main unique du vieux soldat.

« Je vous en veux beaucoup, lui dit-il, extrêmement ému, de m'avoir laissé ignorer votre position, et de n'avoir pas pensé à moi plus tôt. »

Le brave homme ne répondit point.

Napoléon écrivit un petit mot et pria son aide de camp de l'aller remettre de suite à Mme Bonaparte. Une heure ne s'était pas écoulée, que Joséphine arrivait elle-même. Elle poussa un cri lorsqu'elle pénétra dans ce lieu de désespoir, et, s'approchant de la malade, elle lui adressa quelques douces paroles ; puis elle expliqua au vieillard les dangers auxquels sa femme s'exposerait en restant plus longtemps dans un lieu dont l'air déjà corrompu par la chaleur, devenait pestilentiel par les miasmes qui se dégageaient de la rue ; elle lui déclara qu'on allait la transporter chez elle avec ses quatre enfants, et qu'elle voulait qu'à l'avenir le sauveur de son mari n'eût pas d'autre maison que la sienne.

Le vieux soldat s'épuisait en remerciements ; Napoléon lui répondit avec une simplicité touchante :

« Mon vieux camarade, de quoi nous remerciez-vous ? En vous offrant un logement chez moi, vous aurez un peu plus d'air qu'ici ; j'aurai le plaisir de vous voir tous les jours, de causer avec vous des campagnes que nous avons faites ensemble : vous voyez bien que c'est encore moi qui gagnerai à tout cela. »

Quelques jours après, Napoléon était assis devant une table, il écrivait une lettre, ayant auprès de lui le vieux soldat d'Arcole, qui lui racontait les exploits de Sambre-et-Meuse, sans comprendre comment il se faisait que son général pût écrire, lui prêter attention et lui répondre en même temps.

« Je crois, lui disait-il, que le moment n'est pas très-bien choisi pour vous entretenir de tout cela.

— Au contraire, mon vieux camarade, continue. »

Au même instant la porte s'ouvrit, Barras entra.

« Citoyen général, lui dit-il, je vous apporte votre nomination de commandant en chef de l'armée d'Egypte, et l'ordre de partir sur-le-champ. »

La foudre tombant au milieu de cet appartement n'eût pas fait sur Napoléon l'effet que produisit chez lui ces paroles. Il devint pourpre de colère, son œil s'enflamma, il frappa du pied ; puis, tout à coup, passant de cet état d'exaspération au plus grand calme :

« C'est bien, citoyen directeur, dit-il à Barras; mais une autre fois soyez plus circonspect : vous voyez bien que je ne suis pas seul ! »

Et se tournant vers le vieux soldat :

« Quant à toi, ajouta-t-il, si tu dis un mot de ce que tu viens d'entendre, nous nous brouillons pour toujours. »

La campagne d'Egypte eut lieu.

A son retour, Napoléon demanda des nouvelles du vieux soldat qu'il avait fait concierge de sa petite maison de la rue Chantereine, avant de partir... Il était mort de joie en apprenant que son général avait débarqué à Fréjus.



NAPOLÉON ET DAVID.



I



Deux hommes faits pour se comprendre; deux hommes qui ne durent qu'à leur génie leur élévation, leur popularité et leurs malheurs; deux hommes mus par les mêmes principes, agités de la même ambition d'immortalité; deux hommes enfin qui, après avoir atteint ce degré de gloire auquel d'autres n'eussent jamais osé prétendre, tombèrent du même coup, en même temps, et finirent de la même manière sur une terre d'exil.

Il eût été à désirer que le plus grand peintre de notre temps se fût contenté de ce titre; malheureusement pour les arts, les troubles civils entraînèrent cet esprit ardent, cette âme enthousiaste au milieu d'une assemblée politique. Les opinions les plus exagérées furent partagées par David, dont les souvenirs de Brutus et de Scévola remplissaient l'imagination, dont le talent aspirait à la farouche indépendance des plus austères républiques. On a prétendu que quelque temps après le 18 fructidor, à l'époque où le parti monarchique menaçait tout ce qui était patriote, Napoléon, alors général en chef de l'armée d'Italie, conçut le louable projet d'arracher l'artiste aux persécutions qui tôt ou tard devaient l'atteindre, et que pour cela, un de ses aides de camp, Julien, le même que plus tard

les Arabes massacrèrent en Égypte, fut chargé par le jeune général de l'attirer dans son camp pour y peindre des batailles ; mais David refusa, dit-on, de se séparer de ses amis dans un moment où une crise importante se préparait. Bientôt arrêté et détenu au Luxembourg, comme beaucoup de ceux qui avaient embrassé et soutenu sa cause, il ne sortit de prison que pour être mis en surveillance. Dès cet instant se termina, dans l'intérêt des arts, la vie politique de David. Tout entier à son génie, il accomplit dans la peinture cette révolution qui devait lui assurer à jamais le titre de restaurateur et de chef de l'École française.

Déjà sa réputation était fixée : *Bélisaire*, les *Horaces*, la *Mort de Socrate*, etc., avaient été exposés aux regards du public, lorsque Bonaparte, après avoir conquis l'Italie, revint à Paris, d'où il était sorti à peine connu, et où il rentrait couvert d'une gloire immense. Nommé peu de temps après membre de l'Institut national, il désirait faire connaissance avec David, son collègue, qu'il n'avait point encore rencontré, et il répondit à Lagarde, secrétaire du Directoire, qui l'invitait à dîner chez lui :

« J'irai, mais à condition que vous aurez David. »

Le secrétaire-général alla donc convier l'artiste, qui s'empressa d'accepter l'invitation. Dès que Napoléon l'aperçut, il alla au-devant de lui, et la conversation la plus intime s'engagea bientôt. Entre autres propos, David dit à Bonaparte :

« Je veux vous peindre, citoyen général, l'épée à la main sur un champ de bataille.

— Non, reprit celui-ci ; ce n'est plus l'épée à la main qu'on gagne des batailles; je veux être représenté calme, sur un cheval fougueux. »

Ce portrait ne fut pas entrepris dès l'instant; mais l'idée n'en fut point perdue.

Devenu premier consul de la république, Bonaparte reçut souvent David à l'heure de son déjeuner. On venait de réorganiser les au-

torités nationales d'après la nouvelle constitution : Napoléon dit à l'artiste :

« J'ai mieux aimé vous laisser à vos pinceaux que de vous donner une place : les places passent, mais le talent reste.

« Citoyen consul, le temps et les événements m'ont appris que ma place était dans mon atelier, reprit modestement David; j'ai toujours eu un grand amour de mon art, je veux m'y livrer tout entier. »

Le passage du mont Saint-Bernard rappelait celui qu'avait effectué, des siècles auparavant, un général carthaginois : la France devait avoir aussi son Annibal. Au retour de Marengo, le Premier Consul fit appeler David dans son cabinet; Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, était présent.

« Eh bien! David, lui dit-il, à quoi travaillez-vous maintenant?

— A mon tableau de *Léonidas aux Thermopyles*, citoyen consul.

— Ah! ah! je sais, je sais, reprit Napoléon. Vous avez tort, mon cher, de vous fatiguer à peindre des vaincus. Le seul nom de Léonidas est venu jusqu'à nous, tout le reste est perdu pour l'histoire.

— Tout!... dites-vous, citoyen consul?... excepté cependant cette noble résistance à une armée innombrable. Tout!... excepté ce dévouement sublime auquel des noms ne sauraient rien ajouter; excepté les usages, les mœurs des Lacédémoniens dont il n'est pas inutile de rappeler le souvenir à des soldats républicains.

— C'est... possible, citoyen David », dit Napoléon d'un air de doute et en hochant la tête.

Puis, après avoir continué de blâmer le choix du sujet, il ajouta d'un ton gracieux :

« Voyons, mon cher, quand voulez-vous faire mon portrait?... vous savez, le portrait en question?

— Dès que vous voudrez poser.

— Poser!... à quoi bon? reprit Napoléon, qui n'avait ni le temps

ni la patience de se prêter au désir du peintre. Croyez-vous, mon cher, que les grands hommes de l'antiquité, dont nous avons l'image, aient jamais posé ?

— Ce n'est point ici la même chose : moi, je veux vous peindre, citoyen consul, pour votre siècle, pour les hommes qui vous ont vu, qui vous connaissent et qui voudront vous trouver ressemblant.

— Ressemblant ! ajouta Napoléon en souriant; allons donc !... Ce n'est ni l'exactitude des traits du visage, ni un signe sur la joue, ni un petit pois sur le nez qui font la ressemblance ; c'est le caractère de la physionomie, c'est l'expression de l'âme, c'est l'ensemble de l'individu qu'il faut chercher à représenter, et voilà tout.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Bah ! je parierais bien qu'Alexandre n'a jamais posé devant Apelles, et personne ne s'informe si les portraits des grands capitaines, grecs ou romains, sont ressemblants.

— Citoyen consul, vous m'apprenez l'art de peindre, dit David, dans toute la sincérité de sa conscience.

— Allons donc ! reprit Napoléon avec un léger mouvement d'épaules, je vois, mon cher, que vous voulez plaisanter.

— Non vraiment ! Je n'avais pas encore examiné la peinture sous ce point de vue. Vous avez raison, citoyen consul, je vous peindrai et vous ne poserez pas.

— Parbleu ! cela ne vous servirait à rien; et si vous parlez de ressemblance, vous-même, tout le premier, mon cher David, vous passez volontiers par là-dessus. La preuve en est qu'Erasistrate, qui a guéri Antiochus, n'avait qu'un œil [1], et que votre Léonidas, dont vous faites un veritable modèle antique, était de petite taille et presque bossu.

[1] Ici Napoléon voulait sans doute faire allusion à cette belle composition de David, représentant *Antiochus malade de sa passion pour Stratonice, sa belle-mère.* Ce tableau, couronné en 1775 par l'Académie de peinture de Rome, obtint, à l'exposition du Louvre, un succès d'enthousiasme.

— Eh bien! citoyen consul, reprit David un peu piqué de la remarque, ne posez pas, et laissez-moi faire ; je vous peindrai à ma manière. »

Au sortir du cabinet de Napoléon, Lucien, revenant sur le tableau de Léonidas, dit à David :

« Que voulez-vous, mon cher? mon frère n'aime que les sujets nationaux; c'est son faible, parce qu'il n'est pas fâché qu'on parle un peu de lui.

— Et il a raison, parce que dans tout ce qui a rapport à notre gloire nationale, il se trouve toujours pour beaucoup. Soyez tranquille, on parlera de mon tableau. »

L'artiste exécuta donc ce beau portrait du Premier Consul : calme sur un cheval fougueux, gravissant le mont Saint-Bernard, Napoléon y est représenté de grandeur naturelle, enveloppé d'un long manteau qui flotte au gré du vent. Il ordonne à son armée de franchir les Alpes : les noms d'Annibal et de Charlemagne sont tracés sur les rochers du premier plan. On aperçoit dans l'éloignement des groupes de soldats et des trains d'artillerie [1]. Quand ce tableau fut présenté au Premier Consul, celui-ci, après avoir admiré cette composition si remarquable par le grandiose et la vigueur de l'exécution, et après avoir donné à l'artiste tous les éloges qu'il méritait, lui dit au sujet des groupes de petites figures :

« Mais, citoyen David, que font là-bas ces trois ou quatre petits bons hommes, grands tout au plus comme le fer de mon cheval? D'un coup de pied ne semble-t-il pas qu'il va les écraser?

— Citoyen premier consul, votre observation n'est pas sans quelque justesse; cependant, croyez-moi, il faut que *ces petits bons hommes* (David appuya sur ces mots) restent là ; ils aident à l'effet.

[1] L'original de ce tableau, dont David fit deux copies, fut donné aux Invalides, et posé au-dessus de la cheminée d'une des salles de la bibliothèque. En 1815, les Prussiens s'en emparèrent et le placèrent dans le musée de Berlin, où il est encore aujourd'hui, comme en retour de l'épée du grand Frédéric, que Napoléon leur avait enlevée neuf ans auparavant.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Napoléon en souriant, d'autant plus que ces petits bons hommes m'ont tiré de plus d'un mauvais pas durant ce passage, et que je veux partager avec eux la gloire de cette campagne ; seulement j'eusse mieux aimé que vous les fissiez plus grands et que vous en missiez davantage ; de cette façon, vous eussiez fait de mon portrait un véritable portrait de famille. Au surplus, venez me voir un de ces matins, j'ai là (et Napoléon se frappa le front) l'idée d'un grand tableau qui sera unique dans son genre ; je vous la communiquerai, cette idée : j'ai compté sur vous pour la traduire sur la toile. »

En disant ces mots, les yeux de Napoléon avaient brillé d'un éclat inaccoutumé, et sa physionomie s'était animée d'une expresssion sublime.

II

Proclamé empereur, Napoléon comprit que son devoir était de protéger les arts et les artistes, au moins autant que les sciences et les savants. Aussi nomma-t-il David son premier peintre, et, d'après ses instructions, le ministre de l'intérieur, M. de Champagny, lui commanda six grands tableaux qui devaient décorer une des salles du Louvre, entre autres celui du couronnement.

De semblables travaux ne plaisaient pas au peintre ; sa verve se refroidissait à la vue des costumes de cour qu'il lui fallait copier ; ce savant crayon demandait le nu. Combien de fois le vit-on s'indigner des obstacles que les bottes et les uniformes de nos soldats opposaient à son génie ! Ce fut plus particulièrement à l'occasion du tableau du couronnement que cette répugnance à reproduire ses personnages avec des vêtements modernes se manifesta tout entière. Dans ce tableau, le cardinal Caprara, l'un des assistants du pape, était représenté sans perruque et la tête chauve. Le portrait était d'une ressemblance parfaite. Le cardinal, peu sensible à cet avan-

tage, pria David de lui rendre son couvre-chef; mais l'artiste fit la sourde-oreille.

« Si je m'avisais de mettre une perruque sur cette tête, dit-il en souriant, mes confrères ne manqueraient pas de dire que cela va comme des cheveux sur la soupe. »

Le cardinal crut devoir s'adresser à M. de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères, qui déclina sa compétence en matière d'art. Alors le prince de l'Eglise en appela à l'impératrice Joséphine elle-même, qui manda auprès d'elle l'artiste et le diplomate, afin d'arranger cette grave affaire à l'amiable. La chaleur que le cardinal mettait dans ses discussions avait une cause singulière. Il avait entendu dire que jamais pape n'avait porté perruque, et il craignait, en renonçant à la sienne, d'annoncer des prétentions à la chaire de saint Pierre, dans le cas où le saint-siége serait devenu vacant. David n'avait cédé à aucune de ces considérations.

« Son Eminence, dit-il à M. de Talleyrand, doit s'estimer heureuse que je ne lui aie enlevé que sa perruque.

— Eh ! bon Dieu ! répondit M. de Talleyrand, je vous défierais bien de lui ôter quelque chose de plus remarquable. Et d'ailleurs, que vous fait, dans votre tableau, une perruque de plus ou de moins? rendez-lui la sienne, et qu'il n'en soit plus question.

— C'est justement pour cela que la tête du cardinal restera telle qu'elle est », répondit David, qui avait parfaitement compris les malicieuses paroles du ministre.

Enfin, Napoléon, à qui Joséphine raconta le même soir cette singulière contestation, donna, en quelque sorte, gain de cause à son premier peintre, en disant plaisamment à l'impératrice :

« Les raisonnements de Son Eminence n'ont ni queue ni tête. »

Le cardinal fut représenté sans perruque.

Le tableau du *Couronnement de Napoléon* est, dit-on, le plus grand des tableaux connus [1]. La plupart des figures de cette admi-

[1] Il a 30 pieds de longueur sur 19 de hauteur. Le tableau des *Noces de Cana*,

rable composition sont les portraits exacts des personnages les plus célèbres de l'époque. Les dispositions et l'arrangement des groupes sont d'autant plus fidèles, qu'une place fut ménagée à David dans une tribune, au-dessus du maître-autel de Notre-Dame, et que de là il put saisir parfaitement l'ensemble et les détails de la cérémonie. L'artiste avait préparé d'avance un plan du chœur de la basilique : aidé d'un programme qui lui donnait les noms de tous les acteurs importants de cette grande scène, il désigna, par des points, les divers groupes qui s'offraient à ses yeux. Plein de son sujet, l'artiste, en rentrant chez lui, traça l'esquisse qui devait le guider dans l'exécution [1]. Il y consacra trois années, presque toujours contrarié par les volontés, les exigences et les susceptibilités des personnages puissants qu'il avait à représenter, et qui tous auraient voulu choisir à leur gré la place et l'attitude qui les flattaient davantage. Enfin, au printemps de 1808, l'Empereur ayant appris que ce tableau était terminé, désigna un jour pour aller le voir avant l'exposition publique, et fit prévenir David de sa visite.

En effet, accompagné de l'impératrice, de plusieurs dames du palais, de quelques chambellans et des principaux officiers de sa maison civile et militaire, il se rendit, dans l'après-midi, à l'atelier du peintre, situé sur la place de la Sorbonne. Le ministre de l'intérieur et Denon, directeur du Musée, s'étaient joints à David pour recevoir LL. MM.

Napoléon regarda attentivement et en silence cette belle composition, qui réunissait tous les genres de mérite. Le petit nombre de ceux qui avaient pu la voir s'étaient déjà récriés de ce que le peintre avait fait de l'impératrice l'héroïne de son tableau. « Ce n'est

de Paul Véronèse, qu'on cite pour son extraordinaire grandeur, n'a que 28 pieds sur 16. Une copie du tableau du *Couronnement*, faite sous les yeux de David et retouchée par lui, passa en Angleterre en 1814, au retour des Bourbons; puis de là en Amérique, où elle fut consumée dans un incendie.

[1] Cette première esquisse à la plume, et lavée à l'encre de Chine, a été exposée à la vente de David, et achetée, par un amateur, 1,200 fr. Ce dessin a 16 pouces de largeur sur 9 1/2 de hauteur.

pas le couronnement de l'Empereur, avait-on dit, mais bien celui de l'Impératrice. » Ils devaient songer, cependant, que l'artiste, ne pouvant rendre à la fois le moment où Napoléon prend sur l'autel la couronne qu'il pose d'abord sur sa tête, et celui où il orne du diadème impérial le front de Joséphine, n'avait choisi, entre ces deux actions bien distinctes, qu'après avoir reçu les instructions de l'Empereur. Aussi Napoléon crut-il devoir donner une approbation éclatante à la disposition du sujet, tel qu'il avait été composé.

« C'est bien, dit-il, c'est très-bien, David !... *Je dirai même que ce n'est pas mal!* [1] Vous avez parfaitement rendu ma pensée. Vous m'avez fait chevalier français ; je vous sais gré d'avoir ainsi transmis aux siècles à venir la preuve d'affection que j'ai voulu donner à celle qui partage avec moi le fardeau et les peines du gouvernement.

David se montra très-flatté d'entendre l'Empereur nommer les uns après les autres les principaux personnages représentés, dont la ressemblance tenait vraiment du prodige.

« Voilà bien Murat, avec son costume éblouissant, disait-il ; voilà bien cette belle tête dans laquelle il y a du Vésuve. Tout le monde reconnaîtra Cambacérès, quoique vous l'ayez représenté par derrière. Vous avez peut-être un peu flatté Talleyrand, qui a l'air de sortir du cadre et de venir à vous pour vous remercier. Fouché est effrayant de ressemblance ; ces velours, ces satins, ces détails sont admirables... Que c'est grand ! que c'est beau ! quel relief ont tous ces ornements ! quelle vérité ! Ce n'est pas une peinture ; on vit, on marche, on parle dans ce tableau. »

Les regards de Napoléon se fixèrent ensuite sur la grande tribune du milieu, où étaient représentés sa mère, M. de Laville, son

[1] Cette locution de Napoléon, pour ceux qui ne connaissent ni son langage familier, ni ses tournures de phrases habituelles, semblera presque un jeannotisme ; et cependant cette locution était de sa part le *nec plus ultra* de l'éloge et de la satisfaction. Aussi ne l'employait-il que rarement, car on sait combien il était avare de louanges et de compliments.

premier chambellan, M. de Cossé, Mme de Fontanges, la maréchale Soult, etc.

« Ne vois-je pas un peu plus loin, derrière tout ce monde-là, le bon M. Vien? ajouta l'Empereur.

— Oui, Sire, reprit David, j'ai voulu rendre hommage à mon illustre maître en le plaçant dans un tableau qui sera, par son sujet, le plus important de mes ouvrages.

— Oh! oh! fit Napoléon d'un air de doute et en hochant la tête, c'est ce que nous verrons. »

Joséphine, à son tour, fit remarquer à l'Empereur avec quel bonheur l'artiste avait saisi et rendu le moment où il va lui placer la couronne sur la tête.

« Oui, répondit-il avec un regard indéfinissable de tendresse, l'instant est bien choisi, l'action est parfaitement indiquée; nos deux figures ne pouvaient être mieux, la tienne surtout. »

L'Empereur poursuivit l'examen du tableau dans tous ses détails, loua principalement le groupe du clergé italien placé près de l'autel, épisode inventé par le peintre pour aider à l'effet général; puis il reprit :

« La seule critique que je pourrais faire, mon cher David, est que vous n'ayez pas représenté le pape dans une action plus directe : j'eusse mieux aimé qu'il donnât sa bénédiction, et que le cardinal-légat tînt à la main l'anneau que je dois passer au doigt de ma femme. »

En ce moment, une des dames de la suite de Joséphine, ne croyant pas être entendue de l'artiste, dit tout bas à une autre dame placée à ses côtés, que David avait par trop rajeuni l'impératrice. David ayant entendu la remarque, se retourna doucement vers cette dame et lui dit à demi-voix et de manière à n'être entendu de nulle autre :

« Cependant, madame, je n'oserais vous engager à aller le lui dire. »

M. de Beaumont, frappé de l'éclat de lumière répandu sur le

groupe où se trouvaient le saint-père et le cardinal Caprara, dit à David :

« Lorsque vous avez produit cet effet merveilleux, monsieur, vous aviez sans doute un rayon de soleil sur votre palette? »

David salua sans répondre ; mais, d'un signe de tête bienveillant, Napoléon remercia le premier chambellan de sa femme du compliment flatteur qu'il adressait à son peintre favori. Puis il fit encore à celui-ci quelques observations, en prenant tous les ménagements pour ne pas froisser l'amour-propre de l'artiste, qui, malgré sa susceptibilité naturelle, les accueillit et les écouta toutes avec attention, en promettant de mettre à profit les avis que Sa Majesté voulait bien lui donner.

La visite de l'Empereur s'était prolongée : le jour qui baissait l'avertit qu'il était temps de se retirer. Toujours en contemplation devant le tableau et la tête couverte, Napoléon recula tout à coup de deux pas, et, avec une pose pleine de dignité, s'adressant à David, qui se trouvait alors un peu en avant, il lui dit d'une voix élevée, en ôtant son chapeau :

« David ! je vous salue !...

— Sire, reprit aussitôt le peintre profondément touché d'un tel hommage, je reçois le salut de Votre Majesté au nom de tous les artistes français, heureux et fier d'être celui auquel elle daigne l'adresser. »

Joséphine augmenta encore la vive émotion de David, en lui adressant quelques-uns de ces mots charmants qu'elle savait si bien dire et qu'elle plaçait avec tant d'à-propos. Puis l'artiste, assisté du ministre et de Denon, reconduisit Leurs Majestés jusqu'à leur voiture. Elle stationnait sur la place de la Sorbonne, entourée d'une foule immense, accourue de tous les côtés, dans l'espérance d'entrevoir l'Empereur et l'Impératrice. Avant de partir, Napoléon dit encore à David, avec un geste tout bienveillant :

« Merci, mon cher David, merci ; j'espère que vous me rendrez bientôt ma visite : adieu. »

Et tandis que David s'inclinait respectueusement en signe d'adhésion, un long cri de *Vive l'Empereur!* se prolongeait en suivant la voiture. qui déjà s'était perdue dans l'éloignement.

III

Quelques jours après cette visite, David se présentait au *petit lever* des Tuileries. A la suite de quelques propos sur le tableau du couronnement, Napoléon fit à son premier peintre sa question accoutumée :

« Eh bien ! David, quel ouvrage occupe en ce moment vos pinceaux?

— Léonidas, Sire, toujours Léonidas; il y a plus de dix ans que j'y travaille.

— Pauvre sujet, mon cher, pauvre sujet; il y a plus de dix ans que je vous le répète! »

Puis, après un moment de réflexion, Napoléon ajouta :

« En vérité, je ne vous comprends pas : encore une fois, à quoi bon vous passionner ainsi pour des vaincus? La gloire, la grandeur, la justice ne sont jamais que du côté de la force et de la victoire. Ces trois cents Spartiates étaient des fous de prétendre lutter contre les trois cent mille soldats du roi de Perse; je dirai plus, c'étaient des rebelles, et, s'ils eussent existé de mon temps, je les eusse fait fusiller comme un tas de va-nu-pieds... Cependant il faut être juste, tous se sont fait tuer en braves gens, c'est ce qui me raccommode un peu avec eux; mais la résistance inutile est, en certains cas, plus qu'une *bêtise*, elle est un crime. Le monde ne se compose que de forts et de faibles : les premiers sont destinés à commander, les seconds à obéir. Tout peuple qui ne sait ou ne peut se défendre contre un conquérant, et qui n'a pas même le courage de lutter avec lui, mérite d'être écrasé d'abord et dominé ensuite. Croyez-moi, David, laissez là votre Léonidas, qui n'est qu'un sot

entêté, et reproduisez sur la toile un de nos beaux faits d'armes, celui que vous voudrez ; parbleu ! vous n'aurez que l'embarras du choix. Voyez la *Révolte du Caire*, les *Pestiférés de Jaffa*, et une foule d'autres choses tout aussi admirables... Ah ! ah ! Gros, Guérin, Gérard... ceux-là sont dignes d'être vos élèves ! »

Cette sortie véhémente de Napoléon n'étonna pas David ; il comprit seulement que, pour se maintenir dans les bonnes grâces du chef du gouvernement, il fallait abandonner, pour le moment, son sujet de Léonidas et se rejeter sur ceux de l'époque contemporaine. A cette occasion, on prétendit que David, par la nature de son caractère peu courtisan, s'était attiré la disgrâce de Napoléon : c'est une erreur. Tous les rapports de l'artiste avec l'Empereur prouvent le contraire; mais il n'en fut pas de même, il est vrai, avec quelques-uns des membres de la famille impériale, dont les portraits furent, pour ainsi dire, imposés à son magique pinceau : celui de la princesse Borghèse a été du nombre ; les exigences , les caprices et les inexactitudes de cette sœur de Napoléon, durant deux années entières, firent perdre beaucoup de temps à l'artiste, et finirent par lui donner tant d'humeur, qu'il ne voulut jamais consentir à terminer ce portrait, malgré toutes les instances que lui fit son ami Denon; on dit même que dans un moment de dépit il déchira l'ébauche déjà très-avancée, et la jeta au feu [1]. Pauline s'en plaignit amèrement à son frère, qui, connaissant bien le caractère de sa sœur, prit le parti de son premier peintre en répondant froidement :

« Madame, si les jolies femmes ont des caprices, les grands artistes en ont aussi : Je n'y puis rien. »

David était fort lié avec Canova; et lorsque celui-ci était à Paris, ils se voyaient souvent. Tous deux allaient quelquefois chez l'Empereur à l'heure de son déjeuner. Napoléon aimait à les entendre causer, et lui-même se mêlait à leur conversation en badinant; mais

[1] David a cependant laissé de la princesse Borghèse un petit croquis fait de souvenir, de profil et au crayon noir. Il fut composé quelque temps après la mort de cette sœur de l'Empereur, et lorsque l'artiste était en exil.

lorsqu'ils venaient à parler sérieusement de leur art, quand leur chaleureuse imagination s'exaltait, ce n'étaient plus les mêmes hommes; ils se grandissaient, ils s'identifiaient avec ces héros de l'antiquité que savaient ressusciter le pinceau de l'un et le ciseau de l'autre. Alors Napoléon les écoutait attentivement et adoptait souvent leurs idées pour l'embellissement de la capitale. Un jour que, dans une de ces causeries intimes, l'Empereur reprochait en souriant au prince des sculpteurs modernes de n'être qu'un paresseux, Canova lui répondit :

« Sire, ceux qui veulent laisser après eux quelque chose de durable conçoivent rapidement, mais exécutent avec lenteur.

— C'est vrai, dit Napoléon, vous pourriez souvent vous reprocher un coup de ciseau donné trop vite : le maillet doit être lent à frapper; mais, ajouta-t-il, comment avez-vous pu inventer des formes aussi divines?

— Sire, je n'invente jamais, je copie la nature; seulement, je lui aide quand elle n'est pas en rapport avec ma pensée; ainsi, je ne pourrais sculpter un ongle si je n'avais un modèle d'ongle devant moi.

— Allons donc! fit l'Empereur avec incrédulité.

— Sire, dit David, qui voulait soutenir l'opinion de son ami, Canova a raison; moi-même je ne puis rien faire sans modèle.

— Allons donc! encore une fois, s'écria Napoléon, qui, sans doute, voulait s'amuser un peu aux dépens de David; vous n'oseriez pas peindre un manche à balai sans aller emprunter celui de votre cuisinière, et vous le planteriez là, devant vos yeux? allons donc, vous dis-je!

— Certainement! Sire, répondit David le plus sérieusement du monde.

— Les manches à balai peuvent poser quand on fait leur portrait, reprit Napoléon avec le même sang-froid; ils en ont le loisir; quant à moi, cela me serait impossible; et, sur ce point, je serais comme ma sœur Pauline, je n'aurais guère de patience.

— C'est pour ce motif, Sire, qu'aucun de nous n'a jamais osé demander à Votre Majesté qu'elle lui fît la faveur de poser.

— Et messieurs les artistes ont parbleu raison de ne me pas demander cela!

— Cependant, Sire, il en est quelques-uns qui peuvent se flatter d'avoir reproduit assez heureusement vos traits.

— Oui, à la manière des figures de cire de Curtius que l'on montre à la foire de Saint-Cloud, dit Napoléon gaiement.

— Pas précisément, Sire, reprit Canova, bien aise, à son tour, de venger son ami des sarcasmes de l'Empereur, mais à la manière de David, premier peintre de Votre Majesté.

« Bah! fit Napoléon d'un air étonné, et en jetant sur David un regard interrogateur; je serais enchanté que vous me fissiez voir cela, messieurs, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion de ma part à le demander, ajouta-t-il, faisant un petit salut qui avait quelque chose de sardonique.

— Sire, reprit David en s'inclinant avec respect, demain Votre Majesté sera satisfaite.

— David, vous l'avez dit : *satisfaite* est le mot, j'en suis persuadé. »

Napoléon avait accompagné ces dernières paroles d'un geste et d'un sourire charmants : les deux artistes se retirèrent.

L'année précédente, le marquis de Douglas avait fait demander à David un portrait de Napoléon. L'artiste avait peint l'Empereur en pied et de grandeur naturelle; il est dans son cabinet, debout et représenté au moment où il quitte son bureau après avoir passé la nuit au travail, comme l'indiquent les bougies presque entièrement consumées. De tous les portraits de l'Empereur, celui-ci fut le plus vanté, du moins pour la ressemblance de la tête. Avant de le livrer à l'acquéreur, l'artiste le fit donc porter aux Tuileries et le présenta à Napoléon, qui en fut enthousiasmé.

« Vous m'avez bien deviné, mon cher David, dit-il après lui avoir adressé les compliments les plus flatteurs; le jour, je m'occupe

du bonheur de mes sujets, et la nuit, je travaille pour la gloire de la France; seulement, il me semble que vous m'avez fait les yeux trop fatigués; c'est une erreur, mon cher; travailler la nuit ne me fatigue pas, moi; au contraire, cela me repose. Je n'ai jamais le teint plus frais le matin, que lorsque je ne me suis pas couché la nuit précédente... Pour qui ce portrait? demanda-t-il avec curiosité; qui vous l'a commandé? ce n'est pas moi...

— Sire, il est destiné au marquis de Douglas. »

A ce nom, l'Empereur fit un mouvement brusque, et s'écria en fronçant le sourcil :

« Comment, David!... c'est pour un Anglais?

— Sire, c'est pour un des plus grands admirateurs de Votre Majesté...

— Cela se peut, mais je n'en crois rien, interrompit sèchement Napoléon.

— Pour l'homme qui apprécie le mieux les artistes français, continua David.

— Après moi, monsieur, interrompit encore Napoléon avec plus de sécheresse et de brusquerie qu'auparavant. David, reprit-il d'un ton plus calme, je vous achète ce portrait.

— Sire, il est vendu.

— David, fit Napoléon avec douceur, je veux ce portrait; je vous en donne 30,000 francs.

— Sire, je ne puis le céder à Votre Majesté. »

Et en baissant les yeux, le peintre fit un geste qui signifiait que déjà il avait reçu le prix de son œuvre.

« David, dit encore l'Empereur qui s'animait de plus en plus, je ne veux pas que ce portrait aille en Angleterre, entendez-vous? il n'ira pas. Je rendrai à ce marquis son argent.

— Sire, balbutia timidement David, Votre Majesté ne voudrait pas me déshonorer. »

A ces mots, les joues de l'Empereur pâlirent, ses lèvres se crispèrent et devinrent bleues.



... Napoléon lança un violent coup de pied au milieu du tableau
et creva la toile. (t. 1, p. 133.)

« Non certes! je ne le voudrais pas, s'écria-t-il, quand même ce serait chose en mon pouvoir ; mais ce que je ne veux pas non plus, c'est que ceux qui se font gloire d'être les ennemis de la France, puissent jamais se vanter de m'avoir possédé chez eux, même en peinture... Ils n'auront pas ce portrait, vous dis-je! »

Et, au même instant, Napoléon lança un violent coup de pied au milieu du tableau et creva la toile, en répétant encore avec une sorte d'exaspération :

« Ils ne l'auront pas!... »

Puis il sortit du salon sans ajouter une parole, en laissant tous ceux qui étaient présents stupéfaits et terrifiés [1].

Le surlendemain de cette scène, David était mandé au déjeuner de l'Empereur. Aussitôt que Napoléon aperçut son premier peintre, il quitta le petit guéridon devant lequel il était assis, et courut au-devant de lui. Il lui prit la main et la lui serra sans mot dire. David, qui comprit toute la pensée du souverain, ne répondit qu'en appliquant ses lèvres sur la main que l'Empereur lui abandonnait.

« Mon cher David, assurez-moi que vous ne m'en voulez pas, dit-il bien bas et d'une voix pleine d'émotion.

— Ah! Sire!... furent les seuls mots que l'artiste put prononcer, ses larmes l'empêchant d'en dire davantage. »

Lorsque son attendrissement se fut calmé, Napoléon lui parla de divers projets qu'il avait conçus; il désirait surtout réunir dans le Musée tous les tableaux que David avait exécutés jusqu'alors.

« L'Italie, ajouta-t-il, possède la galerie de Raphaël, la galerie de Michel-Ange ; je veux que la France me doive la galerie David. »

Après les remerciements que commandait une pareille ouverture, David répondit à l'Empereur :

« Sire, je crois qu'il est impossible de former cette collection ;

[1] Ce tableau, raccommodé et restauré par David lui-même, est aujourd'hui en Angleterre, chez le marquis de Douglas, qui le reçut un peu plus tard qu'il ne l'aurait désiré. Avant de le livrer, le peintre en fit quatre copies : l'une d'elles est devenue la propriété de M. Huybens, à Paris.

mes ouvrages sont trop dispersés et appartiennent à des amateurs trop riches pour qu'ils veuillent s'en dessaisir : ainsi, par exemple, je sais que le propriétaire de la *Mort de Socrate*, M. Trudaine, met une grande importance à conserver ce tableau.

— Nous l'obtiendrons en le couvrant d'or... Combien vous l'a-t-il payé ?

— 20,000 francs, Sire.

— Offrez-en 40,000, et allez, s'il le faut, jusqu'à 200,000 francs, je vais vous les donner. »

Ce tableau avait été commandé pour 12,000 fr. ; mais M. Trudaine l'avait payé 20,000, pour témoigner sa satisfaction à l'auteur. Le propriétaire refusa l'offre des 40,000 francs ; une seconde offre de 60,000 ne fut pas mieux accueillie.

« Ce refus me flatte, lui dit David ; mais je dois insister, j'ai ordre de l'Empereur d'aller jusqu'à 200,000 francs.

— Je les refuse, lui répondit froidement M. Trudaine, et je vous prie de faire respectueusement entendre à l'Empereur que je mets votre ouvrage au-dessus de toutes les offres qui pourraient m'être faites, quand même on me proposerait deux millions. D'ailleurs, si je faisais le sacrifice de ce tableau à Sa Majesté, je voudrais que ce sacrifice fût gratuit de ma part ; mais... je ne le puis pas. »

David rendit compte à Napoléon de l'inutilité de ses tentatives. Alors l'Empereur lui dit, avec ces manières et cette voix auxquelles personne ne pouvait résister :

« Dites-lui que je l'en prie, et qu'en me cédant votre Socrate pour 300,000 francs, il me fera plaisir.

— Sire, reprit David avec timidité, je suis certain qu'il refusera.

— Il refusera, dites-vous ! demanda Napoléon en s'agitant sur son fauteuil. Alors, s'écria-t-il d'une voix éclatante en se levant brusquement : dites-lui que je le veux ! »

Et ces paroles furent accompagnées d'un geste et d'un regard impossibles à décrire.

« Alors, répéta à son tour David, en homme de cœur, et avec

toute la dignité d'un grand artiste, il dira, lui, qu'il ne le veut pas!... car ce tableau est son bien et sa propriété. »

Le peintre, en s'inclinant, s'apprêtait à sortir, lorsque Napoléon le retint par le bras; et, passant la main sur son front, comme pour effacer de son souvenir une idée désagréable, il dit à David, d'un ton pénétré :

« C'est vrai, mon ami, j'ai tort; j'allais encore recommencer la scène de l'autre jour. Que voulez-vous? je suis jaloux de la gloire des artistes français; je voudrais que moi et mon Musée nous pussions posséder seuls vos chefs-d'œuvre. Au surplus, je vous sais gré de m'avoir rappelé que je dois savoir, mieux que personne, respecter la propriété. Adieu, David, oublions l'un et l'autre tout ceci. »

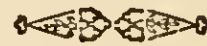
Cette première difficulté empêcha Napoléon d'exécuter son projet. Mais, le lendemain de cet entretien, David recevait le brevet de commandeur de la Légion-d'Honneur, avec le titre de baron de l'Empire, et prenait pour armoiries celles que l'Empereur avait lui-même indiquées : une palette de sable placée sur un champ d'or, avec le bras du vieil Horace, tenant les trois épées qu'il destine à ses fils.

Au milieu de cette gloire, comblé d'honneurs par Napoléon, son protecteur et son ami, exalté par l'admiration nationale, David fut surpris et frappé tout à coup par la politique inexorable de la Restauration. Il dit adieu à son pays, et alla finir ses jours sur une terre étrangère. Réfugié à Bruxelles, ville presque française, il put apercevoir, du lieu de son exil, les nouvelles limites imposées à son pays, et, par l'heureuse illusion de son âme patriotique, se croire encore habitant de cette belle France qu'il avait illustrée!... Napoléon mourut plus malheureusement que lui.

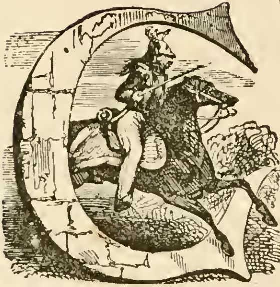


HÉBERT.

1798.



I



e que je vais vous dire n'est point un conte fait à plaisir : c'est une biographie vraie, bien qu'elle soit contemporaine.

L'homme dont j'ai à vous parler, je l'ai vu, j'ai entendu de sa bouche le récit des événements de sa vie. Je n'ai fait que mettre en ordre mes impressions et mes souvenirs [1].

Depuis longtemps 89 était débordé : trois assemblées et une monarchie étaient tombées pêle-mêle dans le gouffre béant de la révolution. A l'intérieur, une politique terrible promenait encore sur les places publiques son niveau d'acier. Le Directoire continuait la Convention qu'il avait tuée, mais le pays n'était pour rien dans ses mesures de terreur; ce n'était plus le fanatisme de la liberté, ce n était plus la foi...; c'était la peur. Au dehors, la France reposait avec orgueil ses regards fatigués sur les plus jeunes et les plus no-

[1] Nous devons cette nouvelle à l'obligeance de notre ancien camarade du Lycée impérial, M. Ch. Dupeuty, auteur du drame si palpitant d'intérêt et si national de *Napoléon à Schœnbrunn et à Sainte-Hélène.*

(*Note de l'auteur.*)

bles de ses enfants : quatorze armées, sorties des flancs généreux de la mère patrie, opposaient des soldats improvisés aux vieilles bandes de l'Europe ; là aussi sans doute coulait un sang généreux ; mais là au moins on ne jugeait pas, on se battait.

Tous ces corps, officiers et soldats, se composaient presque entièrement de volontaires, et parmi ces jeunes aventuriers était l'homme obscur qui a donné son nom à cet article. *Hébert* faisait partie de cette première armée d'Italie qui resta trois ans dans les Alpes, sous Dumerbion, Kellermann et Schérer.

Au premier cri : *A la frontière!* il s'était mis en route, tambour battant, au son d'une musique fort belle, mais fort mal exécutée ; et, comme le cornet à piston n'était pas encore inventé, il figurait lui-même, en qualité de fifre, à la tête de la colonne, écorchant noblement les oreilles des patriotes, depuis la capitale jusqu'au quartier-général de l'armée des Hautes-Alpes.

De son propre aveu, l'enthousiasme se refroidit un peu dans son cœur la première année de sa station dans les montagnes ; mais il était à la fois brave et industrieux ; il montrait à danser au son de son instrument favori, et il cumulait même, l'ambitieux, ces joyeuses fonctions de *maestro* avec celles de barbier de la compagnie. L'or et l'argent n'étaient pas communs à l'armée des Alpes, pas plus dans les goussets que sur les uniformes, et pour comble de malheur, les assignats ne passaient pas. Mais comme Hébert avait lu, je ne sais où, que les peuples primitifs méprisaient la monnaie, qu'ils ne savaient pas fabriquer, et faisaient le commerce par échange, il appliqua ce système des premiers âges aux vices de la civilisation.

Il enseignait donc volontiers le pas de basque pour une ration d'eau-de-vie, et il faisait la barbe pendant huit jours moyennant une ration de pain de munition : ce n'était pas cher. Pourtant ce genre de commerce pensa lui devenir fatal : il manqua d'être fusillé comme recéleur, un jour qu'un adjudant de mauvaise humeur trouva dans son sac une poule *maraudée;* Hébert tenait cette innocente femelle

du coq gaulois, d'un Parisien auquel il avait enseigné à danser la gavotte. Par bonheur, l'adjudant était à jeun depuis deux jours : il changea généreusement le corps du délit, et les preuves matérielles manquèrent devant le conseil de guerre.

Hébert prenait donc son métier de héros en patience; mais il faut le dire pourtant, quand il était en faction sur ces cimes brûlées par le soleil du jour, et glacées par les brises de la nuit, il lui arrivait de répéter plus d'une fois :

« Diable! c'est superbe la gloire, mais c'est *embêtant.* »

Que voulez-vous? c'était un blasphème, ou au moins un barbarisme; mais ce pauvre garçon, qui criait « Vive la patrie! » ne savait pas bien au juste ce que c'était qu'une patrie; son intelligence ne concevait pas bien pour qui et pourquoi il se vouait à cette dure profession de soldat; il lui fallait un objet plus net, plus distinct, pour l'attacher à toujours. Le moment n'était pas éloigné où son dévouement allait trouver à qui s'adresser, où sa vie tout entière devait se confondre dans une autre existence supérieure à la sienne, où le Séide, en un mot, allait trouver son Mahomet.

II

Or, vers le mois de mars 1796, il arriva à cette armée, oubliée dans les rochers de la Ligurie, un jeune officier-général. Il était petit, brun, et de cette pâleur jaune si commune aux tempéraments lymphatiques : rien, dans l'extérieur du nouveau venu, ne plaisait à l'œil, au premier abord, si ce n'était une main blanche et soignée qu'il avait déjà fort belle.

Un étranger se serait donc étonné que le Directoire, qui avait à produire tant d'hommes nouveaux, dont la force herculéenne égalait le courage, eût précisément choisi, pour retremper le moral d'une armée nue, sans pain et sans munitions, ce petit Corse dont la frêle constitution semblait ne pouvoir résister à deux nuits de

bivouac. Et pourtant, tandis que cet homme promenait son regard calme et scrutateur sur ces glorieux débris de l'armée d'Italie, et qu'il recevait le commandement des mains inhabiles de Schérer, le soldat faisait retentir l'air de ses acclamations, et les échos des Alpes durent porter jusqu'aux avant-postes de Beaulieu le cri de *Vive le général Bonaparte!* C'est que le soldat se souvenait du siége de Toulon, de la première campagne du Piémont, et, sans confiance dans ses généraux, il acceptait comme une espérance celui que bientôt il ne devait plus appeler que le *petit caporal*. Aussi, comme on s'était fait brave pour le recevoir! comme cette affreuse misère d'uniformes en lambeaux était devenue tout à coup riche de propreté! La compagnie d'Hébert, entre autres, se faisait remarquer par la coquetterie des queues et de la barbe : il convenait modestement lui-même qu'il s'était surpassé. Bonaparte, à qui rien n'échappait, éprouva une satisfaction visible de cet amour-propre physique de l'armée : le soldat découragé était redevenu homme ; il ne pouvait cacher son dénûment, mais il avait trouvé moyen de s'en faire une parure ; c'était pauvre, bien pauvre ; mais c'était sublime de misère.

Quelques dignes et simples paroles échappèrent au jeune général, quelques-uns de ces mots dont il possédait déjà le secret ; il accola de nobles épithètes à ces fragments d'uniformes si bien portés. Or, comme en ce moment il s'était arrêté devant le rang d'Hébert, le barbier-soldat prit cela directement pour lui ; et, quoiqu'il fût interdit de parler dans les rangs, il se permit de dire assez haut :

« Voilà un général qui s'y connaît, et celui qui a l'honneur d'être son perruquier est un être bien heureux. »

Bonaparte sourit, regarda fixement le volontaire ; mais il ne demanda pas son nom. Peut-être avait-il pensé un moment à combler les vœux du pauvre diable, mais ces fonctions ambitionnées étaient remplies auprès de lui par un domestique qu'il aimait beaucoup ; il passa donc sans dire mot. « Enfoncé », dit tout bas Hébert, et, comme on venait de rompre les rangs, il fit un immense jeté-battu

en forme d'ailes de pigeon, dans l'exécution duquel il entrait certainement plus de dépit que de légèreté.

« Imaginez-vous, disait Hébert, quand il en était à raconter cette partie de sa vie, imaginez-vous que, quinze jours après, je ne sais pas comment le petit caporal avait fait, ni nous non plus, mais nous étions descendus en Italie sur le dos des Autrichiens, comme sur une montagne russe ; nous avions tous des habits neufs, des souliers neufs, des plumets neufs, de la *vraie* argent dans le gousset, et nous consommions le riz, le vin et le macaroni à discrétion ; sans compter les Italiennes qui étaient beaucoup plus belles et pas si cruelles que les ours de leurs montagnes. C'étaient des étapes du bon Dieu ! »

Nous abrégeons le bulletin pour arriver à l'époque où le grand homme et l'homme obscur vont faire enfin connaissance.

III

C'était après Roveredo, Bassano et Saint-Georges; l'aide de camp Marmont était allé porter au Directoire les drapeaux autrichiens; et, toute la ligne bien gardée, l'armée était au repos, tandis que Bonaparte se délassait, à Milan, des fatigues de la guerre, par ces travaux administratifs qui sont devenus des monuments impérissables. De temps à autre, pourtant, il s'échappait, montait à cheval, et allait promener l'œil du maître sur les cantonnements épars.

Les plus heureux, parmi les divers corps, avaient été logés dans les villes; mais, dans un pays où le fanatisme pouvait, à chaque instant, appeler les populations à la révolte, on campait plus généralement, et cela au milieu des faisceaux d'armes, prêts à répondre par le bruit du canon aux cloches des *Pâques véronaises*. C'étaient partout des hameaux, des villages de bois; chaque escouade avait sa cabane ornée de toutes les allégories si familières à l'esprit du soldat.

On admirait ici des boutiques, là des bals champêtres, des cafés, des traiteurs ; tout cela décoré d'enseignes et de noms empruntés au boulevard du Temple, aux Champs-Elysées et au Palais-Royal. On aurait dit la *Fête des Loges* au milieu des plaines de la Lombardie.

En parcourant ces campements si animés et si variés, le général en chef jeta les yeux sur une des boutiques les plus apparentes, dont la façade se faisait remarquer par une superbe couche de bleu clair sur laquelle l'artiste avait ingénieusement appliqué des étoiles en papier d'or ; c'était d'un luxe insolent. Au-dessus de la porte, sur le même fond bleu, étaient découpées, en papier d'argent, des lettres qui formaient l'enseigne suivante : *Au Rasoire d'honneure Hébert-perruquetier*. L'inscription était surmontée de l'instrument désigné, soutenu et suspendu au moyen d'une faveur tricolore.

Le général, en lisant ces mots burlesques, fronça le sourcil : il convient d'en dire le motif.

Depuis quelque temps, Bonaparte avait institué des sabres et des fusils d'honneur, qui devenaient la récompense d'une action d'éclat, et il savait que ses rivaux de l'armée du Rhin avaient cherché à tourner cette institution en ridicule ; entre autres plaisanteries, il lui était revenu que Moreau avait décerné à son cuisinier *une casserole d'honneur*. Or, il crut voir quelque analogie entre ce fait, qui lui avait été rapporté, et l'inscription qu'il avait sous les yeux ; il donna donc l'ordre qu'on fît venir le propriétaire de la cabane, et voulut l'interroger lui-même.

« Ton nom ?

— Hébert, comme mon père et ma mère.

— N'as-tu pas fait partie de l'armée du Rhin ?

— Jamais. Volontaire d'Italie, j'aime mieux ça.

— Pourquoi t'es-tu permis de te moquer, par cette ridicule inscription, des armes d'honneur que j'accorde aux plus braves de mes soldats ?

— Citoyen général, je le jure par le firmament, qui est de la

couleur de ma boutique, s'il y a une plaisanterie là-dessous, elle n'est pas de moi, elle est de mes camarades.

— Explique-toi, si tu n'aimes mieux la prison.

— J'aime mieux m'expliquer. Voilà la chose : Il y a de ça trois semaines; avant le campement, je me trouvais en train de raser à l'ambulance un grenadier de la 32e demi-brigade, qui avait été un peu égratigné à Lodi, et qui allait reprendre son service. Mais, comme de raison, il voulait se parer pour la fête, et ne pas se présenter en négligé aux Autrichiens.

— Au fait.

— Il était donc assis sur une borne, vu qu'il n'y avait pas de chaises, et je le rajeunissais pendant qu'on se battait à deux cents pas de là.

— Abrége, abrége.

— Il avait déjà la moitié de la figure supérieurement rasée, et j'attaquais l'autre côté... Mais ne voilà-t-il pas qu'il nous arrive, à une toise de nous, une grenade ou un obus des autres, qui nous couvre de terre des pieds à la tête...

— Le grenadier n'a pas bougé, j'en suis sûr.

— Ni moi non plus, citoyen général... C'est-à-dire, si, j'ai bougé, au contraire. « Ne vous dérangez pas, camarade », que je dis à l'ancien; et là-dessus je m'approche de l'obus, j'en arrache la mèche, je l'éteins sous mon pied, et je reviens achever mon homme, sans lui faire seulement une goutte de sang. C'est d'après ça que les camarades ont cru devoir me rendre l'hommage que vous voyez au-dessus de ma cabane; voilà la vérité, citoyen général, la vérité vraie, aussi vrai que vous vous appelez le petit caporal. »

Bonaparte n'avait pu contenir un mouvement de joie, car il venait de trouver un de ces hommes de fer dont il aimait à s'entourer, quel que fût le grade ou l'emploi qu'il destinât à chacun d'eux auprès de sa personne.

« Tu ne trembles pas facilement, à ce qu'il paraît?

— Comme vous voyez, général.

— Eh bien, Hébert, viens me trouver à Milan. »

Et il piqua des deux.

« Qui est-ce qui veut ma baraque, mon sabre, mon fusil? Qui est-ce qui veut mon argent? Oh! eh! les camarades, partagez-vous tout, excepté le rasoir d'honneur. Cherchez un barbier pour la compagnie, j'ai ma pratique, moi; je vais à Milan; je vais raser le p'tit caporal. Vive le p'tit caporal! »

Tels étaient les cris et mille autres plus extravagants encore que faisait entendre, après le départ du général, notre nouveau parvenu; et, après avoir grisé tous ceux qu'il rencontra, y compris le grenadier de Lodi; lui-même, plus ivre encore de joie que de vin d'Italie, partit pour Milan au grand galop, sur un vieux cheval de réforme qu'il avait acheté huit francs.

Quelques jours après, Hébert était logé dans les communs d'un beau palais; convenablement vêtu à la bourgeoise, et d'une gravité sérieuse qui sentait d'une lieue les fonctions qu'il remplissait : il était définitivement attaché au menton du général. Plus tard, le reste de la tête lui fut également dévolu, par la retraite du coiffeur en titre, et aucune expression ne saurait dire les bouffées d'orgueil qui lui montèrent alors au cerveau : Masséna n'était pas son cousin! Malheureusement, pour donner une idée de l'état de son âme à cette époque de sa vie, il n'a pas écrit de Mémoires, et on n'a retrouvé que des fragments épars des lettres qu'il adressait à son vieux père.

En voici un échantillon :

« De notre quartier-général de Milan, le 6 octobre 1796.

« Mon cher père, nous venons encore d'envoyer douze millions à ce scélérat de Directoire. Je vous envoie, par la même occasion, sur mes économies, trois louis pour faire le garçon.

« Le 10. — Je saisis l'occasion, mon cher père, d'une caisse de tableaux de M. Raphaël, et d'une foule d'autres particuliers que nous expédions à Paris, pour vous adresser mon portrait et celui du héros pour lequel je me ferais couper la queue s'il le fallait. J'ai profité du

dessin que vous m'avez fait apprendre pour le peindre moi-même, en pied et assis, au moment où je lui fais la barbe, etc., etc.

« Du 3 novembre. — Il paraît que les Autrichiens n'en ont pas encore assez, car ils recommencent ; mais nous allons monter à cheval. Soyez calme.

« Du 14. — Ça chauffe, mon cher père. Le général Vaubois s'entortille depuis quelques jours ; il n'y a pas besoin de longue-vue pour voir ça. Aujourd'hui j'ai eu peur... pas pour moi, s'entend ! mais pour celui qui est mon autre père. Le petit caporal a eu deux chevaux blessés sous lui, et les balles sifflaient que c'était une bénédiction : s'il y en a une pour lui à l'avenir, je la demande pour moi au bon Dieu. »

Les autres débris de lettres ne signifient rien, ou ne présentent aucun sens, à l'exception du dernier :

« Enfin, nous avons signé le traité de Campo-Formio, disait-il ; vous verrez ça, papa ; *nous* avons donné la paix à l'Europe, et *nous* partons demain : par exemple, je ne sais pas à quelle heure, mais ce sera de bon matin, car je suis commandé pour une heure après minuit. »

Hébert suivit le général en chef à Rastadt, puis à Paris, et descendit avec lui rue Chantereine.

Hors de son service, le valet de chambre-coiffeur aimait à s'arrêter dans les lieux publics, sur les boulevards, et là, se mêlant aux groupes, partout il entendait l'éloge de son maître. Il est vrai qu'il n'aurait pas fallu que quelque citoyen malavisé eût l'air même d'en penser mal : Hébert aurait compromis sa dignité. Heureusement un tel malheur n'était pas à craindre, car jamais popularité ne fut portée à un plus haut degré ; depuis MM. les directeurs, si jaloux de sa gloire, jusqu'au dernier homme du peuple qui en était si reconnaissant, le nom de Bonaparte était vraiment l'objet d'un culte national. Et, en rentrant à l'hôtel, Hébert se disait comme doutant encore de son bonheur :

« Et c'est moi qui ai l'honneur d'accommoder cette tête-là ! Ce n'est pas possible, c'est un rêve. »

Aussi, qu'on fût venu lui offrir des monceaux d'or pour remplir le même office, même auprès du Grand-Turc, il aurait refusé avec indignation. Ses mains devaient être pures de tout autre contact, et il ne se permettait même pas de se raser lui-même : il avait son perruquier.

IV

« Terre ! » crient de toutes parts les matelots en vigie sur l'*Orient*, le *Franklin*, le *Peuple-Souverain*, la *Sérieuse* et le *Tonnant*, qui formaient l'avant-garde de l'escadre française... « Terre ! terre ! » répètent sur la seconde ligne et l'arrière-garde de la flotte, les équipages du *Spartiate*, de la *Diane*, du *Guillaume-Tell*, de l'*Aquilon*, du *Généreux* et de la *Justice*. « Terre ! terre ! terre ! » redisent les trente mille voix des vainqueurs d'Arcole et de Rivoli; et les tambours battent aux champs, les trompettes font résonner leurs fanfares, et la *Marseillaise* donne un concert aux hôtes étonnés de la Méditerranée : l'armée d'Italie est devenue une armée navale, et le petit caporal est passé grand-amiral.

On est devant Malte; les chevaliers de Jérusalem voient flotter devant leur rocher les larges plis du pavillon tricolore, et l'île inexpugnable devient la conquête de la République, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Au large, toutes voiles dehors, l'escadre continue bientôt sa marche audacieuse : la fortune dérobe tous ses mouvements à l'amiral Nelson, et bientôt Bonaparte, la main appuyée sur la large épaule de Kléber, saute sur cette terre d'Égypte, objet de ses rêves et de son ambition.

Hébert, comme on le pense bien, avait suivi son général sans savoir où il allait, sans le demander jamais, mais content et glorieux, parce qu'il était avec lui. Sa position s'était sensiblement améliorée sous le rapport des appointements, et surtout sous celui de l'a-

mour-propre; car le général, dans ses mouvements de bonne humeur, lui adressait souvent la parole. Un jour même, il lui avait publiquement tiré l'oreille; c'était un témoignage tout spécial de sa faveur. Donc, une fois entre autres, au Caire, ou à Alexandrie, le dialogue suivant s'établit entre nos deux héros :

« Eh bien! Hébert, que penses-tu de ce pays-ci?

— Citoyen général, je trouve qu'il y fait très-chaud; mais comme vous avez aussi chaud que moi, je ne dis rien.

— Et les Pyramides?

— C'est bon pour écrire son nom, comme au belvéder du Jardin des Plantes.

— Et les habitants?

— Ces indigènes n'ont pas assez de cheveux, et beaucoup trop de barbe.

— Et les Mamelucks?

— Excusez, général, mais je ne peux rien en dire, vu que vous avez jugé à propos d'en prendre un à votre service ; ce petit Arabe de Roustan...

— Silence, Hébert; vous êtes jaloux, ce n'est pas bien. C'est un essai que j'ai voulu faire; les Mamelucks sont de braves cavaliers, j'en veux avoir un escadron dans mon armée ; ce sera un beau trophée à rapporter en France. »

Hébert ne souffla pas le mot, essuya soigneusement des rasoirs de la plus grande finesse, les serra dans un nécessaire de vermeil qui portait le chiffre de Joséphine Beauharnais, et, son service terminé, il se retira respectueusement. Pourtant ses traits étaient bouleversés, car ce n'était jamais sans une rage concentrée qu'il parlait de Roustan; une haine instinctive en avait fait pour lui l'objet d'une antipathie insurmontable. En sortant, il trouva le Mameluck couché en travers de la porte, sur un tapis de peaux de lions. Un moment l'envie de le broyer sous les pieds lui traversa la cervelle; heureusement que cette idée ne fit que passer.

L'Égypte fut dure au soldat de Bonaparte, dure au matelot de

Brueys, dure à la France dont les braves enfants crièrent en vain : Patrie ! dans ces affreux déserts.

Tout souffrait, tout mourait au souffle empesté de Jaffa : le général comme le simple cavalier, le médecin comme son malade, l'ennemi comme son ennemi; terrible égalité du malheur qui devait se renouveler, douze ans plus tard, sous le ciel glacé de la Russie.

Pendant ces rudes épreuves, Hébert ne pensait pas même à être malade; il s'apercevait à peine que le sang sortait de ses yeux, que sa bouche altérée ne buvait que du sable en traversant le désert. Le regard attaché sur son général, il avait inventé des soins nouveaux pour diminuer ses fatigues, pour donner à son corps une force égale à celle de la grande âme qui l'habitait. Quand, après une marche pénible, brûlante, homicide, il était trompé, comme toute l'armée, par ce prestige du mirage qui vous fait voir à l'horizon de riantes et fraîches campagnes, il sautait de joie, riait comme un enfant, puis il ajoutait :

« Oh ! comme mon général va goûter un doux repos sous cet ombrage ! »

Enfin, ni la peste dont le sauva Desgenettes, ni une balle turque qui lui fracassa la mâchoire à Saint-Jean-d'Acre, ne purent lui faire peur, lui arracher une plainte, une larme; mais un événement affreux, une blessure plus cuisante que toutes celles du sabre des Mamelucks, devaient bientôt déchirer ce cœur si dévoué.

Un matin, l'on apprit que le général Bonaparte venait de s'embarquer pour la France avec Berthier, Lannes, Marmont, Murat; il avait emmené avec lui Roustan!!!... et lui, lui Hébert, il l'avait oublié !

Pour la première fois de sa vie, il pleura; sa raison parut l'abandonner, sa blessure se rouvrit, et il fit une maladie longue et dangereuse. Quand il fut guéri, Kléber, qui l'aimait, voulut se l'attacher.

« Merci, général, lui répondit Hébert avec une mélancolie à la fois

comique et touchante; vous avez certainement de fort beaux cheveux; mais ce ne sont pas les siens!... Et tous les jours, les yeux fixés vers le rivage, il répétait à tous, et à tout propos :

— Quand donc partira-t-il un vaisseau pour l'Europe ? »

V

Verdau! verdau! verdau! Ce cri répété trois fois par une sentinelle avancée, et resté trois fois sans réponse, fut suivi d'une explosion d'arme à feu, et le grenadier hongrois qui avait tiré se replia sur un poste de Kainzerlichz qui gardait un petit bois près du village de Marengo.

L'alerte avait été donnée, et quelques instants après, l'homme que la balle n'avait pas atteint fut amené par une forte patrouille devant le commandant autrichien. Cet homme avait été pris au moment où il allait se jeter à la nage et traverser un large ruisseau pour gagner la plaine. Son costume devait naturellement inspirer peu de confiance, et ses habits en lambeaux, ses pieds sanglants et déchirés, disaient assez qu'il n'avait pas suivi les routes fréquentées. Il devait, en outre, avoir un motif bien important pour se dérober à la curiosité des troupes allemandes au milieu desquelles il venait de tomber.

Aussi l'officier autrichien, assis militairement sur l'affût d'un canon, ne vit-il en lui qu'un espion de l'armée française, et son interrogatoire ne fut ni long ni poli.

« Qui es-tu?

— Autrefois j'étais quelque chose, aujourd'hui je ne suis plus rien.

— D'où viens-tu?

— D'Egypte, sans m'arrêter.

— Tu ments...; tu veux me tromper.

— Commandant, je n'ai jamais menti. Une fois un homme m'avait dit cela, il ne l'a jamais dit à d'autres.

— Ah! tu as de l'audace, du courage; tant mieux pour toi, tu vas en avoir besoin. Où allais-tu lorsqu'on t'a surpris?

— Au quartier-général des Français.

— Comme soldat?

— Non, pas comme soldat.

— Alors, c'était pour y rapporter sans doute ce que tu as vu, ce que tu as entendu. Tu joues ta vie contre quelques pièces d'or; eh bien, je t'annonce que tu as perdu la partie.

— Moi!... un espion! »

Et le rouge monta à la figure du pauvre homme déguenillé.

« Commandant, ajouta-t-il, vous n'avez pas le droit d'insulter un prisonnier.

— Eh bien! réponds... Si tu n'es pas un vagabond, ou mieux que cela, qu'allais-tu faire au quartier-général des Français?

— Ce que les Autrichiens n'ont jamais pu faire...; j'allais faire la queue au Premier Consul.»

A cette réponse très-peu mesurée, l'Autrichien leva la canne sur laquelle il s'appuyait; mais, craignant sans doute de salir son jonc aristocratique, il le ramena vers la terre, s'en aida pour se lever, et, avec tout le flegme d'un héros germanique, il prononça cette sentence :

« Qu'on emmène cet homme, et s'il ne peut justifier d'une feuille de route comme soldat, qu'on le fusille comme espion. Ma pipe! »

Et il se mit gravement à fumer.

Hélas! il n'avait rien de ce qu'on lui demandait, le malheureux! et un sergent se disposait déjà à exécuter les ordres de son commandant. Encore quelques minutes, et nous n'aurions jamais su, ni vous ni moi, quel était ce pauvre diable qui avait si maladroitement donné dans une embuscade autrichienne. Les Allemands eux-mêmes, en supposant qu'ils eussent retenu quelques mots de français, n'auraient pu s'en douter; car le prisonnier, dont l'attitude était calme et résignée, n'avait prononcé que ces paroles :

« Allons, c'est fini, je ne le verrai plus! »

Par bonheur, comme dans les mélodrames, les choses les plus vraies ont quelquefois aussi leurs dénoûments providentiels. Or, ce jour-là, le *Deus ex machinâ* arriva fort à propos. Ce dieu, c'était tout uniment le général Gardanne qui accourait, par ordre du Premier Consul, pour déloger un corps de 5,000 Autrichiens, et les rejeter au delà de la Bormida. L'action venait de s'engager à l'improviste; les boulets français tombaient déjà comme un orage qui frappe avant d'avoir menacé, et notre prisonnier, espion ou honnête homme, eut la satisfaction de voir couper en deux, par un de ces projectiles intelligents, l'officier tudesque qui l'avait condamné : cela lui arriva au moment où il montait à cheval, après avoir, au préalable, achevé sa bienheureuse pipe.

Ce fut une affreuse mêlée, un combat court, mais acharné; puis une déroute complète.

Oublié par les Autrichiens, tué peut-être par un Allemand ou par un Français, qu'était devenu pendant ce temps-là celui qu'on voulait fusiller tout à l'heure? Ce ne fut que le lendemain qu'on eut de ses nouvelles.

VI

Le lendemain donc, le Premier Consul était sous sa tente, à la Pedra-Bona. Près de lui, on voyait Berthier, son major-général; puis des secrétaires, des aides de camp, des généraux. Tout cela écrivait, recevait des instructions, ou partait, avec l'élan de la jeunesse et du dévouement, porter des ordres rapides qui devaient être plus rapidement encore exécutés.

C'était la veille de la bataille de Marengo!

Un moment de repos avait succédé à cette matinée si active, et le Premier Consul s'était retiré dans la partie de sa tente où il accordait quelques instants aux soins domestiques.

Un bruit inaccoutumé se fit entendre en dehors.

« Qu'y a-t-il? demanda le général.

— Oh! rien, citoyen premier consul, répliqua un officier. Un homme d'un aspect plus qu'équivoque qui voulait absolument pénétrer jusqu'à vous.

— Peut-être un de ces Italiens fanatiques qui en veulent à vos jours, dit un autre.

— Pourquoi cela? reprit Bonaparte. Quand je ne crains pas le poignard, devez-vous le craindre pour moi? »

En ce moment le bruit redouble; l'homme insistait, et, malgré les deux grenadiers de la garde consulaire qui étaient en faction, malgré Roustan qui l'avait saisi au corps, il voulait parler au Premier Consul.

Berthier sortit; l'homme l'appela par son nom, par son titre; puis il parla du Caire, d'Alexandrie, des Pyramides. Berthier rentra, rendit compte de ces particularités à Bonaparte, dont la curiosité fut vivement piquée.

« Qu'on lui demande comment il se nomme, s'écria Bonaparte.

— Hébert, dit un officier qui revint aussitôt.

— Hébert! reprit le Premier Consul, comme recueillant un souvenir... Qu'il entre. »

On sait comme le grand capitaine avait la mémoire des noms et de la figure du dernier de ses soldats comme de ses serviteurs. Aussi, malgré l'extérieur peu soigné de son ancien barbier, un premier coup d'œil lui suffit pour le reconnaître. Hébert, de son côté, n'eut pas besoin du moindre examen pour se rappeler ces traits caractérisés dont l'image ne l'avait pas abandonné un seul instant.

Et cependant il y avait quelque différence entre le général qu'il avait perdu en Egypte et le Premier Consul qu'il retrouvait en Italie. Une remarque particulière à ses habitudes et à sa profession le frappa surtout d'une manière pénible : les longs cheveux du général Bonaparte étaient tombés sous le ciseau, ce qui sans doute avait donné naissance au changement que les soldats avaient apporté dans

le surnom familier qu'ils donnaient jadis à leur chef : le petit caporal avait été débaptisé ; on l'appelait alors *le petit tondu*.

« Toi ici, mon pauvre Hébert! furent les premiers mots qu'une voix chérie et respectée envoya comme une consolation au fidèle serviteur.

— Moi-même, citoyen consul. J'ai donné tout ce que j'avais, après votre départ d'Egypte, pour une place à fond de cale sur un vaisseau qui revenait en Europe.

— Et comme moi, tu as échappé aux Anglais!

— Arrivé en France, j'ai appris que vous vous étiez nommé consul, après avoir fait sauter les autres par les fenêtres, à Saint-Cloud.

— Il fallait venir me trouver à Paris.

— C'est aussi ce que j'ai fait ; mais vous étiez parti pour l'Italie. Alors je vous ai suivi, sans le sou, mendiant mon pain, marchant la nuit, pour éviter les Autrichiens, et bien décidé à vous rejoindre, pour vous prouver que je ne vous en voulais pas de m'avoir oublié en Egypte. »

Bonaparte le regarda fixement; puis, prenant le ton de sévérité douteuse qui annonce d'ordinaire une pensée contraire à la parole :

« Ah ! tu ne m'en veux pas!... Mais si je t'en voulais, moi, de cette liberté que tu prends. Puis, qu'espérez-vous, monsieur; savez-vous si j'ai besoin de vous, si vous n'êtes pas remplacé?...

— Citoyen consul, j'étais de votre chambre en Egypte, il faut que j'en sois encore en Italie.

— Ah ! il faut! Et si je vous refusais?

— Je vous servirais malgré vous.

— Et comment cela, s'il vous plaît?

— Je me remettrais soldat, et je me ferais tuer pour vous. »

Comme tout le monde s'était retiré, la suite de la conversation n'a pu être connue que plus tard, par une indiscrétion d'Hébert.

« J'ai oublié bien du monde en Egypte, dit Bonaparte ; mais la France m'appelait. Quant à toi, le mal peut se réparer : je suis monté

en grade, il est juste que tu en profites, Hébert. A demain : tu es maintenant mon premier valet de chambre. »

En sortant de la tente, Hébert fut accueilli tout différemment qu'à son entrée. Roustan lui-même lui offrit la main ; mais le nouveau venu passa outre sans regarder le Mameluck, et alla se préparer à ses importantes fonctions.

La matinée qui suivit ce jour mémorable fut plus mémorable encore. Le général Mélas, qui avait fui la veille, revint subitement sur ses pas, et ses 40,000 hommes, se déployant avec ordre, se formèrent en bataille devant les 20,000 conscrits du Premier Consul. Un instant le grand homme de guerre fut étonné, mais un instant aussi lui suffit pour concevoir le plan de la bataille sanglante qu'on venait lui offrir. Ses instructions données à ses braves lieutenants, Bonaparte reprit le calme habituel à toutes les grandes actions de sa vie. Hébert fut appelé, et c'est lui qui fit la toilette de Marengo.

Deux jours après, l'Autriche demandait la paix, et M. Hébert trinquait avec une ancienne pratique qu'il avait rencontrée sur le champ de bataille : c'était le grenadier de la 32e, le grenadier de Lodi, que vous connaissez, et qui venait de passer dans la garde consulaire, base première de cette colonne de granit qu'on appela plus tard la vieille garde.

Nous n'avons pas la prétention, dans un récit aussi simple, de dire les merveilles de cette époque du Consulat, à laquelle il n'a manqué qu'un poëte. De cette source si pure naquit l'Empire, qui eut aussi ses gloires, mais qui tua la liberté.

Vous concevez bien qu'Hébert n'était pas un de ceux qui blâmaient l'avénement du héros. Pour lui, la loi divine et humaine était là.

Napoléon empereur, Hébert fut nommé concierge du château de Rambouillet, et son vieux père, huissier du palais.

Une jeune fille fraîche et blonde s'était rencontrée qui lui avait plu pour elle-même et non pour sa fortune. Le château de Rambouillet devint sa demeure, et l'Empereur paya la dot de madame Hébert.

VII

Tous ceux qui ont vécu sous l'Empire ne savent pas également qu'après Saint-Cloud le château de Rambouillet était la résidence favorite de l'Empereur. Cette connaissance est plus particulière à ceux dont les familles avaient leurs propriétés dans cette partie du département de Seine-et-Oise.

Dans les intervalles trop courts de ce long duel à mort que la France soutenait contre toute l'Europe, la cour de Rambouillet était belle à voir ; moins riche, mais plus gaie que la cour splendide des Tuileries.

Là, j'ai vu neuf rois, vingt maréchaux et trente princes ; là, j'ai vu Eugène, Hortense et Joséphine...; là aussi, j'ai vu Marie-Louise et le roi de Rome... Le roi de Rome qui seul avait fait pardonner le divorce.

Des chasses brillantes avaient donné la vie à la forêt silencieuse ; mais l'Empereur, qui aimait mieux la guerre que son image, ne prenait guère à ces plaisirs qu'une part officielle.

Pendant que tout ce monde historique, qui l'entourait, se lançait avec ardeur à la poursuite du cerf ou du sanglier, lui, dans sa calèche, avec Duroc et Berthier, traversait au pas les longues allées de chasse. Dans sa voiture une petite table avait été disposée, et il dictait des projets de décrets, de monuments : il préparait ces travaux immortels que devait compléter son Conseil d'État.

La chasse finie, il sautait d'un seul bond sur un de ces chevaux arabes qu'on lui a connus, et faisant quelquefois un détour de plusieurs lieues, il revenait au château par la pente rapide qui fait face à la grille. Cette montagne, il la descendait toujours au grand galop ; puis, arrivé à la grille, il arrêtait subitement son cheval, manœuvre à lui familière, mais qui fit souvent vider les étriers aux gens de l'escorte qui tenaient à honneur de l'imiter.

Je me souviens particulièrement, à ce sujet, d'un monsieur fort bien né, un noble rallié de l'ancien régime, qui ne manquait jamais cette chute involontaire. Il eût été désolé que l'*usurpateur* s'aperçût de sa mésaventure; aussi était-ce toujours à voix basse qu'il disait à un autre compagnon d'infortune :

« Ce Bonaparte est un casse-cou! jamais il ne saura monter à cheval. »

Au milieu de ces fêtes souvent interrompues par des campagnes et renouvelées après des victoires, Hébert était heureux. Sa femme avait été mise à la tête de la lingerie par le grand-maréchal du palais. Outre ce surcroît de bien-être, madame Hébert avait encore donné à son mari deux beaux enfants, dont l'aîné fut envoyé par l'Empereur, et à ses frais, au lycée de Versailles.

En ce moment, Napoléon et Hébert étaient arrivés au comble de la fortune.

La fortune se lassa... Un jour arriva où tout cet édifice croula par la base. Une armée engloutie sous les glaces de la Russie, une autre armée anéantie par les patriotes espagnols, livrèrent l'Empereur aux colères et aux vengeances des rois si longtemps vaincus. En vain le héros se débattit, avec des débris héroïques, sur le sol de la France : Dieu se décida pour les gros bataillons.

Napoléon abdiquant à Fontainebleau, Hébert dut abdiquer à Rambouillet, et un monsieur noble vint lui demander les clefs de son château. Hébert voulut suivre son maître à l'île d'Elbe ; mais quarante mille hommes demandèrent la même faveur : bien peu l'obtinrent, et le vieux soldat d'Egypte ne fut pas du nombre : on le trouva peut-être trop fidèle.

Cependant Napoléon n'avait pas dit son dernier mot : les Cent-Jours devaient encore étonner, soulever la France, et lui demander le reste du sang de ses braves.

A la première nouvelle du retour de l'Empereur, Hébert partit pour Rambouillet, et le monsieur noble fut obligé de lui rendre son château : c'était trop juste.

Hélas! ce ne fut qu'un éclair!... Celui qui avait deux fois rendu leurs États à Frédéric et à François II, qui avait donné la vie sauve à Alexandre le jour d'Austerlitz, était proscrit pour la seconde fois par Alexandre, par Frédéric et par François II.

Avant de quitter la France, Napoléon avait voulu revoir la Malmaison. Il y a un grand enseignement dans cette simple visite, un grand acte de repentir. La Malmaison! le tombeau de Joséphine! Le général Bonaparte retrouvait là les souvenirs de son bonheur; l'Empereur malheureux, l'expiation de la plus grande de ses fautes.

Hébert était parti pour Paris; car, cette fois, il était bien décidé à réclamer ses droits, et à suivre Napoléon partout où il plairait à la Sainte-Alliance de fixer le lieu de son exil.

Vains efforts! dévouement inutile! Au moment où Hébert était absent, une voiture de voyage, à deux chevaux, de la plus grande simplicité, s'arrêtait devant la grille fermée du château de Rambouillet : cette voiture contenait quatre personnes : le général Becker, Rovigo, Bertrand et Napoléon.

Sa première parole, en descendant de voiture, fut :

« Hébert ! où donc est Hébert? »

Personne ne se présentait pour lui ouvrir la grille. Madame Hébert accourut, pâle, défaite, se soutenant à peine; et pourtant sa main si faible tenait l'énorme trousseau de clefs, ouvrait les grilles, les appartements, comme eût fait la main de l'homme le plus vigoureux.

L'Empereur passa la nuit à Rambouillet, et, le lendemain, au moment de son départ, la pauvre femme, tombant à deux genoux, couvrait de pleurs et de baisers les mains de Napoléon. Il la releva, la consola, et lui donna des ordres, avec calme, pour l'envoi de quelques meubles à Rochefort où il se rendait. Puis, comme elle pleurait toujours, il la baisa au front, elle, simple femme de concierge, qui faisait honte à une impératrice!

« Dites à Hébert que je ne l'oublierai pas », furent ses dernières paroles.

Il partit; et, une heure après, quand Hébert revint au château, il trouva sa femme étendue sans connaissance, près d'une croisée, où sans doute elle avait voulu suivre le proscrit d'un dernier regard. Depuis ce moment, une pâleur mortelle remplaça les fraîches couleurs de son visage, un amaigrissement progressif creusa ses joues, et ses forces l'abandonnèrent : elle avait été frappée à mort.

VIII

Un petit nombre d'anciens officiers à demi-solde et quelques commi ou négociants lyonnais se souviennent peut-être encore d'un hôtel garni tenu par Hébert, en 1817, rue de Grenelle-Saint-Honoré. On payait tant qu'on pouvait, mais on ne payait pas toujours ; car les *brigands de la Loire* étaient bien pauvres pour des brigands. La maison allait mal, si mal, qu'un matin il ne restait que l'honneur pour tout bien au propriétaire, qui suivait le convoi de sa femme à son dernier asile, avec ses deux fils, ruinés comme lui; lui qui avait été l'ami de Napoléon, eux qui avaient sauté sur les genoux de deux impératrices!

Hébert partit pour Munich, à pied, sans ressources, et le prince Eugène l'accueillit avec bienveillance; mais tant de Français étaient là qui demandaient!... Il fallut revenir.

Oh ! alors ce fut une misère sans exemple! (Je crois qu'il avait perdu ses deux enfants.) Le pain lui manqua bientôt, et il serait mort de faim, si le duc d'Orléans, depuis roi, ne l'avait fait inscrire au nombre des travailleurs qui traînaient la brouette à Neuilly. Hébert gagnait 30 sous par jour, et voyait venir la vieillesse. Certes, il eut plus d'une fois l'envie d'en finir avec la vie, et le courage ne lui manquait pas... Mais une pensée dominait son esprit : il croyait que l'Empereur reviendrait un jour.

Cette dernière illusion ne devait pas lui rester longtemps.

Vers les premiers jours du mois de juillet 1821, le bruit se ré-

pandit rapidement à Paris que le climat de Sainte-Hélène avait dévoré sa victime. La nouvelle fatale se confirma, et la France dut renoncer à recevoir même les cendres de son héros : l'Europe avait peur de l'ombre de Napoléon.

Tout était fini pour Hébert; sa vie semblait s'être éteinte; la misère même, il la défiait; car, à une époque donnée, il s'était promis d'y échapper. Plus de femme, plus d'enfants, plus d'Empereur! Dieu avait tout frappé... Dieu ne pouvait lui défendre d'aller les rejoindre. Voici donc l'arrangement qu'il avait pris avec lui-même : dès le premier jour où la nouvelle de la mort de l'Empereur lui parut certaine, un crêpe parut à son chapeau; ce deuil, il devait le porter un an, et l'année expirée, il se serait tué.

Mais le dieu des bonnes gens ne pouvait abandonner ainsi une de ses meilleures créatures : le Ciel lui devait un dédommagement, le plus cher, le plus précieux de tous : un souvenir de son Empereur.

Napoléon avait fait un testament : des copies nombreuses en circulèrent bientôt en France, et à côté des noms de Muiron, de Dugommier, de Bertrand, de Gourgaud, de Larrey, de Bessières et de tant d'autres, un nom obscur se trouva comme témoignage de cette vertu du grand homme, la mémoire du cœur pour les services qui partaient du cœur.

A la fin d'un des codicilles du proscrit de Sainte-Hélène, Hébert lut ces mots, à travers les larmes qui venaient obscurcir ses yeux :

« 20,000 francs à Hébert, dernièrement concierge à Rambouillet, et qui était de ma chambre en Égypte [1]. »

Hébert l'Égyptien est mort depuis quelques années, et il a dû mourir au-dessus du besoin, si le legs a été acquitté; pour moi, je ne sais qui l'on doit le plus admirer, ou du maître qui s'était souvenu, ou du fidèle serviteur qui n'avait jamais oublié.

[1] Voir le testament de Napoléon.

UNE DISTRACTION.

1798.





Généraux et soldats français régnaient depuis deux mois sur le Caire et sur l'Égypte : quarante jours avaient suffi à cette conquête.

Maître de la vallée du Nil, Napoléon commençait à se lasser de n'avoir rien à vaincre. La catastrophe navale d'Aboukir, qui l'acculait dans sa conquête comme dans une impasse, pesait sur ses rêves d'avenir et versait de l'amertume sur ses gloires. Il était harassé d'inaction. Dans les premières semaines de l'occupation, quelques distractions militaires, administratives, scientifiques ou littéraires, avaient donné une sorte d'emploi à son activité infatigable. Avec Poussielgue, il avait organisé pour le pays une nouvelle assiette d'impôts; avec Cafarelli, il avait tracé le plan d'une ceinture de forts destinés à défendre la capitale contre les ennemis du dedans et du dehors; avec Denon et Dolomieu, il avait réglé le programme des incursions archéologiques; avec Monge et Berthollet, il avait fondé l'Institut d'Égypte. Il avait en outre improvisé un laboratoire de chimie, une bibliothèque, deux hôpitaux, une imprimerie française, une imprimerie arabe, des moulins à vent sur l'île de Raoudah, des ateliers pour la fabrication des poudres : tout cela en deux mois, au milieu des mouvements du corps de l'armée de Desaix et de la courte

campagne de Salahié. C'eût été vingt fois trop pour un autre. ce n'était pas assez pour lui.

Après les affaires sérieuses, vinrent les choses frivoles; à la suite de l'armée étaient débarqués des milliers d'industriels, qui s'abattirent sur l'Égypte comme sur un Eldorado imaginaire. Ces gens là croyaient y trouver des pyramides d'or massif, des momies avec une escarboucle au front et des diamants à tous les doigts. Désappointés, ils firent comme les enfants du laboureur, ils fécondèrent le champ où ils avaient cherché un trésor fantastique. Grâce à eux, le Caire prit en peu de jours une physionomie française; on y vit bientôt des cafés et des restaurants, des boutiques de bottiers, d'ébénistes, des brasseries anglaises où l'on remplaça le houblon par des plantes indigènes. On eut un théâtre d'amateurs avec une troupe. Tel officier d'état-major que nous pourrions nommer tenait alors, avec une grande distinction, l'emploi des jeunes premières, et chantait la romance devenue célèbre : *Petits oiseaux, le printemps vient de naître,* que Rigel, attaché à l'expédition, composa en Égypte. Il y a plus, le Caire eut son Tivoli. Un sieur Dargevel, ancien garde du corps, et condisciple de Napoléon à l'école de Brienne, créa, dans le palais d'un bey fugitif, un jardin public qui prit ce nom. C'était un vaste et beau local, ombragé d'orangers et de citronniers, coupé de ruisseaux limpides et parsemé de pelouses. Aux jours non fériés, le Tivoli égyptien devenait un simple lieu de causerie et de délassement; mais, dans les grandes fêtes, cette enceinte s'illuminait de feux, s'animait de jeux d'acrobates, de jongleurs et de psylles, de danses d'almées, les baïadères de l'Orient.

Ce fut dans une fête de ce genre que Napoléon aperçut pour la première fois madame ***, sa passion en Égypte. Par suite d'ordres très-sévères, peu de femmes avaient suivi l'armée; cette dame n'avait pu braver la consigne qu'à la faveur d'un déguisement. Elle aimait tant alors!... non pas Napoléon, mais son mari, simple officier. Ce couple, au moment du départ, en était à la plus douce phase de sa lune de miel; comment se séparer en de telles heures,

quand on s'abandonne si doucement aux douces illusions de la jeunesse, quand on croit à l'éternité de cette fièvre du cœur! Dans ces occasions, si l'on se nomme Juliette, on s'empoisonne, Virginie, on se noie, madame ***, on se déguise et l'on s'embarque. La passion est si ingénieuse ! La passion brave les risques de mer, les chances de captivité, les dangers des batailles, les privations de toute nature; son rôle est de souffrir.

Madame *** était donc en Egypte par dévouement conjugal. Ce qu'une guerre entraîne d'ennuis et de peines lui était rendu en amour : elle ne regrettait rien, elle ne désirait rien ; elle était heureuse. Douée de cette beauté qui se tient sur la limite des deux nuances tranchées, ni blonde ni brune, ni petite ni grande, madame *** attirait à elle, non pas d'une façon impérieuse et brusque, mais d'une manière douce, insensible et continue ; elle frappait moins qu'elle ne plaisait ; on ne disait pas : « Qu'elle est belle ! » mais on s'oubliait à le penser. Sa taille gracieuse, ses beaux cheveux cendrés, ses yeux charmants de langueur, toute sa personne potelée et délicate avait singulièrement ému le brillant état-major d'Egypte ; mais la jeune épouse frayait peu avec les officiers, et l'union de ce couple était demeurée jusqu'alors l'envie et l'édification de l'armée.

Malheureusement, Napoléon désœuvré, Napoléon couronné d'Arcole et de Rivoli, vainqueur aux Pyramides, et presque pharaon d'Egypte, Napoléon se rencontra sur le chemin de cette pauvre colombe si aimante. Mon Dieu! qu'est-ce donc que nos vertus humaines, si fragiles qu'un souffle les brise, si incertaines qu'un grain de sable les renverse sur le terrain le plus uni? Un seul homme dans toute l'armée pouvait troubler ce ménage calme et pur; et cet homme, à qui d'habitude le temps, l'occasion, la volonté manquaient, se trouve avoir cette fois la volonté, l'occasion, le temps. Napoléon aperçut madame *** au Tivoli égyptien, un soir de fête; à travers le prisme des illuminations et au milieu des enivrements de la musique, il la distingua, et ce fut fini. Pendant toute la soirée, il

ne cessa de tenir fixé sur elle son regard profond et expressif; puis, quand il eut ainsi fait pénétrer peu à peu dans l'âme de cette femme et sa volonté et son désir, il s'approcha d'elle avec une grâce charmante, causa longtemps, affecta des petits soins significatifs, et mit en public, pour parler ainsi, une tache au front de cet ange. Elle, confuse et tremblante, sentit alors l'appel de l'orgueil, bien plus puissant que celui de l'amour; elle s'épanouit de vanité. Elle trouva au fond de son cœur la justification de ces hommages dans le rang, dans le nom, dans les gloires de celui qui les lui adressait; et dès ce soir-là, quoique pure encore de fait, elle était déjà coupable au fond du cœur.

Cette ivresse de l'amour-propre se fût dissipée sans doute, si Napoléon n'eût appliqué à la conquête de ce cœur son obstination et sa vivacité césariennes. Ce qu'il avait d'abord pris pour un caprice devint une passion réelle et profonde; et comme, revenue de la fascination du premier jour, madame *** opposait à cette poursuite une force née du sentiment de son devoir, l'amour du héros s'exalta de tous les obstacles qu'il éprouvait. Les prétextes de rencontre ne manquaient pas à un homme qui régnait militairement sur toutes les volontés. La générale Vernier et la femme du capitaine étaient à peu près les seules Françaises de distinction qui eussent suivi l'armée, et leur concours, dans les premiers jours de l'occupation, était utile, tant pour établir quelques relations avec les dames franques, juives ou chrétiennes établies au Caire, que pour pénétrer dans les secrets des harems des beys fugitifs.

Madame *** était donc ainsi soumise à une espèce de réquisition politique à laquelle elle ne pouvait pas se soustraire, et à des visites de Napoléon qui devenaient de jour en jour plus dangereuses pour elle. Bon gré, mal gré, il fallut qu'elle se résignât à faire les honneurs des salons du palais de l'Ezbékieh.

Le général en chef n'abusa point de cette circonstance : à son âge on est généreux, on ne calcule pas avec l'amour; d'ailleurs, c'était dans un moment où son âme était tourmentée de confidences poi-

gnantes au sujet de Joséphine, et on eût dit que toute la puissance de ce cœur méridional cherchait un aliment et une issue. A la passion qui s'impose avait succédé la passion qui supplie. Madame *** avait trouvé en elle assez de souvenirs de vertu, assez de conscience du devoir, pour vaincre la première : elle ne fut pas aussi forte contre la seconde.

On conçoit tout ce qu'une pareille liaison avec un tel homme dut éveiller en elle d'exaltation passionnée et de dévouement absolu. Il lui sembla dès lors que sa destinée, obscure et modeste, allait se fondre dans cette grande destinée, et que les reflets de cette auréole lumineuse allaient dorer son jeune front. Belles et fugitives illusions!

Un embarras existait toutefois encore. L'époux était un homme d'honneur ; on le trompa d'abord. Promu au grade de chef d'escadron, il reçut l'ordre de s'embarquer sur-le-champ et de porter au Directoire quelques-uns des drapeaux conquis sur les Mameluks. En effet, le chef d'escadron quitta Alexandrie ; mais, capturé par les Anglais à la hauteur de Malte, il reparut en Egypte à la suite d'un cartel d'échange. Sa disgrâce conjugale lui fut révélée par ses camarades. Un divorce devint inévitable : il fut prononcé devant un commissaire des guerres.

Voilà donc Mme *** presque reine d'Egypte, et pour lui donner l'équivalent de ce titre, les soldats la nommaient la *Choupâte*. Logée dans le palais même du général en chef, toujours élégamment et richement costumée, elle faisait les honneurs de sa table et l'ornement de son salon. Bonne d'ailleurs, douce, affable, spirituelle, elle conquit parmi les intimes de l'état-major des amitiés honorables et précieuses; elle obligea avec grâce et discernement. Quel songe d'or pour une femme! Elle tenait là, sous sa main, lié par des chaînes de fleurs, l'homme dont le génie remplissait le monde; elle était l'héroïne du plus beau, du plus glorieux roman ; elle avait autour d'elle une cour où l'on distinguait des noms comme ceux de Monge, de Berthollet, de Denon, de Murat, d'Eugène Beauharnais, noms promis à l'avenir de nos fastes ; elle était jeune, elle était jolie,

elle était reine. « Vivre six mois ainsi, puis mourir! » diront quelques femmes, non pas celles qui s'enveloppent dans leur bonheur comme dans un chaste vêtement, mais celles qui aspirent à des conquêtes éclatantes, celles qui mettent toute leur âme à la suite d'un météore.

Du reste, entre Napoléon et Mme ***, ce fut longtemps une passion toujours croissante. On avait dressé pour elle un joli cheval arabe, et presque tous les jours, revêtue d'un riche uniforme, elle suivait le général en chef dans ses excursions les plus lointaines, caracolait à ses côtés, arpentait la plaine de Giseh ou visitait les sombres cavernes des pyramides. Allait-on visiter les travaux de l'île de Raoudah? elle se mêlait à l'escorte. Allait-on rendre visite au vieux cheyck-el-Bekir, président du Caire? elle en était encore, buvait le café du digne musulman, fumait ses pipes et avalait ses sorbets parfumés. Elle portait au cou le portrait du héros; lui, les cheveux de sa maîtresse; en un mot, c'était un échange de soins infinis et de tendresses incessantes. Quand l'expédition de Syrie eut été résolue, Mme *** déclara qu'elle voulait suivre l'armée, et longtemps il fallut combattre ses projets d'amazone; elle voulait entrer en campagne, combattre, faire le service d'aide de camp.

Enfin elle se désista; mais pour la consoler de l'absence, il fallut que Napoléon lui écrivît les lettres les plus tendres. Là, quittant le style de chef d'armée, il lui détaillait ses traverses et ses inquiétudes, les ravages de la peste, les longueurs du siége, les chances fatales et sombres de l'avenir. Ces lettres existent, nous en avons eu plusieurs entre les mains qui font foi d'un abandon qui venait du cœur.

Cet amour, né en Égypte et réchauffé par son soleil, dura ainsi, frais et vif, jusqu'au moment où il s'agit de quitter cette terre lointaine. Napoléon se lassa à la fois de ces deux conquêtes. L'ambition étouffa l'amour. Après la bataille d'Aboukir, quand les troupes ottomanes eurent été rejetées dans les flots qui les avaient vomies, la pensée d'un retour en France prit chez le vainqueur un caractère fixe et opiniâtre. Il sentait que la patrie avait besoin de lui. Mais pour

cela il fallait tromper l'armée, tromper ses intimes, tromper sa maîtresse. Une indiscrétion eût été fatale. Mme *** fut sacrifiée à ce mobile. Napoléon, simulant une tournée dans le Delta, la laissa au Caire, comme une preuve vivante que son absence ne serait pas de longue durée; elle fut cette fois un instrument dans ses mains. Cependant, la veille du départ, la pauvre Ariane semblait avoir le pressentiment d'un abandon prochain. Arrivée en costume de hussard dans le jardin du palais, où le général cherchait à endormir les indiscrétions de Monge et de Berthier, qu'il savait un peu commères, Mme *** ne perdit pas Napoléon un seul instant de vue, observant avec inquiétude ses gestes et ses mouvements, cherchant à creuser sa pensée sous l'enveloppe dont il la couvrait. Bonaparte fut impénétrable : seulement, de temps à autre, il disait gaiement et avec une familiarité gracieuse :

— Diable! diable! voilà un petit hussard qui nous espionne. Gardez-moi cela à vue, Berthollet. »

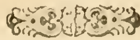
Berthollet était du voyage.

Le héros partit, et madame *** fut veuve pour la seconde fois. Cependant, comme elle fit quelque bruit de ses douleurs auprès de Kléber, celui-ci, soit de guerre lasse, soit pour envoyer un embarras à Napoléon, en retour de ceux que le général en chef lui avait légués, autorisa la jeune délaissée à s'embarquer sur l'*America*, transport français qui emmenait Junot, Rigel et Lallemand. Les infortunes de notre héroïne n'étaient pas terminées. L'*America* fut prise par les Anglais, qui conduisirent les passagers à Malte. Relâchée au bout de quatre mois seulement, madame *** fut débarquée à Marseille, où l'attendait un cruel et dernier désappointement : Napoléon avait retrouvé sa femme, et, pour sa maîtresse, il avait alors assez de l'autorité souveraine. Un ordre formel, parti de Paris, obligea madame *** à fixer sa résidence dans la Provence, où une pension lui fut assurée. Plus tard, toutefois, le Premier Consul se départit de cette rigueur. Il acheta pour elle un beau château aux environs de la capitale, et chargea un de ses intimes de lui cher-

cher un parti convenable. On lui trouva un ancien propriétaire, dont les forêts étaient engagées dans une affaire de cartons de bureau, et compromises par la législation confuse de l'époque. Comme cadeau de noces, Napoléon y ajouta un consulat, l'un des plus productifs et des plus beaux que l'on connût; ainsi fixée de nouveau, madame *** renonça à ses doux rêves.

Son premier époux eut, en revanche, assez de bonheur. En 1814, il voulut, au retour des guerres impériales, convoler en secondes noces. Sa femme s'étant mariée sans obstacles, il ne croyait pas que la chose fît question pour lui. Cela fut pourtant ainsi. Le divorce, prononcé en Égypte devant un simple commissaire des guerres, péchait par les formes légales : on prétendit qu'il était nul. Il fallut de longues démarches pour établir en droit qu'on ne pouvait être l'époux d'une femme mariée régulièrement à un autre, et que, celle-là manquant, on était libre d'en choisir une autre.

Telle est l'histoire de cette passion de Napoléon. On lui en a imputé de fausses, celle-ci est vraie; tous les soldats d'Égypte s'en souviennent. Il n'y joua point, comme dans la foule des aventures controuvées, le rôle d'un roué de la régence, ou celui d'un Tibère faisant enlever de force, par ses prétoriens, les actrices dont il s'était subitement épris. Il s'attacha à cette femme, naïve et jeune, peut-être par désœuvrement, puis par amour sincère; et s'il la quitta d'une façon si brusque, c'est que de telles choses ne devaient être, dans cette grande et belle vie, que des accidents secondaires; c'est qu'il avait en haut une étoile toujours mobile, dans la direction de laquelle il devait fatalement marcher.



UNE VISITE A TROIS TOMBEAUX.

1798.





D'inexplicables sympathies semblent exister entre les héros morts et les héros vivants. Les génies éclatants que la Providence jette sur la terre pour policer, conduire ou châtier les nations, se comprennent et se pèsent à quarante siècles de distance : il en doit être ainsi. Ces hommes, dépositaires des desseins de Dieu, ne font que travailler, à leur insu, au progrès de l'humanité; ils tracent de leur épée victorieuse l'immense sillon où doivent germer et grandir les semences de la civilisation. Toujours ce sillon est arrosé du sang des peuples; mais qu'importe! les lois du Tout-Puissant n'en suivent pas moins leur cours, et ce n'est qu'à l'aide de ces cataclysmes, qui changent parfois la face du monde, que les races humaines s'avancent vers l'avenir, comme autrefois les Hébreux marchaient dans le désert, à la recherche de la terre promise, guidés par une colonne de feu.

L'histoire nous offre à chaque pas les preuves de ce commerce secret de l'intelligence des héros vivants avec la poussière des héros qui ne sont plus. Alexandre le Grand, pendant son séjour à Baby-

lone, se fit ouvrir le tombeau de Ninus, et resta longtemps enfermé dans ce sépulcre du plus puissant monarque de la terre. Alaric, roi des Goths, lors du sac de Rome, visita la sépulture des Scipion. A peine maître de Constantinople, Mahomet II se fait conduire au mausolée de Bélisaire, et ordonne que ce funèbre édifice soit restauré aux dépens de son trésor particulier. Enfin, l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes nous montrent de nombreux exemples de cette instinctive vénération des conquérants pour les cendres de leurs devanciers, soit qu'ils dorment dans des linceuls de soie, soit qu'ils reposent dans des armures de fer.

Comment un héros, un législateur, un conquérant, Napoléon enfin, qui sut réunir en lui les talents militaires d'Alexandre et de César, la sagesse de Solon et de Justinien, la grandeur de Charlemagne et de Louis XIV, comment Napoléon, disons-nous, aurait-il pu échapper à cette sainte curiosité qui poussa les fondateurs d'empires et de dynasties, ses devanciers, à contempler les ossements de ceux qui, avant lui, avaient fondé des empires et des dynasties? Par quelle singulière anomalie le guerrier qui avait dompté tant de peuples, précipité du trône tant de races royales, n'aurait-il pas tenté de dérober à la nuit des tombeaux quelques-unes des ces pensées gigantesques qui fermentent dans la tête des grands hommes? Aussi Napoléon ne manqua-t-il pas à cet invincible entraînement d'une âme créée pour dominer; et, général et empereur, il consulta avec un religieux respect les tombes où étaient relégués les épées et les sceptres des maîtres de l'univers. Qui pourrait dire ce que ces visites aux nécropoles royales de l'Afrique et de l'Europe apportèrent de changements et de modifications à ses idées premières? Qui sait si cette visite au tombeau des Pharaons ne lui inspira pas la résolution de réintégrer un jour Clovis, Philippe Auguste, Louis XII, François Ier, Henri IV et Louis XIV, dans leurs sépulcres de marbre? N'est ce pas sur cette même terre d'Egypte où nos ancêtres avaient versé leur sang pour le triomphe de la croix, que Bonaparte sentit qu'il était appelé à continuer l'œuvre commencée par les croisades,

c'est-à-dire à émanciper les peuples par l'épée, comme Jésus-Christ les avait déjà émancipés par l'Évangile?

Et à Aix-la-Chapelle, lorsqu'il fit retentir du bruit de ses éperons les voûtes du sépulcre de Charlemagne, ne construisit-il pas dans sa pensée cet empire gigantesque qui, comme celui de Charlemagne, devait s'appuyer d'un côté aux Alpes et aux Pyrénées, et de l'autre, à l'Océan et au Rhin?

Le roi de Prusse, après la campagne de 1806, se trouvait sans armées et sans couronne. Napoléon, dans la première effervescence de sa colère, voulait que la Prusse fût effacée de la carte d'Europe; mais il arrive à Postdam, il visite le caveau où repose la dépouille mortelle du grand Frédéric, de ce roi capitaine qui sut agrandir ses États autant par ses victoires que par sa savante politique, et là, devant ce marbre modeste qui ne porte que ces mots : *Frédéric II, roi de Prusse*, Napoléon sent sa colère s'éteindre, une pensée de pardon descend dans son âme, il aurait honte de démembrer un royaume que tant d'illustres exploits ont cimenté; il craindrait de faire injure à la mémoire d'un grand homme! A ses yeux, l'ombre du vainqueur de la Silésie semble s'agiter et lui demander grâce pour son héritier. C'en est fait, Napoléon est désarmé, il n'écoute ni la voix de la politique, ni la voix plus puissante encore de l'ambition : la Prusse restera royaume, et la couronne de Guillaume, tombée dans les champs d'Iéna, se relèvera plus forte que jamais pour briser, quelques années plus tard, la couronne du vainqueur généreux qui avait régénéré la Prusse par sa clémence, comme le grand Frédéric l'avait régénérée par ses victoires!

Certes, celui que la France plaça sur le trône de Charlemagne et de Louis XIV, celui dont les triomphes, pendant vingt années, remplirent le monde d'étonnement, était accessible à tous les grands enseignements qui viennent de la tombe. Son esprit vaste et profond se laissait aller volontiers aux nobles mouvements de son cœur, et un jour si, en le trahissant, le destin des batailles l'abandonna à la lente mais implacable vengeance de ses ennemis, c'est que Napo-

léon, arrivé au faîte de la puissance, n'avait pas dépouillé, comme ceux-ci, le plus noble instinct des grandes âmes : la magnanimité.

I

AU TOMBEAU DE SÉSOSTRIS[1].

La prise d'Alexandrie et la bataille des Pyramides avaient inauguré glorieusement pour l'armée française la conquête de l'Egypte. Les mamelucks, cette milice étincelante d'or et de perles, que le fanatisme mahométan avait opposés à nos soldats, trouvèrent en eux des maîtres en fait de bravoure et d'intrépidité. Tout tendait à une prompte soumission, et nul doute que Bonaparte ne fût parvenu à faire de l'héritage des Pharaons une colonie française, si l'Angleterre, comme toujours, envieuse de la grandeur et de la prospérité de notre pays, n'eût envoyé en Egypte de l'argent et des soldats pour exciter à la révolte des populations pour lesquelles le droit du sabre était tout, et dont la nationalité, dégradée par la rouille des siècles, disparaissait devant l'amour du pillage.

Cependant, aussi sage administrateur qu'habile général, Bonaparte, par son incroyable activité et ses mesures prudentes, était parvenu à neutraliser les premiers efforts de l'Angleterre et à faire jouir des douceurs de la paix cette Egypte qu'il venait conquérir au nom de la république française. Dans un de ces instants de trêve, le jeune général voulut visiter l'intérieur de ces hautes Pyramides du haut desquelles, selon sa sublime expression, *quarante siècles avaient contemplé* la poignée de braves qui se serraient autour du drapeau national. De la pensée à l'exécution, il n'y avait qu'un pas chez Bonaparte ; du moment donc où il prit cette résolution, ses préparatifs furent bientôt faits, car sa bouillante imagination, cet insatiable désir de tout voir, de tout apprendre, ne lui laissait de repos qu'il n'eût atteint son but.

[1] Dans la grande pyramide d'Egypte, en 1798.

Or, le 25 thermidor de l'an VI (12 août 1798), dès le point du jour, une compagnie de guides et un bataillon de grenadiers reçurent l'ordre d'aller occuper immédiatement la plaine de sable de Gizeh, au milieu de laquelle s'élèvent les fameuses Pyramides. A huit heures du matin, Bonaparte monta à cheval et sortit du Caire accompagné de quelques officiers de son état-major, d'un iman appelé Muhamed, presque octogénaire, mais encore vert et agile, qui s'était offert d'être le cicérone du général, et enfin des savants attachés à l'expédition, et parmi lesquels se trouvaient Monge [1], Berthollet [2]. Dupuy [3], Leblond [4], Rigo [5], Venture [6], etc., tous également à cheval. La petite caravane se dirigea vers les Pyramides. Arrivé en face de la principale, celle de Chéaps, chacun mit pied à terre. Bonaparte fit ouvrir l'entrée de cette pyramide, et, précédé d'une demi-douzaine de ses guides qui portaient des torches, de quelques grenadiers de l'escorte, et de la plupart de ceux qui l'avaient accompagné, il descendit lentement, par des rampes de granit, dans les catacombes égyptiennes [7].

[1] Président de l'Institut d'Egypte. Il appartenait à la section de mécanique.
[2] Le célèbre chimiste.
[3] Minéralogiste.
[4] Antiquaire.
[5] Dessinateur.
[6] Secrétaire-interprète.
[7] *Visite de Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Orient, dans l'intérieur de la grande pyramide, dite Chéaps.*

« Cejourd'hui, 25 thermidor de l'an VI de la république française, une et indivisible, répondant au 28 de la lune de Mucharem, l'an de l'hégire 1213, le général en chef, accompagné des officiers de son état-major, de plusieurs membres de l'Institut national, ainsi que d'un interprète et d'un détachement de troupes, s'est transporté à la grande pyramide, et y a été introduit par l'iman Muhamed, chargé de lui en montrer la construction intérieure. A neuf heures du matin, il est arrivé avec sa suite sur la croupe des montagnes de Gizeh, au nord-ouest de Memphis. Après avoir examiné avec attention les pyramides inférieures, il s'est arrêté à la pyramide de Chéaps, dont les membres de l'Institut ont à l'instant déterminé, par des figures trigonométriques tracées sur le sable, la hauteur perpendiculaire. Cette hauteur s'est trouvée d'environ cent cinquante-cinq mètres (près de quatre cent quatre-vingt-dix pieds). C'est presque le double de celle des monuments les plus élevés de l'Europe.

« Le général en chef et sa suite ayant pénétré dans l'intérieur de ladite pyramide,

Pendant une heure Bonaparte et ses compagnons parcoururent le labyrinthe inextricable de cette immense pyramide; pendant une heure ils s'arrêtèrent devant les nombreux hiéroglyphes semés çà et là sur ces murailles indestructibles, cherchant à en deviner le sens énigmatique. Rigo, muni d'un album, crayonnait les bas-reliefs qui lui paraissaient les plus intéressants, et Dupuy, armé d'un pic de

ont trouvé d'abord un canal de cent pieds de long et de trois pieds de large, qui les a conduits, par une pente rapide, vers la vallée qui sert de tombeau à celui des Pharaons qui érigea ce monument; un second canal, très-dégradé et remontant vers le sommet de la pyramide, les a amenés successivement sur deux plates-formes, et de là à une galerie voûtée de la longueur de cent dix-huit pieds, aboutissant au vestibule du tombeau principal.

« Cette dernière salle, dans laquelle le général en chef est enfin parvenu, est à voûte plate et longue de trente-deux pieds, sur seize de large et dix-neuf de haut. On ignore si les Arabes spoliateurs ont jamais pénétré dans ce sanctuaire de la pyramide, dont l'entrée semblait murée; cependant le général y a pénétré seulement accompagné de l'interprète et de l'iman qui lui avait servi de conducteur. Bonaparte, dit-on, n'y a trouvé qu'une grande caisse de granit d'environ dix pieds de long, sur quatre pieds de large et cinq pieds de haut, dont le couvercle était scellé. Il s'est assis sur ce bloc, y a fait asseoir à ses côtés l'interprète et l'iman Muhamed, et a eu avec ce dernier la conversation suivante :

« *Bonaparte.* Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses; mais voici un grand ouvrage de la main des hommes! Quel était le but de celui qui fit construire cette pyramide?

« *Muhamed.* C'est un puissant roi d'Egypte, de la famille des Pharaons, dont on croit que le nom était Chéaps. Il voulait empêcher que des sacriléges ne vinssent troubler le repos de sa cendre, etc., etc. (Suit un long dialogue entre Napoléon et l'iman, que nous ne rapporterons pas ici, parce qu'il a été imprimé dans tous les ouvrages qui ont traité de la conquête de l'Egypte par l'armée française.)

« Après être resté plus de deux heures dans l'intérieur de la grande pyramide de Chéaps (est-il dit à la fin de cette espèce de procès-verbal), le général en chef en est sorti avec sa suite, et est retourné au Caire avec ses officiers, laissant les membres de l'Institut national occupés à terminer leurs observations. »

L'extrait qu'on vient de lire a été publié dans le *Moniteur* du 7 frimaire an VII (27 novembre 1798). Quoique son authenticité ait été discutée depuis, sous le rapport de l'exactitude des localités, nous avons cru devoir publier ici une pièce qui nous a paru curieuse, d'abord parce qu'elle vient à l'appui de notre récit, puis ensuite parce qu'elle peut donner une idée des moyens que Napoléon employait avec tant d'habileté pour frapper l'imagination déjà si impressionnable des habitants de l'Egypte.

Le duc de Rovigo, à propos de cette visite de Bonaparte aux pyramides, dit encore dans ses *Mémoires*, tome Ier, chapitre V, page 91 :

« Nous sommes allés, comme le général en chef, visiter les pyramides. Chacun

mineur, sondait le terrain, consultait les différentes couches et portait son attention sur les marbres, les pierres et les divers métaux qui s'offraient à ses yeux. Les grenadiers de l'escorte, qui étaient descendus dans les catacombes et qui n'étaient que médiocrement enthousiasmés de ce qu'ils appelaient *une corvée de croque-morts*, semblaient fort surpris des minutieuses explorations dont ils étaient les témoins impassibles.

« Que diable le petit caporal vient-il faire ici ? disait à voix basse

voulut venir avec le général Desaix (Savary était alors au nombre de ses aides de camp), de façon que nous étions plus de cent, non compris une compagnie d'infanterie que nous avions prise pour notre escorte.

« Nous partîmes de Gizeh et traversâmes la plaine où l'on prétend qu'était jadis la célèbre Memphis. De toutes les anciennes villes d'Égypte, c'est presque la seule dont il ne reste aucun vestige pour déterminer où elle fut placée ; et si dans la plaine, au-dessous des pyramides, on ne rencontrait pas de temps à autre sous ses pas quelques débris de poterie, rien n'autoriserait à penser qu'il y ait jamais eu là, non pas une ville grande et florissante, mais un mur. Ce qui a dirigé nos conjectures, c'est d'abord le canal qui borde le désert au pied des pyramides, et qui, aujourd'hui, n'a de l'eau qu'au moment des plus grandes crues du Nil ; puis un pont en maçonnerie de briques, qui n'a pu appartenir qu'à Memphis, sans quoi on n'en apercevrait pas l'utilité. Ce pont a dû nécessairement être construit à cette place pour rendre plus facile la communication des habitants avec le cimetière ou *ville des morts*, qui se voit encore à côté des pyramides, qui n'étaient elles-mêmes que de vastes tombeaux. Au surplus, la ville des morts de Memphis n'est aujourd'hui qu'une réunion de petites pyramides enterrées sous le sable, mais dont quelques-unes sont encore sur leurs bases, et dont la grandeur était sans doute proportionnée à la fortune des familles. »

Il est probable que, du temps des Egyptiens, ceux-ci correspondaient, par des voies souterraines, de la grande pyramide aux petites qui l'entourent ; mais que ces communications ont dû être interceptées par l'accumulation progressive des sables qui, depuis, ont entouré ces monuments d'une espèce de ceinture de granit. Il est certain aussi que la hauteur des pyramides a considérablement diminué à cause de l'envahissement de ces sables qui ont monté comme le flux de la mer ; de sorte qu'aujourd'hui les pyramides sont pour ainsi dire enterrées jusqu'à la ceinture. Ce qui prouverait encore l'invasion des sables, c'est la position du sphinx colossal qui se trouve sur le côté gauche de la grande pyramide. Pline le jeune, livre II, parle de ce sphinx qu'il a visité, et dit qu'il avait du sable jusqu'aux ailes. Le célèbre naturaliste ajoute que : « A l'aide d'échelles, les soldats romains montaient sur le dos du monstre et y étalaient leurs manteaux pour les mieux faire « sécher au soleil. » De nos jours, nos soldats firent de même que les Romains ; seulement, ils n'eurent pas besoin d'échelle pour atteindre la croupe du sphinx, sur la tête duquel ils étendaient sans façon leurs guêtres.

l'un d'eux, appelé le Parisien, à son camarade Merlandier; il n'y a rien à fricoter avec les citoyennes momies qui sont alignées là comme des conscrits indigènes. Puisque le général voulait savoir de quoi il retournait dans ces caves, il n'avait qu'à y envoyer le bataillon de sse savants y faire une reconnaissance. »

Les soldats avaient alors pour ce qu'ils appelaient *un savant* le plus profond mépris, et ne prononçaient jamais ce mot qu'avec ironie. Tout ce qui ne portait pas l'habit militaire était, à leurs yeux, *un savant*, et par conséquent une créature au moins inutile : « Les « comptables, les fournisseurs et les moindres employés de l'am« bulance, disait Bonaparte dans une de ses dépêches au directoire[1], « sont traités par les soldats de la république avec une décon« sidération qu'il importe de faire disparaître, et Dieu sait s'ils at« tachent même au titre de membre de l'Institut d'Egypte le res« pect qui lui est dû. »

« D'autant plus, ajouta le Parisien, que ces savants ne sont bons qu'à farfouiller tous ces trous de rats, tous ces nids de chauves-souris que le diable emporte! Oh! Merlandier, où est l'Italie, où est la Lombardie, où nous trouvions toujours l'ordinaire au grand complet! *au lieur* qu'ici on ne possède que du dromadaire ou du *cocodrile* pour mettre sous la dent; ajoutez à cela une seule nature de rafraîchissement : du sable, et une crâne de chaleur à faire fondre nos baïonnettes. Décidément il n'y a rien à frire en *Egyptre*.

— Tout ce que tu énumères est positif, répliqua Merlandier, mais puisque la république une et indivisible nous a envoyés ici, il est à croire qu'elle avait ses raisons.

— La république! fit le Parisien avec un geste d'incrédulité, ça n'est pas la république qui nous a envoyés ici, ce sont les avocats de Paris et ces satanés savants, un tas de propres à rien et d'intrigants qui voulaient savoir lequel des deux, du soleil ou de la lune, se levait avant le jour dans cette contrée. Voilà tout. Eh bien!

[1] Lettre du 17 thermidor an VI (4 août 1798), datée du Caire.

qu'est-ce que ça nous fait à nous, pourvu que nous dormions notre temps ?

— C'est indubitable », répondit froidement Merlandier en lissant sa moustache.

Il est certain que dans l'armée, parmi les soldats surtout, on croyait que le Directoire n'avait envoyé le jeune vainqueur de l'Italie guerroyer en Égypte que pour se débarrasser de lui d'abord, et d'eux ensuite. Cette croyance était stupide ; mais les soldats de la république n'étaient pas des diplomates. On sait aujourd'hui que Napoléon poussa plus que tout autre le Directoire à entreprendre l'expédition d'Égypte, dont il sentait l'inévitable gloire. Il travaillait pour sa fortune et sa réputation, et le calcul était excellent : il l'a prouvé. Il est pourtant vrai d'ajouter que ce Directoire, jaloux et soupçonneux, ne fut pas fâché de se débarrasser d'un homme dont l'influence et la popularité le gênaient; mais il n'avait pas vu qu'en confiant à un général, dont il redoutait déjà la magie du nom, une guerre lointaine à conduire, il le rendait plus intéressant à une nation avide de nouveautés. Quand César voulut se rendre maître de Rome, il alla combattre et vaincre dans la Germanie, dans les Gaules et en Égypte, et devint plus puissant dans son camp de Beauvais ou d'Alexandrie que dans sa maison du mont Aventin, à Rome. Il faut avant tout s'adresser à l'imagination des peuples et la tenir constamment en haleine : Napoléon savait cela aussi bien que César.

« *Motus*, fit Merlandier à son camarade, voici un savant qui rôde autour de nous.»

Ce savant n'était autre que le général Caffarelli, homme d'une science et d'une raison remarquables, et l'une des colonnes de l'expédition. Le général Caffarelli avait eu une jambe emportée par un boulet aux dernières campagnes du Rhin, et portait une jambe de bois ; mais, bien que cet attirail fût préjudiciable à son service ou à ses recherches scientifiques, au feu, devant l'ennemi, il était le plus alerte ; à l'étude, devant les monuments, il était le plus ingambe.

« Il est sûr et certain d'avoir toujours un pied en France », répondit à demi-voix le Parisien.

Cette boutade de soldat, que Caffarelli entendit, le fit sourire; et s'adressant au grenadier un peu décontenancé :

« Oui, mon camarade, dit à son tour le général, j'ai toujours un pied en France, mais mon cœur et mes bras se trouvent constamment avec vous. »

Les visiteurs avaient parcouru presque toutes les chambres funéraires de la grande pyramide, lorsque Bonaparte, avisant une porte de bronze que le temps avait recouverte d'une couche de mousse grisâtre, s'arrêta tout à coup et demanda à l'iman où aboutissait cette porte. Celui-ci, sans répondre directement à la question, déclara, par l'organe de l'interprète, qu'il n'irait pas plus loin.

« Pourquoi? fit Bonaparte.

— Seigneur, répondit l'iman, parce que cette porte n'a jamais été ouverte depuis la conquête d'Alexandre, si ce n'est une seule fois, sous la domination romaine.

— Peu m'importe quand et par qui cette porte fut ouverte, objecta le général, dont la curiosité était excitée au plus haut degré ; où conduit-elle, répondez?

— Seigneur, cette porte conduit au sépulcre du grand Pharaon Allah-Achem, c'est-à-dire chéri de Dieu, répondit le cicérone, et nul œil profane n'a contemplé sa face vénérable, si ce n'est le grand Alexandre et le chef des armées romaines (César). Les bienfaits qu'Allah-Achem a répandus sur l'Egypte, il y a trois mille six cents ans [1], défendent sa mémoire et sa tombe de toute espèce de contact avec ceux qui n'adorent pas le même Dieu que lui.

— Iman, repartit le général d'un ton d'inspiré, je suis venu en Egypte pour faire renaître le règne d'Allah-Achem, et Dieu m'a per-

[1] Il est vraisemblable que cet Allah-Achem, dont l'iman faisait une si belle apologie, n'était autre que Sésostris, l'un des plus puissants rois de l'Egypte, qui subjugua les Assyriens, les Mèdes et les Scythes, s'empara de la Phénicie, de la Syrie et de toutes les provinces de l'Asie Mineure.

mis de visiter le tombeau de ce soleil des Pharaons. Ne crains rien, te dis-je, j'y entrerai seul avec toi et notre interprète.»

Et Bonaparte, prenant un flambeau de la main de ses guides, fit à l'iman un de ces gestes qui commandent la prompte obéissance. Dominé, subjugué par l'expression de la physionomie du général, l'iman s'inclina, et, poussant d'une façon particulière un pivot enterré sous le sable, il ouvrit la porte qui laissa voir un chemin creux où les ténèbres régnaient encore plus épaisses que dans les autres parties des Pyramides. Comme Bonaparte allait y entrer, son aide de camp, Junot, l'arrêta :

«Mon général, y pensez-vous? lui dit-il; comment! vous allez vous confier à cet homme?... Souffrez au moins que je vous accompagne.

— Je vous préviens, seigneur, dit le cicérone auquel Venture avait traduit les craintes exprimées par Junot, que, dussiez-vous me faire tuer par vos soldats, nul autre que vous, votre interprète et moi, ne franchiront l'entrée de ce sanctuaire : vous me l'avez promis.

— C'est juste, fit Bonaparte; et, se retournant vers son aide de camp : Tu l'entends, ajouta-t-il; lui, Venture et moi, devons seuls pénétrer ici. Attends-nous donc à cette place; il faut que les destins s'accomplissent.

— Mais permettez, mon général, dit encore Junot, ceci est d'une imprudence extrême. Vous pouvez compromettre non-seulement votre sûreté, mais encore le sort de...

Bonaparte ne le laissa pas achever, et lui tirant légèrement l'oreille :

— Allons, mon bon Junot, lui dit-il, pas d'enfantillage, laissenous; je sais ce que j'ai à faire. »

Puis, faisant signe à l'iman de passer le premier, suivi de Venture, le général en chef de l'armée d'Orient se jeta comme un autre Curtius dans ce gouffre, et bientôt tous trois disparurent aux regards des officiers, des savants et des soldats, qui ne comprenaient rien à cette curiosité de leur chef bien-aimé.

L'iman conduisit Bonaparte par des détours innombrables. Enfin, après un quart d'heure de marche, ils arrivèrent, sans avoir proféré une parole, dans une vaste chambre sépulcrale dont les parois de marbre et de porphyre resplendissaient à la lueur de la torche portée par l'iman lui-même. Là un spectacle magnifique, un de ces spectacles dont l'imagination ne peut se faire une idée que dans la lecture des Mille et une Nuits, frappa les yeux de Bonaparte et de Venture.

Sur une estrade de bois de cèdre que le temps avait pétrifié, reposait le corps momifié du grand Sésostris ; les bandelettes qui entouraient son corps étaient recouvertes de lames d'or ; il portait en tête la couronne des Pharaons, et, sur sa poitrine, reposait l'épée qui avait dompté tant de peuples divers. Sur les quatre faces du cercueil étaient incrustés des hiéroglyphes qui racontaient sans doute les exploits du guerrier. Vingt-quatre cassolettes, vraisemblablement remplies de parfum au jour des funérailles, étaient rangées sur les degrés du tombeau ; ces cassolettes étaient de bronze. Autour de la momie royale, et adossés aux murailles, étaient dressés plus de cent cercueils munis chacun de leur momie. Cette cour silencieuse du grand roi était composée de ses ministres, de ses femmes et de ses plus renommés capitaines ; sur ces cercueils étaient peints les attributs de ce qu'ils avaient été de leur vivant. Les femmes avaient des colombes et des cavales, comme preuves de leurs grâces et de leur fécondité ; les ministres, des charrues et des ibis ; les généraux, des lions et des trompettes. Les statues d'Isis et d'Osiris, de grandeur colossale, étaient placées sous une voûte, et dominaient tout cet attirail de la destruction. Ces statues étaient de jaspe, et leurs têtes étaient surmontées d'une espèce de mitre en or, enrichie de pierreries qui, au sein de cette nuit profonde, brillaient comme les étoiles du firmament.

Dans quatre espèces de cribles placés sur des piédestaux de granit étaient amoncelées des espèces d'or et d'argent monnayées et des médailles représentant les événements glorieux du long règne de

Sésostris ; çà et là appendaient des étendards tombés en poussière, et dont il ne restait plus que la hampe d'airain ; puis des trophées d'armes, des sabres mèdes, des flèches et des arcs assyriens.

Bonaparte contemplait silencieusement ces pompes de la mort, ces vestiges sacrés d'une gloire éteinte depuis quatre mille ans. Il contemplait le cadavre du grand Sésostris qui dormait là, dans son linceul de bandelettes, et paraissait encore recevoir les hommages des femmes qu'il avait aimées, des ministres qu'il avait dirigés, des guerriers qu'il avait conduits tant de fois à la victoire. L'âme du jeune général était en proie à mille émotions diverses, il semblait absorbé dans sa rêverie.

« Seigneur, lui dit l'iman, il est temps de retourner auprès de vos soldats. Venez ! »

Le général fit quelques pas machinalement ; lui et Venture s'apprêtaient à suivre leur guide, lorsque Bonaparte se retourna tout à coup, et élevant la main sur le corps de Sésostris :

« Pharaon, dit-il, l'Egypte ne sera plus esclave, et c'est moi qui la replacerai au rang des nations de la terre !

— Seigneur, lui dit l'iman qui s'était prosterné pieusement devant le cénotaphe de Pharaon, seigneur, lui dit-il en lui présentant une médaille qu'il avait prise dans un des cribles, vous êtes, depuis trois mille ans, le troisième guerrier qui ait visité ce tombeau inconnu aux profanes. De même que vos devanciers, vous n'avez point eu la coupable pensée de dépouiller ce caveau des saintes richesses qu'il renferme. Soyez béni, et acceptez pour souvenir de votre visite au tombeau du grand Allah-Achem cette pièce d'or frappée à son image. Elle sera pour vous un talisman et un gage de succès ; tant que vous la porterez sur vous, la victoire vous sera fidèle, et tout réussira au gré de vos désirs. Alexandre et César ont reçu jadis de mes pères le même présent, et ils n'ont trouvé la mort qu'après avoir perdu ce mystérieux gage d'une alliance avec les Pharaons. »

Bonaparte prit la médaille, et, regardant fixement l'iman :

« Ne serais-tu pas ce que tu parais être ? lui demanda-t-il un peu brusquement. Ton langage dément ton costume et ton caractère.

— Pardonnez-moi, seigneur, je ne suis qu'un pauvre iman; mais je suis de la race des Abassides [1]; et personne, excepté moi, n'aurait pu pénétrer dans le sein de cette pyramide, et vous y servir de guide, parce que nul en Egypte ne la connaît mieux que moi. Dès ma plus tendre enfance, mon père et mon aïeul m'y faisaient descendre avec eux pour m'initier à la connaissance des hiéroglyphes, qui est l'histoire de l'Egypte.

— Iman, répondit Bonaparte, je te remercie de ta démarche, et je conserverai le souvenir de ma visite au tombeau de Sésostris, ainsi que la médaille que tu me donnes [2].

— Vous ferez bien, dit l'iman; mais, seigneur, ajouta-t-il, j'ai une prière à vous faire?

— Quelle est-elle? fit le général, parle?

— L'entrée de ce sanctuaire n'est, je vous le répète, connue que de moi seul. Il serait dangereux que des étrangers, des Égyptiens même, eussent connaissance des trésors qu'il renferme. Tous les

[1] Prêtres de la plus haute qualité, et dont les familles privilégiées en Egypte et en Syrie ont la prétention de tirer leur origine des Pharaons.

[2] Nous sommes loin d'être superstitieux; cependant il est à remarquer que Napoléon, qui montra cette médaille à Berthollet, à Monge et à plusieurs autres de ses familiers, à son retour à Paris, la fit monter sur une tabatière d'écaille comme *monnaie précieuse*, et qu'il perdit cette tabatière en 1813, pendant la campagne de Saxe, quelques jours avant la bataille de Leipsick. En effet, de cette époque datent tous les malheurs qui suivirent. Voici au surplus ce que dit, à ce sujet, M. de Bausset, préfet du palais, dans ses *Mémoires*, tome II, page 240 :

« Il (Napoléon) s'avançait sur la route de Michelsdorff, et s'arrêta deux jours dans une petite ferme que l'on avait déjà pillée avant notre arrivée ; mais, avant de la quitter, il arriva un accident fâcheux : le feu prit à une métairie située à cinq cents pas de cette ferme, devenue le quartier-général, et dans laquelle se trouvaient une demi-douzaine de fourgons. Un d'eux contenait, outre les objets destinés aux besoins de l'Empereur, tels qu'habits, linge et objets de toilette, plusieurs bijoux de prix, entre autres, des tabatières auxquelles Napoléon tenait beaucoup à cause des médailles antiques dont elles étaient surmontées. Tout fut perdu. »

Constant et le duc de Rovigo, dans leurs *Mémoires*, confirment ce fait.

hommes ne sont pas des Alexandre, des César et des Bonaparte, et l'avarice pourrait faire commettre un sacrilége. Jurez-moi donc, seigneur, jurez-moi par l'œuvre de notre grand prophète, que vous ne dilvuguerez jamais ce que vous avez vu dans ce sombre repli de la grande pyramide? »

Et, en parlant ainsi, l'iman avait tiré de son sein le Coran et le présentait au général :

« Je le jure, repartit Bonaparte en posant la main sur le livre sacré.

— C'est bon, reprit l'iman : maintenant nous pouvons aller retrouver votre suite, qui doit être inquiète de votre longue absence. Seulement, seigneur, encore une prière : ne me traitez, devant vos officiers, que comme un simple iman ; je tiens à ce que mes rapports avec le sultan de l'armée française ne puissent être suspectés par les muphtis de ma nation.

— Je t'accorde ta demande, noble Abasside» , répliqua Bonaparte.

L'iman s'inclina, et tous trois reprirent la route qu'ils avaient déjà parcourue.

Cependant les soldats de l'escorte, qui étaient demeurés dans la pyramide de Chéaps, étaient dans une grande inquiétude sur le sort de leur général. Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis son départ, et les grenadiers parlaient déjà de se glisser, la baïonnette au bout du fusil, dans le ténébreux séjour.

« Pour sûr, le petit caporal aura rencontré dans son chemin un *cocodrile*, disait Merlandier, et comme ces citoyens-là, dit-on, avalent les caporaux, quelle que soit leur taille, aussi bien que tout autre légume, il pourrait se faire qu'ils aient déjeuné avec le général en chef, son savant et le mamamouchi, qui peut-être s'est entendu avec ces animaux-là.

— Au diable les savants, les *cocodriles* et les mamamouchis ! répliquait le Parisien, en inspectant la pierre de son fusil ; tu as raison, il nous faut notre général, qui indubitablement se sera perdu dans les caves du pays ; en avant !

— Silence, vous autres! fit Junot, qui n'avait pas peur que les crocodiles eussent dévoré son général, quoique, à vrai dire, le fait n'eût pas été impossible ; mais il craignait que l'iman ne fût un de ces fanatiques qui eût cru faire une action très-agréable au prophète en poignardant Bonaparte et en se tuant après. Une inquiétude morne planait donc sur toutes les figures qui se silhouaitaient sur les parois des pyramides, lorsque tout à coup on entendit un bruit de pas, puis une lueur filtra à l'entrée du sombre chemin vers lequel tous les yeux étaient fixés.

— Le voilà! le voilà! s'écrièrent à la fois savants, généraux et soldats. »

Enfin, Bonaparte parut, aussi calme que lorsqu'il avait abandonné son escorte. Tout le monde se pressa autour de lui ; on l'aurait presque embrassé, si le respect n'avait contenu la joie. Mais les grenadiers, dans leur allure plus franche et dans leur joie plus expansive, étouffèrent presque l'iman en le remerciant de leur avoir ramené leur général sain et sauf.

Bonaparte fut aussitôt interrogé par les savants sur ce qu'il avait vu dans le tombeau de Sésostris; mais il se renferma dans un silence absolu. Lorsque tout le monde fut dans la plaine, Monge s'approcha du général en chef et lui dit :

« Tout de bon, général, ne voulez-vous pas nous raconter les choses merveilleuses que vous avez vues dans votre voyage souterrain ?»

Bonaparte lui répondit :

« Mon cher, demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté cela ; parce que je ne puis y répondre. Au surplus, adressez-vous à Venture. »

Mais celui-ci, à qui Bonaparte avait fait la leçon, tint constamment bouche close et s'abstint même par la suite de répondre aux nombreuses questions qui lui furent adressées à ce sujet [1]. De son

[1] Au surplus, le secrétaire-interprète de l'armée d'Orient n'eut pas longtemps à

côté, Monge se le tint pour dit et n'insista jamais sur ce chapitre, non plus que les autres personnes qui avaient fait partie de l'expédition. Ce ne fut que dix ans après, et dans la glorieuse campagne de 1809, que l'Empereur, causant un soir, à Schœnbrunn, avec le baron Larrey, entra dans quelques détails sur sa visite au tombeau de Sésostris, et comme dans le charme de la causerie il se laissait volontiers entraîner à la chaleur de son imagination, cette fois il s'arrêta tout à coup en disant au chirurgien en chef de son armée :

« Mais vous, docteur, vous êtes un incrédule, je n'aurais pas dû vous parler de ces choses. Cependant, à ma place, vous auriez été bien étonné si... vous n'en saurez pas davantage, vous dis-je, ajouta-t-il en souriant. »

En effet, il n'en parla plus, si ce n'est à Sainte-Hélène.

Cette visite mystérieuse de Napoléon au tombeau de Sésostris fit inventer la fable du *Petit homme rouge* qu'on prétendait qu'il avait rencontré dans la grande pyramide d'Egypte. Cette fable eut, au commencement de la Restauration, un succès prodigieux. On en fit même une espèce de roman dont quelques extraits furent insérés, en 1827 ou 1828, dans un petit journal littéraire qui avait pour titre le *Diable boiteux*.

II

AU TOMBEAU DE CHARLEMAGNE [1].

Les quelques mois qui précédèrent le couronnement de Napoléon furent consacrés par le nouvel Empereur à visiter, avec l'impéra-

garder ce secret, car il mourut en Syrie moins d'un an après l'excursion qu'il avait faite aux pyramides avec le général en chef. Voici la lettre datée du Caire, le 24 messidor an VII (12 juillet 1799), que celui-ci écrivit au Directoire pour lui annoncer cette nouvelle :

« Le citoyen Venture est mort de maladie en Syrie. C'était un homme de mérite « et discret. Sa perte m'a été très-sensible. Il laisse à Paris une famille qui a des « titres à la protection du gouvernement, etc. »

[1] A Aix-la-Chapelle, en 1804.

trice Joséphine, toutes les provinces de la France ou plutôt l'immense territoire que les conquêtes de la Monarchie, de la République et du Consulat avaient annexé au royaume de Philippe Auguste et de Louis le Grand. Nos frontières étaient alors arrivées à leurs limites naturelles : nous possédions toute la rive du Rhin, la Savoie, Genève, la Belgique et le Brabant, ainsi que les fertiles plaines de Nice et des alentours. On ne pouvait reculer ni les Alpes ni les Pyrénées; ni l'Océan ni la Méditerranée ; la Gaule napoléonienne se trouvait donc placée dans sa sphère véritable, cette sphère que d'un geste Dieu semblait avoir désignée en disant : « Voilà la France! »

La présence de l'Empereur et de l'Impératrice dans les pays récemment reconnus français excita partout un vif enthousiasme. Les campagnes disputaient aux villes l'honneur de bien accueillir le couple auguste, et partout ce n'était qu'arcs de triomphe, feux de joie, harangues, festins, spectacles et divertissements de toutes sortes. Napoléon se proposait deux buts en se faisant voir à ses nouveaux sujets : le premier, de faire disparaître, par sa présence, tout ce qui pouvait rappeler les erreurs de la Révolution ; le second, de donner un puissant essor au commerce, aux arts et à l'industrie, que quinze années de troubles avaient réduits au marasme. Ce double but fut atteint partout où Napoléon posa son pied impérial encore chaussé de l'éperon de Marengo. Lyon, que le canon de 93 avait saccagé, commença de sortir de ses ruines ; le port de Toulon se pavoisa de bâtiments marchands ; Lille releva ses remparts ; Saint-Quentin, Amiens, Roubaix, Rouen, Cambrai, virent leurs merveilleuses industries sortir du sommeil léthargique dans lequel elles semblaient plongées; tout, comme par enchantement, reprit de l'âme, du mouvement, et cela fut l'ouvrage d'un seul homme!

Dans le nombre des métropoles agrégées depuis peu au territoire français, Aix-la-Chapelle se distingua par les bruyantes démonstrations de sa joie. L'Impératrice avait précédé l'Empereur de quelques jours dans cette ville pour y prendre les eaux. Elle avait assisté à la fête de Charlemagne, que la Révolution avait abolie, et que

Napoléon rétablit selon les anciens usages. M. de Gonzagues, chanoine de la cathédrale, prononça dans cette solennité un discours où, faisant un parallèle des deux guerriers législateurs, il éleva Napoléon au-dessus de Charlemagne.

L'arrivée du souverain à Aix-la-Chapelle, le 18 Août 1804, fut donc saluée par les plus unanimes acclamations, et son séjour y fut marqué par les preuves les plus touchantes d'un amour aussi sincère que noblement exprimé. « Sire, nous étions déjà Français par « le cœur et par les mœurs, dit à l'Empereur le premier magistrat « de la ville, nous le sommes maintenant par le nom et par le dra- « peau. En pouvait-il être autrement? N'est-ce pas à Aix-la-Cha- « pelle que Charlemagne est venu rendre à Dieu son âme héroïque? « Les dépouilles mortelles de ce héros, votre modèle, qui reposent « au milieu de nous, n'ont-elles pas été le pacte mystérieux qui « promettait, à mille ans de distance, la réunion d'Aix-la-Chapelle « au grand empire français et son passage sous le sceptre d'un autre « Charlemagne? »

Napoléon répondit à ce discours avec ce sens, avec ce tact exquis et sûr qui caractérisaient son langage : « Vous n'étiez plus Français « depuis sept cents ans, dit-il; la faiblesse des descendants de « Charlemagne vous avait laissé ravir ce beau titre; mais vous l'êtes « redevenus, et pour toujours. Déjà les bras de vos enfants ont « concouru aux succès des armées de la France, et dans nos rangs « ils se sont montrés dignes d'avoir fait partie, par leurs ancêtres, « de la grande nation. Magistrats d'Aix-la-Chapelle, dites à vos « concitoyens que, désormais, votre sort est lié à celui de mon « empire, et qu'en retrouvant vos titres et vos droits, que la bar- « barie de huit siècles avait anéantis, vous avez aussi retrouvé, dans « les Français, des amis et des frères. »

Les spectacles[1]. les cafés, les promenades, tous les lieux publics

[1] A une représentation théâtrale où l'Empereur et l'Impératrice assistaient dans une loge magnifiquement décorée, Talma, qu'on avait fait venir de Paris, joua d'une manière supérieure le rôle de Néron dans la tragédie de *Britannicus* : le spectacle

retentissaient des accents de la joie générale. Napoléon était vivement impressionné de toutes ces marques de gratitude, et il savait y répondre, ainsi que Joséphine, par des mots heureux qui triplaient l'enthousiasme.

Un matin, Napoléon et le grand-maréchal étant allés visiter la splendide cathédrale de la ville, monument gothique de la plus haute valeur, ils s'arrêtèrent devant une des chapelles latérales, remarquable par sa sombre et mystérieuse clarté. Napoléon demanda à M. Camus, un des chanoines du chapitre, qui lui servait de cicérone, quelle était cette chapelle.

« Sire, répondit le chanoine, c'est la chapelle funéraire où repose votre glorieux prédécesseur Charlemagne [1].

— Ici est déposé le corps de Charlemagne? fit Napoléon en inclinant son front. En êtes-vous bien sûr?

— J'en ai la certitude, Sire.

— En ce cas, je veux voir sa tombe.

— Sire, répliqua le chanoine, la descente du caveau est rude et difficile, et depuis Charles-Quint nul n'y a posé les pieds.

fut terminé par une petite pièce improvisée pour la circonstance. Dans cette esquisse, dégagée de toute prétention littéraire, se trouvaient de nombreux couplets en l'honneur de Napoléon. Celui-ci fut *bissé* et salué par un parterre nombreux qui, en se levant spontanément, en fit l'application à l'Empereur. Ce couplet était chanté sur l'air alors très à la mode de : *Tout comme ont fait nos pères :*

« De Charlemagne ces remparts
Furent le noble asile,
Et pour lui cette ville
Devient la ville des Césars.
Gloire nouvelle
Se renouvelle
Aux murs d'Aix-la-Chapelle.
Ce n'est point une illusion,
La ville revoit son patron;
Oui, c'est bien lui, qui, sous un autre nom...
Nous rend des jours prospères
Comme en ont vu nos pères (*ter*).

[1] Charlemagne mourut à Aix-la-Chapelle en 814, et en lui commença et finit l'empire d'Occident. Or, un rapprochement qui n'a point encore été fait, c'est que Napoléon mourut politiquement juste mille ans après, c'est-à-dire en 1814, et en lui commença et finit aussi le nouvel empire d'Occident qu'il avait voulu fonder à l'exemple de Charlemagne.



Napoléon demeura un moment en contemplation devant le lit de pierre du chef de la race carlovingienne. (t. I, p. 187.)

— J'y poserai les miens, monsieur l'abbé», répliqua Napoléon. Puis, ayant dit quelques mots à l'oreille de Duroc, le grand-maréchal sortit et revint un moment après, accompagné d'une demi-douzaine de sous-officiers d'artillerie.

« Levez cette dalle, leur dit l'Empereur, et allumez des flambleaux... Soldats! ajouta-t-il après un silence et en se découvrant, vous allez pénétrer dans le tombeau de Charlemagne. »

Les sous-officiers ôtèrent leurs bonnets, et, dirigés par Duroc, ne tardèrent pas à soulever l'énorme pierre qui scellait l'entrée du caveau. Puis ensuite deux d'entre eux prirent un flambeau et descendirent les premiers. Napoléon, le grand-maréchal et le chanoine les suivirent.

Les degrés de ce caveau, rongés par le temps, étaient plutôt une rampe de chemin couvert qu'un assemblage de marches. A chaque pas on risquait de glisser; à chaque pas aussi les pieds rencontraient des obstacles. Napoléon descendit la tête nue ainsi que Duroc : par un respect instinctif, le chanoine avait rabattu le capuchon de son camail. On parvint ainsi au bout des degrés, et on se trouva dans une espèce de cave voûtée dont les larges pierres noircies par les siècles distillaient en pointes de diamants le salpêtre et le nitre dont elles étaient saturées. Là se trouvait la tombe de Charlemagne.

Cette tombe est d'une grande simplicité. Construite comme tous les sépulcres des premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire en forme d'auge recouverte d'une pierre bombée, elle ne porte pour inscription que ces mots en caractère tudesque : *Carolus magnus imperator obiit* 814. Au reste, rien de remarquable dans cette sépulture.

Napoléon demeura un moment en contemplation devant le lit de pierre du chef de la race carlovingienne ; et, d'un geste qui fut aussitôt compris, les sous-officiers d'artillerie, à l'aide de leviers, soulevèrent le couvercle de la tombe, et la dépouille mortelle de Charlemagne apparut aux regards des assistants.

Des ossements ! voilà tout ce qui restait de l'homme qui avait fait

trembler le monde. Çà et là une poussière légère indiquait que la chlamyde, ce manteau impérial, qui fut aussi la pourpre des Césars, avait servi de linceul au fils de Pépin le Bref. La couronne, le sceptre, les éperons, la main de justice, l'anneau impérial, recouverts d'une couche de moisissure, étaient restés intacts et gisaient à côté de ces os disloqués dont ils semblaient justifier l'assemblage. La taille presque colossale du vainqueur de Witikind était parfaitement indiquée par la longueur de ses os, et ses vastes pensées pouvaient s'expliquer par la grosseur de sa tête et le développement de ses pariétaux [1].

Napoléon se pencha sur ces augustes dépouilles, approcha respectueusement son visage du front de Charlemagne... Peut-être y déposa-t-il le baiser de paix que jadis les héros échangeaient volontiers durant leur vie. Puis, se relevant avec dignité, il dit à Duroc avec un accent indéfinissable :

« Voilà celui qui fut le maître de la terre !

— Sire, dit alors le chanoine, Votre Majesté n'ignore pas que Charlemagne a été mis au rang des saints ; veuillez me permettre, puisque le ciel a daigné m'accorder la faveur de contempler ces restes vénérés, d'adresser ici ma prière à celui que Dieu a mis sur la terre au rang des plus puissants monarques, et au ciel, au rang de ses bienheureux.

— Priez, monsieur l'abbé, repartit Napoléon, et surtout priez pour la France, dont Charlemagne a fondé la grandeur. »

Le prêtre se mit à genoux et pria avec onction. Napoléon, la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine, les regards fixés sur le sé-

[1] *Charlemagne* n'est qu'une corruption de Carloman *Kart-mann*, c'est-à-dire l'homme fort, l'homme aux muscles puissants. Les *Chroniques de Saint-Denis* disent *Challemaine* pour *Carloman*. Théophane, de tous les chroniqueurs, est le seul qui l'appelle *Carloman*, et ce texte est le plus certain. Voici au surplus le portrait qu'Eginhard nous a laissé de ce monarque : « Haute taille, tête ronde, gros « col, nez long, poitrine large, mais petite voix. » L'historien contemporain ajoute : « Sa femme, Hildegarde, avait, au contraire, une voix forte et virile. » (Eginhard, *in Karl. annal.*, cap. IV.)

pulcre, se tenait à quelques pas en arrière, tandis que le grand-maréchal et les sous-officiers d'artillerie semblaient émus par l'austère physionomie de cette scène. Le chanoine ayant achevé sa prière, Napoléon ordonna que le couvercle du cercueil fût remis à sa place; opération qui fut exécutée, comme la première fois, avec promptitude et dextérité.

« Charlemagne quittera bientôt ce séjour si peu digne de sa renommée, dit alors Napoléon au chanoine. Je lui ferai élever un mausolée qui, par sa magnificence et sa structure, sera capable de donner aux générations à venir l'idée la plus vraie de la puissance de ce grand homme.

— Sire, dit le prêtre, l'empereur Charles-Quint, lors de sa visite en ce lieu, exprima, dit-on, le même désir, et cependant cette tombe n'a point changé de place.

— Charles-Quint n'était point Français, répliqua vivement Napoléon. En honorant la mémoire de Charlemagne, il satisfaisait bien moins un devoir qu'une vanité puérile; car, dites-moi, monsieur l'abbé, quelle ressemblance pouvait exister entre le vainqueur des Saxons, des Anglais, des Espagnols et des Lombards, et le monarque cauteleux qui ne sut profiter ni de ses victoires ni de sa politique pour dominer l'Europe? Le solitaire de Saint-Just, l'homme dont toute la valeur personnelle ne provenait que de l'incapacité ordinaire des souverains de souche, pouvait bien être un diplomate habile, mais non pas un prince capable d'apprécier Charlemagne. Charles-Quint, au surplus, a bien prouvé sa fausse grandeur, dans les dernières années de sa vie, en allant vivre parmi des moines [1].

— Sire, répliqua le chanoine, Casimir, roi de Pologne, se retira à Paris, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, dont il devint abbé, et pourtant ce prince n'était dépourvu ni de grandeur ni de capacités politiques.

[1] On sait que Charles-Quint se retira, en 1556, dans le couvent de Saint-Just, en Estramadure, après avoir abdiqué l'empire en faveur de son frère Ferdinand.

— D'accord, répliqua Napoléon ; mais un roi ne doit mourir que sur son trône ou sur un champ de bataille.

— Hélas ! répliqua le chanoine en soupirant, l'homme n'est pas toujours libre de se choisir une fin ; monarque ou sujet, il est soumis à la volonté de Dieu, et heureux celui qui peut dire, en mettant le pied sur le seuil de la tombe : « J'ai fait ce que je devais faire. »

Ces paroles, prononcées avec un calme évangélique, semblèrent faire réfléchir l'Empereur, qui, regardant le chanoine avec bonté, répliqua :

« Vous avez raison, monsieur l'abbé. Au surplus, ce que j'ai dit pour le tombeau de Charlemagne, je le maintiens. J'espère, avec l'aide de Dieu, devenir assez puissant pour rendre un hommage tardif, mais éclatant, au plus grand roi de notre histoire.

— Ainsi soit-il, Sire, fit le prêtre en se signant. Je souhaite bien ardemment que Votre Majesté, qui possède déjà la gloire des armes qu'avait Charlemagne, jouisse aussi longtemps que lui des bénédictions du Ciel et de la félicité impérissable que donnent les grandes actions faites dans la vue de la justice et du triomphe de notre sainte religion. »

Ce fut en discourant de la sorte que Napoléon, le chanoine, le grand-maréchal et les sous-officiers d'artillerie remontèrent l'escalier tortueux du caveau. En quittant M. Camus, Napoléon, qui avait jugé l'homme et qui avait goûté sa conversation, lui dit :

« Adieu, monsieur l'évêque, j'espère bien que nous nous reverrons. »

Le bon prêtre, croyant que l'Empereur s'était trompé de qualification, lui répondit avec modestie :

« Sire, je ne suis qu'un humble chanoine du chapitre de cette cathédrale, et je n'ai pas l'honneur d'être évêque.

— Je sais ce que je dis, monsieur l'évêque, repartit Napoléon en appuyant sur le mot. »

Mais, après que l'Empereur eut quitté Aix-la-Chapelle, le cha-

nomme fut bien surpris de recevoir sa nomination au siége épiscopal de ce diocèse, devenu vacant par la mort récente de l'évêque, Antoine Berdelot, qui l'occupait. Et lorsque plus tard le nouvel évêque vint à Paris remercier l'Empereur et prêter serment entre ses mains, Napoléon le présenta à Joséphine, en disant : « Madame, voici un ecclésiastique qui m'a édifié lors de ma visite au tombeau de Charlemagne. Je l'ai fait évêque, et je compte qu'il sera un jour une des colonnes de l'Eglise. Continuez, monsieur l'évêque, à prier sur votre siége épiscopal, et invoquez souvent saint Charlemagne qui vous a porté bonheur et à moi aussi. »

Revenons à Aix-la-Chapelle.

Au sortir du caveau, Napoléon trouva dans la chapelle le chapitre assemblé, M. de Gonzagues en tête. Celui-ci lui proposa de lui faire voir le trésor de la cathédrale ; l'Empereur accepta. Le chapitre le conduisit processionnellement jusque dans la sacristie, et là on lui fit voir ce qu'on appelle les grandes reliques, les mêmes qui furent envoyées en présent à Charlemagne par l'impératrice Irène [1]. Ces reliques étaient conservées dans une armoire de fer pratiquée dans le mur, et cette armoire n'était ouverte que tous les sept ans, pour montrer au peuple ces saints débris. Chaque fois qu'on les replaçait dans l'armoire, on murait la porte, qui ne devait plus être ouverte que sept ans après; mais, bien que les sept années ne fussent pas révolues, le mur fut aussitôt démoli, et, parmi les objets précieux dont se composait alors ce trésor, se trouvait un petit coffret en vermeil, qui attira particulièrement l'attention de l'Empereur, et piqua d'autant plus sa curiosité, que M. de Gonzagues, qui lui montrait toutes ces choses, lui dit que les traditions les plus anciennes

[1] Le calife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, contemporain de Charlemagne, lui envoya, lui aussi, pour entretenir les relations amicales qu'il avait avec l'empereur des Francs, des reliques et des présents qui firent partie du trésor de la cathédrale, entre autres, les clefs du saint sépulcre, une horloge sonnante, la première qu'on eût jamais connue, un singe, un éléphant vivants, etc. On prétend même que le cor gigantesque que l'on montre encore à Aix-la-Chapelle provient de l'une des défenses de cet éléphant. (Michelet, *Histoire de France,* tome Ier, page 331.)

attachaient un grand bonheur à la possibilité d'ouvrir ce coffret, mais que personne, pas même Charles-Quint, lors de sa visite à Aix-la-Chapelle, n'avait pu y parvenir. Napoléon prit le coffret, qui, presque aussitôt, s'ouvrit sous ses doigts. On ne remarquait pas de trace extérieure de serrure ; peut-être y avait-il un secret qui faisait jouer le ressort intérieur, peut-être l'adroit chanoine avait-il connaissance du secret et sut-il ménager cette surprise à l'Empereur ; toujours est-il que cette circonstance lui parut extraordinaire. Il sourit, mais il ne dit mot, sans doute pour avoir l'air de n'y attacher aucune importance. Au reste, la curiosité de l'Empereur ne fut pas très-satisfaite, car il ne trouva dans cette boîte qu'un petit morceau d'étoffe et un peu de poussière.

Napoléon parla souvent du pèlerinage qu'il avait fait au tombeau de Charlemagne lors de son séjour à Aix-la-Chapelle, et du projet qu'il avait de faire élever au chef de la seconde race un monument gigantesque. Les embarras et les guerres de son règne ne lui laissèrent pas le loisir de mettre à exécution cette noble entreprise. Mais, l'esprit rempli du souffle de Charlemagne, s'il ne fonda pas en l'honneur de l'Alexandre du huitième siècle un splendide mausolée, il sut du moins ressusciter par la gloire de ses armes, par ses lois, par les encouragements accordés aux sciences, aux arts et aux lettres, au commerce, à l'agriculture et à l'industrie, les prodiges dont le fils de Pépin avait donné au monde l'imposant spectacle.

III

AU TOMBEAU DU GRAND FRÉDÉRIC [1].

La campagne de 1806 avait mis la monarchie prussienne à deux doigts de sa perte. Son armée, formée et disciplinée avec tant de soin par le grand Frédéric, avait été anéantie dans quatorze combats successifs; ses places fortes étaient à nous, ses provinces, entre au-

[1] A Postdam, en 1806.

tres la Silésie, dont la conquête avait coûté à Frédéric II tant de belles conceptions militaires, étaient envahies par notre armée; partout l'aigle de la France avait foudroyé l'aigle à deux têtes de la Prusse, et le malheureux pays ne présentait plus que l'aspect d'un vaste camp ennemi. Napoléon, irrité de l'hypocrite neutralité du roi de Prusse, de ses intrigues avec l'Angleterre et surtout de la part mystérieuse qu'il avait prise à la coalition de 1805, où, sans paraître ostensiblement dans les rangs de l'Autriche et de la Russie, il avait mis secrètement une armée sur pied dans l'intention de couper les divisions françaises en cas de défaite, Napoléon, disons-nous, avait résolu d'effacer la Prusse de la carte de l'Europe, et de faire descendre le petit-neveu du grand Frédéric au simple rang d'électeur de Brandebourg. Ni les supplications des ministres de Prusse, ni les larmes d'une jeune et belle reine, ni les prières des empereurs d'Autriche et de Russie, n'avaient pu lui faire changer de résolution ; mais ce que les larmes d'une femme, ce que les sollicitations de deux empereurs, ce que les vœux d'un peuple attaché à son souverain, plus faible peut-être que coupable, n'avaient pu faire, un tombeau le fit, et produisit dans la pensée de Napoléon une de ces révolutions soudaines que le vulgaire ne peut ni comprendre ni expliquer.

Déjà l'Empereur avait ordonné que la colonne de Rosbach, élevée en mémoire d'une bataille perdue par les Français sous Louis XV, fût détruite; déjà il s'était saisi de l'épée du grand Frédéric en s'écriant : « J'estime plus cette épée que tous les trésors du monde » : la Prusse aux abois, pliant sous le fardeau de l'impôt de guerre, frémit de honte et de colère en apprenant que les armes de son héros de prédilection étaient passées dans les mains de son vainqueur [1]. On vit alors tout ce que l'esprit public d'une nation, même

[1] Napoléon, selon nous, fit une faute en s'emparant des armes du grand Frédéric. Il le reconnut lui-même avec franchise à Sainte-Hélène : « J'eus tort, dit il; « on doit toujours ménager les susceptibilités d'un peuple même vaincu. Louis XIV « ne tomba pas dans la même erreur que moi; lorsqu'en 1700 il plaça son petit- « fils sur le trône d'Espagne, il se garda bien de reprendre l'épée de François I[er],

abaissée, peut avoir d'éloquence et d'énergie. Toute l'Allemagne retentit des doléances de la Prusse qui pleurait non la perte de ses trésors, mais l'épée de son roi, et la presse anglaise, en enregistrant ces plaintes, ne manqua pas, selon sa coutume, de les grossir et de les envenimer pour rendre odieux à l'Europe Napoléon et la France.

Pendant le court séjour qu'il fit à Berlin, l'Empereur ne manqua pas d'aller visiter Postdam, la Malmaison du grand Frédéric, cet asile cher et sacré où, après avoir élevé son pays au plus haut degré de force et de splendeur, le monarque se plaisait à cultiver les lettres et à entretenir une correspondance active avec tout ce que l'Europe comptait alors d'esprits distingués, de savants et de philosophes. Ce fut à Postdam que Frédéric entretint avec Voltaire ce commerce de lettres qui a fait dans la littérature une espèce de révolution. Ce fut encore à Postdam qu'il forma ces bataillons si célèbres dont les premiers vinrent se heurter en 1792 contre le torrent de la révolution française, et dont les derniers furent anéantis dans les champs d'Iéna. C'est aussi dans un des caveaux de Postdam que s'élevait le tombeau du grand Frédéric. L'emplacement avait été choisi par lui, l'architecture arrêtée par lui.

Napoléon fit son entrée à Berlin le 24 octobre 1806, et alla s'établir à Postdam. Il parcourut le château et voulut voir l'appartement que le grand Frédéric avait habité. On l'avait toujours religieusement respecté : aucun des meubles n'avait été enlevé ni même changé de place. Il les examina curieusement, faisant jouer les serrures, ouvrant les armoires et touchant à tout ce qui tombait sous sa main.

« Ma foi ! dit-il d'un ton de surprise, en s'asseyant sur un vieux

« perdue à Pavie. Il est vrai que les Espagnols me l'apportèrent à Marrac, sans « même que je la leur eusse demandée ; tandis que je m'emparai à Postdam de celle « du grand Frédéric, que certes ils ne m'eussent jamais offerte. Quoi qu'il en soit, je « n'aurais pas dû effaroucher les sentiments de la nation ; c'était une mauvaise po- « litique. Aussi n'y suis-je plus retombé, puisqu'à Moscou j'ai respecté et laissé en « place tout ce qui avait appartenu à Pierre le Grand. » (Las-Cases, *Mémorial*.)

canapé, ce n'est certainement pas à la magnificence de son mobilier que cet appartement doit son prix, car il n'est guère de magasin de fripier à Paris où l'on ne puisse trouver un plus beau meuble. »

Mais ce qui le charma le plus, ce fut de trouver, entre autres choses, dans la chambre à coucher où était mort le monarque prussien, l'épée, la ceinture et le grand-cordon des ordres qu'il portait. L'Empereur s'en empara avec vivacité.

« Ah! ah! messieurs, s'écria-t-il avec enthousiasme en s'adressant à ceux qui l'entouraient, je préfère ces trophées à tous les trésors de la Prusse. Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

— Je veux voir le tombeau de Frédéric. »

Et aussitôt, suivi de quelques-uns de ses officiers et précédé d'un vieux serviteur du roi défunt, il se dirigea vers le monument funèbre, et, à la lueur de flambeaux portés par un seul valet de pied, il descendit les degrés de pierre du caveau royal, et se trouva bientôt en présence de la tombe du Charlemagne de la Prusse.

Cette tombe est d'une simplicité extrême, ou plutôt c'est un tombeau que le plus mince bourgeois de Paris pourrait se procurer dans la nécropole du Père Lachaise. Il est en pierre de liais polie à la manière du marbre, et d'une architecture dépourvue d'ornements. Une balustrade de fer entoure ce tombeau, sur lequel on ne lit que ces mots: *Frédéric II, roi de Prusse.* Du reste, nul attirail de pompe royale ou militaire, pas le moindre trophée. C'est le sépulcre, non d'un puissant monarque et d'un héros, mais d'un philosophe et d'un sage, qui a rejeté comme des hochets puérils toutes ces décorations, toutes ces fastueuses apologies de marbre et d'airain qui surchargent les mausolées des rois vulgaires. Frédéric II, qui, à l'exemple de Charles XII et de Pierre le Grand, avait mis dans son costume une rigidité qui excluait l'élégance et la vanité, devait dans son tombeau donner un nouvel exemple de cette simplicité qui sied si bien aux grands hommes. En effet, il existait une grande analogie entre l'ameublement du château de Postdam et le sépulcre de celui qui l'avait habité pendant quarante ans.

A cet aspect, Napoléon se découvrit, contempla avec une profonde émotion ce tombeau où gisait le capitaine qu'il avait pris, dès sa jeunesse, pour modèle. Que se passa-t-il alors dans sa vaste pensée? quel monde d'idées ce sépulcre souleva-t-il dans les replis de ce cerveau puissant? Nul ne saurait le dire; ce qu'on peut supposer, c'est que Napoléon, face à face avec cette pierre froide comme le grand homme qu'elle recouvrait, réfléchit à ce que pourrait avoir de fatal pour l'épée d'un héros la destruction d'un royaume fondé par l'épée d'un autre héros. Peut-être — si les hommes de génie ont entre eux des rapports d'outre-tombe — l'ombre du grand Frédéric lui apparut-elle dans ces limbes silencieux et l'adjura-t-elle de laisser intact l'héritage qu'il avait légué à son neveu. Ce qu'il y a de positif et d'historique, c'est qu'après être resté plus d'un quart d'heure en contemplation devant ce tombeau, Napoléon, en remontant au palais, dit assez haut pour que ceux qui l'avaient accompagné dans cette excursion souterraine l'entendissent :

« La maison de Brandebourg continuera de régner ! »

Les choses ne tardèrent pas en effet à changer de face. Napoléon qui, jusque-là, avait montré une inflexibilité désespérante pour entrer en communication avec les ministres plénipotentiaires prussiens, se relâcha de sa sévérité. Il donna l'ordre à M. de Talleyrand de reprendre les négociations et de se mettre immédiatement en rapport avec les ministres du roi de Prusse. Celui-ci, qui se croyait à jamais perdu, reprit courage, les peuples respirèrent, les armées prussiennes débandées se reformèrent, les sollicitations de l'Autriche et de la Russie se réveillèrent; enfin tout marcha à une prompte conciliation, et ce fut bien certainement cette visite au tombeau de Frédéric II qui amena ce résultat. La paix avec la Prusse fut signée à des conditions qui lui furent onéreuses, il est vrai, car elle fut dépouillée, entre autres, de Magdebourg, ville d'une situation merveilleuse pour tenir en échec une armée; mais enfin elle conserva le titre de royaume, et le petit-neveu du grand Frédéric

put encore être traité de *majesté* par ses sujets toujours fidèles; mais aussi cette paix fut l'arrêt de mort de Napoléon. On sait comment, en 1814, Frédéric-Guillaume reconnut la magnanimité de Napoléon. Sa haine contre lui fut peut-être plus fatale à la France que le courroux des Russes.

Nos vieux grenadiers, avec cet admirable bon sens qui les caractérisait, apprécièrent à sa juste valeur le traité de paix avec la Prusse; et voici comment le Parisien et Merlandier, qui, par hasard, étaient de garde à Postdam le jour de la proclamation de cette paix, se faisaient part mutuellement de leurs craintes et de leurs pressentiments :

« Eh bien! voilà encore un roi de gracié, disait Merlandier : c'est un malheur, parce que tôt ou tard ces monarques-là s'entendront comme des larrons en foire pour nous tomber sur le casaquin, avec accompagnement de mitraille.

— Tu n'es qu'un alarmiste, un fabricateur de raisons plus ou moins incompatibles, répliqua le Parisien. Qui te dit que le roi de Prusse voudra encore se risquer après avoir été étrillé comme il l'a été à Iéna?

— Qui me le dit? riposta Merlandier; mais c'est moi qui me le récupère. Est-ce qu'un monarque quelconque pardonne jamais à un autre monarque le plaisir qu'il a eu de l'enfoncer?

— Allons donc! le petit caporal a plus d'esprit que toi, il sait ce qu'il fait, et s'il a laissé son grade à ce monarque, c'est qu'il avait ses raisons.

— Tiens! fit Merlandier, toutes ces satanées visites aux tombeaux de Paul ou de Jacques ont toujours porté malheur au petit caporal et à nous autres.

— Prouve-moi cela?

— Te le prouver?... Tu te rappelles bien qu'en *Égyptre* il a voulu voir le cimetière des *fanfarons* (Pharaons); à telles enseignes que toi zé moi nous étions d'escorte. Eh bien! qu'est-il résulté de cette inspection? C'est qu'au bout de moins d'un an, le petit

caporal a été obligé de déguerpir de *l'Égyptre*, n'emportant avec lui que ses aides de camp, son sac et quelques troupiers détériorés.

— Mais, qu'est-ce que cela prouve, encore un coup?

—Ça prouve que le drapeau de la république a battu en retraite dans la personne de son général en chef ; comprends-tu maintenant?

— Et après?

— Après? Il passe consul, c'est bon. Mais le voilà promu au grade d'empereur, il voyage.... toujours avec nous. Il arrive à Aix-la-Chapelle, et là il se met encore à farfouiller dans les reliques d'un ancien fricoteur appelé le citoyen Charlemagne, qui vivait, à ce qu'on dit, il y... Bah! il y a plus que cela; il y a cinq cent millions de mille ans.

— Et qu'est-il arrivé cette fois-là, voyons?

— Oh! presque rien, sinon que nous étions tranquilles comme Baptiste au camp de Boulogne, en attendant que nous puissions faire une descente soignée en Angleterre, et qu'il nous a fallu lever le pied et courir en Allemagne pour servir chaud une bataille aux Autrichiens et aux Russes...

— Le fait est, dit le Parisien, que nous leur avons trempé une fameuse soupe dans le lac; mais enfin, tu n'aboutis à rien avec tes raisonnements.

— J'aboutis à ce que, la première fois, nous avons quitté l'*Égyptre* à la suite de la visite au quartier-général des *fanfarons;* qu'à la seconde visite au logement du citoyen Charlemagne, nous avons été obligés d'abandonner la conquête de l'Angleterre, et que cette troisième visite au domicile de l'ancien roi des Prussiens nous vaudra plus tard une décoration de coups de fusil à perpétuité. Tu verras! tu verras! ajouta Merlandier en faisant passer avec vivacité, de sa joue gauche à sa joue droite, l'énorme chique de tabac qu'il avait toujours en permanence dans la bouche.

—Eh bien! fit le Parisien, que ce soient les Prussiens, les Russes

ou les Autrichiens qui viennent chercher des raisons à l'Empereur, nous les *voirons* venir. »

Un caporal, qui appela Merlandier et le Parisien pour aller les poser en faction, mit fin à la conversation des deux grognards, conversation qui, bien qu'empreinte d'un parfum de corps-de-garde, n'en était pas moins remplie de raison, et devint par la suite une véritable prophétie.



UNE JOURNÉE MÉMORABLE.

I



Jamais révolution n'offrit plus que celle du 18 brumaire de circonstances imprévues, de faits extraordinaires, de basses intrigues, d'élans généreux, de promptitude dans l'exécution, d'éclat dans le triomphe. Ce sont les détails de ces événements que nous allons essayer de retracer dans tout ce qu'ils eurent d'intime, de grand ou de plaisant, de terrible ou de piquant.

Du 18 brumaire date la toute-puissance de Napoléon, car la France, fatiguée d'anarchie, était heureuse alors de se donner un chef unique, ce chef dût-il devenir un maître. Il n'y a jamais eu dans l'histoire de spectacle plus remarquable que cette marche prestigieuse du Consulat à l'Empire ; la vie politique de Napoléon ressemble à un long drame, dans lequel les règles de l'art, fidèlement observées, offrent la progression d'un intérêt qui va toujours croissant jusqu'à la catastrophe.

Le 15 vendémiaire an VI (9 octobre 1799), une dépêche télégra-

phique, interrompue par le brouillard et ne contenant que ce peu de mots : *Le général Bonaparte est...*, fut remise à Barras à six heures et demie du soir. Ce membre du Directoire était à table avec ses commensaux ordinaires :

« Portez ceci au citoyen Gohier, dit-il à un laquais après avoir jeté les yeux sur la missive ; cela ne me regarde pas. »

A peine l'*officieux* (c'était le nom dont on qualifiait encore les domestiques de grandes maisons) s'était-il acquitté de sa commission, que Gohier, président du Directoire, et Moulins, son collègue, se faisaient annoncer.

« Eh bien ! dit ce dernier à Barras, qui continuait de faire gracieusement les honneurs de sa table, toujours composée de trente couverts, que signifie cette communication : *Le général Bonaparte est.....* Est quoi ? répéta-t-il avec une sorte d'anxiété.

— Mon cher collègue, je n'en sais pas plus que vous.

— Alors pourquoi la commission télégraphique n'a-t-elle pas attendu à demain pour nous communiquer le complément de cette dépêche? demanda Gohier d'un ton d'humeur.

— C'est au ministre de l'intérieur que vous devriez adresser cette question, répondit Barras, tout en promenant ses regards sur l'assiette de ses convives, pour voir si tous étaient servis.

— Serait-ce une mystification ? répliqua Gohier ; et cherchant à deviner l'énigme, il répétait : « Le général Bonaparte est... »

— Est... *perdu* peut-être ! interrompit Moulins en se servant d'un mot grossier. »

Barras hocha la tête en signe d'incrédulité.

« Attendez à demain, dit-il à ses collègues, car toutes les conjectures que vous pourriez faire n'aboutiraient à rien, et pendant ce temps, vous le voyez...

— Oui, je le vois ! s'écria Gohier avec exaspération ; des traîtres s'entendent pour renverser la constitution, et, en attendant, les conspirateurs agissent contre nous !

— Non, mon cher président, reprit Barras avec un flegme imperturbable, pendant ce temps cette dinde truffée refroidit. »

Gohier et Moulins se retirèrent fort inquiets : Barras et ses convives ne s'occupèrent plus de l'incident ; mais le lendemain 16, à sept heures du soir, le Directoire faisait annoncer dans tous les théâtres la dépêche télégraphique interrompue la veille, qui informait le gouvernement de l'arrivée de Napoléon sur les côtes de France. Cette dépêche était ainsi conçue :

« Le général Bonaparte est débarqué aujourd'hui 15 vendémiaire dans le petit port de Fréjus. Sa suite se compose des généraux Berthier, Lannes et Murat (l'un et l'autre blessés), du général de brigade Marmont, du citoyen Bessière, chef de ses guides, d'Eugène Beauharnais, commandant dans le même corps ; du citoyen Bourienne, secrétaire intime du général Bonaparte ; des trois savants Monge, Bertholet et Arnault ; de quelques officieux, parmi lesquels deux Arabes, un Mameluck [1], le citoyen Hubert [2], et de vingt-deux guides démontés. La flottille avec laquelle ils sont revenus en Europe consiste dans les frégates la *Muiron* et la *Carrière ;* dans l'aviso la *Revanche* et la tartane l'*Indépendance*, sous les ordres de l'amiral Ganthaume. Le général Bonaparte se dispose à partir pour Paris. »

La lecture de cette dépêche, faite au théâtre de la République (les Français), par Talma, dans son costume de Charles IX, qu'on représentait ce jour-là, fut accueillie par des cris de *Vive Bonaparte !* et des applaudissements tumultueux. Ce fut dans toute la salle comme une commotion électrique. Personne ne prêta plus d'attention à la tragédie de Chénier, qu'on essaya, mais en vain, de continuer. On courait de loge en loge, on sortait du théâtre, on y rentrait ; aucun des assistants ne pouvait rester en place. Bonaparte était-il rappelé ? Revenait-il de son propre mouvement ? On

[1] Roustan.

[2] Alors premier valet de chambre de Napoléon, remplacé plus tard par Constant. Hubert fut nommé dans la suite concierge du château de Fontainebleau.

ne le savait pas, mais on s'interrogeait, et les visages rayonnaient de joie, car personne n'ignorait les circonstances graves où se trouvait la République.

A peine Mme Bonaparte, qui assistait avec Mme Houchin, amie intime de Mme Gohier, au spectacle, eut-elle entendu cette lecture, qu'elle s'élança de sa petite loge et retourna chez elle en toute hâte. A onze heures du soir, elle envoya chercher des chevaux de poste, et, accompagnée seulement de sa fille Hortense, d'une femme de chambre et de son nègre Lara [1], monté sur le siége de sa voiture, elle courut sur la route de Lyon, au-devant de son mari, qu'elle ne devait pas plus rencontrer que deux ans auparavant, lorsqu'il revenait d'Italie.

Cependant, la nouvelle inattendue du retour de Napoléon inquiéta vivement les directeurs, et surtout Gohier et Moulins. La présence de Napoléon devait nécessairement menacer un pouvoir divisé, chancelant, qui cherchait en vain une solution aux difficultés politiques. Aussi les directeurs se demandaient-ils quels étaient ses desseins; pourquoi il avait subitement quitté son armée; à quels avis il devait cette résolution inattendue. Précédemment déjà, et par l'effet de l'instinct général, le bruit avait couru qu'il était revenu en France. On savait que ses frères et sa femme lui avaient écrit; mais on ignorait si leurs lettres lui étaient parvenues. Depuis la dernière dépêche venue d'Égypte, contenant le récit des batailles du Mont-Thabor et d'Aboukir, on avait remarqué, dans la société de Mme Bonaparte et chez ses beaux-frères, plus de mouvement, de confiance et de joie.

« Ah ! s'était écriée Joséphine en parlant de son mari devant Fouché, s'il allait nous arriver ! Cela n'est pas impossible s'il a reçu la nouvelle de nos revers. Bonaparte seul peut tout réparer et tout sauver. »

Il y avait quinze jours que le ministre de la police avait recueilli ces paroles, et déjà Napoléon débarquait ! Toutes ces circonstances

[1] Joséphine l'avait amené avec elle de la Martinique.

préoccupaient les principaux membres de l'administration. Barras seul paraissait ne point s'inquiéter de l'avenir, et n'en continuait pas moins de tenir sa cour au Petit-Luxembourg, depuis le matin qu'il recevait dans son lit, jusqu'au soir qu'il trônait dans les somptueux salons habités huit ans auparavant par *Monsieur*, frère de Louis XVI (Louis XVIII).

II

La flottille qui portait Bonaparte et sa suite était entrée, en effet, le 15 vendémiaire (8 octobre), à huit heures du matin, dans la rade de Fréjus; mais les marins n'ayant pu, pendant la nuit, reconnaître le pays, et ne sachant pas au juste où ils étaient, avaient eu un moment d'hésitation : fallait-il avancer pour aborder la côte, ou gagner le large? Bonaparte trancha la question, et on aborda. Le bruit se répandit aussitôt que le *Muiron* portait Bonaparte. Les habitants de Fréjus et des environs accoururent, la mer fut en quelques instants couverte d'embarcations. Une multitude, poussée par l'enthousiasme et la curiosité, envahit le bâtiment, et, violant toutes les lois sanitaires, communiqua avec les nouveaux arrivés. Quant à Bonaparte, il se fit conduire à terre sur-le-champ. Avide de nouvelles, il interrogeait tout le monde. Ce fut là qu'il apprit les revers essuyés en Italie.

Décidé à se rendre en toute hâte à Paris, il monta en voiture quelques heures après son débarquement, accompagné seulement de Bourienne, et se dirigea sur Lyon. Le télégraphe, comme un fil électrique, avait déjà porté au loin la grande nouvelle. Berthier, Eugène, Bessière, Monge, tous ceux qui avaient accompagné Bonaparte, partirent dans la soirée, à l'exception de Lannes et de Murat, qui ne se mirent en route que quelques jours plus tard, l'état de leurs blessures ne leur permettant pas d'entreprendre un long voyage dans une saison aussi avancée.

Napoléon passa par Aix, Avignon, Valence et Lyon. Les popula-

tions le fêtèrent partout sur son chemin ; mais, en partant de cette dernière ville, désirant arriver incognito dans la capitale, il prit une autre direction que celle qu'il avait indiquée à Moustache, l'un des vingt-deux guides revenus d'Égypte avec lui [1] ; de sorte que Joséphine, trompée comme ses beaux-frères sur l'itinéraire que son mari avait dû suivre, courait encore à sa rencontre, tandis qu'il arrivait à Paris le 24 vendémiaire (16 octobre), à six heures du soir.

En mettant pied à terre, Napoléon trouva sa petite maison de la rue de la Victoire abandonnée et sens dessus dessous. C'était le résultat de la précipitation que sa femme avait mise à son départ. L'absence de Joséphine, dont il ignorait le louable motif, et le souvenir des rapports aussi haineux qu'exagérés que ses frères lui avaient fait parvenir en Égypte sur la vie dissipée de sa femme, provoquèrent d'abord chez lui un mécontentement qui éclata en menaces de divorce. Lorsqu'au milieu de la nuit Joséphine arriva, inquiète et accablée de fatigue, il ne voulut entrer dans aucune explication ; il la reçut avec tant d'indifférence et même de sévérité, que celle-ci, désespérant de se justifier, fondit en larmes et se retira dans sa chambre, où elle demeura deux jours sans communication avec lui. Cependant la vive affection qu'il avait pour elle, secondée par les prévenances d'Eugène et d'Hortense, qu'il aimait beaucoup, triomphèrent de ses préventions et rétablirent, après deux jours de bouderie conjugale, une bonne harmonie qui depuis ne fut jamais troublée.

Il est bien avéré aujourd'hui qu'à son arrivée à Fréjus Napoléon n'avait encore aucun projet bien arrêté et qu'il ignorait la conduite qu'il devait tenir à Paris pour renverser le Directoire. L'enthousiasme qui avait éclaté sur sa route, à son passage dans le Midi, lui fit concevoir peut-être l'idée de se mettre à la tête des affaires. Toutefois, un de ses généraux d'Italie, Kellermann, fils de celui qui, quatre ans plus tard, devint maréchal de l'empire, se trouvant à Aix, demanda à Berthier, lorsqu'il passa, lui aussi par cette ville, d'être

[1] Le même qui, sous l'Empire, devint premier courrier du cabinet particulier de l'Empereur.

appelé à servir dans l'armée dont on allait sans doute confier le commandement en chef au général Bonaparte.

«Bah ! lui répondit celui-ci en souriant, il est bien question d'un commandement d'armée! Venez nous rejoindre à Paris, où nous devons tous nous trouver.»

Les événements du 18 brumaire durent révéler au général Kellermann la pensée qui avait dicté la réponse du futur prince de Neufchâtel. Quoi qu'il en soit, l'effet du retour de Napoléon à Paris fut immense. Le conseil des Cinq-Cents, par un mouvement spontané, déféra la présidence à Lucien Bonaparte, hommage éclatant rendu au vainqueur de l'Égypte en la personne de son frère. Enfin, un fait presque incroyable, le député Baudet (des Ardennes), ne pouvant suffire à l'émotion que lui causait cet événement si imprévu, mourut, dit-on, de joie en l'apprenant.

Le lendemain de son arrivée, Bonaparte fit une visite à Gohier, qui le reçut froidement et le prévint que le jour suivant il le présenterait officiellement à ses collègues. Il était cinq heures, Bonaparte allait se retirer, lorsque Gohier, sans doute à cause des liaisons d'amitié qui existaient entre sa femme et Mme Bonaparte, l'invita à dîner. Bonaparte accepta. Parmi les convives se trouvait Sieyès. Bonaparte ne lui adressa pas une seule fois la parole; celui-ci garda le silence, et, au dessert, il se retira furieux, après avoir dit à voix basse à Mme Gohier :

« Avez-vous remarqué ce petit insolent qui n'a pas même salué, avant de se mettre à table, le membre d'un gouvernement qui pourrait le faire fusiller? »

Le général Moreau, qui ce jour-là avait dîné chez Moulins, vint le soir. Les deux généraux, qui ne s'étaient encore jamais vus, parurent aussi flattés l'un que l'autre de se rencontrer. Tous deux se regardèrent un moment sans rien dire. Bonaparte rompit le premier le silence en témoignant en termes flatteurs à Moreau le désir qu'il avait depuis longtemps de le connaître : puis, après avoir causé quelque temps avec lui, il se retira sans bruit. Le soir il écri-

vit à M. de N...[1] pour le prier de venir le trouver le lendemain à son lever, c'est-à-dire à six heures du matin. Celui-ci fut exact au rendez-vous. Après les premiers compliments, Napoléon et M. de N... causèrent des grands intérêts qui le ramenaient en France, lui général en chef de l'armée d'Orient. Il lui dit à ce sujet beaucoup de choses que celui-ci était loin d'avoir prévues; puis, rompant tout à coup le fil de la conversation pour lui parler du dîner qu'il avait fait la veille :

« Mon cher, ajouta Napoléon, j'ai affecté de ne pas regarder Sieyès, qui était placé en face de moi, et je me suis aperçu de la fureur que ce dédain lui causait. Que voulez-vous ! cet homme est ma bête noire.

— Mais, général, répliqua M. de N..., croyez-vous que Sieyès serait contre vous?

— Je n'en sais rien encore; mais c'est un homme à système, un idéologue, et je n'aime pas ces gens-là. Quelle idée a-t-on eue de mettre ce prêtre au Directoire? Il est dévoué à la Prusse, et si on n'y prend garde, il nous livrera sans le vouloir à elle. Quant aux autres, je les ai jugés : Gohier est un niais politique, Roger-Ducos un Cassandre, et Moulins un vantard. Au surplus, je vais voir cela aujourd'hui ; j'ai rendez-vous avec eux à deux heures. Venez me voir tous les matins. »

Comme M. de N... prenait congé, Bonaparte le retint par le bras en ajoutant :

« A propos, comment êtes-vous avec Barras?

— Mais ni bien ni mal, général ; je suis peu lié avec ce directeur.

— N'importe. Tâchez de le voir aujourd'hui, si vous le pouvez, et sachez de lui ce qu'il a au fond de l'âme ! »

[1] C'est à ce même M. de N..., nommé pair de France dans les Cent-Jours, et qui nous a prié de ne pas le désigner autrement que par cette initiale dans cette relation, ainsi qu'au duc de Valmy (le général Kellermann), au général Frégeville, alors membre de la commission des inspecteurs des Cinq-Cents, que nous sommes redevable en partie des détails que nous racontons.

Quoiqu'il fût encore de trop bonne heure pour se présenter chez Barras, dont la vie efféminée était connue de M. de N..., celui-ci courut cependant au Luxembourg, et, à sa grande surprise, le trouva déjà poudré et attifé, se promenant avec agitation dans son cabinet, qui n'était autre chose que la chambre à coucher de Marie de Médicis. Barras vint à lui, et après lui avoir serré les mains avec affectation :

« Voilà, lui dit-il, votre ami Bonaparte de retour. Que nous apporte-t-il ? la paix ou la guerre?

— Je l'ignore encore, citoyen directeur.

— Il veut jouer au fin avec nous; mais, en définitive, que veut-il? On peut s'entendre avec lui. Il me serait facile de lui faire obtenir le commandement en chef soit de l'armée d'Italie, soit de l'armée d'Allemagne. Il peut choisir. Puis, s'il a d'autres idées, qu'il vienne s'en expliquer franchement avec moi avant de voir mes collègues; nous pourrions nous entendre sur beaucoup de points. J'ai le désir sincère de lui être agréable en tout.

— Je serai charmé, citoyen directeur, de lui donner une telle assurance à notre première entrevue.

— Eh bien ! voyez-le. Le plus tôt sera le mieux. Dans ces sortes d'affaires on ne peut apporter trop de célérité. »

M. de N... retourna en toute hâte rue de la Victoire.

« Eh bien! lui dit Bonaparte, que savez-vous de nouveau?

— Est-ce du nouveau que de vous apprendre la frayeur que vous causez à nos ineptes directeurs? »

Après ce début, M. de N... entra en matière et instruisit Napoléon du désir que Barras lui avait manifesté tout d'abord d'entrer en arrangement avec lui.

« Me conseilleriez-vous, interrompit ironiquement Bonaparte, de danser entre les deux tours de Notre-Dame sur une planche pourrie? De quel secours me serait un tel homme ! Ne serais-je pas perdu d'impopularité rien qu'en marchant de concert avec lui ? Je me sou-

cie peu du citoyen Barras! Ce que je tenais à savoir, c'était l'opinion de ses collègues à mon égard. Barras a laissé échapper le seul moment *favorable pour lui et pour moi*. Il aurait dû se rappeler les confidences que je lui fis avant mon départ pour l'Égypte. Maintenant que les choses ont changé de face, il est trop tard. D'ailleurs, il est tombé aussi bas qu'il pouvait tomber, et je ne me sens pas d'humeur à le relever de la fange sanglante et *musquée* où les événements l'ont jeté. Il me procurera un commandement en chef, vous a-t-il dit? Parbleu! je le crois bien; mais j'aime mieux me le donner à moi-même, ce commandement. Quant à m'asseoir sur un des fauteuils du Directoire, cela ne saurait me convenir pour le moment, parce que si je fais de la besogne, je veux la faire à ma guise. Que vous semble, au surplus, de tout ceci? A ma place, accepteriez-vous de telles offres?

— Non, général, il ne peut y avoir que des inconvénients à s'associer avec Barras. C'est un homme fini, usé, qui n'est plus bon à rien, et qui, loin de vous seconder dans vos projets, que je ne connais pas encore, vous serait peut-être fort nuisible.

— A la bonne heure! dit Napoléon, voilà qui est parler. Mon cher, un sot m'eût conseillé un accommodement.

— Ainsi, général, répliqua M. de N... en s'inclinant, ce sera un refus net que je porterai au citoyen Barras?

— Non; il ne faut pousser personne à l'extrémité, quand bien même il s'agirait d'un imbécile, et Barras n'est pas dans ce cas; sa faiblesse, son apathie ne sont pas, chez lui, de la bêtise, c'est de la paresse. Vous lui direz qu'étonné de ce qu'il me propose, je veux réfléchir au parti qu'il me faudra prendre; que je suis las de faire la guerre; qu'un long repos m'est nécessaire, sans que je renonce, pour cela, à servir la république; que plus tard nous verrons, et qu'alors il me sera facile de m'entendre avec lui. »

Au point où en étaient les affaires, M. de N... ne doutait pas que Napoléon n'eût compris la direction qu'il tenait à lui de leur donner. Jamais moment n'avait été plus favorable pour saisir un gouverne-

ment. Napoléon avait dit en partant pour l'Égypte : « La poire n'est pas mûre encore. »

A son retour elle était mûre ; il ne fallait plus qu'une main décidée à la cueillir. Cette main fut la sienne.

De cinq rois qui gouvernaient despotiquement la France sous le titre modeste de *directeurs*, Sieyès, Roger-Ducos, Barras, Moulins et Gohier, président, aucun n'avait la force nécessaire pour soutenir un ordre de choses vermoulu, ni la volonté de le remplacer par un régime plus solide. L'union sincère des directeurs eût pu seule sauver le gouvernement qui croulait de toutes parts ; mais cette union était impossible, parce que leurs caractères, ainsi que leurs convictions, les éloignaient les uns des autres. Sieyès, le plus habile de tous et le plus ambitieux, avait conservé, de ses mœurs ecclésiastiques, une habitude de tâtonnement et d'hésitation qui excluait tout esprit d'entreprise : il voyait ce qu'il aurait fallu faire, mais il ne pouvait agir seul, et il avait appris à ne pouvoir sérieusement faire fond sur aucun de ses collègues. En cela il voyait juste. Roger-Ducos, que son caractère modéré et sa probité politique ralliaient à Sieyès, suivait celui-ci plus par habitude que par communauté de vues. Moulins et Gohier étaient véritablement patriotes, mais leur exaltation les tenait à distance de ces deux derniers collègues, dont ils suspectaient les intentions. Quant à Barras, le *pourri*, comme on l'appelait alors, son égoïsme et sa paresse faisaient qu'il n'appartenait à personne. Tels étaient les éléments hétérogènes dont se composait le pouvoir exécutif.

L'impuissance du pouvoir législatif était notoire, et il devait naturellement devenir un instrument docile dans une main assez ferme pour le diriger. Le conseil des Anciens jalousait celui des Cinq-Cents, qui le lui rendait bien. Un grand nombre d'hommes remarquables siégeaient néanmoins dans l'une et l'autre de ces assemblées; mais aucun d'eux n'exerçait d'ascendant au profit des saines idées. La confusion régnait comme avait régné la terreur. Cette confusion pouvait tourner à l'anarchie; Napoléon ne le permit pas. En cela,

peut-être, le salut de la France et son intérêt propre se trouvèrent d'accord.

A l'heure convenue, Napoléon se rendit au Directoire, vêtu de son habit de général en chef, et portant un superbe sabre de Mameluck, suspendu à la manière orientale par un cordon de soie cramoisie; un magnifique cachemire bariolé lui servait de ceinture. En le voyant descendre de voiture dans la cour du Luxembourg, la garde le reconnut et poussa le cri de *vive Bonaparte!* Conduit par deux *officieux*, c'est-à-dire deux huissiers, devant cette magistrature assemblée, Napoléon lui dit qu'après avoir consolidé l'établissement de son armée en Égypte et confié son sort à un général capable d'en assurer la sécurité, il était parti pour venir au secours de la République, qu'il croyait *perdue;* mais que, puisqu'il la trouvait *sauvée* par les exploits de ses frères d'armes, il s'en réjouissait.

« Jamais, avait-il ajouté en posant la main sur la poignée de son damas, jamais je ne le tirerai que pour le maintien de la République et la défense de la liberté ! »

Le président Gohier le complimenta sur ses triomphes et sur son retour. L'accueil fut, en apparence, très-flatteur; mais, au fond, les craintes étaient trop bien justifiées par la situation pour que ce retour inattendu pût réjouir le Directoire. La cérémonie se termina par une accolade fraternelle, qui ne fut ni donnée ni reçue fraternellement.

III

Tous les officiers que Bonaparte avait ramenés d'Egypte, tous les généraux présents dans la capitale, ceux qui avaient du service ou qui en attendaient : Jourdan, Macdonald, Leclerc, Bournonville, Lefebvre, qui commandait la 17° division militaire, c'est-à-dire Paris ; Bruix, ancien ministre de la marine ; Dubois-Crancé, ministre de la guerre ; Cambacérès, ministre de la justice ; Fouché, ministre de la police; Talleyrand, qui songeait à se faire pardonner sa ré-



A l'heure convenue, Napoléon se rendit au Directoire..
(t. I, p. 210.)

sistance à l'expédition d'Egypte, et cent autres; toutes les capacités, tous les intérêts, tous les hommes politiques, *patriotes* ou *modérés*, gens en place ou destitués, enfin la plupart des membres du gouvernement, tous vinrent se faire inscrire chez le jeune général, le plus grand nombre pour s'associer à ses projets, le plus petit pour les surveiller. Il fallait encore compter Chénier, Cabanis, Rœderer, qu étaient l'élite du parti philosophique, réunis à l'élite de l'armée pour accomplir la révolution qui paraissait être dans le vœu national.

A l'exception de Bernadotte, qui ne voyait alors le salut de l'Etat que dans la République, et la République que dans le *jacobinisme*, tous les généraux de l'armée d'Italie se rallièrent à leur ancien commandant en chef. Chacun servait le général Bonaparte à sa manière. Enfin Augereau, qui intérieurement détestait son ancien frère d'armes, vint aussi, après quelque hésitation, se rattacher à sa fortune, peut-être parce que le Directoire l'avait négligé.

«Est-ce que tu ne comptes plus sur ton petit Augereau!» lui avait-il dit un matin en allant lui demander à déjeuner sans façon.

Quant à Berdanotte, doué de beaucoup de perspicacité, il avait été un des premiers à deviner les projets de Napoléon, et était convaincu que le *transfuge* (il le désignait ainsi) ne tendait à rien moins qu'à renverser la constitution et à s'emparer du pouvoir. Dans cette pensée, il alla offrir ses services au Directoire, au conseil des Anciens, à celui des Cinq-Cents et à tous ceux qu'il supposait, dans le gouvernement, être comme lui opposés au changement qu'il redoutait. Mais, de son côté, Bonaparte n'était pas un homme à se laisser vaincre en finesse et en activité, et chaque instant voyait augmenter la masse de partisans qu'il recrutait.

«J'ai déjà appris bien des choses, dit-il à M. de N... en le revoyant. C'est un singulier homme que ce Bernadotte. Il a prétendu qu'il ne pouvait entrer dans le projet dont on lui a parlé en mon nom; il a seulement promis de se taire, à la condition qu'on y renoncerait. Bernadotte n'est pas un homme à moyens, c'est un homme à obstacles.»

Et après un silence, pendant lequel Napoléon se passa plusieurs fois la main sur le front, il reprit :

« Je crois bien que j'aurai Bernadotte et Moreau contre moi; mais je ne crains pas Moreau. Je ne l'ai vu pour la première fois qu'un moment chez Gohier; je l'ai *jaugé*. Il est mou, sans énergie; je suis sûr qu'il préfère le pouvoir militaire au pouvoir politique. Je le gagnerai avec la promesse du commandement d'une armée; mais Bernadotte ne m'aime pas, lui. Il se croira en droit de tout oser, ce diable d'homme! Il a de l'esprit. Au reste, je ne fais que d'arriver : on verra. »

Il est de fait que Bernadotte n'était pas venu, comme ses camarades, faire sa visite à Bonaparte. Cette absence avait été d'autant plus remarquée, qu'il avait servi sous ses ordres en Italie. Ce ne fut que quelques jours après et sur les instances réitérées de sa femme, belle-sœur de Joseph Bonaparte, qu'il se décida à venir voir son ancien général en chef. Napoléon en parla à M. de N... en lui disant :

« Mon cher, concevez-vous ce Bernadotte? Ne m'a-t-il pas vanté, avec une exagération toute méridionale, la situation brillante et victorieuse de la France! Il m'a parlé des Russes battus, de Gênes occupée, des levées qui se sont faites partout, de l'état des arts et du commerce, de l'esprit public, que sais-je! d'une foule de balivernes.

— Vous a-t-il parlé de l'Égypte? lui demanda M. de N...

— Ah! vous m'y faites penser. Il m'a reproché de n'avoir pas ramené l'armée avec moi! Mais, lui ai-je objecté, vous venez de me dire que vous regorgiez de troupes, que toutes les frontières étaient assurées, que des levées immenses s'étaient faites, que vous aviez 150,000 soldats et plus de 30,000 chevaux. A quoi auraient été bons quelques milliers d'hommes de plus qui peuvent servir à conserver l'Égypte?

— Et qu'a répondu Bernadotte?

— Rien.

— Il ne vous a pas tout dit, continua M. de N...; je sais de bonne part qu'il avait émis le conseil de vous faire traduire devant un conseil de guerre, tant pour avoir quitté votre armée sans ordre du Directoire que pour avoir enfreint les ordres sanitaires.

— Ah! ah! fit Napoléon avec deux inflexions de voix différentes. C'est bon à savoir; mais patience. Revenez ce soir. »

M. de N... le promit. Cependant ce ne fut que le lendemain, dans l'après-dînée, qu'il alla chez Mme Bonaparte, qui lui reprocha gracieusement de l'avoir délaissée en l'absence de son mari. Celui-ci s'excusa de son mieux sur ses nombreuses occupations.

« Je vous pardonne », lui dit Joséphine avec son amabilité ordinaire; puis elle se leva pour aller au-devant d'une dame que l'on annonçait. Pendant ce temps, M. de N... s'approcha d'Eugène Beauharnais, qui montrait à sa sœur Hortense les gravures d'un livre magnifiquement relié; mais à peine s'était-il mêlé à leur conversation, qu'il entendit annoncer le général Bernadotte.

Sa présence était assez étrange après la conversation qu'il avait eue avec Bonaparte; il fut cependant parfaitement accueilli par ce dernier; mais un quart d'heure après ils discutaient si chaudement tous deux, dans une embrasure de fenêtre, que voyant le moment où cette discussion allait dégénérer en dispute, M. de N... engagea tout bas Mme Bonaparte à intervenir, ce qu'elle fit en se levant et en adressant la parole à Bernadotte. Celui-ci, devinant son intention, changea aussitôt de sujet de conversation avec son mari; puis, peu d'instants après, profitant du mouvement causé par le nombre des visiteurs, qui augmentait au point de remplir entièrement le salon, il se retira sans bruit.

Un moment, dit-on, Napoléon songea à laisser les choses dans leur état apparent, en se réservant toutefois le moyen de les modifier. Ce moyen consistait à se faire nommer directeur en remplacement de Barras. Déjà, deux ans auparavant, il avait eu cette idée; mais on lui eût fait alors la même objection que précédemment : il était trop jeune pour être directeur. Il fallait avoir quarante ans, il

n'en avait que trente. Cette question d'âge était une grande faute de la part de gens qui redoutaient l'ambition d'un homme supérieur. On le poussait à des projets plus vastes en ne lui permettant pas une ambition plus modérée.

Par l'intermédiaire de M. de Talleyrand, un rapprochement fut opéré entre Sieyès et Napoléon. Il existait chez le premier un vif ressentiment depuis le dîner de Gohier. Une fois d'accord, ces deux hommes furent bientôt en mesure de commander aux événements. Ils étaient nécessaires l'un à l'autre. On convint d'agir avec ou sans la participation des directeurs, mais en résolvant plutôt qu'en brisant les résistances. D'ailleurs, elles ne paraissaient pas formidables. Aux *Anciens*, la majorité était entre les mains de Sieyès; aux *Cinq-Cents*, elle n'était nulle part. La garnison de Paris, formée en partie des 8e et 9e régiments de dragons, qui avaient, en Italie, servi sous Bonaparte, et du 21e de chasseurs à cheval, qu'avait commandé Murat; Jubé, commandant de la garde directoriale; enfin la force de police, remise aux mains de Fouché, tout cela attendait le mot d'ordre que donnerait celui vers lequel se tournaient toutes les espérances.

La soirée du 15 brumaire (6 novembre 1799) fut fixée par Napoléon pour une entrevue avec Sieyès, où serait définitivement arrêté le plan à suivre dans l'exécution de leurs projets. Ce même jour, un banquet était offert au général Bonaparte par les Conseils, banquet donné toutefois par souscription. Il eut lieu dans l'église Saint-Sulpice, alors fermée comme toutes les autres, mais ce jour-là, transformée en Temple de la Victoire. Le nombre des souscripteurs était de trois cents; deux cent cinquante environ se présentèrent. Cette réunion eut le caractère particulier à ces sortes de démonstrations, où chacun vient avec son visage officiel et observe plus qu'il ne se livre. Bonaparte, voulant jeter sur ses adversaires une déconsidération utile à sa cause, feignit de les croire capables d'attenter à sa vie, et il affecta de ne manger que des œufs frais, comme s'il eût craint qu'on ne l'empoisonnât. Cette défiance blessa

au cœur les chefs du gouvernement, qui devinèrent son intention et ne la lui pardonnèrent pas ; mais ils étaient déjà si faibles qu'ils n'osèrent pas s'en fâcher ouvertement. Cependant Chénier, qui se trouvait au nombre des convives, dit assez haut pour être entendu de tous ses voisins :

« Il me semble que j'assiste à un de ces repas funèbres que donnaient les Romains. Qui enterrons-nous donc aujourd'hui? Est-ce la gloire militaire de Bonaparte ou la République?

— Mais ni l'une ni l'autre, lui répondit Berthier, placé près de lui ; ce dîner est au contraire un gage de réconciliation.

— J'ai peine à le croire : voyez la tristesse de Barras, la gaieté affectée de Moulins, l'embarras de Roger-Ducos et l'agitation de Gohier ; mais je ne vois pas ce tartufe de Sieyès, dont je me défie par cela seul que c'est un moine défroqué.

— Il s'est trouvé gravement indisposé ce matin, lui répondit un des *Anciens*, il n'a pu sortir...

— De chez sa maîtresse de la rue de Tournon ! interrompit Chénier avec un sourire de mépris. C'est fâcheux : il nous aurait un peu égayés. »

En effet, ce banquet fut des plus tristes. On ne se parlait qu'à voix basse. De temps en temps un des initiés portait, avec un enthousiasme d'emprunt, un *toast* de commande qu'on accueillait plus froidement encore. Quelques-uns voulurent chanter de ces hymnes républicains qui jusqu'alors ne s'étaient jamais fait entendre sans exciter une explosion de patriotisme. Leurs voix ne trouvèrent pas d'écho. Quant à Bonaparte, il semblait mal à l'aise au milieu de gens qu'il connaissait à peine; l'ennui était peint sur son visage; il savait que Sieyès l'attendait dans une maison de la rue de Tournon où il lui avait donné rendez-vous. Le but de cette entrevue était bien autrement important pour lui que celui du banquet. Impatient, il se leva.

« Voilà votre général qui quitte déjà la table, dit Chénier à Berthier qui se levait aussi. Il ne se gêne guère avec nous; mais nous

resterons après lui, ne fût-ce que pour lui apprendre qu'il n'est pas le maître ici et que ce n'est pas à lui à donner le ton. »

Appuyé sur le bras de Berthier, Bonaparte fit le tour des tables. Il adressa aux uns des paroles flatteuses, aux autres des choses insignifiantes, puis il disparut, laissant à table ceux qui l'avaient convié, pour courir chez Sieyès, qu'il trouva très-bien portant et achevant de prendre des notes. Il y eut un moment de silence après lequel Bonaparte l'interrogea en se promenant dans le cabinet de l'ex-abbé, les mains croisées sur le dos.

« Nous sommes les maîtres ! répondit Sieyès avec une chaleur qui faisait encore mieux ressortir l'étrangeté de sa figure [1], Roger-Ducos est avec nous, ajouta-t-il.

— Cela devait être : nous ne l'oublierons pas. »

Sieyès sourit et continua :

« Et jusqu'à présent Gohier ne se doute de rien.

— Cela doit être encore. D'après mes avis, ma femme, en mon absence, devait se lier étroitement avec Mme Gohier et sa société, et maintenant elles sont nos complices le plus innocemment du monde. Joséphine ne répète à Mme Gohier que ce qu'il faut que sache son mari.

— Mais que sait mon collègue? demanda Sieyès d'un air inquiet.

— Rien, absolument.

— C'est possible, mais Moulins a des soupçons, répliqua Sieyès; c'est un homme énergique, et, de plus, il est l'ami de Santerre.

— C'est justement ce qui nous sert à merveille. Les mouvements de faubourgs sont passés. Santerre chercherait vainement à les soulever. A la première tentative de ce genre, je le fais fusiller. Moulins sait cela, et cela suffira pour le faire réfléchir, avant de permettre à son ami de le compromettre et de se perdre. Quant à Barras, nous

[1] La tenue gauche et la figure hétéroclite de Sieyès faisaient rire tous ceux qui le voyaient pour la première fois ; mais ces ridicules n'empêchèrent pas l'ex-abbé d'arriver à l'une des plus hautes fortunes de ce temps-là.

n'avons pas à nous en occuper, ajouta Napoléon; nous l'enverrons faire... le beau à sa terre de Grosbois.

— Il ne demandera pas mieux, dit Sieyès. Maintenant, voici mon avis : La constitution est à refaire, nous la referons; pour cela, il nous faut un mois, on nous le donnera. De plus, une commission consulaire sera substituée au Directoire, et un décret nommera consuls Roger-Ducos, vous et moi.

— Qui rendra le décret? dit Napoléon.

— Les Conseils. Ce n'est pas là le difficile. La difficulté est de savoir qui le fera exécuter.

— Moi! dit Napoléon avec vivacité; je m'en charge.

— Très-bien! En ce cas, il ne reste plus qu'à faire voter par les *Anciens* la proposition suivante. »

Et Sieyès prit sur son bureau un carré de papier écrit, et lut ce qui suit :

« Le Conseil des Anciens, en vertu des articles 102, 103, etc., de la constitution, décrète ce qui suit :

« Art. 1er.—Le Corps-Législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud; les deux Conseils y siégeront dans les deux ailes du palais.

« Art. 2.—Ils y seront rendus le 19 brumaire avant midi. Toute continuation de fonctions, de délibérations est expressément interdite ailleurs et avant ce terme.

« Art. 3.—Le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent ordre. Il prendra toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale. Le général commandant la 17e division militaire, la garde du Directoire, celle des Conseils législatifs, les troupes de ligne qui se trouvent dans la commune de Paris, sont en conséquence immédiatement placés sous ses ordres et tenus de le reconnaître en cette qualité. Tous les citoyens lui prêteront main-forte à sa première réquisition. »

Là était toute la révolution. La démission des directeurs obtenue,

on créait un consulat provisoire. Avant de se séparer, Napoléon et Sieyès se partagèrent les rôles. Sieyès se chargea de faire rendre le décret de translation dont il venait de lire le projet. Napoléon s'engagea à avoir la force armée pour lui et à la conduire aux Tuileries, où siégeaient les Conseils.

« Surtout, de la promptitude, dit-il à Sieyès en prenant congé de lui ; songez qu'il ne nous reste que trois jours. Il vous faudra de la fermeté ; et s'il est nécessaire, au moment décisif, montez à cheval et joignez-vous à nous.

— Mais je ne saurais me tenir à cheval, dit l'ex-abbé avec un innocent sourire.

— D'ici là, vous apprendrez, répliqua Napoléon, qui sortit sans en entendre davantage.

— S'il gagne la bataille, se demanda Sieyès quand il fut seul, Dieu veuille qu'il se souvienne que c'est moi qui en ai tracé le plan, Au surplus, je saurai bien le lui rappeler. »

IV

Le 17 brumaire au matin, lorsque M. de N... entra, comme à son ordinaire, dans le cabinet de Napoléon :

« Ah ! ah ! vous voilà ! lui dit ce dernier d'un air joyeux ; je parie que vous ne devinez jamais chez qui je déjeune aujourd'hui ? Voyons cherchez bien ?

— Général, répondit M. de N... en souriant, j'aime mieux ne pas chercher et ne pas être obligé de parier.

— Eh bien ! c'est chez Bernadotte ; et, ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est moi qui m'y suis invité. Vous auriez vu cela, hier au soir, si vous aviez voulu venir aux Français avec ma femme et ses enfants, comme elle vous y avait engagé. Joséphine ne vous a-t-elle

pas dit aussi que nous devions aller aujourd'hui à la campagne, chez mon frère aîné [1]? Le temps n'est pas très-beau, j'en conviens, mais nous avons nos raisons. Hier donc, poursuivit Napoléon, à la sortie du spectacle, je me suis trouvé nez à nez avec Bernadotte, et, ma foi, dans le premier moment, ne sachant que lui dire, d'après la dernière conversation que nous avions eue ici, vous savez, je lui ai demandé s'il voulait être des nôtres pour la partie d'aujourd'hui. Il m'a répondu affirmativement. Or, comme il nous faut passer devant sa maison de la rue Cisalpine [2], je lui ai tout bonnement demandé une tasse de thé en lui disant que je serais charmé de passer quelques moments avec lui. Qu'en pensez-vous?

— Général, c'est fort adroit.

— D'autant plus adroit, que cela le compromettra chez Gohier, qui l'écoute comme un oracle. Souvenez-vous d'une chose, mon cher M. de N..., c'est qu'en politique il faut toujours aller au-devant de ses ennemis, car autrement ils croient qu'on les redoute, et cela leur donne de l'audace. »

Une heure après, Napoléon montait en voiture avec Joséphine, qui ne se faisait jamais attendre quand elle devait sortir avec lui. Le cocher reçut l'ordre de passer par la rue Cisalpine et d'arrêter à l'hôtel du général Bernadotte.

Mme Bernadotte fit gracieusement les honneurs de sa maison à Napoléon et à Joséphine. On se mit à table pour déjeuner. La conversation fut d'abord cérémonieusement languissante, mais elle tomba enfin sur la guerre, et, dans ce vaste sujet, la supériorité de Bonaparte était trop grande pour que son interlocuteur ne l'écoutât pas avec admiration, pendant que les deux femmes causaient entre elles de toilette et de spectacle. Malgré les instances de Joséphine, Mme Bernadotte s'étant excusée de ne pouvoir les accompagner, son mari fut admis en tiers dans la voiture, qui les conduisit directement

[1] Joseph Bonaparte, à qui appartenait alors la terre de Mortfontaine.

[2] Aujourd'hui rue du Rocher. L'hôtel que Bernadotte a longtemps habité dans quartier n'a été abattu qu'en 1825.

à Mortfontaine, où se trouvaient réunis les deux autres frères de Bonaparte, Lucien et Louis, et de plus Fouché, Cambacérès, Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Nous ne saurions dire si Napoléon causa beaucoup avec Bernadotte, mais il se forma dans les appartements du château et dans les kiosques du parc de petits conciliabules entre les personnages que nous venons de nommer et qui étaient l'âme du complot.

« Général, avait dit Fouché à Bonaparte, hâtez-vous d'en finir avec le Directoire, car si vous tardez je ne pourrai plus vous servir, et vous êtes perdu. »

Regnault de Saint-Jean-d'Angély prévint également Bonaparte que les ouvertures qu'il s'était chargé de faire en son nom à Cambacérès n'avaient point été reçues par lui d'une manière bien décidée.

« Je ne veux point de tergiversation, répliqua Bonaparte avec impatience. Tâchez de le joindre après le dîner, et dites-lui, de ma part, de se décider aujourd'hui même. Demain il sera trop tard. Je me sens assez fort maintenant pour agir seul. »

Et cependant le même jour une petite pierre faillit renverser tous ses projets et changer le sort du monde. Avant le dîner, soit que Bonaparte voulût se dérober aux instances dont il était l'objet, soit qu'il voulût causer plus librement avec Regnault, il proposa à ce dernier une promenade à cheval dans le parc de Mortfontaine. Comme ils revenaient au château à toute bride, le cheval que montait Bonaparte rencontra sous son pied une petite pierre, s'abattit et lança violemment son cavalier à dix pas de lui. Regnault sauta à bas de son cheval et courut pour aider Bonaparte à se relever : il le trouva sans connaissance. Regnault le crut mort; mais cet évanouissement ne dura qu'un instant. Regnault parvint à ranimer Bonaparte et à le remettre en selle.

« Quelle peur vous m'avez faite! lui dit-il en cheminant au pas près de lui; j'ai cru un moment que vous aviez été tué sur le coup.

— Et moi aussi, répondit Bonaparte en souriant. Voilà cepen-

dant à quoi tiennent les destinées humaines ! Tous nos projets ont failli venir se briser contre un caillou. »

Cet accident n'eut pas de suite, et le soir même Bonaparte et sa femme revinrent à Paris sans ramener Bernadotte avec eux.

Pendant ce temps, Cornet, que Sieyès avait chargé de proposer aux Anciens le décret de translation des Conseils, préparait les moyens d'emporter d'assaut cette proposition, d'où dépendait le succès de l'entreprise. Ce député le fit avec autant d'habileté que de discrétion. Tout fut disposé dans la nuit du 17 au 18. Pour dérober au public le travail secret qui se faisait aux Tuileries dans la salle des inspecteurs, il donna ordre de fermer les rideaux et les contrevents, et prit toutes les précautions imaginables pour que les directeurs ne se doutassent de rien. Puis, le lendemain, 18 brumaire, avant le jour, les membres des deux Conseils furent convoqués à domicile par leur Commission respective; ceux des Anciens pour huit heures, et ceux des Cinq-Cents pour dix heures du matin. Ajoutons qu'en ce qui concerne ce dernier corps, on avait omis volontairement d'envoyer des lettres de convocation aux membres trop ouvertement hostiles.

« Citoyens représentants! dit Cornet, à qui, dès l'ouverture de cette matinale séance, la parole avait été accordée; il n'y a plus de corps représentatif ! il n'y a plus de République ! il n'y a plus de liberté! Les symptômes les plus alarmants se manifestent depuis plusieurs jours, les rapports les plus sinistres nous sont faits. Si des mesures efficaces ne sont pas prises immédiatement, si le Conseil des Anciens ne met pas la liberté à l'abri des plus grands dangers qui l'aient encore menacée, l'embrasement devient général, nous ne pourrons plus en arrêter les dévorants effets. Il enveloppera amis et ennemis, *la patrie sera consumée*, et ceux qui échapperont à l'incendie verseront des pleurs amers, mais inutiles, sur les cendres qu'il aura laissées sur son passage! Oui, citoyens représentants, répéta Cornet avec exaltation, la patrie sera consumée, et son squelette restera entre les mains des vautours qui s'en disputeront les membres sanglants et carbonisés! »

Après ce pathos, il se résuma en disant :

«En conséquence, votre Commission vous propose d'adopter la résolution suivante... »

Et Cornet lut le projet de translation rédigé par Sieyès et approuvé par Bonaparte dans leur précédente entrevue, et que nous avons fait connaître. Ce projet fut immédiatement adopté.

Le décret était déjà rendu que les Cinq-Cents n'étaient pas encore en séance, et comme aussitôt la promulgation faite il n'était pas permis, aux termes de la constitution, d'entrer en délibération, on ferma, même avant neuf heures, la salle des Cinq-Cents, dont les membres n'avaient été convoqués que pour dix.

Cependant le Directoire n'était encore informé de rien. Gohier et Moulins n'apprirent la promulgation du décret que par la rumeur publique. Moulins devint furieux. Pressentant le mouvement qui allait s'opérer, il fit appeler le général Lefebvre, et l'apostrophant grossièrement :

« Que *faites-vous* donc? lui dit-il en se servant d'un mot moins poli; qui vous a permis de résigner le commandement que vous a confié le Directoire? Citoyen général, vous nous rendrez compte de votre conduite.

— Citoyen directeur, répondit Lefebvre qui avait eu un des premiers connaissance du décret de translation, je n'ai maintenant de compte à rendre qu'à Bonaparte qui est devenu mon général. »

Et il se retira. Quant à Barras, il était au bain et s'était fait consigner à sa porte.

« Il faut faire cerner la maison de Bonaparte! s'écria Moulins dès que Lefebvre fut sorti. »

Gohier fit appeler Jubé, commandant de la garde directoriale; mais on ne put le trouver, quoique cette garde fût déjà rassemblée aux Tuileries, où la Commission des inspecteurs des Anciens et des Cinq-Cents s'était placée sous sa protection. Sur ces entrefaites, Mme Tallien arrive au Luxembourg, et forçant la consigne que

Barras a donnée à son officieux, pénètre jusqu'à lui et le trouve occupé à se parfumer les cheveux. Tout émue, elle lui apprend la première ce qui vient de se passer aux Tuileries.

« Que voulez-vous, ma charmante? lui répondit l'indolent épicurien : cet *homme* (en désignant Bonaparte par une épithète injurieuse) nous a *mis* dedans. Après mon déjeuner, je lui enverrai mon secrétaire Bottot pour savoir décidément ce qu'il veut. »

Un moment après, le général Moreau entrait dans la cour du Luxembourg à la tête d'un escadron de dragons et d'un bataillon de la 86e demi-brigade d'infanterie. Les postes de la garde du Directoire, commandée, comme nous avons dit, par Jubé, d'accord avec Sieyès, avaient été relevés avant le jour, sous prétexte d'être passés en revue le matin par Bonaparte. Les directeurs, qui, un moment auparavant, n'étaient gardés par personne, se trouvèrent ainsi prisonniers de Moreau. Barras, qui vit tout cela de ses fenêtres, ne bougea pas et ne perdit rien de son insouciance ordinaire. Lorsqu'on vint, à dix heures, l'avertir que son déjeuner était prêt, sa table de trente couverts était servie comme d'habitude; mais, cette fois, il ne se trouva pas de convives, à l'exception de M. Ouvrard, qui arriva seul et déjeuna avec lui. Barras se levait à peine de table qu'on introduisit M. de Talleyrand et l'amiral Bruix, envoyés par Bonaparte pour lui demander sa démission de directeur. Barras commença par se récrier, mais enfin il céda aux arguments persuasifs de ces deux hommes, qui lui réitérèrent l'assurance que rien ne lui manquerait pour continuer sa paisible et joyeuse vie. M. de Talleyrand avait dans sa poche une lettre toute rédigée que Barras devait adresser à la Commission des inspecteurs du Conseil des Anciens pour lui notifier sa résolution de rentrer dans la vie privée. Les conditions étaient telles, que Barras signa, et presque aussitôt quitta le Luxembourg pour se retirer à sa terre de Grosbois. Moreau lui fournit un piquet de dragons, bien moins pour escorter sa voiture que pour faire surveiller sa personne.

D'un autre côté, à dix heures, Fouché s'était fait annoncer chez

le président du Directoire pour lui notifier le décret qui transférait le pouvoir législatif à Saint-Cloud.

« Je suis fort étonné, citoyen, lui dit Gohier d'un ton sévère, qu'un ministre du Directoire se transforme ainsi en messager du Conseil des Anciens.

— J'ai pensé, citoyen président, répondit Fouché, qu'il était de mon devoir de vous donner le premier connaissance d'une résolution si importante, et en même temps j'ai cru convenable de venir prendre les ordres du Directoire.

— Il était bien plus de votre devoir, répliqua Gohier d'une voix qui trahissait une violente émotion, de ne pas nous laisser ignorer les intrigues criminelles qui ont amené une semblable résolution. Je savais que depuis quelques jours on conspirait sourdement contre la constitution que nous avons juré de défendre, et que nous défendrons, croyez-le bien! C'est pour cela que je n'ai pas voulu me rendre ce matin chez le général Bonaparte, poursuivit-il avec une ingénuité incroyable, en montrant à Fouché un petit billet d'une écriture de femme; mais je l'attends à dîner aujourd'hui, et là, en présence de mes collègues, il faudra bien qu'il explique enfin sa conduite. Je vous le répète, citoyen, vous êtes allé plusieurs fois chez le général, et, en votre qualité de ministre de la police, vous eussiez dû pénétrer ses véritables projets et nous les faire connaître.

— Les rapports n'ont pas manqué au Directoire, dit à son tour le rusé ministre; mais, m'apercevant que je n'avais pas toute sa confiance, je me suis servi de voies détournées, je l'avoue, pour tâcher de l'éclairer suffisamment. Le Directoire n'a pas cru devoir ajouter foi à mes avertissements, ce n'est pas ma faute. D'ailleurs, n'est-ce pas de son sein qu'est parti le premier coup? Les directeurs Sieyès et Roger-Ducos se sont déjà réunis à la Commission des inspecteurs des Anciens, là où est la majorité.

— Citoyen ministre, reprit Gohier en maîtrisant à peine sa colère, la majorité est au Luxembourg. Moi et mes collègues, Moulins et Barras, ne formons-nous pas le Directoire? S'il a des ordres à

donner, il en conférera l'exécution à des hommes dignes de sa confiance. C'est vous dire que vous pouvez vous retirer. »

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis le départ de Fouché, qu'un messager du Conseil des Anciens apporta au président du Directoire la communication du décret de translation. Gohier monta sur-le-champ chez Barras pour lui faire promettre de se joindre à lui et à Moulins, afin d'aviser au parti qu'il faudrait prendre; mais il trouva les appartements de son collègue dans le plus grand désordre, encombrés de malles, de caisses et de paquets. Les meubles étaient ouverts et sens dessus dessous; il semblait que tout fût au pillage. Surpris, effrayé même, il questionna les valets :

« Le citoyen directeur Barras vient de monter en voiture et de partir pour Grosbois », lui répondit-on.

Gohier resta stupéfait. Il vit enfin qu'il avait été joué par tout le monde, et que la majorité, ainsi que le siége du gouvernement, était bien plutôt rue de la Victoire qu'au palais du Luxembourg, dans les jardins duquel Sieyès, le promoteur de l'événement, se promenait tranquillement *à pied* et comme s'il ne se fût agi de rien.

V

Le 17 brumaire, à minuit, à son retour de Mortfontaine, et d'après le conseil de son mari, Joséphine avait envoyé son fils, Eugène de Beauharnais, porter au président du Directoire le billet suivant :

« Venez, mon cher Gohier, vous et votre femme, déjeuner avec moi demain à huit heures du matin. N'y manquez pas : j'ai à causer avec vous de choses très-intéressantes. Adieu, comptez toujours sur ma sincère amitié.

« LAPAGERIE-BONAPARTE. »

L'heure indiquée par Joséphine avait paru suspecte à Gohier, qui dit à sa femme :

« Tu iras seule à ce rendez-vous, et tu diras à Mme Bonaparte que, n'ayant pu me rendre à son invitation, je compte sur elle et sur son mari pour nous faire le plaisir de venir dîner aujourd'hui avec nous, au Luxembourg, à six heures.

Or, le matin du 18 brumaire, en voyant Mme Gohier arriver seule, Bonaparte fronça le sourcil :

« Pourquoi le président n'est-il pas avec vous? lui demanda-t-il avec vivacité.

— Général, cela lui a été impossible.

— Cependant, il faut absolument qu'il vienne, répliqua Bonaparte. Ecrivez-lui, madame, je vais lui faire parvenir votre lettre sur-le-champ.

— Volontiers, général ; mais j'ai amené quelqu'un avec moi qui se chargera de cette commission.

— J'y compte, madame. »

A ces mots, Bonaparte sortit du salon, Mme Gohier écrivit à son mari :

« Mon ami,

« Tu as bien fait de ne pas venir ; ce qui se passe autour de moi m'annonce que l'invitation de Mme Bonaparte n'était qu'un piége. Je ne tarderai pas à aller te rejoindre. »

Dès que Mme Gohier eut expédié sa lettre, Joséphine s'approcha d'elle et lui dit, avec une feinte bonhomie :

« Tout ce que vous voyez ici, ma chère amie, doit vous faire pressentir ce qui va infailliblement arriver. Je ne puis vous exprimer combien je suis désolée de ce que ce bon Gohier ne se soit pas rendu à mon invitation, concertée avec Bonaparte, qui désire que le président du Directoire soit un des membres du nouveau gouvernement qu'il se propose d'établir. En lui envoyant ma lettre hier, par mon fils, c'était assez lui marquer toute l'importance que j'y attachais.

— Je vais, madame, aller rejoindre mon mari, car je présume que ma présence ici est de trop.

— Je ne vous retiens pas, madame; seulement, dites au citoyen Gohier qu'il y réfléchisse bien, et réfléchissez vous-même sur le vœu que j'ai été autorisée à vous exprimer. Ce n'est pas seulement de son intérêt particulier qu'il s'agit, il en est de plus chers pour lui que pourrait compromettre une opposition de sa part. L'influence que Sieyès et les siens vont avoir sur les événements qui se préparent dépend entièrement du parti que prendra le président du Directoire.

— Madame Bonaparte connaît assez mon mari pour savoir que son caractère et sa conduite politiques n'ont jamais dévié.

— Je dois encore vous prévenir, interrompit Joséphine qui avait peine à dissimuler son dépit, qu'en ce moment Talleyrand et Bruix sont chez Barras pour lui demander sa démission qu'il ne saurait leur refuser. Ils sont en outre aurorisés à lui déclarer que Bonaparte est bien déterminé à employer tous les moyens, la force même, s'il osait opposer la moindre résistance. »

Mme Gohier ne répondit à Joséphine que par une révérence profonde et se retira aussitôt.

Il était neuf heures. Depuis le matin, Bonaparte avait réuni chez lui tous les généraux sur lesquels il pouvait compter; il les avait invités à déjeuner, et il attendait dans son cabinet, avec ses frères Berthier et quelques autres, que la résolution du Conseil des Anciens lui fût communiquée. A neuf heures et demie on se mit à table; à dix heures le député Cornet, auteur de la proposition, et par cela même très-fier de remplir auprès du général Bonaparte les fonctions de messager d'État, descendit de fiacre à la porte de l'hôtel. Il était revêtu des insignes de membre des Anciens et de la robe prétexte Bien qu'il fût loin de ressembler à un sénateur romain, cet appareil était nécessaire pour légaliser le mouvement militaire qui allait se déployer, car dans les coups d'État on peut sacrifier le fond, mais encore faut-il sauver la forme. Cornet, le décret à la main, traversa

ainsi d'un pas grave l'avenue et la cour du petit hôtel de la rue de la Victoire, au grand ébahissement des soldats qui, n'ayant jamais vu de membre du Conseil des Anciens en costume, se demandaient en plaisantant « à quel régiment appartenait ce paroissien en grande tenue. » Introduit dans la salle à manger, il remit à Napoléon le décret qui déposait entre ses mains le sort de la République. Napoléon se leva de table, et après avoir accueilli le messager avec les marques de respect dues à une émanation de l'autorité nationale :

« Citoyens! dit-il en s'adressant à ses convives, je vous annonce que je suis appelé au Conseil des Anciens. En conséquence, je vous invite à m'accompagner aux Tuileries. »

Mais avant de descendre l'escalier qui, de la salle à manger en forme de rotonde, conduisait dans la cour, il jeta un coup d'œil rapide autour de lui, comme pour chercher quelqu'un.

« Gohier n'est pas venu? dit-il alors; eh bien! c'est tant pis pour lui!»

Puis il descendit rapidement. Arrivé dans la cour, il aperçut, en habit bourgeois, le général Bernadotte qui, malgré les sollicitations de son beau-frère, Joseph Bonaparte, n'avait pas voulu accepter l'invitation à déjeuner qui lui avait été faite la veille, ainsi qu'aux autres généraux, ses collègues. Bonaparte alla droit à Bernadotte et lui dit avec vivacité :

« Général! pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme?

— Pourquoi y serais-je? répondit celui-ci; je ne suis pas de service.

— Eh bien! vous le serez dans un moment. »

Et, l'entraînant hors du groupe d'officiers qui s'était formé autour d'eux, il lui parla à demi-voix; mais la conversation ne fut pas longue, car, quittant tout à coup le bras du général, il revint sur ses pas, sauta lestement sur le cheval que tenait en main le mameluck Roustan, qu'il avait ramené d'Égypte, et s'avança dans l'avenue pour sortir de son hôtel.

VI

Depuis six heures du matin, un grand rassemblement de troupes était échelonné dans le jardin des Tuileries, où elles avaient reçu l'ordre de se rendre pour être passées en revue par le général Bonaparte. Dès que Bonaparte avait fait part de ses projets à Sébastiani, alors colonel du 9e régiment de dragons, celui-ci lui avait amené une foule d'officiers que ce dernier avait laissés sans emploi, sans solde et dans le dénûment le plus complet. Au signal donné, Sébastiani brûla le premier ses vaisseaux en distribuant à ses dragons, au nombre de huit cents, et qui tous avaient servi en Italie avec Bonaparte, huit mille cartouches déposées chez lui, et qui ne pouvaient être livrées que sur un ordre du commandant de Paris; puis il avait conduit son régiment rue de la Victoire, pour servir d'escorte au général. En passant dans leurs rangs, Bonaparte voulut les haranguer.

« Nous n'avons pas besoin d'explications, interrompirent les dragons ; nous savons que vous ne voulez que le bien de la République. »

M. de N..., qui se trouvait, lui aussi, dans la petite maison de Bonaparte, y rencontra le général Debel, avec qui il était lié depuis l'enfance. Debel était , comme Bernadotte , en habit bourgeois ; mais, au premier bruit du mouvement, il était accouru comme les autres.

« Comment ! lui dit M. de N..., tu n'es pas en tenue? Si le général Bonaparte te voit ainsi, il va te laver la tête.

— Je ne savais qu'imparfaitement ce qui se passe, répond le général; mais attends-moi, cela ne sera pas long. »

Et cherchant des yeux dans les groupes qui les entouraient un soldat qui fût de sa taille, il reconnut un grenadier.

« Prends mon habit, camarade, lui dit Debel, et prête-moi le tien; tu viendras le reprendre demain chez moi. Voici ma carte. »

L'échange se fit aussitôt, et ce fut sous l'habit de grenadier que le général Debel accompagna Bonaparte aux Tuileries et à la revue.

Précédé et suivi d'un nombreux état-major, Bonaparte s'achemina lentement vers les Tuileries, en passant par la rue du Mont-Blanc et par la rue dite de la Loi (rue Richelieu); il entra dans les Tuileries par la grille des Feuillants, et, accompagné de ses aides de camp et d'une foule d'officiers-généraux, il se présenta dans la salle où le Conseil des Anciens tenait ses séances, la tête découverte, comme s'il eût voulu rendre hommage au peuple souverain dans la personne de ses représentants. Il ne devait que prêter serment entre les mains du président, mais il crut devoir faire une profession de foi en déclarant qu'il voulait la République avec des formes larges et constitutionnelles. — « Plus d'anarchie ! » s'écria-t-il à plusieurs reprises; et quand il eut fait un tableau vif et animé de la République telle qu'il l'entendait, il s'adressa aux officiers qui se tenaient debout derrière lui, en s'écriant avec encore plus d'enthousiasme :

« Cette République, nous la voulons dans ces conditions, et nous l'obtiendrons, parce que telle est la volonté de mes compagnons d'armes! »

On entendit alors dans la salle un murmure approbateur; les militaires agitèrent leurs chapeaux en criant :

« Vive la République ! vive Bonaparte ! »

Tandis qu'en vertu du décret qu'ils venaient de rendre, les Anciens s'ajournaient au lendemain pour se réunir à Saint-Cloud, Bonaparte descendit les marches qui séparent le château du jardin, et, toujours accompagné de son état-major, se dirigea, au pas de son cheval, vers les troupes, réunies en colonnes serrées dans la grande allée des marronniers. En passant près du bassin, il rencontra Bernadotte, qui s'était rendu aux Tuileries, lui aussi, mais en amateur, et seulement pour juger des événements, dont il était loin cependant de prévoir l'issue.

« Prenez garde! dit-il à Bonaparte à demi-voix; vous allez vous faire guillotiner.

— C'est ce que nous verrons! répondit froidement Bonaparte en poursuivant son chemin. »

Les tambours battirent aux champs, puis un long roulement ayant commandé le silence, Bonaparte s'approcha de Lefebvre, qui, revenu du Luxembourg, s'était placé en tête de la ligne des soldats qui formaient la garnison de Paris.

« Eh bien! Lefebvre, lui demanda-t-il, laisserons-nous périr la République entre les mains de ces avocats?

— Non! répondit celui-ci en proférant un gros juron; mieux vaut les *jeter* tous à la rivière. »

Alors Bonaparte, s'adressant aux troupes qui portaient les armes, leur dit d'une voix forte et accentuée :

« Soldats! vos compagnons d'armes qui sont aux frontières sont dénués des choses les plus nécessaires! Le peuple est malheureux! Les auteurs de tant de maux, ce sont ces factieux contre lesquels je vous rassemble aujourd'hui. J'espère, sous peu, vous conduire encore à la victoire; mais il faut auparavant réduire à l'impuissance de nuire tous ceux qui voudraient s'opposer au bon ordre et à la prospérité publique! »

A ces mots, les troupes poussèrent des cris d'enthousiasme; on entendit même les canonniers, dont les pièces étaient échelonnées derrière eux s'écrier :

« Ah! si ces brigands étaient là, comme nous les mitraillerions! »

Puis Bonaparte passa dans les rangs des soldats.

On remarqua qu'à cette revue il avait une paire de petits pistolets de poche passés dans le ceinturon de son sabre, et dont on ne voyait que le bout du pommeau.

Le bruit s'étant bientôt répandu dans Paris que Bonaparte était aux Tuileries et que ce n'était plus qu'à lui qu'il fallait obéir, le peuple s'y porta en masse; ceux-ci, par la simple curiosité de voir un général si renommé; ceux-là, par un élan patriotique, ou pour

lui offrir leur assistance. Bonaparte traversa, calme et silencieux, cette foule qui s'agitait sur son passage comme une vague tumultueuse, pour revenir aux Tuileries afin de s'entendre avec la Commission des inspecteurs sur les mesures de sûreté à prendre pour le lendemain. En mettant pied à terre devant le perron du pavillon de l'Horloge, la première personne qu'il aperçut fut Bottot, le secrétaire de Barras, qui venait lui demander des explications ; mais, dès les premiers mots, il l'interrompit en lui disant, de ce ton impérieux qui décelait déjà le maître :

« Qu'avez-vous fait de cette France que j'avais laissée si brillante? J'avais laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre! j'avais laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ! j'avais laissé les millions d'Italie, et je n'ai retrouvé que la misère ! Que sont devenus cent mille Français, qui tous étaient mes compagnons de gloire ? Ils sont morts ! »

A de telles paroles, prononcées par un tel homme, il n'y avait rien à répondre. De leur côté, les directeurs Gohier et Moulins, isolés au Luxembourg après le départ précipité de Barras, avaient résolu de se rendre, en costume, aux Tuileries pour savoir quels étaient les moteurs de l'événement, comme si les faits n'étaient pas déjà accomplis. A peine avaient-ils pénétré dans le salon où se tenait en permanence la Commission des inspecteurs, que Bonaparte arriva, encore tout ému du colloque qu'il venait d'avoir avec Bottot. Gohier et Moulins allèrent au-devant de lui. Moulins l'invita, par quelques phrases banales, à s'associer à l'œuvre qu'ils méditaient, eux, pour sauver la chose publique; mais Gohier ayant essayé de développer les droits du Directoire, Bonaparte, impatienté, l'interrompit en lui disant d'un ton bref:

« Citoyen Gohier, il n'y a plus de Directoire !

— Il n'y a plus de Directoire! s'écria Gohier comme stupéfait; et qui l'a supprimé?

— Moi ! dit Bonaparte en regardant fixement ses deux interlocuteurs.

— Et que suis-je donc alors, moi ? répliqua Gohier, pâle et agité d'un tremblement nerveux. Général, vous savez cependant que vous devez dîner aujourd'hui chez le président de ce même Directoire qui, dites-vous, n'existe plus. Etait-ce donc pour mieux dissimuler vos projets liberticides, mais qu'il ne sera pas en votre pouvoir d'accomplir, que vous et Mme Bonaparte avez accepté mon invitation? »

A ces mots, Bonaparte haussa les épaules.

« Citoyen Gohier, répliqua-t-il avec impatience, mes projets n'ont rien d'hostile. La République est en péril; il faut la sauver, *je le veux!* Et, croyez-moi, ce n'est qu'à l'aide de mesures énergiques que nous y parviendrons. Sieyès et Roger-Ducos ont donné leur démission; Barras a envoyé la sienne ce matin. Abandonnés tous deux à votre isolement, vous ne me refuserez pas la vôtre.

— Détrompez-vous, général! s'écria Moulins comme hors de lui : un soldat français, placé même en sentinelle perdue sur un terrain miné par l'ennemi, n'abandonne pas son poste par la crainte de l'explosion. Ce n'est pas à un républicain aussi pur que moi qu'on peut offrir pour modèle la conduite de deux lâches déserteurs.

— Ta, ta, ta, fit Bonaparte en tournant sur le talon; quel galimatias nous faites-vous là! ce n'est pas de cela qu'il s'agit. »

La conversation allait ainsi en s'échauffant de plus en plus, lorsque Boulay (de la Meurthe), un de ceux qui avaient été les plus actifs dans la conspiration contre le Directoire, intervint, et s'approchant de Bonaparte, dont il toucha légèrement le bras :

« Général, lui dit-il avec son flegme habituel, laissez les citoyens Gohier et Moulins protester à leur aise; un bout de décret arrangera demain l'affaire. »

Au même instant, un membre des Anciens se précipita dans la salle, et, d'un air affairé, vint annoncer à la commission des inspecteurs qu'en ce moment Santerre soulevait le faubourg Saint-Antoine.

A cet avis, les regards de Bonaparte flamboyèrent, et, se retournant vers Moulins :

« Citoyen général, lui demanda-t-il, vous êtes parent de Santerre ?

— Non, je ne suis que son ami.

— Eh bien, n'importe : faites-lui savoir sur-le-champ que s'il ne se tient pas tranquille, dans une heure je le fais fusiller. »

Moulins répondit avec énergie ; mais Bonaparte ne l'écouta même pas, et, lui tournant le dos brusquement, après avoir échangé quelques paroles avec un des membres de la commission des inspecteurs, il sortit précipitamment de la salle.

Pendant que ces choses se passaient aux Tuileries, on n'était pas sans inquiétude rue de la Victoire. Joséphine avait voulu qu'en l'absence de son mari, Bourienne restât auprès d'elle. Enfin Bonaparte, qu'elle attendait avec impatience, revint. Il paraissait radieux.

« Eh bien ! lui demanda-t-elle, comment tout cela a-t-il tourné ?

— Très-bien, ma chère amie ; je n'avais affaire qu'à des soldats.

— Oui, mais demain ? reprit-elle avec une sorte de tristesse.

— Ah ! demain... demain... répéta Bonaparte en hochant la tête ; demain on verra. Puis, ayant embrassé sa femme, il ajouta en souriant : Ecoute, ma chère amie, en guerre comme en amour, la victoire est souvent une question de temps. Puisque, tôt ou tard, je devais me trouver avec ces gens-là, autant vaut-il que ce soit demain qu'un autre jour. »

Le soir, le salon de Mme Bonaparte se trouva encombré de visiteurs. Cela devait être. On ne causa que des événements de la journée et de ceux qui probablement auraient lieu le lendemain. Bonaparte, s'adressant à un petit groupe de généraux qui l'écoutaient attentivement :

« J'ai bien vu, leur dit-il, que ce matin vous avez été aussi choqués que moi de l'inconvenance de Bernadotte. Comment ! un général sans uniforme ! C'est comme si j'eusse mis des pantoufles pour monter à cheval. Au surplus, il sait maintenant à quoi s'en tenir : je lui ai dit que son Directoire était détestable et détesté, que *je voulais* faire maison nette et donner une autre direction au gouverne-

ment. Allez passer votre uniforme, ai-je ajouté ; je ne puis attendre plus longtemps ; vous me retrouverez aux Tuileries au milieu de nos camarades. Mais, au lieu de cela, ne s'est-il pas avisé de me répondre qu'il ne voulait pas prendre part à une rébellion? Une rébellion!... Concevez-vous cela?... Un tas d'imbéciles qui *avocassent* du matin au soir dans leur taudis! Eh bien! j'ai retrouvé Bernadotte aux Tuileries, où vous avez dû le voir, en habit bleu, pincé et boutonné à la manière des incroyables. Il m'a dit quelque chose de si bête, que je ne veux pas vous le répéter. En somme, cela n'a pas mal été aujourd'hui ; nous verrons demain : je compte sur vous. »

Cette journée du 18 brumaire se passa avec assez de calme. Toutefois, dans la nuit du 18 au 19, Bonaparte courut un véritable danger, car si le Directoire n'eût pas été gardé par les troupes de Moreau, qui avait accepté la charge de geôlier en chef des directeurs; si, au lieu de les isoler plus complétement même qu'on ne lui avait recommandé, il les eût laissés libres d'agir, sans contredit, c'est le Directoire qui l'eût emporté le 19, car, à tout prendre, sa cause était celle de la constitution. Or, cela arrivant ainsi, Napoléon et ses frères eussent été perdus, condamnés à mort, sans aucun doute, et leurs partisans auraient eu tout au moins la Guyane en perspective.

VII

Dès le matin du 19 brumaire, la route de Paris à Saint-Cloud, par l'avenue d'Auteuil, présentait un aspect fort animé. Pendant la nuit, l'infanterie s'était massée dans les cours du château et aux alentours. Là, les habitants de la commune virent, avec étonnement, se ranger en bataille, à huit heures du matin, les 6e, 79e et 86e demi-brigades, toutes trois composées de vieux soldats de l'armée d'Italie qui connaissaient Bonaparte d'ancienne date. Le bois de Boulogne avait été traversé, avant le jour, par les 8e et 9e de dra-

gons, qui prirent position dans la partie basse du parc située entre la façade du château et la lanterne de Diogène, en avant du bassin des Cygnes. L'artillerie et les grenadiers des Conseils se placèrent dans cette cour du château qu'on appelle la cour d'honneur, prêts à agir au premier roulement de tambour.

A travers le brouillard qui voilait les premiers reflets d'un soleil de novembre, la journée s'annonçait belle. La convocation des Conseils ayant été indiquée pour midi, Bonaparte partit de Paris à dix heures. Il était à cheval, escorté de ses guides et suivi d'un état-major encore plus nombreux que celui de la veille. Un escadron de dragons fermait la marche. Arrivé dans la cour du château de Saint-Cloud, il mit pied à terre. Calme et froid, comme le matin d'une bataille, et entouré de ses aides de camp et des généraux Murat, Lannes, Lefebvre, etc., qui formaient un groupe autour de lui, comme pour le protéger, il attendit que la résolution des deux assemblées législatives décidât du sort de la patrie et du sien.

Pendant ce temps, tout était en mouvement dans le château pour les préparatifs d'une des plus mémorables journées de notre histoire moderne. Or, la lenteur de ces préparatifs faillit tout remettre en question. Trois salles devaient être disposées, l'une pour les Anciens, l'autre pour les Cinq-Cents, la troisième pour la Commission des directeurs et pour Bonaparte. L'ordre avait été donné de les tenir prêtes pour onze heures, et à une heure et demie seulement on put les occuper. En attendant, les députés des deux Conseils, répandus par groupes dans le jardin, avaient le temps de s'entretenir, de s'interroger, de se concerter. On discutait, çà et là, l'opportunité de cette translation extraordinaire et la légalité de la nomination du général Bonaparte au commandement de toute la force armée.

« Que ne le faisait-on tout de suite directeur! disait Bertrand (du Calvados).

— Croyez-vous qu'il se fût contenté de si peu? répliqua Grandmaison.

— Eh bien! ajoutait Destrem, appelons-le à notre barre et qu'il vienne s'y expliquer.

— Il est capable d'y venir sans y être appelé, reprenait Bertrand, et non pas pour s'expliquer, mais bien pour nous demander des explications à nous-mêmes. »

Les bruits les plus étranges circulaient ainsi de toutes parts, et on disait que le Corps législatif était cerné par des troupes gagnées. Aussi quelques membres avaient-ils songé à se protéger eux-mêmes en portant des armes sur eux.

« Oui ! s'écria Arena en s'approchant d'un petit groupe et en montrant un poignard caché sous sa toge, voilà de quoi protéger la constitution dont un ambitieux veut la ruine ! »

Ce propos et mille autres influèrent naturellement sur les dispositions de certains députés qui, d'ordinaire, attendent au dernier moment pour se décider. Ce projet de révolution dut paraître un instant compromis. Bonaparte, informé de tous ces propos, qui ne défrayaient que les conversations particulières, ne s'en inquiétait que médiocrement.

« Eh bien ! lui dit Sieyès, qui arriva sur ces entrefaites, les voilà qui se remuent.

— Qui bavardent, voulez-vous dire, interrompit Bonaparte; mais rassurez-vous. j'ai donné l'ordre de sabrer le premier individu qui se présenterait pour haranguer les troupes, représentant, militaire ou bourgeois, n'importe !

— Moi, à tout événement, reprit Sieyès, j'ai fait préparer une chaise de poste à quatre chevaux. Elle nous attend à la grille qui donne sur les petites écuries de Saint-Cloud.

— Monsieur l'abbé, vous pouvez faire dételer », répliqua ironiquement Bonaparte.

La séance des Conseils s'ouvrit à deux heures. Dans la pensée que de grands coups allaient être portés de part et d'autre, chacun, revêtu du costume solennel, s'était hâté d'aller s'asseoir dans sa chaise

curule. Aux Anciens, on s'occupa d'une notification aux Cinq-Cents, pour leur apprendre qu'on était prêt à délibérer.

Aux Cinq-Cents, ce fut le député Émile Gaudin qui ouvrit la discussion. Sieyès lui avait fait sa leçon; mais à peine avait-il achevé son discours, dans lequel on avait remarqué ce passage : « La hache fatale que les conspirateurs promènent sur toutes les têtes n'est plus suspendue qu'à un fil », qu'une grande agitation se manifesta dans la salle.

« Concluez! » lui cria-t-on de toutes parts.

Emile Gaudin se résuma en proposant de nommer, séance tenante, une commission, composée de six membres, pour faire un rapport sur la situation de la République et prendre les mesures de salut que les circonstances exigeaient.

« Oui! s'écria Delbrel, député attaché au parti jacobin, il y a péril, mais péril pour la constitution, pour cette constitution qui est notre salut à tous! »

A ces mots, les cris de : « Oui! oui! vive la constitution! » éclatèrent dans la salle avec un tumulte épouvantable.

« A bas les dictateurs! point de dictateurs! répétait-on.

— La constitution ou la mort! reprit Delbrel, avec son exaltation ordinaire; les baïonnettes ne nous effrayent pas; nous sommes libres ici! »

Lucien présidait l'assemblée. Il avait présagé tout ce que cette dernière séance des Cinq-Cents devait avoir d'orageux; aussi, avec une dignité imposante, prit-il la parole, et, désignant du geste les interrupteurs, les rappela-t-il à l'ordre. Mais le tumulte n'en continua pas moins.

« Prêtons tous serment à la constitution! » s'écria Grandmaison d'une voix éclatante après s'être levé tout debout sur son banc.

« Oui! oui! » répondit-on unanimement.

L'appel nominal fait, chacun prêta serment; l'élan fut général, irrésistible. Les Cinq-Cents imitèrent en quelque sorte le fameux

serment du jeu de paume de Versailles ; mais les temps n'étaient plus les mêmes.

Aux Anciens, Cornudet, lié au 18 brumaire, avait demandé qu'avant d'entamer toute discussion il fût constaté, par un message, si le Directoire exécutif était à son poste. Cette motion avait un but caché. Comme les conseillers qui étaient dans le secret savaient très-bien que la majorité du Directoire avait donné sa démission, il n'y avait plus de gouvernement de fait, il était urgent d'en nommer un nouveau.

Le message, formulé par les Anciens, fut immédiatement expédié au Luxembourg ; mais là, toutes les précautions avaient été prises pour que ceux qui en étaient porteurs ne fussent pas reçus et ne pussent, sous aucun prétexte, pénétrer jusqu'aux deux directeurs, retenus par Moreau en charte privée. Les sentinelles, placées à toutes les issues du palais directorial, observant strictement la consigne donnée par ce général, répondirent à ceux qui se présentèrent :

« On n'entre pas !

— Je suis membre du conseil des Anciens, disait l'un.

— On n'entre pas !

— Qu'il me soit au moins permis d'écrire un mot au président du Directoire, disait l'autre.

— On n'entre pas !

— Est-ce que le Directoire n'habiterait plus ici? demandait un troisième.

— On n'entre pas ! »

Ne comprenant rien à cette consigne, les porteurs du message voulurent aller chez Moreau pour s'en plaindre et protester ; mais le factionnaire placé à la porte du général leur répondit comme avaient fait ses camarades :

« On n'entre pas ! »

Sur ces entrefaites, une réponse du secrétaire du Directoire, le citoyen Lagarde, écrite à l'avance, fut envoyée aux Anciens ; elle portait en substance que « leur message n'avait pu être reçu, parce

que sur cinq membres dont se composait le Directoire, quatre avaient donné leur démission, et que le cinquième était absent. » C'était une inexactitude flagrante, puisque Gohier et Moulins, quoique mis au secret dans leur palais, n'avaient pas abdiqué leurs fonctions; mais dans les crises de ce genre, l'erreur est souvent plus efficace que la vérité. Il faut savoir oser beaucoup pour réussir. Que de choses, en politique, le succès n'a-t-il pas validées dans tous les temps, qui eussent été condamnées sévèrement par l'histoire en cas de revers!

La lettre du citoyen Lagarde, secrétaire-général du Directoire, fut lue par le président de l'assemblée des Anciens à deux reprises.

« Eh bien! s'écria enfin l'un des membres, s'il y a des démissions, la constitution prévoit le cas : il faut se hâter de pourvoir au remplacement des directeurs démissionnaires. »

Une proposition fut formulée, et le Conseil des Anciens s'en référa à celui des Cinq-Cents pour dresser sur-le-champ la liste quintuple des candidats au Directoire.

Comme on le voit, le succès était loin encore de couronner les plans de Bonaparte : la conspiration était même menacée dans son principe, lorsque celui-ci, instruit de la tournure que prenaient les choses, dit à ceux qui l'entouraient :

« Allons! le moment est venu de se montrer! »

Quelques instants après, on entendit dans les couloirs un bruit de sabres traînants, d'éperons et de talons de bottes militaires : les portières de tapisserie s'ouvrirent, et les Anciens virent entrer dans leur salle Bonaparte, vêtu de son sévère costume d'Egypte, son habit à larges basques, et ayant son damas suspendu à son cordon de soie cramoisie. Sa tête était découverte et ses cheveux plats encadraient sa figure pâle, mais énergiquement caractérisée. Les officiers de son état-major, qui le suivaient en silence, restèrent à l'entrée de la salle. Quant à lui, il s'avança seul à la barre, et d'une voix fortement accentuée :

« Représentants! dit-il, vous n'êtes pas dans des circonstances ordinaires : vous êtes sur un volcan! »

Des murmures éclatèrent. Bonaparte se tut un moment, puis il reprit :

« Permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un soldat, et suspendez votre jugement jusqu'à ce que vous m'ayez entendu. J'étais tranquille à Paris, lorsque je reçus le décret du Conseil des Anciens, qui me parlait des dangers de la République. A l'instant j'appelai mes frères d'armes, et nous vînmes vous offrir nos bras.

— Vous n'étiez pas tranquille ! s'écria une voix forte dans l'assemblée ; vous conspiriez !

— Il veut faire le César ! — C'est un nouveau Cromwell ! » s'écrièrent d'autres voix.

A ces mots, la rougeur monta au front de Bonaparte, qui, commençant à s'émouvoir, s'écria à son tour :

« On parle de César ! de Cromwell ! Si j'avais voulu opprimer la liberté de mon pays ; si j'avais voulu usurper l'autorité suprême, plus d'une fois, dans des circonstances favorables, n'ai-je pas été sollicité de la prendre ? Après nos triomphes d'Italie, n'ai-je pas été appelé, par le vœu de la nation, par le vœu de mes camarades, par le vœu de toute l'armée ? C'est sur vous seuls, citoyens représentants, que repose le salut de la patrie, car il n'y a plus de Directoire, vous le savez !

— Général ! vous oubliez la constitution ! s'écria Linglet.

— La constitution ! reprit Napoléon en s'animant de plus en plus à mesure qu'il parlait, vous l'avez violée maintes fois !... Vous l'avez violée au 18 fructidor ! vous l'avez violée au 22 floréal ! vous l'avez violée au 30 prairial. La constitution, dites-vous ?... elle est invoquée par toutes les factions, et elle a été violée par toutes ! Elle ne peut plus être pour vous un moyen de salut, parce qu'elle n'obtient plus le respect de personne !

— A l'ordre ! crièrent les mêmes voix.

— A bas le dictateur ! — Pas de dictateur !

— Suis-je donc un misérable intrigant ? poursuivit Bonaparte avec un éclat de voix qui couvrit celle des interrupteurs : me suis-je

jamais couvert d'un masque hypocrite? Il me semble que j'ai suffisamment donné des preuves de dévouement à la République. La dissimulation m'étant inutile, je dirai tout.

— Oui!... Parlez!... Expliquez-vous!...

— Depuis mon retour, je n'ai cessé d'être entouré d'intrigues; toutes les factions se sont empressées autour de moi pour me circonvenir. Des hommes qui se proclament les seuls amis de la patrie, les soutiens de la liberté, m'ont offert leur concours pour épurer les Conseils, pour purifier le gouvernement.

— Nommez ces hommes!

— Oui, nommez-les! qui sont-ils?»

Ces cris partirent à la fois de tous les points de la salle. Bonaparte n'y répondit pas et poursuivit.

« Je connais tous les dangers qui vous menacent, et je déclare qu'aussitôt que ces dangers, qui m'ont fait déférer un pouvoir extraordinaire, seront passés, j'abdiquerai ce pouvoir. Je ne veux être, à l'égard de la nouvelle magistrature que vous nommerez, que le bras qui la soutiendra, que le bras qui fera exécuter la loi. »

Ici les trépignements, les dénégations, les rires ironiques, les marques d'impatience, les vociférations, ayant redoublé, la suite du discours de Bonaparte ne fut plus qu'un entrechoquement d'idées disparates et de mots plus ou moins sonores, parce qu'à chaque phrase qu'il commençait il était interrompu par le brouhaha, par les interpellations et les accusations qui lui étaient lancées de toutes parts. Enfin, les murmures éclatèrent avec une telle violence que, s'irritant de plus en plus de ne pouvoir se faire écouter, il ne prononça plus que des paroles acerbes, incohérentes; il était devenu comme fou à force d'exaltation, et, il faut bien l'avouer, il ne faisait plus que divaguer. Quelques-uns de ses amis intervinrent pour le tirer de ce mauvais pas. L'un lui fit signe de venir près d'eux (c'était Macdonald); l'autre (Berthier), le tira par la basque de son habit : un troisième (Lefebvre), lui dit, de façon à être entendu de toute l'assemblée : « Général, laissez donc là toutes ces vieilles

perruques qui ne vous comprennent pas ! » Enfin un quatrième (Bourienne), qui était survenu, s'approcha et lui dit à l'oreille : « Général, sortez, vous ne savez plus ce que vous dites. » Cependant, Napoléon prononça encore quelques phrases sans liaison, parmi lesquelles on distingua les mots de *volcan*, de *tyrannie*, d'*agitation sourde*, de *traîtres* et de *constitution violée*.

Puis se retournant vers les officiers de son état-major, qui pour la plupart avaient pénétré dans la salle, il s'écria :

« Qui m'aime me suive ! »

Les grenadiers des Conseils en faction à la porte de la salle ne firent aucune difficulté pour le laisser passer. Bessières, qui précédait, écarta tranquillement les deux rideaux de tapisserie qui fermaient la porte, et Bonaparte sortit, en proie à une agitation extrême. On ne sait trop ce qui serait arrivé si Lemercier, qui présidait le conseil des Anciens, en voyant Bonaparte se retirer, eût dit aux grenadiers de ne laisser sortir personne. Peut-être cet ordre eût-il amené la réalisation de ces paroles de Napoléon à Murat, tandis qu'ils passaient le matin sur la place Louis XV [1] pour se rendre à Saint-Cloud : « Mon cher, lui avait-il dit en souriant amèrement, je coucherai demain au Luxembourg, ou je finirai ici, à cette place. »

VIII

Il faut le dire, dans cette salle des Anciens, au milieu de ces tribuns, Bonaparte n'était pas dans son élément ; mais dès qu'il eut repris le grand air et qu'il se vit entouré de son jeune état-major si brillant, si plein d'enthousiasme, il se retrouva l'homme d'action, le général qui se retrempe au milieu de ses soldats. Il les harangua à sa manière, et les cris de « Vive Bonaparte ! » qui éclatèrent de toutes parts répondirent à ses paroles de feu ; puis, plein d'une

[1] Où se faisaient alors les exécutions.

nouvelle assurance, il se dirigea vers le Conseil des Cinq-Cents, vers cette assemblée où siégeaient les plus ardents amis de la République, les tribuns fougueux, les jacobins implacables. Bonaparte voulait en finir ; ses amis lui avaient dit que le temps pressait et qu'il fallait prendre la résolution soudaine d'un coup d'État.

On se rappelle qu'aux Cinq-Cents, un serment solennel avait lié tous les représentants pour défendre la constitution de l'an III. Lucien Bonaparte, leur président, n'avait pu faire autrement que de s'associer à ce mouvement énergique. Il s'agissait donc de jouer le tout pour le tout. Aussi, cette fois, Bonaparte n'arriva pas suivi seulement de son état-major : un peloton de grenadiers se joignit à ses aides de camp. Arrivé à la porte drapée qui séparait la salle du couloir, il lui fit faire halte en dehors. Ces soldats, jugeant de l'exaspération des députés par le bruit qui se faisait dans l'intérieur, avaient obéi avec regret à cet ordre. L'un d'eux, nommé Thomé, lui avait même témoigné son inquiétude en lui disant :

« Mon général, méfiez-vous ; on dit qu'ils sont capables de tout, et qu'ils ont des poignards cachés sous leurs grandes casaques rouges.

— N'aie pas peur, lui avait répondu Bonaparte.

— N'importe ! avait répliqué Thomé, moi et mes camarades, nous ouvrirons l'œil. »

Bonaparte ne pouvait être arrêté par une telle crainte, parce qu'il pensait, comme le président Molé, qu'il y a loin du poignard d'un assassin au cœur d'un honnête homme ; mais de leur chaise curule, les représentants avaient vu ces grenadiers à la face basanée, aux épaisses moustaches, suivre, de leurs regards inquiets, tous leurs mouvements et ceux de leur général bien-aimé. A l'aspect inaccoutumé de cette force armée placée aux abords de la salle des délibérations, Destrem retrouva une de ces phrases antiques dignes d'un tribun romain :

« Bonaparte ! lui dit-il en le voyant entrer ainsi escorté, est-ce donc pour cela que tu as vaincu ?

— Retire-toi, téméraire, lui cria Bigonnet, ne vois-tu pas que tu violes le sanctuaire des lois! »

A ces mots, il se fit un grand mouvement dans la salle, et Bonaparte n'était pas encore parvenu au milieu, qu'une explosion de cris furieux en ébranla les voûtes : ce n'est plus, dès lors, une séance législative, c'est une émeute entre quatre murs.

« Quoi! s'écrièrent une foule de voix, des soldats ici! des baïonnettes! Que veut-on?

— A bas le dictateur! A bas le tyran! Hors la loi Bonaparte! »

Tels sont les cris qui se font entendre de toutes parts. Cependant, Bonaparte s'avance le long de l'estrade où siége son frère Lucien. Il est aussitôt entouré, menacé. Plus exaspéré que ses collègues, un député de haute stature s'élance vers lui, et, d'un bras vigoureux, essaye de le repousser de l'enceinte. Un autre va jusqu'à le menacer d'un coup de poignard, que ce même grenadier Thomé a le temps de parer avec son bras en s'élançant à propos au-devant de son général. Enfin, tandis que les députés continuent de crier *hors la loi!* Bonaparte, pâle de colère, pousse ce cri de bataille :

« A moi, grenadiers!

— Sauvons notre général! » s'écrient les soldats.

Et, se précipitant à son secours, ils l'arrachent des mains de ses adversaires et l'emportent hors de la salle; mais à peine est-il sorti que les cris : « A bas le tyran!... — Hors la loi! » se renouvellent avec plus de force. Lucien veut prendre la parole pour justifier son frère.

« Représentants! dit-il, pourquoi n'avez-vous pas entendu Bonaparte? »

Trop irritée pour écouter son président, l'assemblée ne fait entendre que ces terribles apostrophes :

« Dans un seul jour il a terni sa gloire!

— Tous ses lauriers sont flétris!

— Nous vouons Bonaparte à l'exécration des âges! »

Les propositions s'entre-choquent avec une indicible rapidité.

« Je demande que le dictateur soit traduit à la barre !

— Citoyen président, ajoute Destrem, fais décréter que Bonaparte est déchu du commandement !

— Bonaparte, avant tout, doit être mis hors la loi ! réplique Talot.

— Hors la loi ! répond une voix formidable.

— Oui, oui, hors la loi ! » répètent tous les députés, en menaçant Lucien du geste.

Ce dernier, maître de lui-même, quoique très-ému par le tableau qu'il a devant les yeux, et par les violences qu'on a exercées sur son frère, essaye encore de se faire entendre.

« Non ! non ! hors la loi ! » lui répond-on de toutes parts avec des trépignements de fureur.

A ces cris, à cette manifestation, Lucien se lève :

« Comment !... dit-il d'une voix altérée par l'émotion, c'est à moi que vous demandez la mort d'un frère ?... la mort de celui qui a sauvé maintes fois la République !... la mort de celui dont le nom seul fait trembler les *tyrans* de l'Europe !

— Hors la loi ! il a osé violer son sanctuaire !

— Jamais ma bouche ne prononcera cet exécrable anathème ! s'écrie Lucien en faisant un geste énergique ; vous êtes tous des misérables !... »

Et, déposant sur la tribune sa toque et sa toge :

« Je déclare, ajoute-t-il avec dignité, que je ne suis plus membre de cette assemblée ! »

Lucien quitte aussitôt le fauteuil et descend de la tribune, agité d'un tremblement convulsif et pâle de colère. Chazal, en sa qualité de vice-président, le remplace immédiatement.

« Levez la séance ! » crie-t-on à Chazal.

Mais c'est en vain que celui-ci cherche à rappeler un peu de calme. Au milieu du tumulte et du désordre qui continuent de régner dans l'assemblée, Chazal ne sait quelle résolution prendre, lorsque tout à coup on voit encore des baïonnettes luire à la porte d'entrée. Un

peloton de grenadiers se précipite dans la salle au pas de course et enlève Lucien, tandis que l'officier qui commande ce peloton s'écrie:

« C'est par ordre de notre général ! »

En même temps, dans les cours, dans les jardins, les troupes courent aux armes. Au dehors, les tambours battent; quelques députés s'élancent aux fenêtres ; d'autres crient : « Vive la République ! — Vive la constitution de l'an III ! » Une compagnie entière de grenadiers paraît à la porte ; devant eux marche un chef de brigade de cavalerie le sabre au poing : c'est Murat.

« Grenadiers, en avant ! » commande-t-il.

Les tambours battent la charge, et les soldats pénètrent dans la salle, la baïonnette croisée. Au milieu de la confusion et de l'étonnement, quelques voix se font entendre, mais celle de Murat les domine toutes.

« Par ordre du citoyen président de l'assemblée, dit-il, la salle doit être évacuée. »

Les députés, revenus un peu de leur stupeur, s'agitent, menacent, protestent. Murat ordonne un roulement de tambour; puis, agitant son sabre :

« Pour la dernière fois, citoyens représentants, je vous engage à vous retirer, ou je ne réponds plus de votre sûreté.

— Grenadiers, en avant, marche ! » s'écrie un officier.

Le bruit des tambours domine les clameurs confuses qui répondent à ce commandement. Les grenadiers exécutent l'ordre ; en dix minutes la salle est évacuée par les députés, qui se dispersent en désordre dans les appartements, dans les cours et dans les jardins. Un quart d'heure après, il n'y avait plus vestige d'assemblée dans le château de Saint-Cloud. Bonaparte et les siens étaient maîtres du terrain, que la violence seule avait pu leur conquérir.

IX

Lorsque Bonaparte avait été enlevé de la salle des Cinq-Cents par ses soldats, ceux-ci l'avaient porté en triomphe jusque dans la cour du château, où ils l'avaient salué par des acclamations tumultueuses. Mais il semblait avoir perdu la tête, et ne répondait que ces mots à ceux de ses officiers qui l'interrogeaient avec anxiété :

« Ils ont voulu m'assassiner ! Ils ont voulu me mettre hors la loi !

— Allons, général, calmez-vous, lui dit Murat ; la victoire ne peut manquer de nous rester. Il n'est pas raisonnable que celui qui a triomphé de tant d'ennemis puisse redouter des bavards. Ah ! si c'était moi et que je fusse à votre place ! »

Cette exclamation de Murat ne fut pas perdue. Berthier vint alors prévenir Bonaparte qu'on avait vu des députés des deux Conseils rôder autour des troupes, et principalement là où était parquée l'artillerie, pour tâcher de détacher les soldats de la cause qu'ils soutenaient.

« Le moment est critique, dit alors Murat : si on y met de l'indécision, tout est perdu. »

Sur ces entrefaites, un officier de la garde des Conseils étant venu, de son côté, prévenir Bonaparte de ce qui se passait aux Cinq-Cents, et des dangers qui menaçaient son frère Lucien, celui-ci reprit toute son énergie, et s'adressant aussitôt à un chef de bataillon d'infanterie (Ponsard, qui, depuis, est devenu général) posté à la grille du grand vestibule :

« Commandant, lui dit-il, prenez votre bataillon et allez sur-le-champ disperser cette réunion de factieux. Ce ne sont plus des représentants de la nation, mais des misérables qui ont causé tous nos malheurs et qui vont assassiner mon frère : sauvez-le ! »

Ponsard se met en mouvement ; mais il revint sur ses pas avec sa troupe. Napoléon crut qu'il hésitait : il n'en était rien ; seulement cet officier voulait savoir ce qu'il devait faire en cas de résistance.

« Employez la force, lui répondit Bonaparte.

— Cela suffit, mon général, répliqua le commandant en saluant avec son épée. »

Et Lucien fut enlevé par Ponsard, comme Bonaparte l'avait été lui-même quelques instants auparavant. En voyant Lucien venir à lui, Bonaparte se jeta dans ses bras en lui disant en italien :

« Ils voulaient t'assassiner, toi aussi ! »

Mais Lucien, moins impressionnable, l'avait rassuré, et était monté aussitôt à cheval pour haranguer les soldats, car tout n'était pas fini ; il fallait un coup de hardiesse pour sauver la position, et, dans cette circonstance si critique, Lucien fit preuve d'un grand courage et d'une grande présence d'esprit. Il s'approcha des troupes restées en bataille et leur dit :

« Citoyens soldats! le président du Conseil des Cinq-Cents vous déclare que, parmi ses membres, d'audacieux brigands, sans doute soldés par l'Angleterre, se sont mis en rébellion contre lui et le Conseil des Anciens. Ils ont osé parler de mettre hors la loi Bonaparte, mon frère, chargé de maintenir l'ordre et de faire exécuter les lois, comme si nous étions encore à ces temps affreux de leur règne, où ce mot exécrable de *hors la loi* suffisait pour faire tomber les têtes les plus chères à la patrie. Puis, se retournant vers Bonaparte : Général, continua-t-il, vous soldats, et vous tous citoyens qui m'écoutez, vous ne reconnaîtrez pour législateurs, en France, que ceux qui vont se rendre auprès de moi pour reconstituer un gouvernement que la lâcheté de ses membres avait mis en péril. Vive la République ! »

Ces paroles, prononcées d'une voix énergique, exaltèrent les soldats. Tous avaient les yeux sur Lucien, sur le frère de leur général, qui s'était présenté à eux, à cheval, ceint de l'écharpe tricolore, comme jadis les représentants du peuple aux armées, lorsqu'ils les faisaient marcher à la victoire *au nom de la loi*. Cependant, malgré les cris de vive Bonaparte! qui avaient suivi sa harangue, Lucien, croyant remarquer un reste d'hésitation parmi quelques officiers,

tira son épée, et, nouveau Brutus, déclara qu'il la plongerait lui-même dans le sein de son frère s'il attentait jamais à la liberté.

A ces mots, qui étaient si bien dans le goût de l'époque, il n'y eut plus de restriction, l'enthousiasme fut unanime, et les cris de vive Bonaparte! se firent entendre avec plus de force encore. Bonaparte s'approcha alors de Murat et lui dit, à voix basse, quelques paroles, parmi lesquelles on distingua celles-ci : « Dites que c'est par ordre du président; la formule est toute légale. » Puis Murat alla se mettre à la tête du bataillon commandé par Ponsard. Nous avons raconté le reste.

Il était huit heures du soir; le plus grand calme régnait dans le château de Saint-Cloud, où tant de scènes tumultueuses venaient de se passer. Et cependant presque tous les députés des deux Conseils y étaient restés. On les voyait, comme des ombres, errer dans les escaliers, dans les corridors, dans les cours, les uns avec un air consterné, les autres avec un air de satisfaction qu'ils dissimulaient mal; mais tous semblaient impatients de revenir à Paris pour tranquilliser leur famille, leurs amis, et leur apprendre les événements qui venaient si subitement de changer l'ordre des choses.

A neuf heures, Bonaparte, bien qu'il fût à jeun depuis la veille, refusa l'invitation qui lui fut faite par le général Frégeville, au nom de ses collègues de la commission des inspecteurs, de venir prendre part au dîner qu'ils avaient fait préparer pour lui. Il retint près de lui son secrétaire intime et lui dit :

« Bourienne, nous avons autre chose à faire que de songer à souper. Il faut que dès ce soir j'adresse une proclamation aux habitants de Paris. Demain à leur réveil cela fera bon effet : à moi seul j'occuperai toute la capitale. »

Napoléon avait pris le bras de Bourienne et l'avait en quelque sorte entraîné dans une petite salle du rez-de-chaussée, attenant au bureau de la commission des inspecteurs; puis, ayant poussé le verrou de la porte, il lui dicta la fameuse *Relation des événements de Saint-Cloud,* qui parut le lendemain matin dans le *Moniteur.*



Ramassé sur la route, il fut transporté sans connaissance dans une auberge... (t. I, p. 251).

Tandis que Bourienne mettait au net cette pièce, pour la faire porter à l'imprimerie, Bonaparte écrivit à sa femme le billet suivant. Il n'avait pas trouvé un moment dans la journée pour lui faire savoir ce qui se passait.

« Ma chère amie, tranquillise-toi ; tout va bien maintenant. Il « n'en était pas de même il y a quelques heures ! je te conterai cela. « Couche-toi, ne m'attends pas, et dors. Je te dirai bonsoir demain « matin. Je t'embrasse comme à l'ordinaire. Saint-Cloud, 19 bru- « maire, onze heures du soir. »

BONAPARTE.

Un guide de l'escorte fut chargé de porter ce billet à Paris. La nuit était des plus sombres, la route de Saint-Cloud n'était pas encore éclairée de lanternes comme elle le fut depuis. Ce guide [1], ayant trop pressé son cheval, fit une chute qui lui cassa la jambe et lui démit l'épaule du même coup. Ramassé sur la route, il fut transporté sans connaissance dans une auberge du Point-du-Jour. Joséphine ne reçut le billet de son mari *que le lendemain, et longtemps* après que Bonaparte lui-même était de retour de Saint-Cloud.

Cependant on avait passé la journée à détruire un gouvernement, il fallut consacrer la nuit à en édifier un nouveau. La nouvelle de *ce coup de main,* selon l'expression de M. de Talleyrand, fut portée aux Anciens par Sieyès et Rœderer, qui étaient aussi restés à Saint-Cloud. Lucien se mit à la recherche de quelques membres des Cinq-Cents, et parvint, non sans peine, à en réunir une trentaine, qui représentèrent avec leur président la nombreuse assemblée dont ils faisaient partie. Alors le Conseil des Cinq-Cents, qui n'était plus de fait, au dire de M. de N..., que le *Conseil des Trente,* rendit, sur la proposition du député Vittelard, un décret d'urgence qui prononçait

[1] Le nommé Resseinger. Malgré ce grand accident, il fit la campagne d'Italie, et reçut un sabre d'honneur à Marengo. Resseinger fut par la suite un des douze guides que l'Empereur envoyait en courriers extraordinaires. Entré aux Invalides en 1810 comme amputé, il y mourut en 1828.

l'abolition du Directoire et la remise du pouvoir exécutif aux mains de trois Consuls provisoires, Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte. Tous trois se rendirent à deux heures du matin dans la salle de l'Orangerie de Saint-Cloud, où un petit nombre de membres du Conseil des Anciens s'étaient également réunis, et prêtèrent serment entre les mains du président Lucien. Un quart d'heure après, tout était fini, et le château de Saint-Cloud, si tumultueux depuis la veille, n'offrit plus qu'une vaste solitude.

Toutes ces allées et venues ne permirent à Napoléon de prendre quelque nourriture qu'à deux heures et demie du matin, à la commission des inspecteurs, qui l'avait attendu jusqu'alors. Ce repas, qui était tout à la fois un déjeuner, un dîner et un souper, fut très-court; parmi les convives étaient Louis et Lucien Bonaparte, M. de Talleyrand, l'amiral Bruix, Murat, Rœderer, Bourienne. Les événements de la journée servirent de texte naturel à la conversation.

A trois heures, Bonaparte monta en voiture avec son secrétaire intime pour revenir à Paris. Il était extrêmement fatigué, et cela se conçoit après tant d'émotions. Un nouvel avenir s'ouvrait devant lui. Aussi tout le temps de la route ne prononça-t-il pas un mot, entièrement absorbé qu'il était dans ses pensées. Il arriva rue de la Victoire à trois heures. Joséphine, en proie à la plus vive inquiétude, l'avait attendu et se précipita au-devant de lui.

« Tu n'as donc pas reçu mon billet? » lui dit-il.

Sur sa réponse qu'elle n'avait vu personne depuis le matin, pas même M. de N..., Bonaparte reprit :

« Je ne l'ai pas vu non plus : mais tout est fini. Il paraît que j'ai *failli dire des bêtises!* Que veux-tu? J'aime mieux parler à des soldats qu'à des avocassiers. Ces gens-là (et il se servit d'une expression moins polie) m'avaient intimidé. Je n'ai pas encore l'expérience des assemblées : cela viendra. Je suis exténué, je vais me coucher. »

Cependant, Joséphine le retint pour lui parler de la famille de

Gohier, pour laquelle, malgré ce qui s'était passé la veille, elle conserva un grand fonds d'amitié.

« Que veux-tu, ma bonne amie? lui répondit Bonaparte; ce n'est pas ma faute. Pourquoi n'a-t-il pas voulu! Gohier est un brave homme, mais c'est un niais qui ne comprend jamais rien. Je devrais peut-être le faire déporter. Il avait écrit une espèce de libelle contre moi au Conseil des Anciens. Heureusement que j'ai pu intercepter sa lettre, et le Conseil n'en a rien su. Le pauvre homme! hier il m'attendait à dîner! Et cela se croit un homme d'État! »

En disant ces mots, Bonaparte haussa les épaules en souriant, puis il reprit :

« Je lui enverrai demain matin un de mes frères pour arranger tout cela. A propos, et Bernadotte, l'as-tu vu dans la journée?»

Sur la réponse négative de Joséphine :

« Je n'ai pas plus entendu parler de lui que du Grand-Turc, ajouta Bonaparte. Mais j'ai su de bonne part que, si j'eusse été mis hors la loi, on l'eût trouvé prêt à se mettre à la tête des soldats pour faire exécuter le décret. Et cependant, je le demande, ne lui ai-je pas fait assez d'avances? Tu en as été témoin, toi. Tandis que Moreau, qui a une bien autre réputation militaire, est venu tout de suite. Il est vrai que, comme homme politique, il n'est pas fort non plus, celui-là! N'importe, je me repens d'avoir tant cajolé Bernadotte; aussi vais-je songer à l'isoler de toutes ces coteries sans qu'on puisse gloser. Je ne pourrais me venger d'une autre manière : Joseph l'aime, j'aurais tout le monde contre moi. Ah ! que les considérations de famille sont parfois une sotte chose! Allons, bon soir, ma chère amie. Ah ! j'oubliais : nous coucherons demain au Luxembourg ; fais tes dispositions en conséquence, et préviens tes enfants, il faut qu'ils viennent avec nous. »

Il est certain que si les choses eussent mal tourné, Bernadotte eût été pour Bonaparte l'homme le plus à craindre. Quant à Gohier, s'il était venu le matin du 18 brumaire au déjeuner auquel Joséphine l'avait invité, il eût été un des membres du nouveau gou-

ernement; mais Gohier, esprit sévère et probe, se mit, comme on dit vulgairement, à cheval sur la constitution de l'an III, et, comme elle il fit une rude chute en tombant. Cet ex-président du Directoire avait, en effet, écrit aux Anciens, conjointement avec Moulins, une lettre dans laquelle on remarquait les passages suivants :

« Un grand attentat vient d'être commis, et ce n'est sans doute « que le prélude d'attentats plus grands encore. Le palais directorial est livré à la force armée. Les magistrats du peuple à « qui vous avez confié la puissance exécutive sont en ce moment « gardés à vue par ceux-là même auxquels ils ont le droit de commander.

« Quel que soit le sort que les ennemis de la République nous « réservent, nous lui jurons fidélité; fidélité à toute épreuve à la « constitution de l'an III. Puissent nos serments n'être pas les « derniers cris de la liberté expirante! »

Cette lettre était signée de cette manière :

« Les deux directeurs, prisonniers dans leur palais,

« Moulins, Gohier (président). »

Ce fut une circonstance singulière qui empêcha ces deux directeurs de défendre leur constitution chérie; ce fut par respect pour elle qu'ils la laissèrent mourir, attendu que pour la sauver il aurait fallu violer l'article qui ne permettait aux directeurs de délibérer qu'au nombre de trois. Ce fut ainsi qu'un roi de Castille fut brûlé vif dans sa chambre à coucher, en présence de ses serviteurs, parce qu'il ne se trouvait pas là de personnages d'un rang assez élevé, à qui l'étiquette permît de toucher à la personne royale.

On a fait un crime à Bonaparte d'avoir employé la violence dans la journée du 19 brumaire. Nous n'avons pas mission ici d'examiner la moralité politique du fait en lui-même; nous n'avons voulu que le présenter dans tous ses détails. Tout ce que nous pouvons dire de son point de vue, c'est que les circonstances où il se trouvait lui commandaient impérieusement, et qu'il eût été perdu,

s'il eût tardé à employer la force. Bernadotte se fût trouvé prophète. Fouché s'en était expliqué avec Regnault de Saint-Jean-d'Angély. M. de N... entendit raconter la conversation qu'ils avaient eue ensemble, dans ce moment de crise.

« Que le général n'hésite pas, avait dit ce ministre; il vaut mieux qu'il brusque les choses, que de laisser aux jacobins le temps de se rallier. Il est perdu s'il est décrété. Je lui réponds de Paris, qu'il s'assure de Saint-Cloud. »

En effet, ayant jugé par l'état des choses que le Directoire ne pouvait se soutenir, il n'avait eu garde d'entraver la conspiration tramée en faveur de Napoléon, prêt à l'accepter si elle réussissait, et prêt à la frapper si elle ne réussissait pas. Mais il avait attendu l'événement pour se décider. Thuro, alors secrétaire-général du ministre de la police, l'avoua plus tard à M. de N..., en lui disant :

«Le dénoûment nous a fixés; mais toutes les mesures étaient prises par nous. Si Bonaparte eût échoué, lui et les siens portaient très-probablement leurs têtes sur l'échafaud !»

X

Le 20 brumaire, le premier soin de Napoléon, à son réveil, fut de dépêcher son frère Louis auprès de Gohier, pour le prévenir qu'il était libre de se retirer où bon lui semblerait, et le prier en même temps de céder les appartements du petit Luxembourg aux membres du nouveau gouvernement, qui désiraient en prendre possession dans la journée. En parcourant des yeux l'ameublement du salon de l'ex-président du Directoire, que Louis regardait déjà comme un mobilier de famille, ses regards s'arrêtèrent sur un magnifique buste de Napoléon, en marbre blanc, posé sur une console d'acajou, d'un style grec.

«C'est le portrait de mon frère! s'écria le jeune homme; il est frappant de ressemblance.

—Je l'ai reçu, lui répondit Gohier, d'un artiste qui m'en a fait hommage, en croyant m'offrir le portrait du premier défenseur de la République.

—Il vous appartient, citoyen Gohier, reprit Louis, d'un ton qui semblait dire qu'il n'avait pas l'intention de le revendiquer.

—Le buste du général Bonaparte, répliqua celui-ci, appartient au président du Directoire; il lui était cher à ce titre, mais celui du consul Bonaparte appartient maintenant à sa famille, je le lui abandonne sans regret. Seulement, je recommanderai l'artiste, qui est dans le besoin, à sa protection. »

Ce buste était le chef-d'œuvre du malheureux Ceracchi, impliqué, quelques mois plus tard, dans la conspiration de l'Opéra, avec Demonville et Topins-Lebrun. Tous les trois furent condamnés à mort et exécutés après l'événement de la machine infernale.

Gohier se retira le jour même à Antony, près Paris, dans la maison d'un ami du général Kléber, qui était également le sien, et y demeura tranquillement avec sa famille. Quant à Moulins, il parvint à s'évader de Paris dès que le triomphe de Bonaparte à Saint-Cloud fut connu. Le général Leclerc, qui avait servi sous ses ordres, favorisa son évasion, sans que jamais Bonaparte, dont il devint plus tard le beau-frère, lui fît le moindre reproche de ce qu'il appelait un dévouement inutile. Barras ne quitta pas Gros-Bois, quoique incertain si l'on ne violerait pas les engagements pris avec lui. M. Ouvrard alla le visiter après la journée du 19 brumaire et le trouva seul, abandonné de ses courtisans, mais se tenant sans cesse sur le qui-vive, et toujours bien armé.

Le soir du 20 brumaire, Bonaparte alla s'installer au petit Luxembourg et coucha dans le lit du président du Directoire, après avoir tenu avec les deux consuls ses collègues leur première séance. Tout était à créer ou à refaire. Les finances étaient dans une telle pénurie, qu'on ne trouva pas dans le trésor 1,200 fr. en numéraire pour donner à un courrier, qu'on voulait expédier au général Championnet, qui commandait alors en chef l'armée d'Italie.

Ce fut à cette première séance des consuls qu'il fut question de savoir lequel des trois prendrait la présidence; mais Roger-Ducos, que Sieyès comptait dominer, selon son habitude, trancha la question, en disant à Bonaparte, dès son entrée dans le salon :

« Il serait inutile de nous disputer ici la présidence, général, elle vous appartient de droit. »

Tel fut le premier désappointement de Sieyès, qui n'avait jamais douté, tant il s'était concentré dans le cercle de ses chimères favorites, que le général Bonaparte, satisfait de se montrer à la tête des armées, lui abandonnerait le fardeau de l'administration. Ce désappointement fut bien plus grand encore lorsque M. de N..., qui s'était lié plus intimement avec lui depuis les événements de Saint-Cloud, vint lui annoncer, de la part de Bonaparte, tout le contraire de ce qu'il espérait. Voici ce qui se passa à cette occasion.

Un matin, le Premier Consul envoie chercher M. de N..., et lui dit:

« Mon cher, me voici en position d'assurer l'avenir de la France, mais pour cela, j'ai besoin de n'être contrarié par aucun rêveur, par aucun de ces hommes qui, avec des théories formulées sur le papier, s'imaginent que l'on fait marcher un gouvernement, fût-il dans la crise la plus difficile. Vous connaissez Sieyès, vous l'avez entendu parler de son projet de grand électeur, de sa constitution métaphysique, de ses absorbements de pouvoirs, et de toutes les balivernes qui peuvent s'ensuivre. Ce plan m'a fait voir l'homme à nu, et certes ce n'est pas grand chose que le citoyen Sieyès. Cambacérès me soutenait l'autre soir que c'était un homme *profond*, moi, je lui ai prouvé qu'il n'était que *creux;* il ne faut pas confondre. Je ne puis donc l'associer à mes idées, qui sont toutes simples et vont droit au but; vous en jugerez plus tard. Je préfère Cambacérès, malgré son engouement pour l'ex-abbé ; c'est un homme sage, grave, fort entendu. Préparez Sieyès à disparaître derrière la toile ; dites-lui que je me charge de lui faire assurer une belle existence, mais désormais il ne peut plus être à la tête des affaires. Ma détermination est prise irrévocablement. Il viendrait lui-même plaider sa

cause auprès de moi, qu'il ne me ferait pas changer d'idée, au contraire. »

M. de N... ne fut pas très-flatté de la mission, mais, curieux de voir la figure du vieux politique joué par un jeune capitaine, il accepta. Il faut qu'on sache, pour bien apprécier les motifs de Bonaparte, que Sieyès, dans un de ses rêves journaliers, avait conçu le plan d'une constitution dans laquelle un corps supérieur (le Sénat) eût absorbé dans son sein tout administrateur, tout militaire dont l'influence sur le peuple et l'armée aurait pu compromettre les libertés publiques, et qu'il ne craignit pas de proposer ce projet absurde à Bonaparte. Celui-ci n'en avait pas voulu, comme on doit bien le penser, mais n'en avait pas moins conservé rancune de ce qu'il s'était flatté tout haut de l'absorber, lui le général Bonaparte, comme les autres, et à son gré.

Sieyès reçut ce message comme un coup de foudre et resta un moment interdit : il balbutia quelques paroles de colère et demanda enfin si c'était là ce qu'on lui avait promis et ce qu'il devait attendre?

« Je n'en sais rien, lui répondit M. de N..., et ce qui est positif, c'est qu'on vous fera sénateur, qu'on vous donnera la terre de Crosne à titre de récompense nationale, et qu'on vous permettra de disposer entre vous et votre ami Roger-Ducos, dont le général Bonaparte ne veut pas non plus pour collègue, de la caisse particulière du Directoire exécutif. »

Cette caisse était un fonds de huit cent mille francs destiné à procurer une certaine aisance à chaque Directeur condamné par le sort à rentrer dans la vie privée. Après quelques récriminations, Sieyès répliqua :

« Eh bien! laissez faire l'ingrat! Je m'en doutais. Il espère donc pouvoir marcher seul? Parce que cela sait dresser un camp ou un plan de bataille, cela croit être capable de gouverner une grande nation! Je ne donne pas six mois à Bonaparte. Mais qu'il ne vienne pas me trouver alors, je ne risquerais même pas pour lui un cheveu de ma tête (Sieyès était complétement chauve). Vous verrez..., vous verrez,

mon pauvre monsieur de N..., comment, avant peu, tout sera sens dessus dessous! »

M. de N... laissa Sieyès épancher librement son courroux contre un aussi vigoureux adversaire que Bonaparte, mais il tomba facilement d'accord avec lui sur tous les points de donation; et lorsque M. de N... revint dire au Premier Consul que Sieyès lui cédait volontiers la place, à la charge, par lui, de lui faire délivrer les huit cent mille francs consignés dans la caisse directoriale, celui-ci répliqua :

« Je ne doute pas que si l'on eût offert à Sieyès un million pour se laisser fouetter à outrance sur la place de la Révolution, en costume de membre du Directoire, il n'eût trouvé, dans la Constitution, un article qui l'eût permis. »

Le Consulat provisoire dura quarante-trois jours, pendant lesquels la nouvelle Constitution (celle de l'an VIII) fut publiée et soumise au vote populaire. Pendant ce temps, Bonaparte avait proposé son mode de gouvernement, qui fut adopté. C'était un Premier Consul, chef de l'État, avec deux Consuls secondaires, comme conseil consultatif. Les trois Consuls étaient élus pour dix ans. La première place appartenait de droit au libérateur de l'Italie, au conquérant de l'Egypte. Bonaparte fut nommé. Il fit choix, pour le seconder, de Cambacérès, homme modéré, d'une haute capacité dans les affaires, et légiste renommé. Lebrun, écrivain distingué et administrateur probe, fut le troisième Consul. Quant à Sieyès, qui avait rêvé le titre de grand électeur, avec un traitement de six millions pour gouverner la république en chanoine, Napoléon acheva de le tuer d'un mot, en terminant une longue discussion par cette vive apostrophe :

« Comment avez-vous pu croire, citoyen Sieyès, qu'un homme d'honneur, qu'un homme de quelque capacité dans les affaires publiques, voulût jamais consentir à n'être qu'un pourceau à l'engrais de six millions dans un château royal? »

A cette sortie, les membres de la conférence s'étaient pris à rire. Sieyès était resté confondu, et son grand électorat avait coulé à fond.

Aussi, le soir, dans son salon et en présence de Talleyrand, de Boulay, de Cabanis, de Rœderer, et de beaucoup d'autres, il avait dit, rouge de dépit :

« Messieurs, sans le vouloir, nous avons étranglé la République, et sans le savoir, nous nous sommes donné un maître. Ce petit Bonaparte veut tout faire, sait tout faire et peut tout faire. »

Sieyès, cependant, n'avait consenti, comme nous l'avons dit, à se démettre de sa dignité consulaire qu'en échange de la magnifique terre de Crosne, d'un million ; en outre, de 40,000 livres de rente, comme sénateur, indépendamment de son pot-de-vin directorial de huit cent mille francs, qu'il appelait sa poire pour la soif, et dont il prit plus des trois quarts, car Roger-Ducos ne put tirer de ses mains qu'une centaine de mille francs, tandis que, équitablement, ces deux ex-directeurs eussent dû partager également ; et enfin de la belle ferme de Bailly, située dans le parc de Versailles, et qui rapportait 15,000 francs. A ce prix, le bon abbé qui, au dire de Bonaparte, avait toujours écrit sur la figure : « Donnez-moi de l'argent ? » se consola de n'être plus pour un tiers dans la souveraineté républicaine, en se promenant dans un domaine vraiment royal.

A quelque temps de là, M. de N... se trouvant chez Garat, Moreau entra dans le salon de ce sénateur de fraîche date, où se trouvait beaucoup de monde. Le général parut très-embarrassé en apercevant Gohier. Cependant, il s'approcha de lui, sans doute pour essayer de justifier la conduite qu'il avait tenue dans la journée du 19 brumaire. Cette justification, dans tous les cas, ne pouvait être que maladroite ; mais à peine avait-il commencé de parler, que l'ex-président, qui ne s'était même pas levé de son siége, l'interrompit en lui disant avec beaucoup de dignité, et de manière à être entendu de ceux qui se trouvaient près de lui :

« Général, je suis, par mon état, appelé à lire dans les consciences; ne me forcez pas à vous dire que je ne vois rien dans la vôtre qui puisse vous excuser. »

Moreau, blessé du ton d'amertume avec lequel ces paroles lui étaient adressées, voulut élever la voix :

« Général, reprit Gohier en se dressant de toute sa hauteur, je ne vous ai pas cherché, je ne vous ai pas interrogé, je ne veux pas poursuivre une explication qui serait aussi pénible pour vous que désagréable pour moi. J'ajouterai seulement, fit-il en touchant légèrement de son doigt le pommeau de l'épée du général, que maintenant il ne manque là qu'un trousseau de clefs. »

Moreau devint pâle, car le trait avait porté. Il balbutia encore quelques mots que Gohier feignit de ne pas entendre, et se tournant vers M. de N..., qui s'était approché pendant ce colloque :

« Si j'ai fait une faute, dit-il à demi-voix, je saurai la réparer. »

Puis il s'esquiva du salon.

Si c'est en pointant les canons russes sur nos phalanges, en 1813, que Moreau crut réparer une faute qu'il déplora, dit-on, il prouva ainsi qu'il ne savait jamais ce qu'il avait à faire, et que Napoléon eut raison de dire en parlant de lui, à Sainte-Hélène :

« La nature n'a pas achevé sa création : il n'avait pas même d'instinct. »



LE CAMP DE BOULOGNE.

1804.



aul I[er] venait de périr d'une manière tragique. Sa mort avait rendu au cabinet de Saint-James toute son influence sur celui de Saint-Pétersbourg. La politique anglaise, si bien servie par l'événement qui avait ensanglanté le palais des czars, entraînait de plus en plus le jeune Alexandre dans un système d'hostilité contre le nouvel empire. Quelques historiens ont prétendu que la mort du duc d'Enghien contribua sur-

tout à cette alliance. C'est faire trop d'honneur à la diplomatie : le prince, qui abandonnait secrètement les alliés de son père pour suivre la direction des hommes d'État soupçonnés d'en avoir provoqué le meurtre, ne devait pas s'indigner beaucoup d'une mesure politique qui frappait au loin un individu étranger à ses affections. Quoi qu'il en soit, Napoléon, dans la prévoyance d'une rupture prochaine avec la Russie, voulut encore inspecter l'armée qu'il avait commencé de rassembler sur les côtes de la Manche, et disposer ses soldats à une nouvelle campagne continentale, tout en paraissant menacer ses adversaires d'outre-mer.

Dans ces sortes d'occasions, il arrivait à Boulogne au moment où les troupes l'y attendaient le moins, parcourait les divers camps, et était déjà de retour dans son cabinet des Tuileries, que ceux qui étaient à Boulogne le croyaient encore au milieu d'eux. Il partait ordinairement de Paris à une ou deux heures de la nuit, déjeunait le matin à Beauvais, dînait à Abbeville, et arrivait le soir même ou le lendemain avant le jour à Boulogne. Il faisait habituellement ce trajet en vingt-quatre ou vingt-cinq heures, y compris les temps de repos. Ceux qui l'escortaient étaient d'autant plus harassés, qu'à peine descendu de voiture il montait à cheval et y restait quelquefois jusqu'à la nuit. Il ne rentrait pas au quartier-général qu'il n'eût visité le moindre atelier, qu'il n'eût parlé à tous les chefs des nombreux services qu'il organisait en même temps.

Cette fois, il partit de Saint-Cloud le 18 juillet 1804, deux jours après la cérémonie qui avait eu lieu aux Invalides, à l'occasion des nouveaux drapeaux qu'il avait donnés à l'armée. Les troupes qui étaient à Boulogne s'occupaient encore des préparatifs de la réception qu'elles voulaient lui faire (car Napoléon avait annoncé qu'il irait lui-même distribuer les croix de la Légion-d'Honneur à l'armée de Boulogne), lorsqu'elles l'aperçurent tout à coup, monté sur une petite barque, au milieu du port. Il examinait les travaux, encourageait les ouvriers et pressait les ingénieurs, en leur disant d'un ton d'humeur : « Messieurs, nous n'en finirons jamais ! » Son in-

croyable activité semblait l'avoir multiplié : on le voyait partout.

Presque toutes les troupes qui étaient en France avaient été réunies en divisions et cantonnées sur les côtes, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à celle de la Seine. L'armée de Boulogne se composait alors d'environ 150,000 hommes d'infanterie et de 80,000 de cavalerie. Ces soldats avaient été répartis dans quatre camps principaux : le *camp de droite*, le *camp de gauche*, le *camp de Vimereux*, et le *camp d'Ambleteuse*. Les troupes ainsi rassemblées avaient été occupées et disciplinées à la manière des Romains; chaque heure avait son emploi : le soldat quittait le fusil pour prendre la pioche. Les ponts et chaussées avaient eu d'immenses travaux à faire. On avait creusé le port, construit une jetée et un pont de halage, et ouvert d'immenses bassins pour recevoir les bâtiments de la flottille.

Dans un de ces bassins, que Napoléon visita le lendemain de son arrivée, un jeune soldat de la garde, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux, tirait de toutes ses forces, sans pouvoir la dégager, une brouette encore plus embourbée que lui. Il jurait en véritable charretier embourbé, lorsqu'il aperçut, à quelque distance derrière lui, l'Empereur accompagné de Berthier. Aussitôt il se met à chanter, d'un ton sentimental, ce rondeau d'un opéra comique alors fort en vogue à Paris et qui finissait ainsi :

Vous qui protégez les amours,
Venez, venez, à mon secours!

Napoléon ne put s'empêcher de sourire; il fit signe au soldat de venir à lui. Celui-ci accourut en passant coquettement ses doigts dans ses cheveux pour se donner un air plus présentable.

« Ah! ah! monsieur le troubadour », lui dit Napoléon, de quel pays êtes-vous?

— De Paris, sire ; enfant du faubourg Saint-Antoine.

— Je l'aurais parié. Vous êtes dans ma garde à ce que je vois . quel régiment?

— Le premier de grenadiers, sire : premier bataillon ; commandant Gros.

— Connu, connu ! fit Napoléon ; et depuis quand?

— Sire, depuis que vous êtes Empereur.

— En ce cas, mon cher, il n'y a pas longtemps ; il y a même trop peu de temps pour que je te fasse sous-officier, n'est-ce pas?

— Sire, Votre Majesté en a le droit ; elle a même celui de me faire officier.

— Le crois-tu?

— Parole d'honneur, sire, reprit le soldat avec un sourire imperturbable, et en portant le revers de la main à son front.

— Eh bien ! moi, je n'en suis pas certain, répliqua l'Empereur, en lui rendant ironiquement son salut ; mais conduis-toi bien, ne fais pas tant de roulades, et je te ferai nommer sergent l'année prochaine ; après cela, si tu as de l'ambition et que tu veuilles l'épaulette, c'est sur le champ de bataille que tu la trouveras ; c'est là que j'ai ramassé les miennes, moi ! je ne vois pas pourquoi je te favoriserais plus qu'on ne m'a favorisé jadis.

— C'est juste, fit le soldat, avec un geste de conviction. Cependant, sire, vous n'avez pas trop à vous plaindre.

— Je ne me plains pas trop non plus. Berthier, ajouta Napoléon en s'adressant au major-général, prenez le nom de ce jeune homme ; vous lui ferez donner cent francs pour faire nettoyer son pantalon. Puis se tournant du côté de son protégé, il reprit avec un sourire gracieux : Etes-vous content, monsieur le Parisien?

— Très-content, sire », dit le soldat en saluant à la manière des gens du monde.

Napoléon continua tranquillement sa promenade au bruit des acclamations que poussaient les travailleurs accourus sur son passage.

Ce fut pendant ce séjour de l'Empereur à Boulogne que l'on vit s'achever, comme par enchantement, tous les établissements maritimes d'un grand port. On forma des magasins, on amassa des munitions. Jamais tête humaine ne conçut de projet si vaste et surtout

n'en fit marcher simultanément les différentes parties avec tant d'activité, d'ensemble et de précision. On construisit les bâtiments en même temps qu'on fondit l'artillerie, qu'on fila les cordages, qu'on tissa les voiles. Napoléon avait fait louer l'année précédente, près de Boulogne et à une demi-lieue de la mer, un petit château appelé le *Pont de Briques*, qui se trouvait sur la route de Paris. Il avait fait faire de nombreuses réparations à cette habitation. Dans les travaux de terrassement que l'on exécuta à l'entour, on trouva quelques médailles de Guillaume le Conquérant, et l'on découvrit, un peu plus loin, vers le rivage, les restes d'un ancien camp de César et une hache romaine. Napoléon, toujours superstitieux, tira un heureux présage de cette découverte, et ordonna que l'on construisît à cette place la baraque qu'il devait habiter, destinant le château à l'établissement du quartier-général.

Cette baraque, construite par M. Sordi, ingénieur en chef, était en planches comme les baraques d'un champ de foire, avec cette différence cependant que les planches étaient soigneusement jointes au dehors et artistement peintes au dedans. Elle avait en outre l'avantage de pouvoir se démonter et se remonter en une heure de temps, de sorte que l'Empereur eût pu la faire charger sur une charrette et la transporter ailleurs. Quant à sa forme, elle ressemblait à un carré long. Un pourtour, formé par un treillage en bois, régnait à l'entour. Elle était éclairée de jour par huit fenêtres latérales, et, de nuit, par des réverbères placés à quatre pieds de distance les uns des autres. La pièce principale était au milieu ; elle servait de salle de conseil et faisait face à la mer. On y voyait une grande table ovale, recouverte d'un tapis de drap vert uni, avec un modeste fauteuil à bras pour l'Empereur. Sur cette table étaient une demi-douzaine de flambeaux de cuivre garnis de bougies, du papier de toute dimension, une écritoire et une poudrière en buis avec quelques plumes taillées et jetées çà et là. Une immense carte des côtes de la Manche était clouée en face de la fenêtre. Tel était le mobilier de cette salle principale où Napoléon seul pouvait s'asseoir. Ses maréchaux, ses

amiraux, ses généraux se tenaient debout devant lui, lorsqu'ils étaient appelés à des conseils, qui duraient quelquefois deux ou trois heures et n'avaient d'autre appui, pour se reposer, que la poignée de leur sabre. A droite de cette pièce était la chambre à coucher de Napoléon, fermée seulement par une petite porte vitrée. Là se trouvait un petit lit en fer de trois pieds de large, entouré d'un rideau de florence verte, fixé au plafond par un anneau de cuivre. Sur ce lit, deux matelas et un sommier de crin avec un traversin très-haut et très-dur. Il n'y avait pas d'oreiller. Napoléon ne s'en servit jamais qu'à Sainte-Hélène; encore l'usage lui en fut-il ordonné par Antomarchi, son médecin, et seulement quelques jours avant sa mort. Deux couvertures avec un couvre-pied ouaté et piqué garnissaient ce lit devant lequel étaient placées deux chaises de paille : l'une au pied, l'autre à la tête. A la croisée et à la porte vitrée étaient adaptés de petits rideaux semblables à celui du lit. Devant la croisée, un télescope de cinq pieds de long sur quatorze pouces de diamètre, monté sur un pied d'acajou ; à côté du lit, à droite, une petite table recouverte d'une serviette blanche sur laquelle étaient posés une cuvette et un pot à eau de porcelaine à filets dorés, et quelques ustensiles de toilette d'une richesse et d'un travail exquis; sur un tabouret, à gauche du lit, une petite cassette, en forme de malle, dans laquelle était le linge de corps de l'Empereur, avec un habillement complet; au-dessus et accroché à un clou, un seul chapeau de rechange, déformé et usé, que Napoléon mettait de préférence lorsqu'il faisait quelque course dans les camps ou en rade. Il perdait souvent ce chapeau, soit qu'il fût emporté par le vent, soit qu'il tombât dans la mer; mais chaque fois on le lui rapportait fidèlement, comme un objet que nul n'eût osé s'approprier, dans la crainte de commettre un sacrilége.

De l'autre côté de la salle du conseil, et parallèle à la chambre à coucher, était le salon qui servait de salle à manger, avec une office, prise sur la largeur de la pièce et meublée avec la même simplicité. Au dehors et derrière la baraque, étaient construites deux

cabanes servant, l'une de cuisine, l'autre de logement aux gens de service. Lorsque l'Empereur avait du monde à dîner, ce qui arrivait presque tous les jours, *Réchaud* ou *Fourneau* (tels étaient les noms véritables, quoique fort étranges, de ses premiers maîtres d'hôtel), donnaient eux-mêmes de leur personne, et ne dédaignaient pas de mettre la main aux casseroles ; dans ce cas, secondés par deux aides, ils fonctionnaient en plein air, à moins que le temps ou la violence du vent ne s'y opposât. Un jour, en effet, un coup de vent venu de la mer enleva toute la batterie de cuisine, y compris un jeune marmiton qu'il fut impossible de retrouver, quoique l'Empereur l'eût fait chercher partout. Ce ne fut qu'en 1814 qu'on sut ce que le malheureux était devenu dans cette bourrasque : il était devenu... chef de cuisine de lord Wylly, en Angleterre !

Quant à la cave, elle était au quartier-général du *Pont de Briques*, et sous la surveillance spéciale de M. Phfister, contrôleur en chef, le même qui, plus tard et dans un accès de fièvre chaude, se pendit dans le grand escalier du corridor noir, aux Tuileries.

La baraque de l'amiral Bruix était à cent pas environ de celle de l'Empereur ; quoique beaucoup plus petite, elle offrait la même distribution, mais elle contrastait singulièrement par son élégance et la richesse de son ameublement : on eût dit de l'appartement d'une petite maîtresse.

Entre ces deux baraques s'élevait le sémaphore des signaux, sorte de télégraphe maritime qui faisait manœuvrer la flotte. Un peu plus loin, on voyait la baraque du maréchal Soult, construite en forme de hutte de sauvage, éclairée par le haut et couverte en chaume ; et enfin, sur cette même ligne, une dernière baraque, celle de M. Decrès, ministre de la marine, construite dans le même genre que celle du maréchal, mais plus petite et plus incommode ; vue de loin, elle ressemblait à un énorme éteignoir.

De sa chambre à coucher, à l'aide de son télescope, l'Empereur pouvait observer toutes les manœuvres navales, et lorsque le temps était clair, il voyait distinctement le château de Douvres et la garnison

qui l'occupait. Les grenadiers à pied et à cheval, concurremment avec les marins de la garde, faisaient le service des baraques et du quartier-général.

Non loin du sémaphore se trouvait la *tour d'Ordre*, batterie formidable, composée de six mortiers, de six obusiers et de douze pièces de vingt-quatre. Ces six mortiers, du plus gros calibre qu'on eût jamais fondu, avaient seize pouces d'épaisseur; ils portaient une charge de quarante-cinq livres de poudre, et chassaient une bombe de six cents livres à douze cents toises en l'air et à une lieue et demie en mer. Chaque bombe lancée revenait à une dépense moyenne de 325 fr. Pour mettre le feu à ces épouvantables machines, que nos artilleurs appelaient des *monstres* et les canonniers de marine des *mignonnettes*, ceux-ci se servaient de lances de douze pieds de long; le *lancier* se fendait presque jusqu'à terre en se masquant l'oreille avec l'épaule, et ne se relevait qu'un instant après que le coup était parti. Ce fut l'Empereur qui voulut *baptiser* cette batterie en lançant la première *bombe monstre*. Il fit feu; le coup partit et le sang lui sortit aussitôt par les oreilles. Pendant deux jours il fut complétement sourd, et, comme on peut le penser, d'une humeur insupportable.

Trois jours après, comme un enfant qui n'a rien de plus pressé, une fois sa douleur passée, que d'aller toucher l'objet qui l'a blessé, Napoléon, à sa première sortie, alla examiner en détail la batterie de la *tour d'Ordre*. Comme il se promenait en silence autour du terrible mortier, il s'approcha d'un groupe d'artilleurs de marine où il venait d'entendre prononcer son nom, et adressa la parole à celui des soldats dont la mine le frappa davantage.

« Toi, comment t'appelles-tu? » demanda-t-il au marin, en le désignant du doigt.

Celui-ci était un Provençal, aux manieres brusques, au langage naïf, et qui conservait parfaitement les locutions peu correctes et l'accent de son pays.

« *Tron de Diou!* sire, répondit-il en grasseyant et sans faire

sentir les *r*, vous avez peu de mémoire. Je suis Pomayrol, le fils au cambusier de *l'Orient*, lorsque vous étiez à son bord, il y a cinq ans, et que même, nous avons levé l'ancre à Toulon, belle ville, je m'en flatte !

— Ah! ah! fit Napoléon, en secouant la tête, comme pour rappeler un souvenir confus.

— De telle sorte, reprit le marin, que vous me donnâtes quatre écus de six livres, un certain soir que je me jetai à la mer pour aller en repêcher un qui y était tombé, que je croyais de votre état-major, que pas du tout : c'était une vieille carcasse de vache dont mon père, le cambusier, s'était débarrassé, parce que les vers y étaient venus à l'abordage, eh donc !

— Ma foi! tu as raison, dit Napoléon, en tirant une petite tabatière d'or de sa poche; je te reconnais maintenant, quoique tu sois un peu changé de figure. Es-tu toujours aussi original?

— Bagasse ! il faut bien être quelque chose sur cette terre de misère! tout le monde, sire, ne peut pas être comme vous, Empereur des Français. *As pas peur!*

— C'est vrai, fit Napoléon en souriant. Quoi qu'il en soit, mon brave, je suis content de te revoir. Conte-moi un peu ce que tu as fait depuis que nous nous sommes quittés, car il y a longtemps de cela! »

En disant ces mots, l'Empereur ouvrit sa tabatière et aspira une prise de tabac.

« Bagasse! sire, je vais vous le narrer, je m'en flatte ! » Et tendant aussitôt le jarret en avançant d'un pas, le marin allongea le bras vers la tabatière de l'Empereur, en lui montrant le pouce et l'index :

« Sire, dit-il en s'inclinant, voulez-vous me permettre?

— Avec plaisir, dit Napoléon, en lui présentant sa tabatière ouverte.

— Sire, excusez de la liberté. *As pas peur!*

Et le marin, ayant plongé ses deux doigts dans la tabatière y prit quelques grains de tabac.

L'Empereur se hâta de remettre sa tabatière en poche, dans la crainte que les autres, enhardis par l'exemple de leur camarade, ne lui en demandassent autant.

« Maintenant, parle, lui dit-il en se croisant les mains sur le dos, je t'écoute.

— Eh donc! que j'étais toujours sur *l'Orient*, jolie petite poulette qui avait besoin d'être carguée sévèrement, je m'en flatte! quand vous descendîtes à terre pour aller à cette chétive cabine d'Alexandrie. Quel territoire maussade, *tron de diou!* Ennuyé de rester en panne, avec des matelots, de véritables *propres à rien*, je fis demander par mon père, le cambusier, à notre brave amiral Bruix (ici le marin porta la main à son chapeau), la permission de passer dans les canonniers. *As pas peur!* L'amiral me fit cette petite honnêteté, et j'étais sur *la Muiron,* lorsqu'arriva le branle-bas général d'Aboukir! quel tremblement! Eh donc! que je manquai d'être infusé dans le Nil, où les *crocodiles* m'eussent avalé avec armes et bagage, bagasse! Eh donc! que je suis revenu en France avec l'amiral Gantheaume (Pomayrol salua de nouveau), brave homme qui m'a donné un congé pour aller voir ma bonne femme de mère. Eh donc! que l'on m'a rappelé et que c'est moi que je sers à la batterie de 48 de Vimereux, les petits cousins aux *mignonnettes*, ici à côté. Voilà!... »

L'Empereur avait écouté le récit du marin avec intérêt : il se disposait à continuer sa promenade, lorsque revenant sur ses pas :

« A propos! lui demanda-t-il, et ton vieux père, le cambusier, comment se porte-t-il?

— Bagasse! il ne se porte plus, répondit Pomayrol en baissant tristement la tête.

— Ah! je comprends, tu l'as perdu? j'en suis fâché, je lui aurais fait une pension.

— Eh donc! as pas peur, sire! faites-la à son épouse, ma res-

pectable mère, cette pauvre bombarde, qui est sourde comme un vieux subrécart du pape.

— Tu as raison : annonce-lui qu'à partir de l'année dernière, à pareil jour, elle à 365 francs de pension.

— De l'année dernière!... A pareil jour!... bagasse! s'écria le marin d'un ton de reproche.

— Eh bien! qu'as-tu à me regarder de la sorte? Y a-t-il quelque chose de mal à cela? N'es-tu pas content?

— Mais... pas parfaitement, sire. Ce que vous dites là ne me semble pas magnanime de votre part, et pour parler par respect, c'est une fameuse injustice que vous faites à mon brave homme de père dont vous avez toujours joui de son estime absolue, parce qu'enfin l'année dernière à pareil jour, il n'avait pas encore cargué toutes ses voiles, le pauvre cher homme, que Dieu veuille avoir son âme, je m'en flatte! »

A ces mots, l'Empereur remarquant l'attendrissement de Pomayrol, leva les épaules avec impatience et se hâta de l'interrompre en lui disant d'un ton d'humeur très-prononcé :

« Tais-toi! car tu finirais par me lasser tout de bon avec tes réflexions saugrenues. Tu n'as pas le sens commun! Ecris à ta mère qu'elle a une pension sur ma cassette particulière, et voilà tout.

— Eh donc! suffit, sire. *As pas peur!* on s'y conformera. »

Napoléon continua ce qu'il appelait sa tournée. Le soir il ramena avec lui, pour dîner, la plupart des chefs de corps et ceux des différents services, de sorte qu'avant de se retirer dans sa chambre à coucher il savait l'état des affaires mieux que s'il eût parcouru des volumes de rapports.

Il faisait encore grand jour lorsque l'Empereur se leva de table. Après avoir poliment congédié ses convives, il appela son premier valet de chambre.

« Constant, est-il arrivé des estafettes en mon absence?

— Oui, sire, de son excellence le ministre de l'intérieur, et quelques lettres de Paris venues par la poste.

— Donnez-les-moi. »

Tandis que Constant était allé les chercher au *Pont de Briques*, où toutes les dépêches étaient scrupuleusement enregistrées, Napoléon gagna sa chambre à coucher, ouvrit la fenêtre et braqua le grand télescope sur Douvres. Lorsqu'il eut regardé quelque temps dans cette direction : Je n'y vois rien ce soir ! dit-il en se frottant inutilement les yeux. Il se promena lentement par la chambre ; puis, s'arrêtant tout à coup et jetant du côté de l'Angleterre un regard étincelant :

« Un bon vent et trente-six heures !!! » s'écria-t-il.

Constant rentra avec un volumineux paquet de lettres. Napoléon regarda la suscription et le timbre de chacune d'elles et les jeta par terre les unes après les autres, en disant : Je connais cela... peu m'importe !... Certes, je ne les lirai même pas... Mais il décacheta le paquet expédié du ministère de l'intérieur. Après avoir jeté les yeux sur un grand cahier plié en quatre : Qu'est-ce que cela? dit-il avec curiosité ; et sautant aussitôt tous les feuillets pour arriver au dernier, il lut cette signature : *Jones Fulton, ingénieur.*

« Ah, ah ! s'écria-t-il, le voilà donc enfin ce fameux mémoire ! Il y a longtemps, ce me semble, que j'aurais dû l'avoir. Voyons donc ! »

Puis, ayant tourné les feuillets en les comptant. C'est trop long pour être lu ce soir, ajouta-t-il en posant le cahier au chevet de son lit ; nous examinerons cela demain matin à tête reposée. Constant, donnez-moi ma robe de chambre et mon madras.

Un magnifique soleil d'été éclairait, à cinq heures du matin, la figure pâle d'un homme couché dans un petit lit entouré de rideaux verts. A côté de ce lit était une chaise sur laquelle on voyait une petite tabatière d'or et un mouchoir de batiste chiffonné, un élégant carnet de maroquin vert, garni de coins d'acier, et un flambeau dans lequel était encore le reste d'une bougie aux trois quarts consumée. Tous ces objets étaient là, posés sans ordre comme dans une chambre d'auberge. Cet homme était coiffé d'un madras à larges

raies, négligemment noué sur son front, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs et lisses. Il avait les bras élevés et hors du lit et tenait dans ses mains un assez gros cahier de papier qu'il feuilletait et refeuilletait sans cesse. Cet homme, c'était l'Empereur, et ce cahier, le Mémoire de l'ingénieur Fulton. Enfin Napoléon lut à voix basse ce qui suit :

« Sire,

« La mer qui vous sépare de votre ennemi lui donne sur vous « un immense avantage. Servi tour à tour par les vents et par les « tempêtes, il vous insulte impunément, il vous brave dans son île « inaccessible pour vous. Eh bien ! cet obstacle qui le protége, je « puis le faire disparaître ; je puis, malgré toutes ses flottes, en tout « temps, en peu d'heures, transporter vos armées sur son terri- « toire, sans craindre les tempêtes, sans avoir besoin du secours « des vents..... »

« Diable! diable ! fit l'Empereur en se mettant brusquement sur son séant, ceci vaut la peine qu'on y réfléchisse à deux fois. Puis regardant fixement devant lui sans cependant arrêter ses regards sur aucun objet : Si cet homme dit vrai, ajouta-t-il, je lui donne un royaume !... Voyons donc, voyons donc ! » Et il continua :

« Mes moyens, sire, les voici !... etc. »

Pendant une heure et demie que dura cette lecture (car Napoléon la suspendit plusieurs fois pour songer aux conséquences de ce qu'il lisait), il parut tout à fait absorbé par la nouveauté et le grandiose du projet qui lui était soumis. Enfin, las de rester au lit, il appela Constant, qui couchait en dehors, sur un matelas posé en travers de la porte de sa chambre, il s'habilla d'un air pensif et uil dit :

« Courez au logement de Daru et qu'il vienne à l'instant. »

Lorsque l'intendant-général de l'armée arriva, il trouva Napoléon dans la salle du conseil, debout, les bras croisés sur la poitrine et comme en contemplation devant l'immense carte qui tapissait cette pièce.

« Ah! ah! vous voilà. Daru; bonjour! Asseyez-vous là, à ma place, et écrivez. »

Comme nous l'avons dit, il n'y avait dans cette salle qu'un seul siége. Daru hésita en voyant que l'Empereur allait nécessairement rester debout devant lui.

« Mais... sire, dit-il avec embarras, Votre Majesté ne peut pas..

— Attendre? C'est vrai! interrompit Napoléon, qui avait deviné le scrupule de Daru. Allons! allons! » et passant lestement derrière l'administrateur, il lui appliqua les deux mains sur les épaules et le fit asseoir de force. Écrivez, c'est au ministre de l'intérieur :

« Monsieur de Champagny, je viens de lire le projet du citoyen « Fulton, ingénieur, que vous m'avez adressé beaucoup trop tard, en « ce qu'il peut changer la face du monde. Quoi qu'il en soit, je désire « que vous en confiiez immédiatement l'examen à une commis- « sion composée de membres choisis par vous dans les différentes « classes de l'Institut. C'est là que l'Europe savante irait chercher « des juges pour résoudre la question dont il s'agit. Une grande « vérité, une vérité physique, palpable, est devant mes yeux; ce « sera à ces messieurs de la voir et de tâcher de la saisir. Aussitôt « leur rapport fait, il vous sera transmis et vous me l'enverrez. « Tâchez que tout cela ne soit pas l'affaire de plus de huit jours, « car je suis impatient. Et sur ce, monsieur de Champagny, je prie « Dieu de vous avoir en sa digne garde.

« De mon camp de Boulogne, ce 21 juillet 1804.

« NAPOLÉON. »

— Maintenant, continua l'Empereur, expédiez une estafette. »

Daru sortit ; et Napoléon, en se promenant dans la salle, répéta plusieurs fois :

« Si ce Fulton ne me trompe pas, je lui donne un royaume; plus tard on lui élèvera des statues d'or. »

Les aides de camp de service entrèrent chez l'Empereur pour

prendre ce qu'on appelait l'*ordre du jour*. Napoléon dit à l'un d'eux d'aller à la baraque de l'amiral Bruix, pour le prévenir qu'après son déjeuner il visiterait la côte, depuis Boulogne jusqu'à Ambleteuse, c'est-à-dire une longueur de plus de deux lieues, et qu'il désirait qu'il l'accompagnât ainsi que tous les chefs des différents services.

En l'absence de Napoléon les constructions navales n'avaient pas été poussées avec moins d'activité que les travaux des ports. Les chaloupes canonnières, les bateaux plats et les péniches avaient été confectionnés sur tous les chantiers des petits ports de la Normandie et de la Bretagne, pour être amenés, en longeant les côtes, soit à Calais, soit à Dunkerque, où on les avait fait gréer et armer par des marins ; puis ces embarcations avaient été immédiatement placées sous la protection des forts qui défendaient le port de Boulogne, au nombre de cinq : le *fort de la Crèche*, le *fort en Bois*, le *fort Musoir*, la *tour de Croï* et la *tour d'Ordre*, dont nous venons de parler tout à l'heure. La ligne d'embossage qui barrait l'entrée du port se composait de deux cent cinquante chaloupes canonnières et de plus de soixante bâtiments de haut-bord. La division des canonnières impériales en faisait partie. Indépendamment de cette formidable ligne de défense, toute la côte était encore hérissée de batteries de canons de gros calibre, servies par les artilleurs de l'armée de terre.

Au fond du port, il y avait un petit pont en bois qu'on appelait le *Pont de service*. Le magasin des poudres, des gargousses et des cartouches était derrière et renfermait d'immenses munitions. La retraite battue, on ne passait plus sur ce pont sans donner le mot d'ordre à la seconde sentinelle, car la première sentinelle laissait toujours passer, mais elle ne laissait jamais repasser. Ainsi, si un individu venait à oublier le mot d'ordre, une fois sur ce pont, auquel les troupes de terre avaient donné le nom de *Pont du Diable*, c'était fait de lui. Il était repoussé par le second factionnaire sur le premier, et celui-ci avait l'ordre de passer sa baïonnette au travers

du corps de quiconque se serait engagé dans ce passage dangereux sans pouvoir répondre au *qui vive* de la dernière sentinelle. Ces précautions si rigoureuses étaient devenues nécessaires à cause du voisinage de la poudrière, qu'une étincelle eût fait sauter avec la flotte, la ville et les deux camps, et de la présence des espions et des incendiaires que l'Angleterre jetait journellement sur nos côtes.

La nuit, on fermait l'entrée du port, du côté de la mer, par une énorme chaîne. Du côté de la terre, les quais étaient garnis de sentinelles placées à quinze pas de distance les unes des autres, qui criaient de quart d'heure en quart d'heure : *Sentinelle, prenez garde à vous!* Et les soldats de marine juchés dans les huniers répondaient à ce cri par celui de *bon quart !!!* qu'ils mettaient une sorte d'amour-propre à prononcer d'une voix traînante et sinistre. Rien alors n'était plus monotone que ce roulement continuel de voix, que le calme de la nuit rendait plus sinistre encore.

Quelques jours seulement avant l'arrivée de l'Empereur à Boulogne, il y avait eu un combat naval vraiment curieux par le sans-gêne avec lequel l'amiral français avait dirigé les opérations de ses marins et obligé Nelson à se retirer, bien qu'il combattît avec des forces très-supérieures. Pendant cinq heures la mer, couverte de feux et de fumée, offrit à toute la population de Boulogne le magnifique spectacle d'un combat où plus de huit cents coups de canon étaient tirés à la fois. Mais le génie de Nelson ne put rien cette fois encore contre celui de Bruix et le courage de nos soldats. Au moment où le Sémaphore signala le mouvement de la flotte anglaise, Bruix trouva aussi neuf que plaisant de livrer bataille sans sortir de sa baraque, où il était en train de déjeuner avec son état-major et quelques dames de Boulogne qu'il avait invitées. Il ne se leva même pas de table. Les joyeux convives étaient au dessert et chantaient en chœur l'hymne guerrier du *passage du Saint-Bernard par le premier Consul,* lorsque les frégates de Nelson lâchèrent toutes ensemble les premières bordées : Bruix s'y attendait, mais les femmes !...

« Ne vous dérangez pas, mesdames, leur dit-il avec cette galanterie et ce sang-froid qu'on lui connaissait; ce n'est rien.

— Absolument rien qu'une ritournelle qui, sans être obligée, est cependant de circonstance, reprit en souriant le contre-amiral Magon, qui était au nombre des convives. Allons, MM. les officiers, offrez du champagne à ces dames.

— Amiral, les bouteilles sont vides, dit un lieutenant de vaisseau.

— Qu'on apporte du champagne! s'écria Bruix, nous aurons le temps d'en boire. »

Et, tout en adressant de gais propos aux Boulonaises, l'amiral faisait manœuvrer la flotte et dirigeait le feu de toutes les batteries des forts, au moyen de signaux qu'il donnait de sa fenêtre près de laquelle la table avait été apportée, afin que ces dames, avait-il dit, pussent mieux jouir du coup d'œil.

Impatient de vaincre, Nelson avait fait avancer toutes ses forces; mais contrarié par le vent, que nous avions sur son escadre, il ne put tenir la promesse qu'il avait faite à son gouvernement de couler bas notre flottille dans le port même de Boulogne, et il se retira après un combat des plus acharnés. Bruix, voyant s'éloigner les Anglais, cria Victoire! en faisant sauter un bouchon et en versant lui-même du champagne à ses timides convives, pour porter la santé de l'Empereur; et après qu'il eut fait remarquer aux Boulonaises la flotte de Nelson qui se dessinait au loin sur l'horizon, tout le monde reprit gaiement en chœur le refrain de l'hymne de Saint-Bernard avec un bruyant accompagnement de couteaux sur les verres et sur les assiettes à défaut de l'artillerie des forts, devenue muette. Ce jour-là les Anglais reconnurent enfin qu'il leur serait difficile d'approcher de la côte de Boulogne, qu'ils n'appelèrent plus autrement que *la côte de fer*.

En apprenant à Saint-Cloud les détails de ce combat, Napoléon fronça le sourcil. C'est que, il faut bien l'avouer, sans être jaloux de la gloire de ses lieutenants, il eût voulu seul la leur distribuer,

et ne les voir en prendre qu'avec sa permission. Or, cette fois l'amiral ne la lui avait pas demandée du tout. Aussi, lorsque M. Decrès lui lut le rapport de ce combat naval, il s'écria d'un ton d'humeur :

« C'est très-bien, mais enfin ce n'est pas à table avec des femmes et un verre à champagne dans la main qu'on gagne des batailles ; cette méthode eût été bonne au temps de la régence ; mais, grâce au ciel ! nous n'y sommes plus. A présent c'est au milieu du feu et l'épée au poing qu'il faut donner l'exemple à ceux que l'on commande. »

Cela dit, non sans raison, comme on le verra plus tard, je reviens à Boulogne, où nous avons laissé l'Empereur.

Ce jour-là, après avoir visité dans les plus grands détails le magasin général, l'arsenal, le parc d'artillerie, la corderie et toutes les constructions, l'Empereur était rentré de très-bonne humeur à sa baraque pour se livrer à des travaux de cabinet. Il était trois heures de l'après-midi, lorsque tout à coup le fracas d'une artillerie formidable se fait entendre : c'est Nelson. L'amiral anglais a aperçu distinctement l'Empereur, accompagné de tout l'état-major de la marine, sur les côtes : *Buonaparte est à Boulogne!* a-t-il dit à ses capitaines. Il a encore sur le cœur le fameux échec que Bruix lui a fait essuyer; il veut le réparer et tenter de nouveau le sort des armes. Le présomptueux Nelson s'imagine cette fois que pour forcer notre flotte à se resserrer dans le port afin de l'entasser pour la mieux incendier, il lui suffira du vaisseau amiral, de quatre frégates, de trois bricks et de quelques bombardes avec des brûlots. C'est dans cette persuasion que le vaisseau qu'il monte vient de lâcher sa première bordée ; mais notre artillerie lui répond aussitôt et le combat s'engage avec une égale ardeur de part et d'autre.

A ce signal Napoléon est sorti précipitamment de sa baraque, il a appelé ses aides de camp :

« Mon cheval, messieurs ! mon cheval ! Allons, dépêchons ! il y a du nouveau ; il nous faut aller voir cela. »

Rapp court aux écuries, mais un malheureux hasard veut que

Jardin, premier piqueur, ne s'y trouve pas pour seller. Le palefrenier qui le remplace n'ayant pas mis au cheval de l'Empereur sa bride accoutumée, l'animal recule, se cabre et finit par désarçonner son cavalier qui se relève et applique un vigoureux coup de cravache sur la tête du cheval, en disant :

« Eh bien ! j'irai à pied !... Suivez-moi, messieurs ! »

Les aides de camp de l'Empereur remettent leurs chevaux aux mains des piqueurs et accompagnent Napoléon, qui traverse le quartier-général, où tout est en mouvement, impatient d'observer de près les mouvements d'attaque et les moyens de défense. Il est bientôt rejoint par l'amiral Bruix et une partie de son état-major. En ce moment les cinq cents bouches à feu de nos chaloupes canonnières commencent à jouer sur l'ennemi, indépendamment de toutes les batteries des forts. Chaque bouche à feu tire environ trois coups à la minute. Le vaisseau amiral, les frégates et les bricks y répondent en lâchant toutes leurs bordées : c'est un bruit tel qu'on s'entend à peine en se parlant. On ne se voit guère mieux, parce que le vent de mer chasse la fumée du canon sur le rivage. On sent la terre trembler sous ses pas. Le ciel n'est qu'un épais brouillard rouge et bleu.

« Je n'y connais rien, dit Napoléon en promenant ses regards tout autour de lui. Voyons donc ! »

Suivi seulement de l'amiral et de quelques-uns de ses officiers, il se jette dans un canot que d'habiles marins de la garde manœuvrent, et se porte à force de rames au milieu des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, en passant à travers mille dangers et en affrontant une grêle de boulets qui se croisent en tous sens. Napoléon parcourt toute la ligne. Arrivé près de la tour de Croï :

« Amiral ! dit-il à Bruix, il faut doubler le fort. »

Bruix, effrayé des dangers auxquels l'Empereur s'est exposé déjà et de l'inutile péril qu'il veut courir encore, lui représente en termes respectueux toute l'imprudence de cette manœuvre. Napoléon n'a pas eu l'air de l'écouter, et s'adressant aux marins :

« Tout droit, vous dis-je!

— Sire, ajouta Bruix, que gagnerons-nous à doubler le fort? rien que des boulets !

— Eh bien ! monsieur l'amiral, répond l'Empereur d'un ton sardonique, c'est déjà quelque chose. Mais bah ! les boulets ne sont que pour ceux qui en ont peur.

— Sire, je puis assurer à Votre Majesté qu'en tournant le fort elle arrivera plus vite que si elle le doublait.

— Messieurs les marins, continuez de ramer dans cette direction », dit l'Empereur.

Au risque d'encourir une disgrâce complète, Bruix donne l'ordre contraire, en faisant, avec la main, un signal d'arrêt.

« Marins de *ma* garde, obéissez à votre Empereur ! s'écrie d'une voix terrible Napoléon, qui a deviné le signal de l'amiral.

— Marins de *la* garde, je vous le défends ! s'écrie Bruix avec une pose vraiment sublime, et en agitant au-dessus de sa tête son bâton de commandant. En même temps il jette un regard superbe à l'Empereur et ajoute : Je suis ici sur mon terrain ! Les marins sont à moi ! Ils n'ont d'ordres à recevoir que de moi ! Encore une fois, marins de la garde, obéissez à votre amiral ! »

Les marins restent indécis, ils ne savent auquel de ces deux maîtres ils doivent obéir. Bruix a remarqué cette hésitation, il reprend avec une colère qu'il ne cherche point à dissimuler :

« Pressez le mouvement et ensemble!... ou sinon le premier de vous à qui je vois la rame basse, je le fais fusiller au retour comme un traître et un lâche! »

A l'instant même le canot fila et tourna le fort de Croï comme la faible ablette évite la gueule du brochet. Obligé d'en passer par là, Napoléon avait brusquement tourné le dos à l'amiral, et, les bras croisés sur la poitrine, sifflait entre ses dents en regardant fixement devant lui. A peine le canot avait nagé dix brasses qu'une embarcation de munitions qui doublait la tour de Croï est criblée par les boulets et coule bas; son pavillon flotte un instant sur la mer,

puis disparaît en ne laissant à sa place qu'un vaste entonnoir où l'eau se précipite en bouillonnant.

« Eh bien! sire? » s'écria Bruix en regardant l'Empereur.

Napoléon avait éprouvé comme un mouvement de vive contrariété; il continua de siffler, sans même regarder Bruix. Le reste de cette dangereuse promenade se fit sans accident. Arrivé au petit port de Vimereux, Napoléon, sans adresser la parole à l'amiral, qui, chapeau bas, lui présentait le bras pour l'aider à passer du canot à terre, s'élança sur le rivage sans le secours de personne et se dirigea lestement sur la falaise pour visiter la terrible batterie de vingt-quatre, appelée *Batterie de Marengo*, qu'on y avait établie. Le combat durait toujours.

« Ah ! ah ! avait dit Napoléon en frappant le terrain du pied comme pour juger de sa solidité, je m'y reconnais maintenant : voilà mon élément, à moi. »

Il s'approcha des canonniers de marine qui servaient ces pièces, et les encouragea à bien pointer :

« Hardi, mes amis! leur dit-il, ne vous pressez pas : il est encore de bonne heure. Songez qu'il nous faut *brosser* des gaillards qui tiendront ferme et longtemps. »

Puis, contemplant avec sa lorgnette la belle résistance du vaisseau amiral anglais, il demanda à un lieutenant d'artillerie :

« Croyez-vous, jeune homme, que les artilleurs de ce bâtiment soient Anglais?... Je ne le pense pas. »

Le lieutenant fit un signe affirmatif. Au même instant, un des boulets lancés par la frégate vint passer à dix pieds au-dessus de la tête de Napoléon avec un ronflement terrible et alla s'enterrer dans une petite butte située à deux cents pas derrière lui.

« Non ! vous dis-je, reprit Napoléon, qui avait tourné la tête pour suivre l'effet du boulet, ces artilleurs ne sont pas Anglais. Ah ! ah! dit-il ensuite en apercevant un canonnier qui manœuvrait à l'une des pièces avec une vigueur et une précision remarquables, à ce que je vois, je suis ici en pays de connaissance!

Tandis que l'Empereur parlait, le canonnier achevait de charger sa pièce, et d'une seule main ayant fait faire le moulinet au refouloir pour rafraîchir l'écouvillon dans le petit seau, avait repris vivement sa position de premier servant de droite.

« Bravo ! Pomayrol, dit Napoléon en lui frappant sur l'épaule ; c'est bien cela, mon vieux, je vois que tu t'y entends ! »

L'artilleur tourna la tête, et reconnaissant l'Empereur, lui tendit la main en s'écriant avec joie :

« *Tron de Diou!* sire, c'est vous ! Comment que vous vous portez ?

— Très-bien, mon brave, et toi?... Tu es bien occupé, à ce que je vois?

— Bagasse! je m'en flatte. Le four chauffe, en attendant que nous les fassions cuire, les autres, là-bas, eh donc!»

Le coup partit et emporta le pavillon d'un des bricks anglais, qui tomba sur ses agrès.

« Rapp, dit Napoléon en se retournant pour désigner à son aide de camp celui des artilleurs qui avait pointé le coup, donne 20 francs à ce brave homme. »

Rapp n'avait sur lui qu'un double louis ; il le donna.

« Allons, reprit aussitôt Napoléon en s'adressant aux artilleurs, qui redoublaient d'ardeur et de vitesse, qui est-ce qui veut gagner vingt francs pour boire à ma santé? Voilà une des frégates qui s'avance.

— *Tron de Diou!* c'est moi qui pointe! s'écrie Pomayrol ; c'est à mon tour.

— Si tu fais une politesse à cette frégate qui a l'air de se moquer de toi, je te donne 40 fr.

— Eh donc! c'est comme si je les tenais. Je m'en flatte !

— Oh ! oh ! tu ne les tiens pas encore ! dit Napoléon ; tu seras trop maladroit !

— *Tron de Diou!* vous allez lui voir descendre son beaupré, et un peu vite à ce brigand-là ! Attention, vous autres ! »

La pièce a été chargée; Pomayrol a pointé, et les servants son à leur poste ·

« Allons maintenant, fâche-toi, ma poulette », dit Pomayrol en parlant à sa pièce et en faisant signe au canonnier qui tient la lance.

Celui-ci fait feu, le grand mât de la frégate tombe coupé en deux par le boulet; Pomayrol bat aussitôt un entrechat en s'écriant:

« Eh donc! bagasse!...

— Bravo! s'écrie Napoléon en frappant des mains avec une sorte de ravissement. Rapp, donne cent francs à ce gaillard-là.

— Sire, répond l'aide de camp avec un signe de tête qui veut dire qu'il n'a plus d'argent.

— Comment! plus d'argent!... mais il m'en faut, reprend Napoléon avec impatience, en promenant ses mains sur toutes ses poches. Pourquoi ne m'en avoir pas demandé tout à l'heure avant de partir?

— *Tron de Diou!* ne vous fâchez pas contre ce brave homme, j'aime mieux lui faire crédit toute ma vie, bagasse!

— Tiens, prends! dit Napoléon en présentant au marin sa tabatière d'or, qui était le seul objet qu'il eût trouvé dans la poche de sa veste. Pomayrol n'osait avancer la main. Prends donc, te dis-je, crois-tu que je n'ai pas remarqué hier que cette tabatière te faisait envie? avoue-le-moi; seulement, fais en sorte que les Anglais ne te la prennent pas!

— Bagasse! me la prendre, à moi!... s'écria Pomayrol en serrant les poings; je l'avalerais plutôt, fût-elle rouge comme les boulets qui mitonnent là-bas, *tron de Diou!* »

Napoléon sourit.

« Voilà que tu te fâches aussi, reprit-il; allons, calme-toi; j'espère que tu n'en seras jamais réduit là. Puis, s'adressant aux autres artilleurs : Continuez comme vous faites, je vous réponds qu'avant la fin de l'année prochaine vous boirez à Londres à ma santé, avec le rhum des Anglais. »

Non loin de la batterie de Vimereux étaient la forge et les grils qui

servaient à faire rougir les boulets. Napoléon alla voir travailler les forgerons :

« Vous voyez bien, leur dit-il, que vos boulets ne sont pas d'une belle couleur ; ce n'est pas encore cela. »

Alors l'un de ces ouvriers, qui avait connu Napoléon au siége de Toulon, lorsqu'il n'était encore que lieutenant d'artillerie, et qui avait conservé le langage et les habitudes de cette époque, l'interpella en lui montrant de loin un boulet rouge qu'il tenait dans ses pinces :

« Tiens ! regarde, citoyen général, lui dit-il, voilà !... c'est comme les prunes que nous envoyions au fort Mulgrave, du temps de l'incorruptible Dugommier. »

A cette qualification de *citoyen général*, à laquelle depuis longtemps il n'était plus accoutumé, Napoléon tressaillit.

« Heim ! s'écria-t-il en levant la tête et promenant un regard mécontent autour de lui.

— Par ici, par ici ! citoyen général, répéta le forgeron. Napoléon s'avança avec indifférence, et, reconnaissant l'ouvrier pour l'avoir vu à Toulon :

— Ah ! ah ! dit-il avec un sourire forcé, c'est toi ! toujours avec tes anciennes habitudes !... Cependant, tout a bien changé depuis, excepté toi qui, à ce qu'il me paraît, es resté stationnaire.

— Pardonnerez, citoyen général ; j'ai diablement changé de garnison et d'arsenal depuis que le citoyen Songis a été nommé premier inspecteur d'ar...

— Ce n'est pas encore assez rouge..., se hâta d'interrompre Napoléon d'un ton d'humeur pour rompre cette conversation. Il faut que ton boulet soit presque blanc et qu'il scintille tout autour, comme de petites étoiles. Parbleu ! tu dois bien le savoir ! Mais est-ce que tu as jamais appris quelque chose, toi ? »

Avant de quitter la forge, il donna l'ordre qu'on distribuât une double ration de vin et d'eau-de-vie aux ouvriers, et fit remettre une gratification au chauffeur qui l'avait qualifié de *citoyen*



— Tiens, regarde, citoyen général... c'est comme les prunes que nous envoyions au fort Mulgrave... (t. I, p. 284.)

général, puis il descendit sur le rivage. Le combat durait encore.

Napoléon avait donné les ordres les plus positifs pour que les étrangers, de quelque pays, de quelque condition qu'ils fussent, n'entrassent pas à Boulogne avant que leurs papiers et leur bagage eussent été préalablement visités. En son absence, il s'était journellement introduit dans le camp des espions anglais. On n'avait fait aucune grâce à ceux qui avaient été découverts : ils avaient été fusillés sur-le-champ; mais cette sévérité n'avait pas empêché d'autres Anglais de débarquer sur les côtes, de venir le soir au théâtre de Boulogne, de siffler le spectacle et de pousser l'audace jusqu'à placarder sur les murs de l'hôtel de la Préfecture des injures et des menaces contre l'Empereur et les autorités de la ville, bravant ainsi la police du colonel Delafons, chef de la gendarmerie de Boulogne, qui trouva un matin au point du jour, sur le rivage, deux petits batelets couverts en toile gondronnée, qui avaient servi probablement à quelques-unes de ces excursions clandestines.

En arrivant à Boulogne, où il apprit ces particularités, Napoléon s'emporta contre les Anglais, contre la police, contre le chef de la gendarmerie, contre le préfet, contre les comédiens, contre les spectateurs, contre tout le monde, et voulut que chaque jour, à son petit lever, le colonel Delafons lui fît un rapport sur les événements de la veille. A l'approche du 16 août, anniversaire de sa naissance, et jour qu'il avait choisi pour distribuer les décorations de la Légion-d'Honneur à l'armée, il recommanda à cet officier-magistrat de redoubler de surveillance; puis s'étant assis, il ajouta comme pour réchauffer son zèle.

« Que diable! monsieur le colonel, vous ne savez jamais rien! Vous ne voyez jamais rien! On se moque de vous! Les petits polissons de la ville attacheraient une queue de papier derrière le collet de votre uniforme que vous ne vous en apercevriez pas! Il y a des traîtres à Boulogne en ce moment, j'en ai la certitude. Voyons, que s'est-il passé hier? Lisez-moi votre rapport. — *Rien de nouveau*, n'est-ce pas, comme toujours?

— Pardon, sire, il y a du nouveau.

— Nous allons voir », dit Napoléon d'un air de doute.

Le colonel tira de sa poche un papier et commença de lire ce qui suit : « A Sa Majesté l'Empereur et roi.... »

« C'est bon, c'est bon! interrompit l'Empereur en s'agitant sur son fauteuil. Grâce pour le protocole! Au fait, au fait!

— Un homme d'assez mauvaise mine, continua le colonel, a été surpris hier matin, entre neuf et dix heures, sur la falaise du camp de droite, faisant avec ses bras des signaux télégraphiques. Arrêté presque au même instant par les agents en surveillance...

— Au même instant, par les agents en surveillance! répéta Napoléon en se levant avec vivacité. Ah! mon Dieu, mon Dieu! Et depuis quinze jours peut-être cet homme fait le même manége, tous les matins, à la barbe de messieurs de la police et sans qu'aucun factionnaire l'ait encore aperçu! Enfin, c'est comme cela! Continuez, monsieur le colonel, et lisons un peu plus vite si c'est possible.

— Il a d'abord voulu protester de son innocence, et...

— Parbleu! toujours!...

— Et tourner la chose en plaisanterie; mais l'adjudant de place Lebrigand, ayant...

— Lebrigand?... Qu'est-ce que cet adjudant-là? Drôle de nom!

— Sire, c'est un adjudant de place du 11e arrondissement de Paris qui m'a été délégué par le général Bucquet : cet adjudant est capitaine, et...

— C'est possible, je ne le connaissais pas; allez et dépêchons.

— Lebrigand, ayant visité ses papiers, reconnut que cet homme était « un maître d'écriture, domicilié depuis peu à Boulogne, et « trouva dans une poche de son pantalon habilement dissimulée, « une correspondance avec lord Keith et lord Melvil, qui prouvait sa « connivence avec les Anglais.

— C'est heureux, ma foi! dit Napoléon d'un ton ironique; mais est-ce qu'on me croit jamais, moi! Allons, allons, traduit devant le conseil de guerre, M. le maître en fait de belles-lettres, pour lui ap-

prendre à faire le télégraphe avec ses bras au lieu de se borner à faire des panses d'*a*. Cependant, avant l'exécution, vous me soumettrez les pièces. Cet homme peut avoir des complices. Avez-vous encore autre chose?

— Oui, sire. A six heures du soir, on a arrêté dans la rue des minimes deux Anglais parfaitement bien vêtus, ayant de très-beau linge, des bas de soie blancs...

— Et puis! et puis! » fit Napoléon en frappant du pied.

« Des bijoux. Conduits au poste de la Comédie, ils ont été fouillés, « et on a trouvé sur eux des poignards, une montre à répétition, « un briquet chimique avec des mèches soufrées; le tout destiné bien « certainement à allumer un incendie...

— Mais cela me fait assez cet effet, monsieur le colonel, reprit Napoléon d'un ton goguenard, car je ne suppose pas que ce soit simplement pour allumer les lanternes de ma baraque, qui par parenthèse sont fort mal éclairées... Fusillés! Après, monsieur le colonel?

— Ces appareils, continua celui-ci, ainsi que portefeuille, argent, montre, bijoux et poignard, ont été immédiatement déposés entre les mains du général Morlot, commandant la 16e division militaire, qui en a dressé procès-verbal, pour être joint aux pièces du procès, afin de commencer immédiatement l'instruction.

— Elle est toute faite l'instruction, dit Napoléon.

— Voilà tout, sire. Qu'ordonne Votre Majesté à l'égard de ces deux Anglais?

— Eh bien! je viens de vous le dire : fusillés! aujourd'hui même, par derrière, comme des traîtres et de vils espions, trop lâches pour voir la mort en face! Ah! ah! messieurs d'Albion, je vous fais la guerre, moi! mais je la fais noblement et sans avoir recours à l'assassinat. Je prouverai à votre gouvernement qu'on ne vient pas impunément tenter de mettre le feu chez moi. On verra, on verra! »

En disant ces paroles, Napoléon prit son chapeau et sortit de sa baraque fort animé, et dirigea ses pas vers le *Pont de Briques*.

Ces trois individus furent fusillés le soir même au bord de la mer. Hâtons-nous de dire qu'ils avaient avoué leur criminelle mission.

L'Empereur n'agit pas toujours avec autant de sévérité ; il lui arriva souvent de faire grâce.

Cependant, tous ceux qui, dans l'armée, avaient obtenu des armes d'honneur, reçurent une lettre d'avis qui leur annonçait que, pour acquitter la dette de la patrie envers eux, et remplacer les armes d'honneur qu'ils avaient su mériter à différentes époques, ils étaient nommés chevaliers, officiers, commandants ou grands-officiers de la Légion-d'Honneur. Lors de l'institution de l'ordre, trois ans auparavant, cette création d'une nouvelle noblesse avait rencontré de la part des pouvoirs de l'État, auxquels son adoption fut soumise, une opposition presque unanime. Napoléon l'avait emporté, mais l'affaire avait été chaude ; il avait même dit à cette occasion :

«C'était trop tôt; j'aurais dû attendre. Les préventions sont encore trop fortes. Ils ne m'ont pas compris ; les orateurs du projet l'ont mal défendu. Le goût des distinctions doit nécessairement revenir, parce qu'il tient à la nature de l'homme. Je réponds qu'on obtiendra de grands résultats de mon institution, si *par la suite on ne la gâte pas*. Au surplus, on verra.»

Comprenant donc qu'il ne fallait pas heurter de front des opinions encore ardentes, Napoléon avait attendu que ces mêmes pouvoirs l'eussent proclamé Empereur pour faire ce qu'il appelait son *classement* des différentes croix qu'il voulait distribuer. Cette générosité surprit tout le monde, parce que, dans l'origine, on avait cru que la récompense et la distinction seraient uniformes pour tous. Il n'en fut pas ainsi. Plus tard même, Napoléon créa des dignités au-dessus de celle de grand-officier de la Légion-d'Honneur, telles que grand'croix, grand-cordon et grand-aigle ou grand dignitaire de l'empire. Or, le 16 août 1804, à huit heures du matin, 80,000 hommes des camps de Bruges, d'Arras, de Montreuil, d'Amiens, d'Ostende, de Calais, de Dunkerque, de Furnes, de Vimereux, d'Ambleteuse, etc., furent rassemblés et réunis, sous les ordres du maréchal

Soult, à droite du port de Boulogne. Là, au fond d'un spacieux amphithéâtre formé par la nature, et non loin de cette terrible *tour d'Ordre*, on avait tracé l'emplacement de l'armée, de manière à ce que son front présentât l'arc concave d'une demi-conférence, et que chacune des colonnes figurât un rayon dirigé sur le trône de l'Empereur, situé au centre du diamètre. Ce trône, qui avait cent pieds d'étendue, était un tertre de forme carrée, semblable à ceux que les armées romaines élevaient à leurs empereurs, et sur lequel on avait placé isolé un siége de fer de forme gothique, que l'on prétendait avoir appartenu au *bon roi Dagobert*, et qu'on voit aujourd'hui dans la salle des antiques, à la Bibliothèque nationale.

Derrière ce fauteuil s'élevait un grand trophée d'armes, composé notamment avec les armures des anciens électeurs de Hanovre, au-dessus desquelles flottaient les drapeaux pris à toutes les époques aux ennemis de la France. L'ensemble de cette décoration était surmonté d'une immense couronne de lauriers d'or, sur laquelle s'agitaient encore les queues des pachas d'Egypte et les guidons des mamelucks, conquis aux Pyramides, à Aboukir et au Mont-Thabor. Des trépied supportaient, à gauche, les casques de Duguesclin et de Bayard, dans lesquels avaient été déposées les décorations; à droite, on voyait le bouclier et l'épée de François Ier, qu'on avait ajoutés à ces glorieux trophées, nous ne savons trop pourquoi, car ce roi, qu'on s'est plu à nous représenter comme le type de l'honneur, de la loyauté et de la grandeur d'âme, ne fut en réalité qu'un homme fort peu honorable, capitulant volontiers avec sa conscience et ses devoirs de roi; un fou, un débauché, un détestable monarque, en un mot, dont la France dut longtemps maudire le règne. L'Empereur le savait si bien, que lorsque le sénateur Monge lui en fit l'observation, il répondit :

«Les neuf dixièmes de mes généraux n'ont jamais lu l'histoire de France et ne savent pas au juste ce qu'était François Ier. Vous le savez, vous, et moi aussi : c'est bien; mais enfin, ce bouclier et cette épée feront de l'effet : il faut frapper les masses.»

La demi-lune formée par le fond de l'armée était restée vide, afin que l'Empereur pût être vu et entendu de tous les soldats. Les légionnaires, rangés en demi-cercle, en avant du front, étaient distribués en pelotons placés à la tête des colonnes auxquelles ils appartenaient, et n'en étaient séparés que par les drapeaux de ces mêmes colonnes réunis en faisceaux.

A trois cents pas environ, à droite du trône, sur un terrain qui s'élevait en pente douce et circulaire, presque comme un amphithéâtre, soixante ou quatre-vingts tentes avaient été construites avec les pavillons de l'armée navale, et étaient destinées aux dames de Boulogne et à toutes les personnes invitées à la cérémonie. Ces tentes faisaient de loin un effet charmant, quoiqu'elles fussent assez éloignées pour que les spectateurs qui les remplissaient ainsi que ceux qui voulaient les distinguer fussent obligés de se servir de lorgnettes. Entre le trône et ces tentes était une partie de la garde impériale à cheval, rangée par escadrons. Le temps était magnifique; il n'y avait pas un nuage au ciel : cet imposant tableau semblait encadré, du côté de la mer, par la ligne d'embossage, dont tous les mâts étaient pavoisés.

A dix heures, une salve d'artillerie de la *tour d'Ordre* annonça l'arrivée de l'Empereur et le commencement de la cérémonie. Napoléon partit de sa baraque au galop de son cheval, suivi de plus de quatre-vingts généraux et de deux cents officiers supérieurs d'état-major. Toute sa maison civile et militaire l'avait déjà précédé. Il était vêtu de l'uniforme de colonel des grenadiers à pied de sa garde: habit bleu à revers blancs, culotte et veste blanches, bottes molles à l'écuyère et *chapeau neuf*. C'était la seule dépense qu'il eût faite ce jour-là pour sa toilette. Il arriva au pied du trône au bruit des acclamations, des tambours, des trompettes et des décharges de toutes les *mignonnettes* (comme Pomayrol appelait les mortiers monstres). Il y avait de quoi rendre sourd. Tout le monde se boucha les oreilles; les chiens se couchèrent la tête basse en hurlant; les chevaux même, tout aguerris qu'ils étaient, se cabrèrent sous leurs cavaliers.

Les maréchaux et les grands dignitaires allèrent au-devant de Napoléon, qui monta les degrés du trône à pas précipités, en saluant de la main. Lorsqu'il fut assis, ses frères, les grands-officiers de l'Empire, les amiraux, les ministres, les sénateurs, les conseillers d'État, se groupèrent autour de lui. Le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, Lacépède, se tenait un peu en avant du trône sur les premières marches de l'escalier du milieu, où s'étaient placés en arrivant les écuyers, les pages et les aides de camp de l'Empereur, prêts à recevoir et à transmettre ses ordres. A une seconde salve d'artillerie, toujours tirée de la tour d'Ordre, qui était un fâcheux voisinage, à en juger par l'empressement qu'avaient mis à fuir les curieux qui s'étaient placés au bas, lors de la première décharge, succéda un profond silence. Le grand-chancelier descendit quelques marches et fut censé prononcer un discours, qui dura au moins un quart d'heure et que personne n'entendit, excepté les deux grenadiers placés en faction à côté de lui, bien qu'ils n'eussent pas l'air d'y prêter la moindre attention. Après quoi, un roulement général de tous les tambours résonna au pied du trône, donna le signal aux légionnaires, qui s'avancèrent avec leurs drapeaux au milieu de l'arène pour prêter le serment. Napoléon en prononça lui-même la formule. A peine eurent-ils répondu : oui ! que l'Empereur ajouta, en élevant la voix :

« Et vous jurez de défendre au péril de votre vie l'honneur du nom français, votre patrie, votre Empereur?

— Nous le jurons ! répondirent-ils en allongeant le bras.

— Vous le jurez? répéta encore Napoléon.

— Oui ! oui ! oui ! »

Et tous agitèrent en l'air leurs bonnets et leurs chapeaux en s'écriant :

« Vive l'Empereur !... — Vive l'Empereur !... »

Napoléon se retourna vers le groupe compacte et doré qui l'entourait, il fit un signe, aspira une prise de tabac, et dit :

Allons, messieurs, commençons ! »

La distribution des croix se fit aussitôt.

Un aide de camp de l'Empereur appelait le militaire décoré; celui-ci, en arrivant, s'arrêtait au pied du trône, saluait, montait l'escalier de droite, était reçu par le grand-chancelier, qui lui remettait son brevet. Le page, placé entre le trépied et l'Empereur, prenait la décoration dans un des casques et la présentait à Napoléon, qui l'attachait lui-même sur la poitrine du brave ; à cet instant, plus de huit cents tambours battaient un ban, et lorsque le décoré descendait du trône par l'escalier de gauche, en passant devant le brillant état-major resté au bas, c'étaient des poignées de main et des embrassades à n'en plus finir au bruit des fanfares exécutées par douze cents trompettes.

Cette cérémonie fut longue : commencée à dix heures et demie du matin, elle ne se termina qu'à plus de trois heures de l'après-midi, parce que l'Empereur, en donnant la croix, accompagnait presque toujours cette action de quelques mots d'éloges. Il arrivait quelquefois que le légionnaire était si ému, si troublé en approchant de l'Empereur, que la scène devenait burlesque. Par exemple, lorsque l'aide de camp qui appelait les noms vint à prononcer celui de Pomayrol, le Provençal, qui faisait partie du groupe des marins placés tout à fait à la partie gauche de la demi-lune, articula un énergique *tron de Diou! as pas paou!*

Cette exclamation dut être entendue même de la croisière anglaise dont toutes les longues-vues étaient braquées sur le trône impérial. Puis, sortant des rangs comme un homme ivre, bien qu'il fût à jeun, il prit une sorte d'élan, arriva au pied du trône, fit voler son chapeau en l'air, et, se trompant d'escalier, se trouva nez à nez avec le contre-amiral Magon, devant lequel il resta planté comme un terme, sans prononcer une parole, jusqu'à ce que des officiers-généraux lui eussent expliqué ce qu'il devait faire ; mais le brave marin était hors d'état de comprendre : il avait tout à fait perdu la tête. Il descendit l'escalier de gauche et monta celui de droite, sans voir les personnes qui étaient devant lui ; les jambes lui tremblaient

comme à un criminel qui monte à l'échafaud. Il arriva si brusquement aux derniers degrés qu'il fit faire une pirouette à Cambacérès, qui causait tranquillement avec Monge.

Enfin, quand l'Empereur, qui lui sourit d'une façon toute particulière, leva le bras pour lui attacher la décoration, Pomayrol, se trompant sur le but de ce geste, lui appliqua ses deux larges mains de chaque côté de la poitrine, comme pour l'embrasser. L'Empereur lui abandonna volontiers une de ses mains, que Pomayrol secoua en prononçant un : *Eh donc! je m'en flatte!* qui dut meurtrir les doigts de l'Empereur. Pomayrol se retira sans se tromper d'escalier, mais en enjambant quatre ou cinq marches à la fois, en renversant tout ce qui se trouva sur son passage. Arrivé au bas des degrés, il reprit sa course et rentra dans les rangs de ses camarades comme un régiment de cuirassiers qui charge à fond. Là, Pomayrol tomba sans connaissance; on le fit revenir à lui à l'aide de quelques gorgées d'eau-de-vie dont les gourdes étaient abondamment pourvues ce jour-là.

Lorsque la distribution des croix fut achevée, on vit les aides de camp parcourir les divisions; une troisième salve d'artillerie se fit entendre, et 80,000 hommes s'avancèrent en colonnes serrées jusjusqu'à vingt-cinq ou trente pas de distance du trône. Le silence le plus profond avait succédé au roulement des tambours, l'Empereur commanda lui-même le défilé et les troupes l'exécutèrent pour retourner dans leurs camps respectifs. En passant devant Napoléon, chaque chef de corps inclina son épée. Joseph Bonaparte, que son frère venait de nommer tout récemment colonel du 4e de dragons, fit un salut beaucoup plus civil que militaire. Lannes, qui remarquait tout et qui était naturellement un peu frondeur et jaloux, dit avec sa franchise accoutumée à un officier-général, en parlant de Joseph: « Que l'Empereur ne le mette pas sous mes ordres, car à la première faute, je le *fourre* aux arrêts pour huit jours. »

Napoléon entendit le propos, et en fronçant le sourcil il dit à demi-voix à Lannes, qui se trouvait près de lui :

« Monsieur le maréchal, n'ayez pas cette crainte, car c'est vous qui serez probablement et bientôt sous les siens. »

Sur la fin du défilé on remarqua que l'Empereur se retournait souvent vers le ministre de la marine et lui parlait bas; puis il prenait précipitamment sa lorgnette des mains d'un de ses pages et regardait du côté de la mer en manifestant une sorte d'inquiétude. Tous ceux qui étaient groupés sur le trône regardaient aussi du même côté, se rapprochaient les uns des autres et causaient à voix basse. Il était évident qu'on s'attendait à quelque événement. Enfin, un officier d'ordonnance arrive au grand galop, monte rapidement l'escalier de gauche et dit quelques mots à M. Decrès; celui-ci s'approche de l'Empereur, qui prête l'oreille et saisit la lunette du ministre de la marine. Tous les regards se dirigèrent aussitôt vers le *fort en Bois* et furent frappés d'un magnifique spectacle.

C'était la flotte du Havre, forte de quarante-sept bâtiments, sous les ordres du capitaine Daugier, qui entrait majestueusement dans le port de Boulogne, toutes voiles dehors, à l'instant même où la cérémonie finissait. Elle fut reçue au bruit d'un feu roulant de huit cents pièces de canon, et des acclamations de deux cent mille personnes. Ce coup d'œil était vraiment sublime. D'épais nuages de fumée s'élevaient dans toutes les directions, et, à travers leurs teintes rougeâtres, on distinguait au loin les mouvements de l'armée qui défilait pour rejoindre les campements au milieu de la poussière qui tourbillonnait en colonne autour de la cavalerie et d'un vent d'ouest qui tourmentait sans cesse les drapeaux placés au-dessus de la tête de Napoléon, dont la figure calme et radieuse semblait alors défier l'avenir.

Le contentement que l'Empereur avait éprouvé à la vue de la flottille du Havre fut de peu de durée : un jurement très-énergique du ministre de la marine (c'était assez le langage habituel de M. Decrès) l'avertit qu'il se passait quelque événement fâcheux. En effet, le lieutenant de vaisseau qui commandait la première division du convoi, n'ayant pas suivi les avis du pilote côtier, rencontra,

au moment d'aborder le *fort en bois*, quelques ouvrages à fleur d'eau; le choc que reçurent les chaloupes les fit chavirer. Quelques soldats firent le plongeon ; heureusement l'eau était basse, quelques-uns seulement périrent. Cet accident, qui arrivait en plein jour, à la vue de nos ennemis, qui, à l'aide de leurs lunettes, voyaient tout ce qui se passait sur le port et dans le camp, mit l'Empereur de fort mauvaise humeur. Il descendit vivement du trône et retourna à pied à sa baraque sans parler à personne. Arrivé là, il se promena avec Berthier devant l'espèce de trottoir qui régnait le long du parapet qu'on avait construit du côté de la mer; et, marchant fort vite, il manifesta son mécontentement par des expressions énergiques qu'il laissait échapper par intervalles :

« Parbleu ! disait-il, *les autres* ont bien raison de nous railler et de comparer nos péniches et nos chaloupes canonnières à des *coquilles de noix!* (C'était ainsi que les Anglais appelaient les bâtiments dont se composait la flottille de Boulogne.) Vit-on jamais semblable bêtise? aller échouer au port!... Mais messieurs les marins ont un amour-propre et une vanité! »

Et en disant ces mots, Napoléon haussait les épaules. M. Decrès, qui l'avait quitté pour aller à la côte, revint bientôt lui annoncer que le dommage n'était pas aussi grand qu'on l'avait craint d'abord. L'Empereur n'en continua pas moins de se promener en parlant très-haut, en gesticulant et en récriminant contre les marins, que dans son dépit il comparait à des *canards sauvages*. Cependant, le soir, cette mauvaise humeur se dissipa tout à fait, lorsqu'il alla visiter ses légionnaires, qui avaient été invités à un splendide banquet. Des *toasts* et des chants prolongèrent cette fête, qui se termina, à neuf heures du soir, par un feu d'artifice magnifique, à la fin duquel vingt mille hommes rangés en bataille exécutèrent un feu de file avec des cartouches à étoiles : ce fut là le bouquet. L'éclat que cette illumination guerrière répandit pendant un quart d'heure sur la ville et les côtes de Boulogne fut si vif, qu'il semblait qu'on fût en plein jour, et que les Anglais attribuèrent cette

clarté soudaine à l'incendie de notre flotte dans le port même.

Les jours suivants, Napoléon travailla avec les ministres de l'intérieur et des finances, avec M. de Talleyrand, qu'il avait retenu auprès de lui, et quelques conseillers d'État qui l'avaient accompagné dans ce voyage, car l'Empereur menait tout de front : les affaires de l'intérieur, les travaux de la guerre et les négociations diplomatiques. Ce fut au camp de Boulogne, pendant les mois d'août et de septembre 1804, qu'il rendit le décret qui instituait les prix décennaux (de 10,000 fr. chaque), et le décret sur les sépultures, dont les dispositions sont encore observées aujourd'hui. Douze écoles de droit furent créées dans les principales villes de l'Empire. Une nouvelle organisation de l'Ecole Polytechnique soumit les élèves au régime et à la discipline militaires. La vaccine, dont la découverte avait excité tant de discussions parmi les praticiens, fut imposée aux enfants sous la responsabilité des parents. Il décréta encore l'établissement des maisons de détention dans chaque département, pour réunir et employer au travail les condamnés à la réclusion. Les courses de chevaux furent instituées. L'école Normale de Paris fut fondée, ainsi que l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Le calendrier grégorien remplaça le calendrier républicain. Des négociations diplomatiques pour amener une paix générale furent entamées avec les puissances du continent. La tenue des livres en parties doubles remplaça, dans toutes les administrations financières de l'État, l'ancienne méthode de comptabilité. Enfin, Napoléon créa le chapitre de Saint-Denis pour les anciens évêques non pourvus, et des marguilliers d'honneur pour les paroisses principales de la capitale. Le grand-amiral prince Murat, son beau-frère, fut nommé par lui marguillier d'honneur de Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse ; et, en cette nouvelle qualité, il rendit en personne le pain bénit, le premier dimanche d'octobre, jour de saint Jérôme, son patron. L'Empereur, qui entendait régulièrement la messe tous les dimanches, avait voulu que sa famille et sa cour se distinguassent par des œuvres pieuses. Malgré ces graves et ces innombrables tra-

vaux, il s'occupait des plus minces détails de ce qu'il appelait *sa grande affaire, la descente en Angleterre.*

Une des choses les plus frappantes et les plus caractéristiques dans le spectacle qu'offrait alors le camp de Boulogne, c'était de voir ces vieux soldats, si terribles devant l'ennemi, se livrer là aux amusements les plus paisibles, les plus simples, comme eussent fait des enfants. Presque tous les soirs, les soldats de la vieille garde se rassemblaient sur la vaste pelouse qui entourait la baraque de l'Empereur. Morland, qui joignait à sa qualité de prévôt d'armes celle de maître de danse, prenait alors son violon, monté quelquefois, comme celui de Paganini, avec deux ou trois cordes seulement. Morland donnait des leçons de danse à quelques-uns de ses camarades, en accompagnant leurs *jetés-battus* et leurs *assemblés* du son criard de son instrument, dont, au dire du facétieux Pomayrol, il savait tirer *des accords de tron de Diou, à faire tourner une sauce blanche.* Quant au Provençal, il avait aussi certaines prétentions à savoir exécuter avec grâce les *ailes de pigeon*, et personne mieux que lui ne battait l'entrechat à huit. Plus d'une fois ses succès empêchèrent Morland de dormir, et lui donnèrent l'idée de lui faire, avec son demi-espadon, une boutonnière de plus dans sa veste; mais il savait aussi que Pomayrol n'était pas homme à rompre d'une semelle. Une telle affaire fût devenue une collision sanglante entre les marins et les grenadiers de la garde, et celle-là ne se fût pas terminée comme celle qu'ils avaient eue précédemment avec les *relintintins* et *les pékins*. L'Empereur, qui n'entendait pas raillerie en matière de duels, eût employé certainement quelque moyen de répression qui eût pu être aussi neuf cette fois que l'autre, mais qui eût été beaucoup moins paternel. Morland se contenta donc de dire que la danse de monsieur était *intempestible et incohérente* dans une société bourgeoise.

Une fois la leçon de danse terminée, les plus savants exécutaient un quadrille complet, depuis la figure du *pantalon* jusqu'à *la finale*, pour laquelle Pomayrol n'oubliait jamais de dire aux danseurs :

« Eh donc! en avant deux, les quatre ensemble, bagasse!

— Et du pied gauche *inclusivement* », ajoutait Morland, jaloux qu'un autre se permît de donner des conseils à ses élèves.

Comme il n'y avait pas de danseuses et qu'il fallait bien que ce rôle fût rempli, afin d'établir la distinction des sexes, ceux qui figuraient les dames relevaient leurs manches jusqu'au coude, ôtaient leur cravate, se rabattaient le collet sur les épaules, et, tenant délicatement entre le pouce et l'index les basques de leur habit, qu'ils écartaient un peu en arrondissant les bras, ils faisaient des pas plus petits et se tenaient un peu plus raides que les autres, et les yeux pudiquement baissés.

Ces jeux amusaient beaucoup l'Empereur, qui y assistait derrière la jalousie de la salle à manger de sa baraque. Personne ne semblait plus heureux que lui lorsqu'un de ses vieux sapeurs de l'armée d'Italie ou d'Egypte, à la barbe grisonnante, au teint hâlé, aux joues creuses, aux jambes sèches, avec la douceur et la complaisance qui les distinguaient, consentait, pour se rendre utile et agréable à la société, à remplir le rôle de danseuse. Il fallait voir le paisible grognard figurer *la poule* avec Pomayrol qui riait, criait, s'agitait, battait d'effrayants entrechats à tort et à travers, toujours hors de mesure, en donnant des coups de pied à droite, des coups de coude à gauche, à la grande désolation de Morland, que l'outrecuidance de son antagoniste navrait et scandalisait profondément, car la danse du Provençal n'avait rien de classique et se rapprochait beaucoup de la fameuse *cachucha* moderne. L'Empereur riait alors à se tordre; il était vraiment heureux de la joie de ses soldats bien-aimés.

D'autres fois, ses *vieilles moustaches*, qui savaient par cœur tous les couplets de circonstance, venaient chanter sous ses fenêtres la *Descente en Angleterre*, et répétaient ce refrain de l'un d'eux :

« Traverser le détroit
N'est pas la mer à boire. »

Ils se tenaient tous par la main et formaient autour de la baraque impériale un rond immense, composé souvent de tous les

hommes d'un bataillon, en entremêlant leurs couplets des cris de Vive l'Empereur! A ce cri, tous s'arrêtaient et demeuraient fixes et immobiles comme s'ils eussent été sous les armes ; puis ils recommençaient en partant du pied gauche, selon l'ordonnance de l'école de peloton, et au commandement de Morland, qui était toujours leur chef de file. Napoléon leur faisait alors distribuer des rafraîchissements : une bouteille de vin pour trois hommes ; mais il attendait pour paraître que le premier coup de la retraite fût battu. Au premier coup de tambour, il se mettait à la fenêtre, et, profitant du silence qui régnait aussitôt dans la foule, il criait :

« C'est très-bien. Maintenant, allez vous coucher! moi, je vais pouvoir travailler. Bonsoir! »

De leur côté, les marins de la garde n'avaient pas voulu rester oisifs. Ils avaient imaginé de monter de petits canots sur des roulettes, avec un long mât et une large voile; et, lorsque le vent était favorable, ils naviguaient à sec sur le bord de la mer. Des officiers d'état-major s'amusaient à suivre à cheval ces embarcations terrestres, que rarement ils parvenaient à atteindre. Lorsque le vent venait tout à coup à changer, les canots chaviraient sur le sol; les marins et les grenadiers qui les montaient roulaient pêle-mêle, les uns sur les autres, sur le sable, aux éclats de rire et aux battements de mains des *relintintins* de la ligne, modestement réduits à faire galerie.

Cette manie de courir devint si vive et si générale, que les soldats firent entre eux des courses à pied. Napoléon, qui voyait avec plaisir son armée se livrer à des jeux et à des exercices qui ne pouvaient qu'entretenir chez elle la vigueur et la santé, institua, pour les vainqueurs, des prix de 20, de 40 et même de 60 francs. Lorsqu'il s'agissait d'un défi entre plusieurs régiments, le prix était partagé proportionnellement entre les coureurs, selon le plus ou le moins de vitesse des vainqueurs. Ces luttes de vélocité n'avaient guère d'autre inconvénient que de procurer des *points de côté* à trois ou quatre cents hommes à la fois.

Il y eut aussi des courses à cheval pour la cavalerie légère. Les

prix étaient de 100 à 300 francs. Napoléon voulut un jour que les officiers concourussent, et promit cette fois 1,200 francs au vainqueur. Un conseil, composé d'officiers supérieurs, fut chargé de régler les conditions de la course, et soumit ce règlement à l'Empereur, qui l'approuva et indiqua lui-même le jour où elle aurait lieu. Ce fut à qui obtiendrait la faveur d'y figurer. Un jeune officier de dragons, nommé Thierry, se présenta pour être inscrit. Le conseil des officiers refusa de l'admettre, sous le prétexte qu'il n'était pas d'un grade assez élevé; il n'était en effet que sous-lieutenant; mais le véritable motif était que Thierry passait pour être le meilleur écuyer de l'escadron. Piqué de ce refus injuste, le sous-lieutenant s'adressa à l'Empereur, qui, après avoir pris des informations sur son compte, et apprenant que ce jeune homme était fort estimé dans son régiment, lui permit de concourir.

Le grand jour étant arrivé, l'Empereur présent, tous les concurrents sont rangés sur une même ligne, ils partent au signal donné: Thierry ne tarde pas à dépasser ses rivaux de beaucoup; il va toucher au but, lorsqu'un maudit caniche vient se jeter en aboyant dans les jambes de son cheval, qui se cabre, s'abat, roule plusieurs fois sur lui-même avec son cavalier, qui semble collé à la selle, arrive ainsi le premier et reste là sans mouvement, couché sur la poussière.

Tout le monde crut que le vigoureux animal était mort sur le coup, et que son maître avait au moins bras et jambes cassés. Deux secondes après, un aide de camp qui suivait de près l'officier de dragons arrive au but et est proclamé vainqueur. Pendant ce temps, le cheval tombé, ainsi que son cavalier, se relève tant bien que mal. Le cavalier se dispose tristement à s'éloigner, un peu consolé cependant par les marques d'intérêt que lui donnent les spectateurs, lorsque l'Empereur s'écrie :

« Mais pas du tout! c'est *le tombé* qui doit avoir le prix. »

Les membres du conseil, juges de la course, qui entourent Napoléon, lui font observer que cet officier n'a pas suivi le programme, et que rouler avec son cheval n'est pas courir.

« Il ne s'agit pas de cela, répliqua l'Empereur ; ce ne sont pas les moyens qu'il faut examiner ici : c'est la fin ; or, la fin justifie les moyens

— Certainement, Sire ; cependant...

— Cet officier est arrivé le premier avec son cheval, il doit avoir le prix ; je ne sors pas de là !

— Mais, Sire, Votre Majesté...

— C'est peut-être la méthode de MM. les dragons, interrompt encore l'Empereur, de courir de cette façon ; et vous, messieurs, qui prétendez que notre système d'équitation est vicieux, vous qui voulez sans cesse introduire des innovations dans l'*école d'escadron*, eh bien ! en voici une ! Vous n'aviez pas songé à celle-là ! ni moi non plus, je l'avoue. Au surplus, il est un moyen bien simple de concilier les choses : quel est l'unique but d'une course? demanda-t-il au général qui remplissait les fonctions de président. N'est-ce pas de faire arriver un cheval avant les autres à un point indiqué?

— C'est vrai, Sire ; cependant, je crois que...

— Général, répondez par oui ou par non. Le cheval de l'officier de dragons est-il arrivé avant celui de l'aide de camp?

— Oui, Sire ; mais...

— Cela suffit. Or, puisqu'il est bien convenu que c'est le cheval de Thierry qui a gagné le prix de la course, c'est au cheval qu'on donnera les 1,200 francs. Seulement, comme le cheval ne saurait donner un reçu de cette somme, parce qu'il faut que les choses se fassent toujours régulièrement, ajouta-t-il en tâchant de garder son sérieux, son maître donnera le reçu, et on lui remettra les espèces en échange. » Puis, s'adressant au grand-maréchal du palais : « Duroc, vous ferez compter entre les mains du capitaine Thierry (car je le fais capitaine) la somme de 1,200 fr. Adieu, messieurs. »

Et tout le monde cria Vive l'Empereur ! et félicita le nouveau capitaine d'une si heureuse chute. Napoléon, en agissant ainsi, avait voulu indemniser le jeune Thierry du refus qu'il avait éprouvé d'abord et du fâcheux accident qui avait failli lui coûter la vie, en

même temps qu'il donnait une leçon à des officiers supérieurs qui s'étaient montrés injustes et jaloux envers un subordonné.

Ces divers amusements donnèrent à Napoléon la fantaisie d'essayer son adresse en faisant, lui aussi, autour de sa baraque, des courses en calèche attelée de quatre chevaux, qu'il voulut conduire lui-même à *grand'guides*, selon l'expression didactique. Il se plaça donc sur le siége et prit les rênes des mains de César, son cocher, qui monta derrière la voiture, où étaient assis Cambacérès, Monge et Rapp. Malheureusement, ces chevaux, qui avaient été offerts tout récemment à l'Empereur par la ville d'Anvers, bien que magnifiques et de la plus belle race, n'étaient pas encore parfaitement dressés. César lui-même, malgré sa longue expérience, avait besoin de toute son habileté pour les conduire. Jeunes et ardents, lorsqu'ils ne sentirent plus la main à laquelle ils étaient accoutumés d'obéir, ils partirent au grand galop et en droite ligne vers la mer. César, voyant la dangereuse direction que prenaient *ses bêtes*, criait à l'Empereur :

« Sire, à gauche! appuyez à gauche; Sire! rendez la main à la seconde guide du petit gris!

— Laissez, laissez, César; je connais mon affaire, lui répondait l'Empereur, qui déjà n'était plus maître des chevaux.

— Ah! mon Dieu! Sire, où va Votre Majesté? s'écriait Cambacérès, qui, de pâle qu'il était habituellement, était devenu jaune comme un citron.

— Vous, Cambacérès, vous avez toujours peur. Je sais ce que je fais : je vous mène très-bien.

— Certainement, monseigneur, reprit Rapp, qui s'inquiétait peu de rassurer l'archichancelier, S. M. l'Empereur, cette fois, nous mène tout droit en Angleterre. N'est-ce pas ce que nous désirons tous depuis longtemps?

— Sire, arrêtez! arrêtez! » continua Cambacérès d'un ton lamentable, en voyant l'Empereur qui, de dépit, fouettait encore les chevaux.



Et au moment où il disait : « Il excelle à conduire un char dans la carrière, » (t. I, p. 303.)

Quant à Monge, la tête baissée et les yeux fermés, il faisait ses réflexions tout bas en se cramponnant à une des portières de la voiture, et au moment où il disait tristement :

Il excelle à conduire un char dans la carrière,

un gros caillou se rencontra sous la roue de la calèche qui versa lourdement. Les chevaux s'arrêtèrent aussitôt.

L'Empereur, lancé avec violence sur le sable à dix pas de son siége, s'évanouit; Cambacérès se fit une bosse énorme au front; Monge eut son chapeau enfoncé jusqu'au menton, et César avait été laissé en route. Rapp sauta lestement à terre pour courir au secours de l'Empereur, qui ne revint à lui que lorsqu'on lui eut frappé plusieurs fois dans les mains. Tout le monde, excepté Rapp, avait été rudement froissé; toutefois, personne ne put s'empêcher de rire lorsque l'Empereur remit le fouet à son cocher en disant, le plus sérieusement du monde :

« Il faut rendre à César ce qui appartient à César; assez de courses comme cela! je donne ma démission! »

Tout le monde retourna à pied et fort gaiement au quartier général. L'Empereur se fit frictionner le soir avec de l'eau de Cologne. C'était sa panacée.

En rendant compte de la sensation qu'il avait éprouvée en tombant, il avoua qu'il s'était cru mort un moment :

« Au surplus, ajouta-t-il, qu'est-ce que la mort? un éternel sommeil sans rêve. »

Ce fut à cette époque que l'Empereur reçut enfin des membres de l'Institut le rapport qu'il avait demandé deux mois auparavant au ministre de l'intérieur, relativement à la découverte de l'ingénieur Fulton. Cette découverte avait été soumise à l'examen des savants et repoussée à l'unanimité par la commission. Dans le texte du rapport, l'inventeur était traité de *visionnaire*, sa découverte qualifiée d'*idée folle*, d'*erreur grossière*, et d'*absurdité*.

« Allons, n'y pensons plus, dit tristement Napoléon; il faut que

j'aie mal lu ou que je me sois trompé. » Puis, se frappant le front du plat de la main : « Cependant, ajouta-t-il, cet homme a quelque chose là, j'en réponds... Les pompes à feu ne sont pas autre chose qu'un moteur produit par la vapeur. Ce Fulton a donc raison lorsqu'il prétend qu'on peut employer cette puissance à tout autre chose qu'à tirer des seaux d'eau de la rivière. Ah! continua-t-il en poussant une exclamation et en serrant le poing, j'aurais dû voir cet homme auparavant. Sa découverte semblait faite tout exprès pour moi. N'y pensons plus ! »

Napoléon devait y penser une fois encore, mais dans des circonstances, hélas! bien différentes! Mais n'anticipons pas sur les événements.

On était au commencement d'octobre, et on savait que dans les derniers jours de ce mois Napoléon devait quitter Boulogne pour aller s'occuper des préparatifs de son couronnement. Avant son départ, les maréchaux et les généraux voulurent lui offrir un bal. Il l'accepta, et en fixa lui-même le jour. Ce fut le 17. Toutes les dames de Boulogne y furent invitées. Le général Bertrand avait été nommé grand-maître des cérémonies, et le général Bisson, le plus grand gastronome de l'armée, était chargé du buffet et des rafraîchissements. Cette partie de la fête ne fut pas la moins bien entendue. La salle avait été construite tout exprès par les charpentiers de la marine. L'orchestre se composait des musiciens des quatre régiments de la vieille garde, sous la direction de Gebauer, le fameux basson. La musique de vingt régiments de ligne exécuta, au commencement du bal, la *Marche triomphale du camp de Boulogne*, composée tout exprès par Lesueur, maître de chapelle de l'Empereur. Il fallait, pour être admis à cette fête, avoir au moins le grade de commandant. Les maréchaux et les généraux qui la donnaient avaient fait venir de Paris des costumes et des uniformes brodés avec une richesse incomparable. Le groupe qu'ils formèrent autour de l'Empereur lorsqu'il arriva dans la salle était étincelant d'or, d'argent et de pierreries. Le maréchal Augereau, entre autres, était vraiment remarquable.

Napoléon ne put s'empêcher de sourire. Celui qu'il appelait son *frère d'armes* s'était fait faire un habit de maréchal selon la stricte ordonnance, mais en abandonnant les accessoires au goût de son tailleur. Or, comme l'artiste aux jambes croisées n'avait pas mieux demandé que de mettre de la dorure partout, il avait fait au ci-devant républicain un habit de velours pensée, brodé sur toutes les coutures, et avait joint à cela une culotte de satin blanc, dont les jarretières étaient pareillement brodées d'or, et des bas de soie à coins pailletés. Cette riche friperie avec une énorme queue pommadée et poudrée, de larges boucles d'oreilles d'argent, un sabre républicain de vieux modèle, tous ces accessoires plébéiens mêlés aux insignes de la noblesse, toute cette bonne envie d'être élégant et d'avoir des manières aristocrates, tout cela produisait une anomalie vraiment plaisante. Aussi, lorsque Augereau s'approcha de l'Empereur, qui était revêtu du simple costume de colonel des guides, et qu'il lui fit une révérence de marquis de l'ancien régime pour lui dire, le jarret tendu :

« Sire... »

Napoléon ne lui laissa pas achever son compliment; il l'interrompit, lui serrant la main, et lui dit en souriant :

« Bonjour, bonjour, mon cher maréchal, mon vieux *frère d'armes*; bonjour! »

Et il passa outre, en lui jetant un coup d'œil qui était à lui seul tout un poëme burlesque.

L'Empereur était arrivé de bonne heure à cette fête. Il y resta trois quarts d'heure, dansa une *boulangère* avec Mme Bertrand, et se retira après avoir annoncé à ses maréchaux qu'il partirait le lendemain pour aller rejoindre l'impératrice Joséphine, à qui il avait donné rendez-vous à Mayence.

Le lendemain, avant de quitter Boulogne, et quoique la pluie tombât par torrents, il voulut encore voir ses soldats et visiter les deux camps. Un artilleur de marine s'était tenu aux aguets depuis le matin pour lui présenter une pétition et s'était mis à couvert

dans une espèce de guérite isolée sur le rivage et qui ne servait plus qu'à déposer des outils. Il vit enfin l'Empereur descendre le bord de la côte au grand galop et venir dans sa direction. Au moment où Napoléon passa devant la guérite, le solliciteur sortit brusquement de sa cachette, se jeta au-devant du cheval et tendit son placet, en se fendant et en allongeant le bras, comme un maître d'armes qui porte une botte :

« Une, deux, bagasse! et voilà! s'écria-t-il.

— Trois, quatre, et attrape cela! reprit vivement l'Empereur en appliquant un coup de cravache sur le bras de cet homme, dont la brusque apparition avait effrayé son cheval et lui avait fait faire un écart.

— *As pas peur, tron de Diou!* dit Pomayrol (car c'était lui), en ramassant sa pétition, qui était tombée dans la boue et en la présentant de nouveau. Eh donc! Sire. »

Napoléon, qui l'avait reconnu, prit alors le placet et lui dit avec humeur :

« Tu vois bien que tu as effrayé mon cheval! Ne pouvais-tu donc me donner cette pétition plus doucement?

— As pas peur! as pas peur! bagasse! dit encore le marin sans changer de posture.

— As pas peur! as pas peur! répéta Napoléon impatienté. Que veux-tu dire? est-ce à mon cheval ou à moi que tu parles?... Parbleu! ce n'est pas moi qui ai eu peur. » Puis, après une pose, il reprit avec bienveillance : « Je parie que je t'ai fait mal avec ma cravache?

— Bien du contraire, Sire : c'est comme si vous m'aviez donné les galons de caporal dans un branle-bas de *tron de Diou*. Ça m'a fait du plaisir, je m'en flatte.

— En ce cas, je te fais sergent.

— Merci, Sire ; je suis votre servante ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Que Votre Majesté veuille bien lire la petite supplique en manière de grâce que je lui demande.

— Au fait, je n'y pensais plus, dit Napoléon en reprenant des mains d'un aide de camp la pétition, qu'il lui avait remise sans jeter les yeux dessus. Il l'ouvrit, la lut entièrement, et dit à Pomayrol :

— Tu veux donc quitter l'artillerie de marine pour entrer dans l'artillerie de ma vieille garde? Tu as tort.

— Nenni, que je m'en flatte! » répliqua le marin.

Et comme l'Empereur semblait réfléchir, en regardant tantôt la pétition et tantôt le solliciteur, Pomayrol se hâta d'ajouter en se dandinant :

« Bagasse! Sire, je sais les *grandes décimes* difficultés que ça présente au premier abord; mais que Votre Majesté n'en soit pas inquiète, *tron de Diou!* et qu'elle se rappelle un peu les petites *poulettes* de la *tour d'Ordre!* Je sais les faire roucouler passablement juste, ces chères petites poulettes, je m'en flatte!

— C'est vrai, dit l'Empereur, tu ne pouvais pas avoir une meilleure recommandation. Accordé. »

Et Napoléon continua son chemin.

Le vieux canonnier regarda son bras, le baisa à l'endroit où il avait reçu le coup de cravache, et, suivant des yeux l'Empereur qui s'éloignait au grand galop, il étendit la main de son côté en répétant d'une voix grave :

« *Eh donc! as pas peur, bagasse!* Qu'on s'avise de lui chercher querelle à celui-là! Je suis là, moi, *tron de Diou! as pas peur!* »

Quelques heures après, Napoléon avait quitté Boulogne à l'improviste, selon son habitude, pour aller ceindre son front de la double couronne de France et d'Italie.

Au milieu des immenses préparatifs que Napoléon multipliait dans tous les ports de la France, de l'Espagne et de la Hollande, pour triompher de l'Angleterre et pour la forcer à la paix, il avait posé sur son front la couronne de fer d'Italie (le 26 juin 1805, à Milan), comme pour apprendre au monde que Charlemagne avait un successeur. Mais aussi, pour que cette seconde couronne pût s'affermir sur sa tête, il avait pensé que la paix avec l'Angleterre lui était

nécessaire. Il écrivit donc directement, le 10 juin, au roi Georges une lettre qu'il data du camp de Castiglione; c'était là que 40,000 hommes l'attendaient, comme au camp de Marengo, pour le voir, avec son ancien habit de général, donner à l'impératrice Joséphine le *fac-simile* de la bataille qu'il avait gagnée neuf ans auparavant. Cette lettre était ainsi conçue :

« Sire, monsieur mon frère,

« Je n'attache pas de déshonneur à faire les premiers pas. J'ai « assez, je pense, prouvé à l'Europe que je ne redoute aucune des « chances de la guerre. La paix est le vœu de mon cœur, mais la « guerre n'a jamais été contraire à ma gloire. Je conjure donc V. M. « de ne pas se refuser au bonheur de donner la paix au monde. Une « coalition ne fera jamais qu'accroître la prépondérance et la gran- « deur continentale de la France.

« Et sur ce, Sire, monsieur mon frère, je prie Dieu qu'il ait tou- « jours V. M. en sa digne garde. »

Mais le roi que Napoléon avait cru devoir appeler *monsieur mon frère* parut peu disposé à reconnaître cette parenté politique. Dédaignant de correspondre d'égal à égal avec un monarque de création nouvelle, Georges fit transmettre à M. de Talleyrand, par lord Mulgrave, une lettre qui commençait en ces termes : « S. M. a reçu la « lettre qui lui a été adressée par *le chef du gouvernement français*, « *Buonaparte, etc., etc.* » Dans cette lettre, le ministre anglais ne s'appliquait qu'à échapper, par des circonlocutions diplomatiques, à une réponse claire et positive. Quand Napoléon eut connaissance de cette note, il se contenta de dire :

« Eh bien ! cette paix, je l'obtiendrai à force de triomphes, et puis l'Angleterre saura ce qu'elle lui aura coûté ; en attendant, je veux que l'insolente épître du roi soit mise sous les yeux des trois corps d'État ; je veux qu'elle soit imprimée dans tous les journaux, sans réflexions, pour laisser à la France entière la liberté de faire les siennes et de voir par elle-même ce qu'il y a à faire avec de pareilles gens. »

La franchise de cette communication excita au plus haut degré l'enthousiasme public, déjà exalté par la générosité de la démarche que venait de faire l'Empereur auprès du prince régent, et la guerre contre l'Angleterre fut de nouveau sanctionnée par l'opinion.

Cependant, un événement funeste venait de priver Napoléon de l'homme sur lequel il comptait le plus pour l'accomplissement de ses projets. Le vice-amiral Latouche-Tréville venait de mourir à Toulon. Le choix d'un successeur pour commander l'expédition qui devait partir de Toulon était important : l'Empereur cette fois ne voulut pas prendre sur lui de décider seul, et proposa en quelque sorte des candidats à son ministre de la marine dans cette lettre si remarquable de laconisme :

« Monsieur Decrès, pour commander l'escadre de Toulon, il me « paraît qu'il n'y a que trois hommes : Bruix, Villeneuve, et Rosily. « Lequel des trois me faut-il prendre? Répondez-moi aussitôt mon « retour à Fontainebleau, où je serai vers le 10 juillet prochain; « sur ce, monsieur Decrès, je prie Dieu de vous avoir en sa digne « garde.

« Venise, le 30 juin 1805. NAPOLÉON. »

Par malheur, le ministre désigna Villeneuve. Ce choix fit manquer l'expédition d'Angleterre, et fut cause plus tard de la perte de notre marine.

Le 11 juillet, Napoléon était à Fontainebleau. Il était parti de Turin le 8, trois jours auparavant, au milieu d'une manœuvre qu'il faisait exécuter à la garnison. Le 14, il était dans la salle du Conseil de sa baraque, à Boulogne, entouré de ses maréchaux et de ses amiraux.

A peine était-il de retour au camp, qu'il reçut un grand nombre de projets qui tous avaient pour but les moyens d'effectuer plus sûrement et plus promptement la descente en Angleterre. Dans l'un on lui indiquait la manière de repousser les boulets de canon au moyen de matelas de laine ou de bourre dont il aurait fait garnir l'extérieur

de ses vaisseaux ; dans l'autre, il était question de grandes cloches de verre sous lesquelles un ou plusieurs soldats pouvaient se mettre à l'abri pour passer le détroit. Les hommes à projets obstruaient les avenues du quartier-général de Napoléon, devenu de jour en jour d'accès plus difficile, car il n'accordait plus d'audience particulière qu'elle ne lui parût suffisamment justifiée. Parmi eux, il faut mettre au premier rang M. Quatremère-Disjonval, frère de M. Quatremère de Quincy, dont le nom devint européen après la Restauration, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et des beaux-arts. M. Disjonval avait enfin trouvé le moyen de faire arriver une partie de l'armée en Angleterre sans qu'elle eût à craindre ni les bourrasques ni les attaques. Déjà l'auteur de ce fameux projet avait été poliment éconduit en l'absence de Napoléon par la plupart des chefs de l'armée ; mais il ne s'était pas tenu pour battu, et une fois l'Empereur revenu à Boulogne, il avait songé à Davoust, qui ne l'avait jamais vu et qui ne le connaissait pas. Il alla donc trouver le maréchal à Ostende, et lui présenta son Mémoire au moment où il achevait d'inspecter la magnifique division commandée par Friand, en lui adressant le compliment qu'il avait adressé déjà à tous les autres chefs de corps :

« Monsieur le maréchal, les choses grandes et gigantesques ne peuvent être comprises que par des hommes comme vous ; voilà pourquoi je viens trouver Votre Excellence *de préférence à tout autre.* »

Le lendemain, Davoust demanda à son état-major :

« Quel est l'homme qui m'a remis un Mémoire hier pendant la revue ?

— Monsieur le maréchal, c'est un savant, M. Quatremère-Disjonval, répondit un jeune aide de camp.

— Il y a de fort bonnes choses dans ce Mémoire. Quoique je ne connaisse pas personnellement l'auteur, lorsqu'il se présentera au quartier-général, vous lui remettrez ce manuscrit avec cette lettre

de recommandation pour S. M. l'Empereur qui, j'en suis certain, goûtera son projet. »

A quelques jours de là, Napoléon, rentrant une après-midi dans sa baraque, trouva près de la porte M. Quatremère qui l'attendait pour lui présenter la lettre du maréchal. L'Empereur y jeta les yeux, dit au solliciteur avec bienveillance :

« Mais, monsieur, ce n'est pas tout; d'après ce que je vois, vous avez encore quelque chose à me remettre?

— C'est vrai, Sire ; « les choses grandes et gigantesques ne peu-« vent être comprises que par des hommes comme Votre Majesté ; « voilà pourquoi je prends la respectueuse liberté de m'adresser à « elle de préférence à toute autre. »

Napoléon fit une légère inclinaison de tête. M. Disjonval lui remit, avec un humble salut, un gros rouleau de papier doré sur tranches et élégamment orné de faveurs bleues, roses et blanches, en disant :

« Sire, le moyen que je propose est le seul pour faire arriver sans péril la brave armée de Votre Majesté en Angleterre. Le procédé n'est pas ordinaire, mais il est économique. Sire, je supplie Votre Majesté de lire attentivement ce projet, qui doit donner à la science de l'histoire naturelle une impulsion immense. »

Napoléon jeta à M. Disjonval un regard de défiance; on lui avait déjà présenté tant de projets! Mais bientôt sa figure reprit son calme ordinaire, et, reculant de deux pas :

« C'est bien monsieur, répondit-il. Je le lirai avec attention. »

Et il fit un petit salut de la main.

Le soir, après avoir parcouru la volumineuse correspondance venue de Paris, et après avoir signé tout le travail de la journée, l'Empereur, debout devant la cheminée de son cabinet, lut avec étonnement ce qui suit : « Enfin, le moment est venu de conquérir « l'élément perfide de l'eau et d'en faire servir les habitants à la « gloire de la nation française. Si le bœuf laboure pour l'homme, « si le chien chasse pour lui, si le cheval le porte au milieu des « combats, si l'homme en un mot a su rendre tous les animaux de

« la terre tributaires et esclaves de sa puissance et de sa volonté, « pourquoi n'essayerait-il pas de dresser à une pareille obéissance « certaines classes de poissons, et notamment les marsouins? »

« Oh! oh! dit l'Empereur en rapprochant les deux bougies placées sur le manteau de la cheminée, voilà du nouveau! Où diable veut-il en venir avec ses marsouins? »

Et, ayant aspiré longuement une prise de tabac, il continua sa lecture : « Ce cétacé n'est autre que le dauphin dont parlent les « anciens, etc. » Sans citer davantage le texte de ce Mémoire, qui n'avait pas moins de trente pages d'une écriture fine et serrée, nous dirons que l'auteur invoquait le témoignage de l'histoire naturelle de tous les temps et de tous les pays pour prouver l'intelligence des animaux ; il concluait que les poissons n'étaient pas plus *bêtes* que le chameau, le cheval, l'éléphant et même le serin. « Puisqu'on les « apprivoise facilement, disait-il, pourquoi n'apprivoiserait-on pas « de même les poissons? » Puis il citait les médailles d'Athènes qui représentent le Pirée avec un dauphin portant un homme sur son dos. Enfin il proposait sérieusement de dresser une certaine quantité de dauphins, autrement dit des marsouins, à porter chacun à cheval sur leur dos un tirailleur et des fusiliers de la garde. « Rien n'est « plus facile, disait-il : tandis que l'armée est cantonnée sur le bord « de la mer, on peut employer les marins de la flottille à pêcher des « marsouins que l'on parquera ensuite dans les bassins du port. Là « on pourrait les apprivoiser et leur donner des instructeurs! Voilà », ajoutait M. Disjonval, dans le ravissement que lui causait sa découverte, « voilà une cavalerie marine toute formée pour passer en An« gleterre!... » Ce n'est pas tout; dans des notes particulières, il décrivait fort minutieusement comment on devait s'y prendre pour habituer les marsouins à la bride et au mors; en définitive il indiquait tout l'équipement du dauphin, car il tenait à ce nom poétique. Enfin il avait prévu même le cas où le marsouin, une fois en route, c'est-à-dire en pleine mer, viendrait à rencontrer quelques vieux amis avec lesquels il sentirait le besoin de renouer connaissance;

dans ce cas, le plongeon du cavalier et de la monture eût été inévitable. Pour prévenir cet accident, M. Disjonval proposait d'ajouter à l'équipement du marsouin-cheval deux énormes vessies gonflées d'air et attachées à l'arçon de la selle pour remplacer les fontes de pistolets... Tel était, en résumé, le contenu du Mémoire que Napoléon ne lut pas jusqu'au bout. Croyant même que l'auteur avait voulu le mystifier, il jeta le manuscrit loin de lui dans un premier mouvement, il avait la main sur le cordon d'une sonnette afin de donner des ordres sévères à l'égard du malencontreux auteur, lorsque, se prenant bientôt à sourire de pitié, il ramassa le cahier en disant :

« Bah! c'est un fou! ne nous montrons pas plus fou que lui. »

Et il jeta le manuscrit au feu.

Le lendemain matin, après avoir visité les travaux comme à l'ordinaire, il ramena avec lui pour déjeuner l'amiral Bruix, le maréchal Davoust, qui revenait d'Ostende, l'ingénieur des ponts et chaussées Sganzin, et le général Faultier, qui commandait le matériel de l'artillerie; il leur dit d'un air de mystère tandis qu'il était encore à table avec eux :

« Parbleu, messieurs, vous seriez bien étonnés si je vous présentais un de ces jours un escadron de tritons parfaitement équipé, monté et discipliné! Vous avez beau faire creuser des bassins, couler des canons : personne de vous, je gage, n'a encore songé à lever un régiment de cette espèce-là? Qu'en pensez-vous, Davoust? »

A ces mots, tous les convives se regardèrent sans trop savoir ce qu'il fallait penser, excepté pourtant le maréchal, qui baissa la tête en se pinçant les lèvres.

« Oui, reprit l'Empereur, d'un ton badin, un régiment de cavalerie marine, imperméable et incombustible. »

Et il raconta en souriant quel étrange projet lui avait été soumis la veille.

Dès les premiers mots, Bruix rit aux éclats; Sganzin parut réfléchir, et Davoust resta impassible.

« Sire, dit le général Faultier, saisi d'une sainte indignation, Votre Majesté ne peut permettre qu'on se moque journellement de nous avec autant d'audace ; l'auteur de ce stupide projet doit être livré à la gendarmerie et conduit de brigade en brigade jusqu'à Paris pour...

— Pour être enfermé à Charenton, n'est-ce pas, général? interrompit l'Empereur avec vivacité. Et pourquoi? parce qu'il a un coup de marteau sur la tête!... Parbleu, ajouta-t-il en jetant un regard sévère au maréchal, s'il me fallait faire enfermer tous ceux qui viennent ici me présenter leurs idées saugrenues et leurs projets absurdes, il me faudrait ajouter une aile de plus à mon château de Vincennes. Il n'y a qu'une chose à faire, ce me semble, c'est d'engager doucement l'auteur du projet amphibie à s'occuper un peu moins de nos affaires et un peu plus de sa santé. »

A Boulogne, comme ailleurs, Napoléon excita l'enthousiasme. Chaque jour on recherchait avec avidité les plus petites circonstances de sa vie publique ou privée ; chacun rendait hommage à sa justice, à sa générosité, à la politesse exquise qu'il mettait dans toutes ses relations. Cependant un jour il manqua de générosité et fut injuste envers un des hommes qui lui avaient rendu le plus de services : nous voulons parler de la scène qui eut lieu entre lui et l'amiral Bruix à propos d'un ordre auquel ce dernier ne crut pas devoir obéir. Le despotisme dont Napoléon fit preuve en cette occasion fut blâmé avec d'autant plus de raison, que l'événement justifia bientôt la résistance de l'amiral. L'Empereur n'en reparla jamais, si ce n'est une fois, à Sainte-Hélène. Dans un moment d'épanchement et d'abandon, le cœur chez lui imposa silence à l'amour-propre, et il dit douloureusement au comte Bertrand, qui, sans en avoir eu l'intention, venait de rappeler cet événement :

« Oui, celui-là a dû me maudire... Pauvre Bruix ! si tous ceux qui m'ont entouré depuis avaient eu la même franchise et le même courage que lui, peut-être ne serais-je pas ici aujourd'hui. La Providence l'a bien vengé ! » ajouta-t-il en étouffant un soupir.

C'était le matin, à son grand lever. L'Empereur annonce à ceux qui sont présents que dans la journée il passera en revue l'armée navale. Avant de monter à cheval pour aller faire sa tournée quotidienne, il dit à l'aide de camp de service :

« Savary, allez de ma part trouver l'amiral Bruix à sa baraque ; vous lui direz de faire changer la position des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, parce que je veux passer la revue des équipages en pleine mer. Recommandez-lui d'agir de sorte que toutes les dispositions soient achevées lorsque je serai de retour, à midi. »

Napoléon part suivi seulement de Roustan et d'un piqueur. Savary, sachant mieux que personne que le moindre désir exprimé par l'Empereur est un ordre positif, va trouver l'amiral et s'acquitte de sa commission.

« Général, lui répond Bruix après l'avoir écouté sans l'interrompre, je suis bien fâché, mais la revue projetée par S. M. l'Empereur ne peut avoir lieu aujourd'hui.

— Comment cela, monsieur l'amiral? » reprend Savary, qu'une semblable réponse rend stupéfait. Mais craignant de s'être mal expliqué, il ajoute : « Votre Excellence ne m'a peut-être pas bien compris?

— Pardonnez-moi, général, j'ai bien entendu, reprend Bruix avec un imperturbable sang-froid ; et c'est pour cela que je vous répète que cette revue n'aura pas lieu. »

En effet, aucun bâtiment ne bougea dans le port.

A midi, l'Empereur, revenu de sa promenade, allait se mettre à table pour déjeuner, lorsqu'il aperçut son aide de camp, et il lui dit d'un air de satisfaction, en frappant du manche de sa cravache la paume de sa main gauche :

« A propos! tout est-il prêt? Que vous a répondu Bruix? »

Savary lui rapporte fidèlement la réponse de l'amiral.

« Allons donc! fait l'Empereur avec un mouvement d'épaule, vous n'êtes pas encore bien éveillé, Savary. Vous dites donc... »

Et il se fait répéter une seconde fois et mot à mot les paroles de l'amiral.

« Qu'est-ce à dire! s'écrie Napoléon avec un éclat de voix extraordinaire, accoutumé qu'il est à la plus ponctuelle obéissance; sera-ce donc toujours la même chose! et M. l'amiral Bruix pense-t-il encore être devant la tour de Croï! Assurément l'un de nous deux se trompe sur le rôle qu'il doit jouer, ajouta-t-il en serrant convulsivement le manche de sa cravache. Savary, retournez auprès de l'amiral, et dites-lui que je lui ordonne, entendez-vous bien! que je lui ordonne (Napoléon appuya sur le mot) de venir s'expliquer à l'instant!... Laissez-moi, messieurs! » reprit-il en faisant un signe de la main au groupe qui l'avait accompagné; et il rentra dans la baraque.

Dix minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Napoléon parut en proie à une extrême agitation. L'amiral n'arrivant pas assez vite au gré de son désir, il frappa de sa cravache avec impatience le bord de la table sur laquelle son déjeuner était resté intact, et s'écria de nouveau en se croisant les bras et en hochant la tête :

« Il n'ose peut-être!... Eh bien je vais aller le trouver, moi! Il me faut enfin savoir à quoi m'en tenir avec M. l'amiral. »

En même temps Napoléon enfonce son chapeau sur sa tête, et, suivi d'une partie de ses officiers, sort précipitamment de sa baraque; mais à peine a-t-il fait quelques pas au dehors qu'il aperçoit Bruix accompagné du contre-amiral Magon et suivi de Savary, qui se dirigeait vers lui. Dès qu'il vit l'Empereur, il hâta le pas.

« Ah! ah! le voilà! dit Napoléon; nous allons voir. »

L'amiral s'est approché, et l'état-major de l'Empereur s'est rangé silencieusement autour de lui. Les yeux de Napoléon lancent des éclairs.

« Monsieur l'amiral, lui dit-il d'une voix brève et altérée, pourquoi n'avez-vous pas fait exécuter mes ordres ce matin?

— Sire, répond Bruix d'un ton respectueux, c'est parce qu'une terrible tempête se prépare. Votre Majesté peut le voir comme moi;

j'ai pensé qu'elle ne voudrait pas exposer inutilement ni sa vie, qui nous est si précieuse, ni celle de tous les braves officiers qui l'entourent. »

En effet, la pesanteur de l'atmosphère, le grondement sourd qui se faisait entendre distinctement au loin, l'absence du moindre vent ne justifiaient que trop déjà les craintes exprimées par Bruix.

« Monsieur, reprit Napoléon, que le calme de l'amiral semblait irriter de plus en plus, je vous avais donné des ordres : encore une fois, pourquoi ne les avez-vous pas exécutés?

— Sire, je ne voulais pas avoir à me reprocher toute ma vie la mort des marins et des braves soldats de Votre Majesté.

— Monsieur, reprend en frappant du pied Napoléon, dont ces froides paroles exaltent la colère au plus haut degré, les conséquences de mes ordres ne regardent que moi seul ; encore un coup, obéissez ! je vous l'ordonne pour la dernière fois.

— Sire, je n'obéirai pas.

— Monsieur !... bégaya Napoléon les lèvres tremblantes, vous êtes... un... insolent !!! »

Et en disant ces mots, l'Empereur, qui tient toujours sa cravache à la main, s'avance vers l'amiral et fait un geste menaçant. Bruix recule de deux pas, et, portant comme par instinct la main à la garde de son épée, il s'écrie en pâlissant :

« Sire, prenez garde ! Votre Majesté ne veut ni me déshonorer ni se déshonorer elle-même !... »

Quoique Bruix fût d'une complexion délicate et de très-petite taille, en faisant ce geste, en prononçant ces paroles, il semblait avoir dix pieds. Tous les assistants étaient glacés d'effroi. L'Empereur, immobile, la main convulsivement fermée, jeta un regard foudroyant sur l'amiral, qui conservait sa noble attitude. Chacun pensait que Bruix était un homme perdu à jamais. Enfin Napoléon lança sa cravache par-dessus sa tête ; Bruix ramena alors son bras

dans sa position naturelle, et la tête découverte, l'œil toujours calme, attendit en silence le résultat de cette scène terrible [1].

« Monsieur le contre-amiral Magon, dit froidement l'Empereur, affreusement pâle, vous allez faire exécuter à l'instant le mouvement que j'ai ordonné ce matin. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'approchant tout à fait de Bruix et en prenant un des boutons de son habit, qu'il tirailla, il faut que vous quittiez Boulogne aujourd'hui même. Avant vingt-quatre heures vous aurez connaissance de la décision que je vais prendre à votre égard ; allez, monsieur. »

L'Empereur s'éloigna aussitôt. Quelques officiers généraux, entre autres le contre-amiral Magon, serrèrent en partant la main que leur tendit le brave Bruix. Cette manifestation n'échappa pas à Napoléon, qui pourtant n'eut pas l'air de s'en apercevoir. L'illustre amiral mourut l'année suivante à Paris, et ne laissa pour toute fortune à sa veuve et à ses enfants que la mémoire de ses glorieux services et de l'un des plus nobles caractères dont puisse s'enorgueillir la marine française.

Cependant le contre-amiral Magon a fait exécuter par la flotte le mouvement fatal exigé par l'Empereur ; mais à peine les premières dispositions ont-elles été prises, que la mer est devenue effrayante à voir ; le ciel, chargé de nuages noirs, était sillonné par des éclairs incessants, continuels ; le tonnerre ne semblait qu'un long grondement, et les vents, qui s'étaient subitement déchaînés, avaient rompu toutes les lignes. Enfin, ce qu'avait prévu l'amiral quelques heures auparavant était arrivé : la tempête la plus furieuse avait dispersé çà et là les bâtiments de manière à faire désespérer même du salut de leurs équipages.

De la fenêtre de sa baraque, Napoléon a vu tout cela ; croyant entendre le cri des marins qui appellent au secours, il prend son

[1] Elle se trouve consignée dans divers écrits, notamment dans les intéressants *Mémoires sur la vie privée de Napoléon*, par Constant, son premier valet de chambre, qui l'a racontée avec d'autant plus de fidélité qu'il a toujours suivi l'Empereur dans ses voyages à Boulogne. (*Note de l'auteur.*)

chapeau sans mot dire, et s'élance au dehors, en murmurant avec une colère concentrée :

« Fallait-il donc que Bruix eût raison ! »

Il arrive bientôt sur le rivage, l'œil morne, la tête baissée. Là il trouve une foule inquiète et tremblante que la tempête a attirée sur les falaises. L'Empereur marche à pas précipités, les bras croisés sur la poitrine; il ne parle à personne. Ses officiers, les chefs de corps, une partie de sa garde, sont là et l'examinent en silence; personne n'ose ni donner un ordre ni montrer l'exemple du dévouement, tant la stupeur est grande et générale. Tout à coup, les cris qu'il a cru entendre il n'y a qu'un moment arrivent plus distincts et plus lamentables. Plusieurs chaloupes canonnières chargées de matelots et de soldats viennent d'être jetées à la côte, et les malheureux qui les montaient, luttant contre les vagues, implorent des secours que personne ne se sent le courage de leur porter.

« Ce spectacle est affreux! dit Napoléon avec le plus sombre désespoir, on ne peut ainsi laisser froidement périr tant de braves gens. Oh! Bruix, Bruix! qu'ai-je fait!... »

Et il se couvrit les yeux de ses deux mains.

« Messieurs, s'écrie-t-il en faisant un effort sur lui-même, où sont donc les embarcations? Pourquoi ne vois-je pas toutes les chaloupes en mer? elles devraient y être depuis longtemps. Un canot, vite un canot; je veux aller moi-même au secours de ces malheureux! »

On ne fait aucun mouvement. Une morne indécision règne partout.

L'Empereur s'irrite surtout contre les officiers de marine, qui se disent à l'oreille : « La mer n'est pas tenable... C'est folie que de vouloir sauver des hommes pour lesquels il n'y a pas de salut à espérer... Nous périrons tous..., etc. » Napoléon leur dit avec un accent mêlé tout à la fois d'indignation et de sanglante ironie :

« Ah! ah! messieurs les marins! vous avez peur de la mer?... Heureusement que je connais ici des gens qui ne s'effrayent pas de si

peu! Grâce à Dieu, j'ai là mes grenadiers d'Arcole et de Marengo avec mon brave Dorsenne! » Puis, faisant de la main un geste sublime en se retournant avec vivacité : « Gros, s'écrie-t-il, fais avancer la première compagnie de ton bataillon! Ceux-là, messieurs, ne sont pas des marins, ils n'auront pas peur de la mer. »

A ces mots, tout change de face, tout s'émeut, tout s'agite. On se précipite, on s'empresse de toutes parts. De nombreuses embarcations sont mises à flot comme par enchantement. Pendant ce temps, une admirable compagnie de grenadiers s'avance au pas accéléré, fière et obéissante. Morland est à la tête de cette compagnie, qui semble n'attendre qu'un regard de Napoléon pour s'élancer sur ces frêles embarcations. Il a deviné ce qui se passe au fond du cœur de ses soldats :

« A moi! mes braves! leur dit-il, suivez mon exemple, et secourons les naufragés! »

Un canot beaucoup plus grand que les autres et déjà chargé de douze vigoureux rameurs avait été amené. Napoléon s'élance le premier, seul, et bondit sur la planche qui sert de pont. « Vive l'Empereur! » s'écrient d'une seule voix tous les grenadiers. Ils le suivent sur deux rangs, l'arme au bras, dans l'ordre le plus parfait. Ils passent sur ce pont fragile serrés les uns contre les autres en emboîtant le pas, sans s'émouvoir, sans s'inquiéter, sans même regarder l'abîme entr'ouvert sous leurs pieds. Tous étaient entrés dans l'embarcation au moment où une lame furieuse vint, en se brisant, envelopper l'Empereur, qui, debout, un pied posé sur le bord du bateau, regardait fixement devant lui, en criant aux rameurs d'une voix retentissante :

« Au large! au large! »

Les rameurs s'étaient courageusement mis à l'œuvre. Ils luttaient avec vigueur contre les vagues; mais le canot n'avançait pas, repoussé à chaque instant par la lame qui s'élançait dans l'embarcation où se trouvait l'Empereur au milieu de ses grenadiers.

« Nous n'avançons pas! répétait avec impatience Napoléon au

pilote qui tenait le gouvernail. Puis il s'adressait aux rameurs et leur disait : « Allons donc, vous autres! n'entendez-vous pas les cris de vos frères qui périssent là-bas! Oh! la mer! la mer! continua-t-il en serrant les poings, elle se révolte, mais on peut la vaincre! »

Au même instant le canot fut ébranlé violemment par la vague. Il semblait que ce fût une réponse de l'Océan aux paroles de l'Empereur.

« Sire, dit le pilote, la mer n'est pas tenable. Votre Majesté le voit : nos efforts ne peuvent rien contre elle. Si nous persistons à aller plus loin, Sire, je ne réponds plus ni du salut de Votre Majesté, ni de celui de ses soldats. »

Napoléon se retourna et vit ses grenadiers impassibles, le regard sombre et se tenant serrés les uns contre les autres, comme un faisceau d'armes.

« Mes braves grenadiers, dut penser Napoléon, me sont plus précieux que toutes les flottes du monde! Mais, ajouta-t-il en s'adressant au pilote, laisserons-nous périr tous ces malheureux?

— Sire, notre perte ne les sauvera pas. »

Napoléon ne répondit que par un signe. Le pilote se pencha sur le gouvernail et lui imprima un mouvement qui fit virer de bord le canot. Quelques instants après il toucha le rivage.

« Tout le monde à terre », dit l'Empereur.

Les grenadiers s'élancèrent; Napoléon sortit le dernier du canot, que l'eau de la mer avait rempli.

« Oh! la terre! la terre! répétait-il, elle ne manquera jamais aux pieds de mes soldats! elle ne se gonfle ni ne s'entr'ouvre; elle est docile; elle aura toujours un champ de bataille pour leur donner la victoire! »

En disant ces mots, il avait tristement baissé la tête et s'était acheminé lentement vers sa baraque. La pluie tombait par torrents : l'Empereur était sans chapeau : une dernière vague, plus furieuse que les autres, le lui avait enlevé en passant au-dessus de sa tête, comme si l'Océan eût voulu conserver un gage de sa folle témérité.

On ne put sauver qu'un petit nombre de ceux qui montaient les canonnières naufragées, et le lendemain, avant le jour, la mer avait déjà rejeté sur la plage plus de 200 cadavres. Ce fut une journée de deuil et de désolation pour le camp et pour les habitants de Boulogne. Il n'était personne qui ne courût au rivage pour chercher avec anxiété si parmi les corps des naufragés il ne se trouvait pas un parent ou un ami. Dans la journée, Napoléon vint s'asseoir sur un morceau de rocher au bord de la mer. Il regardait d'un œil morne les débris de toutes sortes que les vagues amoncelaient devant lui, lorsque tout à coup, allongeant le bras comme pour désigner quelque chose, il se retourna du côté de ses aides de camp, restés debout à quelques pas en arrière, et dit à l'un deux :

« Savary, voyez donc ce que peut être cet objet tout noir que je vois flotter sur l'eau. Serait-ce la tête d'un homme? »

L'aide de camp s'approcha du rivage et regarda avec attention.

« Sire, dit-il un moment après, je ne puis distinguer parfaitement, cependant cela m'a tout l'air d'être une giberne de soldat.

— Impossible, dit l'Empereur; elle n'aurait pu surnager si longtemps, eût-elle été vide. »

Au même instant une vague vint s'étaler en nappe sur le rivage; en se retirant, elle laissa sur le sable, et presque aux pieds de Napoléon, l'objet informe qu'il cherchait à reconnaître. Il se leva aussitôt, et, se baissant pour l'examiner de plus près :

« Ah! ah! dit-il avec surprise, je croyais pourtant bien ne plus le revoir! »

C'était son vieux chapeau. On peut juger dans quel état Napoléon le souleva du bout des doigts, car il ressemblait à une éponge ruisselante, et, le secouant légèrement :

« Allons, tu as fait ton temps avec moi, et tu as bien mérité les Invalides : tu les auras. Tenez, Savary, chargez-vous de cette coiffure, car il y aurait de ma part ingratitude à l'abandonner ici. »

En parlant ainsi, l'Empereur avait arraché le bouton à l'aigle et

la petite cocarde tricolore que couvrait la gance noire et unie de ce chapeau, et les avait mis dans sa poche.

Cependant, soldats et matelots brûlaient d'impatience de s'embarquer pour l'Angleterre. Un matin, quoique la mer fût un peu houleuse, le vent était bon et le ciel serein. Aucune voile ennemie n'avait été signalée pendant la nuit. Tout semblait favorable pour tenter la descente. Napoléon donne des ordres, les signaux partent du sémaphore, et les deux camps retentissent de cris de joie : « On va s'embarquer ! » Tandis que le rappel bat dans chaque direction et que les voiles sont hissées sur tous les bâtiments de la flottille l'armée se dirige par divisions sur le port aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur !* Un immense roulement de tambours fait cesser ces acclamations sur toute la ligne.

Napoléon, monté dans une petite barque, accompagné seulement de quelques rameurs et de plusieurs officiers généraux de la marine, va et vient sans cesse d'une extrémité à l'autre du port, surveille tout, et l'embarquement des troupes s'opère dans un ordre parfait. Cette opération, commencée à sept heures du matin, est terminée à cinq heures de l'après-midi. En moins de dix heures, deux cent mille soldats, chevaux et bagage, tout est embarqué. Les troupes, sur leurs bateaux plats et sur leurs chaloupes, sont debout, la tête découverte et n'attendant plus que le signal qui va leur permettre de s'élancer sur une terre ennemie. L'Empereur, lui aussi, est debout dans sa péniche, et semble passer son armée en revue une dernière fois. Tout à coup on voit un canot partir du rivage et se diriger, à force de rames, vers celui de Napoléon. Un officier est dans cette embarcation ; il agite en l'air un papier. C'est une dépêche : elle est remise à l'Empereur, qui l'ouvre avec précipitation, jette avidement les yeux dessus, froisse le papier dans ses mains en laissant échapper une exclamation énergique, revient au rivage, met pied à terre, et, sans avoir adressé la parole à personne, sans qu'aucun des officiers généraux qui l'entourent ose l'interroger, reprend dans une agitation extrême le chemin de sa baraque. Un instant

après, le sémaphore transmet l'ordre à la flotte de faire débarquer toutes les troupes qui sont à bord, et qui, avant minuit, sont de retour à Boulogne et ont regagné les divers cantonnements qu'elles occupaient encore le matin. Quant à Napoléon, il s'est retiré de bonne heure et n'a mandé aucun de ses maréchaux.

Cette mystérieuse dépêche, arrivée de Bayonne, lui apprenait que Villeneuve, au lieu de suivre les instructions qu'il lui avait fait donner précédemment par son ministre de la marine, était entré avec sa flotte dans le port de Cadix. Alors s'évanouissaient, comme un rêve, ses grands projets contre l'Angleterre. Que faire? quelle punition, quelle vengeance, quel exemple pouvaient compenser une faute qui frappait de nullité les efforts et les frais énormes qu'il avait faits depuis deux ans? Il fallait se résigner.

« Daru, savez-vous où est Villeneuve? » Tels furent les premiers mots que Napoléon adressa le lendemain à l'intendant général de l'armée en le voyant entrer dans la salle du conseil, où il l'avait fait mander. « Il est à Cadix! Vit-on jamais semblable ineptie! Si je ne le connaissais, je croirais qu'il y a trahison. »

Le cœur de Napoléon était plein d'amertume. Sa colère, qui bouillonnait au dedans, avait besoin de s'épancher; elle éclata d'abord en phrases courtes, en exclamations vives, puis elle déborda. Les mots de Cadix, de Villeneuve, d'Angleterre, de Boulogne, de marine, de Decrès, de flotte, de postérité, jetés au hasard et sans suite, permirent à peine à Daru, stupéfait, de comprendre que l'entrée de Villeneuve à Cadix et la crainte qu'il ne s'y fût laissé bloquer par la flotte de l'amiral Collingwood étaient le sujet d'un si vif emportement. Enfin l'effusion ayant eu son cours, Napoléon éprouva ce soulagement qui vient de la lassitude même.

— Asseyez-vous là, Daru, dit-il, et écrivez. Napoléon lui dicta ce qui suit :

« Monsieur Decrès, envoyez-moi, dans la journée de demain, un « mémoire sur cette question : *Dans la situation des choses, si l'amiral « Villeneuve reste à Cadix, que faut-il faire?* Elevez-vous à la hau-

« teur des circonstances et de la situation où se trouvent présentement « la France et l'Angleterre. Surtout, ne m'envoyez plus de lettre « comme celle que vous m'avez écrite hier. Les flagorneries ne si- « gnifient rien : je ne les aime pas. Lorsque je vous demande conseil, « ce n'est pas pour que vous soyez de mon avis, c'est pour avoir le « vôtre.

« De mon camp de Boulogne, le 25 août 1805. »

Après avoir lu cette lettre, Napoléon apposa au bas une sorte d'hiéroglyphe pour signature, et s'écria :

— Me faire perdre d'immenses travaux, et qui plus est, deux années tout entières!... Le temps perdu ne peut se retrouver. »

Ici il y eut un silence. Puis l'Empereur, passant subitement à une idée nouvelle, dit doucement et avec une expression toute différente :

— Ecrivez, Daru.

Et alors il dicta froidement à l'intendant-général de l'armée le plan de la campagne d'Austerlitz ; plan hypothétique, dont l'exécution devait être ajournée jusqu'à la solution de la grande question maritime : cette solution ne devait pas longtemps se faire attendre.

Cette dictée de Napoléon avait duré cinq heures. L'empire absolu qu'il avait sur lui-même avait permis à sa puissante intelligence de reprendre tout son essor ; il avait embrassé à la fois l'ensemble et les détails ; il n'avait rien omis ; tous les obstacles avaient été aplanis, et ce fut à la suite d'une si violente secousse morale qu'il prépara, six mois à l'avance, cette merveilleuse bataille d'Austerlitz.

Quand Daru eut fini d'écrire, Napoléon lui dit :

« Vous allez partir pour Paris à l'instant même. Vous laisserez croire que vous vous rendez simplement à Ostende. Aussitôt après votre arrivée, qui, je l'espère, aura lieu cette nuit, vous vous enfermerez avec Dejean [1] ; vous préparerez tous les ordres pour la marche des corps qui sont ici en les dirigeant sur Munich ; vous ordonnerez toutes les dépenses présumées de vivres et d'approvisionnements, de

[1] Alors ministre de l'*administration* de la guerre.

manière à ce que je n'aie plus qu'à signer ces pièces lorsque j'arriverai à Paris. Faites tout ce travail à vous deux. Je ne veux pas qu'un seul commis y mette la main. Quant à moi, ajouta-t-il en laissant tomber ses bras avec tristesse, je vous rejoindrai bientôt. Adieu, Daru. Après-demain, moi aussi, je ferai mes adieux à mes soldats, mais ce ne sera pas pour longtemps.

Le même jour Napoléon dit à son premier valet de chambre de tout préparer pour son départ, et donna l'ordre au grand-maréchal du palais de régler et de payer les dépenses qui pouvaient avoir été faites pour lui pendant ses divers séjours à Boulogne. Il lui recommanda, selon son habitude, d'être économe et *d'éplucher* les mémoires. Dans le nombre de ceux qui furent remis à Duroc était celui de l'ingénieur qui avait construit la baraque impériale et qui avait été chargé en même temps de la faire décorer à l'intérieur. Ce chapitre de *décorations* s'élevait à une somme ronde de 30,000 fr. Le grand-maréchal fut effrayé de ce chiffre et n'osa prendre sur lui de l'acquitter sans en avoir préalablement parlé à l'Empereur. L'ingénieur donna à Duroc l'assurance qu'aucun des articles indiqués sur sa note n'avait été exagéré, parce qu'il n'avait fait que suivre les instructions données par l'architecte; il ajouta même qu'il avait longtemps débattu les prix avec les artistes chargés de cette décoration.

« Monsieur le maréchal, dit-il en terminant, il est vraiment impossible de faire supporter la moindre réduction à ce mémoire. »

Le lendemain à sept heures du matin, un valet de pied vint prévenir l'ingénieur que l'Empereur l'attendait. L'ingénieur arrive à la baraque impériale. Il est aussitôt introduit par l'aide de camp de service dans la salle du conseil, où il trouve Napoléon occupé, non à *éplucher* son mémoire, mais à suivre des yeux, sur une immense carte d'Allemagne étalée sur la table, les opérations de la campagne dont il avait dicté le plan à Daru trois jours auparavant.

« Ah! ah! c'est vous, monsieur l'ingénieur, dit Napoléon en se relevant, car il était presque couché sur cette carte. Quelle idée

avez-vous eue de dépenser tant d'argent pour décorer cette misérable baraque?

— Sire, je n'ai fait que suivre de point en point les instructions de l'architecte de Votre Majesté.

— Comment 30,000 francs! tant d'argent pour ces brimborions-là ! j'en suis bien fâché, monsieur, c'est trop cher! ajouta-t-il en se penchant de nouveau sur la carte. Me prend-on pour un grand seigneur d'autrefois? 30,000 francs ! répétait-il encore en suivant du doigt un itinéraire sur la carte. Je passe la Vistule à Warsovie..... Si les Russes viennent à moi, je les écrase...... Un tas de petites fanfreluches dorées !... Avant qu'ils aient eu le temps de repasser le Danube, il n'y aura plus d'armée russe! S'ils osent m'attendre, je fais main basse sur eux, entre Augsbourg et Ulm !..... Les architectes sont la ruine des empires!..... Et ce vieux maréchal Mack qui s'en mêle aussi! il verra, celui-là !.... jamais il ne m'arrivera de payer si cher des colifichets inutiles!

— Sire, dit l'ingénieur, comme s'il eût fait un effort sur lui-même, le nuage d'azur qui forme le plafond de cette salle et qui entoure l'étoile tutélaire de Votre Majesté a coûté 8,000 francs, il est vrai ; mais si j'avais mieux consulté les convenances, l'aigle impériale qui va de nouveau foudroyer les ennemis de la France, Sire, eût étendu ses ailes sur un nuage d'or, parsemé d'étoiles de diamants.

— Eh ! eh! dit l'Empereur en se redressant tout à coup; c'est fort bien ce que vous dites là, monsieur l'ingénieur; j'accepte volontiers cet augure; mais je ne vous payerai pas, du moins quant à présent. Je payerai ce compte, sans en rabattre un sou, avec les risdales de l'empereur François et les roubles d'Alexandre. »

Et Napoléon ayant pris un compas, calcula sur la carte le nombre d'étapes qu'aurait à parcourir la *grande armée*, car c'est ainsi qu'on appela dès ce moment les troupes qui avaient été réunies à Boulogne.

Deux mois après, l'ingénieur, qui avait fait la campagne d'Autriche en qualité d'ingénieur des communications militaires, était

mandé au quartier-général de l'Empereur, établi à Brunn : c'était le surlendemain de la bataille d'Austerlitz.

— Monsieur l'ingénieur, lui dit Napoléon, je suis enchanté de vous voir ici : vous aviez bien deviné lorsque nous étions encore à Boulogne. Or, comme un honnête homme n'a que sa parole, et qu'un souverain doit être le plus honnête homme de son royaume, les 30,000 francs qui vous sont dus pour ma baraque de là-bas vont vous être payés.

Sur un signe de Napoléon, Duroc alla prendre dans une espèce de coffret en acajou garni de coins en cuivre plusieurs rouleaux qu'il posa sur le bureau devant lequel l'Empereur était assis.

— Trente, dit Napoléon, c'est bien cela. Il brisa un de ces rouleaux, et des risdales tombèrent çà et là. Il en brisa un autre, et cette fois ce furent des roubles d'or qui tombèrent sur le tapis. Vous voyez que je suis de parole, reprit-il en souriant, examinez si le compte y est. »

Comme l'ingénieur se retirait en s'inclinant, Napoléon lui dit en lui rendant son salut :

« Ce n'est pas moi que vous devriez remercier, monsieur l'ingénieur, c'est l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie. »

Maintenant supposons que la proposition de Fulton eût été comprise et que sa découverte eût été mise en œuvre. Voyez des centaines de bateaux à vapeur transportant en Angleterre cette armée qui, comme son chef, se plaisait aux plus audacieuses entreprises. Comment douter que l'Angleterre, qui si souvent avait tremblé devant un danger imaginaire, n'eût été forcée de subir la paix et de se résigner à la puissance de la France? Telles étaient les réflexions que faisait dix ans plus tard Napoléon, tristement assis sur le pont du Northumberland et entouré d'officiers anglais. On était au 17 octobre 1815. Après avoir déjeuné, Napoléon était venu s'appuyer sur l'une des barres de l'avant du vaisseau et regardait fixement si dans l'immensité de cette mer il n'apercevrait pas Sainte-Hélène, car l'amiral Cokburn lui avait annoncé, dès le matin, que d'un

moment à l'autre l'île pouvait être signalée. Tout en passant un des coins de son mouchoir sur les verres de sa lorgnette, il crut remarquer un matelot qui cherchait à s'approcher de lui sans être observé. car il avait été enjoint aux marins du Northumberland de se tenir toujours à distance de Napoléon. Ce n'était pas la première fois que l'Empereur voyait cet homme rôder autour de lui, quoique sa figure, encadrée dans une énorme paire de favoris noirs, l'eût empêché jusqu'alors de distinguer ses traits. Soit par un sentiment de simple curiosité, soit par un de ces mouvements instinctifs dont on ne saurait expliquer la cause, Napoléon fit quelques pas vers le matelot; mais celui-ci l'arrêta court en lui disant, sans changer de position, mais d'une voix sourde et tremblante d'émotion :

— *Tron de Diou!* Sire, si vous faites un pas de plus je suis un homme perdu ; je me jette à la mer, bagasse ! et le pauvre Pomayrol va se périr avant le moment propice.

— Comment, c'est toi ! dit l'Empereur en reculant tout à coup comme frappé d'une apparition.

— Je m'en flatte ! reprit le marin en lançant un coup d'œil de côté et toujours la tête basse ; mais *as pas peur!*

— Tu n'as rien à craindre, lui dit l'Empereur avec une expression de dignité sublime et faisant deux pas en avant. Je te prends sous ma protection, ajouta-t-il ; viens, te dis-je, approche-toi.

Et l'Empereur tendit la main à Pomayrol, qui se précipita dessus et la baisa avec transport, la poitrine gonflée de soupirs et de larmes.

— Mais par quel hasard? lui demanda l'Empereur lorsque l'émotion du vieux marin de Boulogne se fut un peu calmée.

— *Eh donc!* par le hasard d'une circonstance, dit celui-ci en mettant un doigt sur sa bouche et en regardant autour de lui d'un air inquiet. Je ne puis pas vous le dire ici, Sire ; seulement qu'il vous suffise de savoir que tous les *Anglais* ne sont pas des *Turcs.*

Napoléon fit un geste de doute.

— Le capitaine Meitland est un brave garçon, reprit le marin, c'est à lui que je dois la bonne fortune de vous parler encore une fois

avant de.... Car personne ici ne me connaît; on me croit Italien et il me faut bien vivre à la muette, bagasse !... ou sans cela, houp ! »

En disant ces mots, Pomayrol avait fait le geste d'un homme qu'on jette à la mer.

L'Empereur lui tendit la main en disant :

« Puisqu'il en est ainsi, quittons-nous; adieu, car nous ne nous reverrons peut-être jamais, n'est-ce pas?

— Peut-être », murmura le Provençal avec un regard sombre. Puis il s'éloigna en sifflant entre ses dents l'air d'un cantique provençal.

Napoléon restait machinalement à la même place et comme absorbé par les souvenirs que le marin avait rappelés à sa mémoire. Il se demandait : Comment se fait-il que cet homme soit ici ? C'était un mystère que personne ne put jamais expliquer. L'Empereur fut tiré de sa rêverie par un objet qu'il aperçut au loin sur la mer : c'était comme une colonne noire glissant sur les eaux et laissant après elle une longue trace de fumée épaisse qui s'échappait comme d'une cheminée.

« Qu'est-ce que cela ? dit l'Empereur en braquant sa lorgnette ; on dirait le tuyau d'une de nos pompes à feu. »

Tout l'état-major du Northumberland monta sur le pont.

« C'est un bateau à vapeur, dit un lieutenant de la marine anglaise.

— Un bateau à vapeur! répéta Napoléon visiblement ému, en remarquant le sillon écumeux que ce bâtiment traçait devant lui. Je n'en avais jamais vu. Quelle rapidité ! il semble glisser sur la mer comme sur des roulettes.

— Par ma foi ! c'est le *Fulton!* s'écria l'officier, qui s'était armé d'une longue-vue; je vois distinctement ce nom écrit sur la proue.

— Le *Fulton*, dites-vous? reprit l'Empereur, qui avait tressailli à ce nom.

— Oui, Sire, le *Fulton*, du nom de son inventeur.

— Ah! mon Dieu! » dit Napoléon en se frappant le front; puis il détourna la tête au moment où le bateau vint à passer, et il alla s'asseoir sur un banc placé à l'autre bout du pont, et laissant tomber sa tête dans ses mains, il resta quelque temps immobile dans cette posture. « Ainsi le sort des États dépend d'une idée nouvelle! dit-il à voix basse; ainsi la nature recélait dans son sein une force inconnue qui pouvait changer les destinées du monde! J'ai tenu ce secret dans mes mains, moi! et je l'ai laissé échapper, parce que je m'en suis rapporté à d'autres qu'à moi! Croyez donc aux savants! » ajouta-t-il en se levant brusquement et en se promenant à pas précipités.

Le grand-maréchal voyant l'Empereur si agité, le rejoignit.

« Bertrand, quel jour sommes-nous aujourd'hui, et quel quantième? lui demanda-t-il tout à coup.

— Jeudi, Sire, 17 octobre.

— Jeudi, 17, dites-vous? Eh bien, reprit-il avec un sourire amer, il y a juste onze ans aujourd'hui, jour pour jour, que je dansais avec madame Bertrand à Boulogne. Vous le rappelez-vous?

— Hélas! Sire! fut la seule réponse du grand-maréchal.

— Terre! terre! cria au même instant un matelot hissé dans une des cages du grand mât.

A ce cri, Napoléon fit un mouvement involontaire, et saisissant la main de Bertrand, qu'il pressa convulsivement, il dit avec un accent pénétré.

— Terre! terre! oui, la terre qui doit recouvrir le cadavre!... »

Le lendemain, 18 octobre 1815, Napoléon descendit dans le canot qui devait le déposer à sa dernière demeure. Au moment où l'amiral Cokburn s'apprêtait à mettre le pied sur la planche qui servait de pont pour passer du bateau sur la plage, l'Empereur l'arrêta par le bras et lui dit avec politesse :

— Pardon, monsieur l'amiral, ici, c'est à moi de descendre le premier. »

A peine Napoléon avait-il mis le pied sur le rivage de Sainte-

Hélène qu'il retourna la tête avec vivacité et comme s'il eût entendu un cri d'adieu, affaibli par la distance. A l'instant même une détonation d'arme à feu, suivie presque aussitôt du bruit que fait un corps lourd en tombant dans l'eau, fut distinctement entendue de tous ceux qui étaient sur le *Northumberland*. On courut à l'endroit, mais on ne vit rien que la mer légèrement colorée à sa surface d'une teinte rougeâtre, un peu de fumée qui se dissipait à l'air et un vieux chapeau de matelot laissé près des bastingages. On examina ce chapeau que personne ne réclamait, et sous la coiffe de toile on vit écrit en encre rouge : *Boulogne*. On ne comprit pas, parce qu'il n'y avait aucun matelot de ce nom parmi l'équipage.

En 1824, des voyageurs français ayant relâché à Sainte-Hélène, visitaient Longwood accompagnés d'un homme âgé, vêtu d'un habit rouge, qui avait été au service de Hudson-Low. Arrivés à l'allée d'arbres qui est derrière l'habitation, le cicerone anglais fit remarquer aux voyageurs un saule presque dépouillé de son écorce et sur le tronc duquel Napoléon, leur dit-il, s'était amusé quelquefois à tracer des caractères et des figures avec un canif. Ceux-ci s'approchèrent et virent en effet un nom distinctement gravé, celui de *Pomayrol*. Comme ils demandaient à leur cicerone quel pouvait être ce personnage. sans leur répondre, l'homme à l'habit rouge tira froidement un couteau de sa poche et enleva l'écorce de l'arbre à cette place.



... L'homme à l'habit rouge tira un couteau de sa poche, et enleva l'écorce de l'arbre. (t. I, p. 332.)

